This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

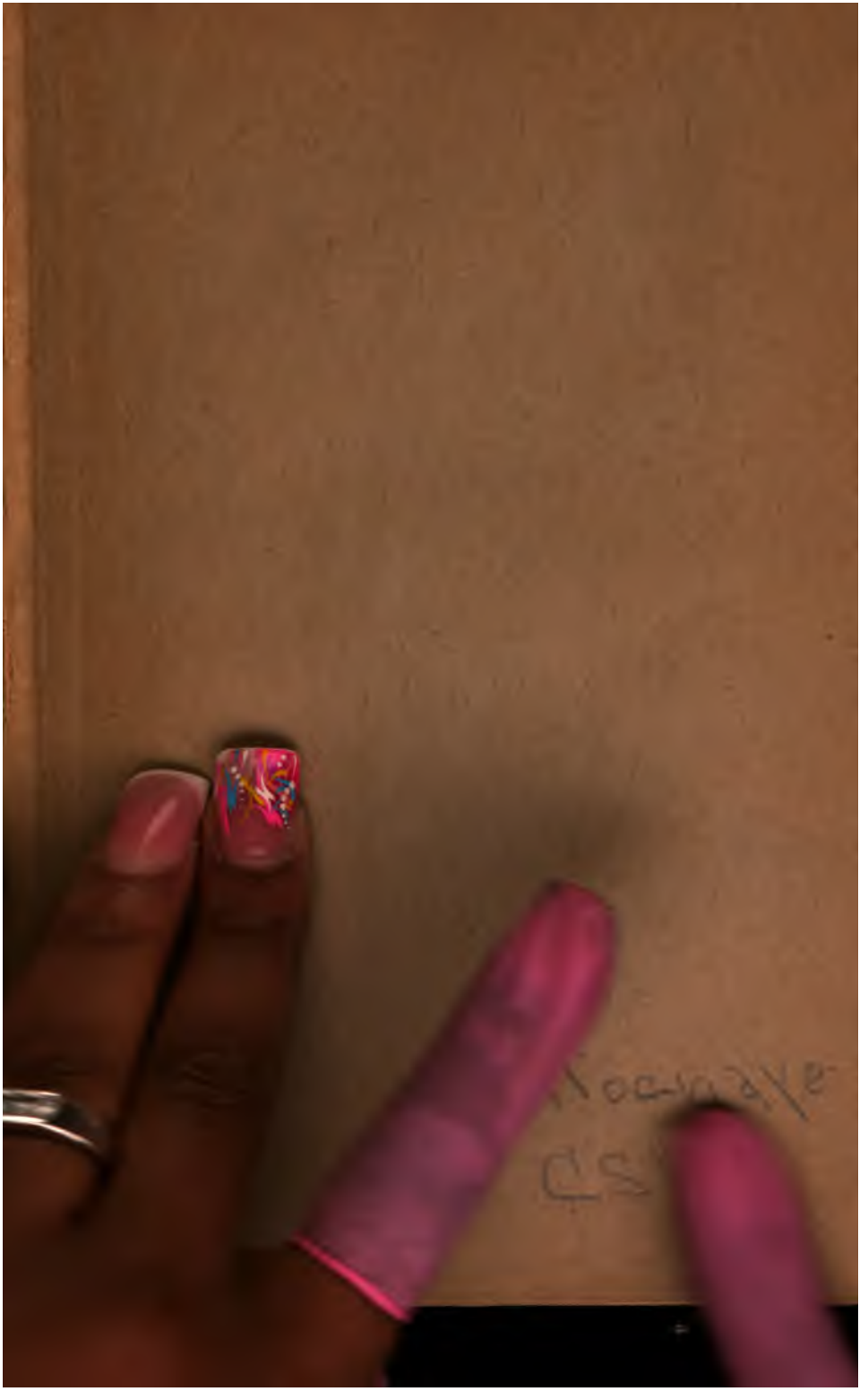
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 06933643 0



PROMENADE

D'UN FRANÇAIS

DANS

L'IRLANDE.

Orné de Gravures en Taille Douce.

TROISIEME VOLUME, d'un Ouvrage dont le PREMIER contient, les *Cauſes de la Révolution de France, et les efforts de la Nobleſſe, pour en arrêter les progrès* et le SECOND *Promenade dans la grande Bretagne.*

PAR DE LATOCNAYE.

à DUBLIN:

IMPRIME AUX FRAIS DE L'AUTEUR, PAR M. ET D. GRAISBERRY.

1797.

Withdrawn

Le Général Vallancey ayant donné pluſieurs planches, de différents objets dont j'ai eù occaſion de parler, a eù la complaiſance de me permettre d'en faire uſage. Je profite de cette occaſion pour lui offrir mes reſpects et lui en faire mes remerciemens auſſi bien qu'à Mr. White, l'éditeur de ſon ouvrage, dans la poſſeſſion de qui elles étaient et qui a bien voulu me les prêter.

Explication des Planches.

Plate X. Autels et autres monumens des Druides trouvés en différents endroits en Irlande. *Page* 164

Plate V. Plan des caves expiatoires dédiées à *Muidhr*, dans l'Iſle Murry pres de Sligo. Figure 1, le grand cercle de pierre autour des caves. Figure 2, la pierre Irlandaiſe dediée à *Muidhr*. Figure 3, la pierre Indienne dédiée au Soleil. A. B. Ruines des chapelles dédiées à St. Malaſe et à St. Columb c. c. c. c. les caves. D. place de la pierre. *b*, les entrées du cercle. 216

Plate IV. Figure 1, vue de l'intérieur de la caverne de New Grange. 310

Plate III. Figure 2, vue de la montagne qui la couvre, des groſſes pierres qui l'entoure et de la forme du monument.

I FULFIL, at length, the engagements which I had contracted with the Encouragers of this Work. If it appears later than it was promiſed, let the difficulty of publiſhing a French book in a ſtrange country, plead my apology. More pains have perhaps been taken to avoid typographical errors in this volume than in the firſt: Not having a French compoſitor, the labour has wholly fallen on myſelf, and while correcting, I may often have read what *ſhould* have been written for what was *really* written; I earneſtly requeſt of the reader to do the ſame, not merely with reſpect to the typographical part, but to the ſtyle and ſubject-matter.

Some pleaſantry may have eſcaped me, but none I will be bold to ſay, that bears the ſtamp of ill-humour; and I truſt to the reader's candour to make no meaning out of the book but ſuch as a well-intentioned mind may be ſuppoſed to have indulged in.

Encouraged by the ſucceſs of my firſt work, I paſſed over from Great Britain into Ireland, in the intention of publiſhing ſuch another there, as much with a view to my own inſtruction, as to the utility it might be of to the country I viſited. Not only have I been received with the greateſt kindneſs, but I have been provided with every thing which could promote the execution of my plan. In taking the circuit of the Iſland, I have employed eight or nine months, during which

ſpace

ſpace of time I was every where received with a hoſpitality which has nothing ſurpriſing in Ireland: That in ſuch a length of time I have been but ſix times at an inn, will give a better idea of this hoſpitality, than could be done by many a laboured phraſe.

On what was merely perſonal to myſelf, I have generally been ſilent; ſome inconveniences muſt have been ſuſtained in an expedition of the kind; but they were much fewer than could have been expected. What has moſt affected me, has been the death of Mr. Burton Conyngham, whoſe plan is in great part followed throughout this work; could I have profited by his advice to its completion, it might have proved a more extenſive and a more uſeful one.

At my return to Dublin, I was to have followed the courſe of all the canals made or projected; and of the navigable rivers; and to have viſited the coal-mines of Kilkenny and Leitrim; this tour, through the interior of the country would have rendered my work more complete; but the diſturbances which prevailed, would have let me hope but little ſafety or ſatisfaction. Though in the journey from Belfaſt to Dublin, no accident had befallen me, I had however ſeen enough to anticipate nothing ſeducing, in a renewed ramble on foot through high roads; ſo remained in the capital, where I have put in order the remarks I had been able to collect, and which I now publiſh in the hope that they may intereſt the reſpected individuals by whom I have been treated with ſo much kindneſs, and not prove unworthy the notice of the public at large.

Fate having denied me the happineſs of being uſeful to my

my own country, it is at leaſt flattering to me under that misfortune, to have endeavoured to make myſelf ſo, to that which has afforded me an aſylum. Such has been my invariable object, whether on ſome occaſions affecting ſeverity, or on others giving way to that native gaiety, which is the only good that adverſe circumſtances have not been able to take from me. Light as my ſtyle and manner may ſometimes be, after what I have ſaid, it can ſcarce be neceſſary to add, that I can never by poſſibility have meant to offend. Never have I knowingly deviated from the exacteſt truth; and never have I ſpoken truer, than when I now declare, that if reſtored to my own country, my deareſt ſatisfaction would be, to try to return to my kind entertainers, that hoſpitality which it is my pleaſure and pride to repeat, they have beſtowed upon me.

Addition to the Liſt of Subſcribers of the Firſt Volume.

Dr. A. Brown, M. P. 5 copies.
John Brown, Sovereign of Belfaſt.
Captain Brabezon.
Hon. Thomas Barnwell.
My Lady Connyngham.
Francis Carleton, Eſq. Armagh.
Alderman Carleton.
General Craig.
Wm. Carter, Eſq. Newry.
George Caſſon, Eſq.
Lord Viſcount Dillon.
John Francis Gordon, Eſq.
—— Hutchinſon, Eſq. Donaghadee.
Rev. Daniel Kelly, Armagh.
Richard Kirwan, Eſq.
Joſeph Lefanu, Eſq.
Right Hon. David Latouche.
Mrs. David Latouche.
Miſs Latouche.
Wm. Digges Latouche, 2 copies.
Doctor Lindſay.
Hon. Valentin Lawleſs.
The Earl of Moira.
Dr. Percival.
Dr. Stopford.
Theophilus Swift, Eſq.
Samuel Starling, Eſq. Stamp-Office.
Lord Trimleſtown.
Lady Trimleſtown.
Roſs Thompſon, Eſq. Newry.
Rev. S. Radcliff.
Lady Sarah Wynne.
Rev. Richard Wynne.
Mrs. Richard Wynne.
Joſeph Cooper Walker. Eſq.
Samuel Walker, Eſq.

SCOTLAND.

Miſs Carnalgie, of Craigo.
Miſs Joan Carnaigie, of Craigo.
Robert Campbell, Eſq. Glaſgow.
John Campbell, W. S. Senior.
Mrs. Duncan, of Roſebank.
David Dale, Banker, Glaſgow.
Major Frazer, of Newtown.
Lord Adam Gordon.
Miſs Jnglis, Edinburgh.
Adam Lorymore, Eſq.
—— Marſhall, Merchant, Glaſgow.

PROMENADE

EN

IRLANDE.

LONDRES—QUIBERON.

APRÈS deux áns et plus de ſéjour en Ecoſſe, pays fameux des *Cakes*, (galettes d'avoine) bien traité de tout le monde, quoique comme le bon-homme Pardrigé, *often in great danger of ſtarving, in the middle of my compaſſionate friends*: Feu Lord Dreghorn, qui avait eu la bonté de lire les obſervations que j'avais faites ſur le pays, m'engagea à les faire imprimer.

L'idée de publier en Ecoſſe, un livre ſur L'Ecoſſe, peut d'abord paraitre ſinguliere: à quoi bon diſaient quelques uns, vouloir nous inſtruire de notre pays! nous ne le connaiſſons que trop, diſaient les autres. Après bien des refléxions ſur ce ſujet, je conclus que ce dont on aimait mieux à entendre parler, c'était de ſoi et je publiai mon livre, qui réuſſit parfaitement.

Lord Dreghorn voulut bien prendre la peine de relire les feuilles avec moi comme elles venaient de la preſſe; je

n'étais pas alors de tres bonne humeur, et ainſi, elles étaient ſouvent remplies de traits de ſatyre aſſez originaux, ſur les différentes ſituations où je m'étais trouvé!—mais me diſait quelques fois mon vieux juge, ceci eſt fort drôle, c'eſt fort original, cela fera rire tout le monde . . . . . excepté nous; je crois en vérité que vous ne devez pas faire aboyer les chiens, avant d'être hors du village: . . . et je corrigeais, je retranchais, juſqu'à ce qu'enfin la plaiſanterie put le faire rire lui même.

Dans ce tems, on parlait de je ne ſais quelle maudite expédition ſur les côtes de France, dans laquelle des milliers d'émigrés avaient péri inutillement. Je réſolus d'aller revoir mes amis, pour avoir du moins la douceur, de me plaindre en liberté, et de conſoler ceux qui reſtaient.

Je fus me préſenter à Berwick aux perſonnes qui m'y avaient accueilli lors de mon premier paſſage et je fus tres flatté, de voir qu'elles ſe rappellaient encore de moi.

Deux compagnies Anglaiſes, qui ont affermé la pêche du ſaumon de la Tweede ont des ſmacks, où petits vaiſſeaux très légers dans le port: Les uns ont des puits pratiqués dans le corps du batiment qui reçoivent l'eau de la mer: Ceux là apportent le ſaumon vivant juſqu'à Londres, mais il en périt beaucoup dans le chemin: dans les autres on le renferme dans des caiſſes de ſapin, aſſez ſemblables à une bierre et on le couvre de glace; il arrive à Londres tres bien conſervé, quoique la diſtance par mer ſoit de plus de quatre cent milles.

Les propriétaires pour profiter de ce voyage qu'ils ſont obligés de faire, reçoivent des paſſagers à bord qui ſont aſſez bien

bien nourris, prennent le thé deux fois par jour, ont un bon lit dans la cabine et ne payent que quinze ſhellings pour leur paſſage. Pour que ces compagnies, puiſſent gagner quelque choſe à ce marché, il faut abſolument qu'elles ſuppoſent que la plupart des paſſagers n'étant pas accoutumés à la mer, ſeront malades et ne mangeront rien pendant les trois premiers jours, qui eſt communément le tems que leurs vaiſſeaux mettent à ſe rendre.

Je pris place dans un de ces ſmacks et fis le voyage avec les ſaumons: mais malheureuſement le mauvais tems et le vent contraire ne nous permit pas d'aller tres vite; auſſi j'avais coutume de dire au capitaine, lors que je n'eus plus le mal de mer, que s'il ne ſe dépêchait, je le ruinerais.

Je fus huit jours dans la traverſée: pendant ce tems nous paſſames ſouvent aſſez près des côtes pour pouvoir diſtinguer les villes ſur le rivage. La premiere fut Flamborough, puis Scarbourough, une de ces villes fameuſes par les oiſifs qui s'y raſſemblent en été, ſous le prétexte de ſe baigner dans la mer; ſon chateau ſitué ſur un roc élevé, préſentait un tres beau point de vue: à la hauteur de Yarmouth la mer était couverte de vaiſſeaux qui allaient et venaient comme les bateaux dans un canal. Deux où trois fois cependant, comme le ſmack s'écarta en pleine mer, j'eus quelques regrets d'avoir pris cette maniere de voyager. Il eut été peu agréable de rencontrer quelques Carmagnols, qui m'euſſent fait l'amitié de me conduire à Paris, pendant que je ne voulais aller qu'à Londres. Il eſt toujours facheux d'être dérangé dans ſes voyages..... Ce fut avec beaucoup de plaiſir que j'apperçus

enfin l'embouchure de la Tamiſe, et comme la douane n'a rien à dire aux Smacks, paſſant tout droit ſans s'arrêter il alla debarquer à la tour de Londres. Ce fut pour moi un vrai plaiſir de me retrouver dans une ville où j'avais beaucoup de parens et d'amis après avoir été plus de deux ans ſéparés d'eux et n'avoir vécu pendant tout ce tems qu'avec des étrangers.

Cependant l'inſtant de mon arrivée etait bien affligeant; c'eſt à cette époque que l'on venait d'apprendre le déſaſtre effroyable de Quiberon: il n'y avait pas une famille Françaiſe à Londres, qui n'eut à pleurer la perte d'un pere, d'un mari, où d'un frere; on ſe fuyait... tous les liens de la ſociété ſemblaient rompus, une douleur aveugle et farouche faiſait traiter avec défiance, le peu d'amis qui reſtaient. Deux partis s'étaient formés, l'un ſoutenait M. D'hervilly, l'autre M. de Puiſaye; ils s'accuſaient mutuellement et défendaient avec chaleur, celui dont ils avaient embraſſé la cauſe. J'étais étranger à tous les partis, et j'admirais le courage fougueux de l'un, ſans cependant jamais croire l'autre un traitre; quoique je ſois loin d'approuver ſa conduite, il eſt ſur cependant que ce qu'il avait promis, s'eſt éxécuté preſque à la lettre: Le débarquement et la jonction d'un grand nombre de chouans, il n'y a que les ſecours qui devaient le joindre quelques jours après, qui ne ſont pas arrivés. Cette funeſte expédition a couté la vie à une grande partie de la nobleſſe de Bretagne et à un très grand nombre des anciens officiers de la marine de France qui furent ſacrifiés inutillement.

Il

Il parait que lorſque les corps qui furent fait priſonniers, eurent mis bas les armes, l'intention des chefs républicains n'était pas de les mettre à mort ; ils étaient plus de quinze cent, & on ne leur donna pour éſcorte qu'une garde de trois cents hommes; la nuit était très obſcure, et pour ne pas s'écarter ils ſe tinrent les uns les autres par la baſque de leur habit ; pluſieurs cependant ſe trouverent éloignés du corps principal et furent obligés de crier pendant très longtemps, avant qu'on vint les prendre. Quelques officiers républicains qui prévoyaient le ſort qui les attendait, engagerent (à ce que j'ai entendu dire) pluſieurs de leur connaiſſances à s'évader, mais les gentilshommes avaient donnés leur parole et ne voulurent pas profiter de leur bonne diſpoſition. Ils furent à Vannes priſonniers ſur parolle pendant quelque jours, mais enfin l'ordre de leur mort arriva, on fit la moquerie de faire leur procès et on les fuſilla ; Quelques uns cependant, réuſſirent à s'échapper après leur détention et c'eſt d'eux, qu'on a ſcu les détails horribles de cette ſanglante tragédie.

Il parait d'après leur récit, que les habitans de la ville et les troupes, avaient leur ſupplice en horreur. Les chouans étaient maitres du pays et cependant une poignée d'étrangers, (de Liégeois) miniſtres des volontés barbares des tigres qui les employaient, réuſſirent par la terreur qu'ils inſpiraient, à les mettre à éxécution. C'eſt ainſi que les actes les plus atroces de la révolution ont été commis. Les nations de l'Europe, s'émerveillaient dans bien des occaſions de la bravoure et de l'énergie du peuple de Paris... c'était plutôt ſa lacheté et ſa foibleſſe qui devaient les étonner. Le commun

mun des hommes eſt un vil troupeau, toujours prêt à marcher à la voix du chien, dont ils craignent le plus le morſure. Qui pourrait douter, que les ſept huitiémes des ſoldats qui ont aſſiſté au Martyr de Louis ſeize, ne l'euſſent vu s'échapper avec plaiſir et que parmi le reſte un tres grand nombre ne fut indifférent.

On crierait étrangement au paradoxe, ſi je diſais que je ne crois pas, que plus d'une douzaine d'hommes fuſſent acharnés à ſa perte et ces douze hommes encore, ne brulaient peut-être pas d'un feu qui leur appartint et ſervaient avec leur rage, l'ambition de deux où trois. On m'objectera les victoires étonnantes et les ſuccès brillans de leurs armées; eh! n'avait on pas vu avant la révolution de France, le grand Frederick battre les rois de l'Europe avec leurs propres ſujets; ne ſe rappelle-t-on pas les quarante mille Saxons, qu'il fit priſonniers de guerre, et qu'il enrôla malgré eux dans ſes troupes. Lorſque deux armées ſont en préſence, les opinions particulieres des individus qui les compoſent, ne ſignifient rien, il faut qu'ils ſe battent pour leur défenſe perſonnelle; les dangers de la déſertion ſont ſi grands qu'à moins de circonſtances particulieres, il y a fort peu d'hommes qui oſent les braver. D'ailleurs ce n'était plus, pour où contre le roy, que la guerre ſe faiſait: il était malheureuſement notoire, que c'était pour, où contre la France. Dans ce cas, chaque individu avait un intérêt puiſſant à défendre ſon pays, quelles que fuſſent ſes opinions politiques.

Au bruit qui fit l'expédition de Quibéron, des émigrés arriverent des quatres coins du monde, pour apprendre en débarquant la cataſtrophe qui l'avait terminée. *Monſieur*, frere du roy, arriva du fond de l'allemagne, et ne l'apprit que ſur les côtes d'Angleterre. Cependant la guerre de la Vendée était dans toute ſa force et les braves défenſeurs de la royauté demandaient les ſecours qu'on leur avait ſi longtems et ſi vainement promis. On réſolut enfin de faire une expédition ſur leur côtes: ſi on y eut porté d'abord, les forces que l'on a perdu ſur celles de Quiberon, cela eût certainement produit une diverſion conſidérable en leur faveur.

Il ne parait pas qu'on eut des intentions bien ſérieuſes; pluſieurs propriétaires de ce pays, offrirent de s'embarquer comme volontaires ſur la flotte, afin ſeulement d'être jetté ſur la côte et d'y faire leur poſſible pour armer leurs payſans; on refuſa de les prendre, à moins qu'il ne s'engageaſſent entièrement comme les autres. L'expédition cependant eut lieu, on tranſporta le prince à l'Iſle Dieu et après bien de la fatigue, on fit rentrer la flotte deux mois après, ſans coup férir.

Cependant j'obſervai à mon grand étonnement que les émigrés à Londres, étaient moins mal qu'à mon départ, deux ans, avant: quelque ſoit la ſituation où la providence nous place, le tems et la réſignation rend tout ſupportable; pluſieurs s'étaient attachés à quelque genre d'induſtrie, qui leur fourniſſait le moyen d'éxiſter; toutes les dames brodaient, et le gouvernement leur accordait toujours un léger ſecours auſſi-bien qu'aux prêtres, et à ceux qui avaient plus de cinquante ans. Ceux qui ſou-

fraient

fraient le plus, étaient les riches propriétaires en France, qui accoutumés à vivre ſur leurs revenus, ſans s'inquiéter du lendemain et ſans aucun travail de leur part, ne pouvaient trouver en eux, les reſſources que les autres avaient.

Après avoir renouvellé connaiſſance avec mes amis, mon génie obſervateur ne me permit pas de me tenir tranquille. Je courus tous les endroits où les hommes ſe raſſemblent, depuis la taverne, juſqu'au parlement et depuis l'egliſe, juſqu'à *dog and duck* : et partout comme dit Salomon je ne vis que vanité et n'éprouvai que véxation d'eſprit.

J'avais quelques lettres de recommandations, j'en avais pour des gens très riches : Oh ! là drole de figure qu'ils faiſaient, lorſque je m'approchais d'eux, le nom d'émigré ne parraiſſait pas leur plaire extrêmement : à coup ſûr il ne leur déplaiſait pas tant qu'à moi.

Pluſieurs cependant, qui avait lu ma Promenade Dans la Grande Bretagne, m'engagerent à paſſer en Irlande et à en faire une autre dans ce pays ! je n'avais rien à faire, c'était un pays nouveau pour moi, on me fourniſſait de paſſe-ports ſuperbes et de lettres de recommandations : je fus tenté.

Avant mon départ, je voulus ſavoir ce que ces *aimables* et *ſavans Meſſieurs* les libraires, avaient fait de mes livres, et bientôt j'appris à le connaitre dès le premier pas dans la boutique. Lorſque je voyais venir le *book monger* au devant de moi d'un air riant et honnête, je ne lui addreſſais ſeulement pas la parolle et je m'en allais ſur le champ. Mais lorſqu'au contraire, il me faiſait la grimace et me traitait Mal, c'était une

une autre affaire, j'étais ſur qu'il les avait vendu et je ne le quittais pas, qu'il ne m'en eut donné le prix.

Je fus auſſi témoin, de la maniere honnête dont le roy fut reçu au parlement au commencement de 1796 ; j'avoue que la fureur de la populace me ſurprit etrangement ; comme j'en avais vu d'à-peu-près ſemblable, les ſuites m'en ſemblaient effrayantes ; j'étais alors avec un vieux officier Anglais, *ce n'eſt rien*, dit il, *ils ſeront tout auſſi tranquilles après qu'avant, c'eſt ſeulement pour faire connaitre leur bon plaiſir à ſa majeſté.* Les hurlemens etaient épouvantables, et deux jeunes femmes aſſez jolies, effrayées de la bagarre, ſe jetterent toutes tremblantes entre nos bras. Après avoir examiné celle qui ſe jettat dans les miens, je l'embraſſai bien cordialement ..... pour tacher de la raſſurer : Quant à mon Anglais, il mit ſur le champ ſes deux mains dans ſes poches crainte de ſurpriſe. Je penſe que dans bien des cas, ceci ne ſerait pas une repréſentation très défectueuſe, de la maniere d'agir des gens des deux nations.

Je fus un jour, dans un des *club* politiques qui ſont ſi nombreux à Londres ; après avoir reglé le deſtin de l'Europe, un des orateurs élevant la voix plus haut qu'a l'ordinaire, s'ecria : " ce Clairfait eſt vraiment un maitre homme, il vient de ſauver l'Allemagne par la priſe du Rhin," et ſe tournant de mon côté avec un air d'importance, " vous avez ſans doute été dans ce pays la, " dit il," ce doit être une ville terriblement fortifiée" " oui certainement," " lui repondis je," c'eſt une grande place d'eau." Alors, l'un d'eux, après avoir ri immodérément, prenant un air ſage, " je vous prie me, dit il, quel

était le nom de l'Amiral Français dans cette occaſion ;" lorſque je leur eus fait ſavoir, que le Rhin n'était pas beaucoup plus large que la Tamiſe à Chelſea, ils ſ'étonnerent fort qu'on en eut tant parlé, car dirent ils avec beaucoup de ſagacité, " il n'y a rien de ſi aiſé *de paſſer la riviere* dans un bateau." M'empaquetant dans la diligence je fus chez Mr. Blair, à Beacon's Fields, où je paſſai une huitaine très agrèable ; c'eſt dans ce voiſinage que le vieux et fameux Edmond Burke pleurait ſon fils et les malheurs de l'Europe. J'arrivai bientôt à Bath, où je fus bien aiſe de profiter des plaiſirs qui s'y trouvent et malgré les quels, les oiſifs qui y habitent, ont l'air ſi ennuyé ; ils s'en vont bâillant de la pompe au jeu, du jeu au bal, du bal chez le libraire et du libraire au lit, qui du moins pour quelques heures, les empêche de ſentir le poids de leur éxiſtence.

Cett ville infiniment agréable à tous égards, ceſſe cependant de l'être après quelque temps lorſque l'on n'y a pas de ſociété formée ; on y court tellement après le plaiſir, que le plaiſir s'enfuit et qu'on n'eſt rien moins que sûr de l'attrapper.

Il y avait à Bath, un petit nombre d'émigrés qui s'y tiraient mieux d'affaire qu'à Londres, où ils ſe nuiſaient les uns-les-autres. Depuis mon dernier paſſage dans cette ville, elle s'était beaucoup augmentée on y avoit bâti des quartiers conſidérables et magnifiques, ce qui prouve qu'elle a encore augmentée de faveur, parmi les habitans de la grande Bretagne.

Je fus de là à Briſtol, pour tacher de m'y embarquer pour l'Irlande

l'Irlande: le vent étant contraire j'y réſtai quelques jours et fus viſiter dans l'intervalle, l'aſſemblée des eaux : dès le premier moment, je fus ſur le ton de familiarité avec tout le monde, ou me propoſa une carte je jouai avec les dames .... je perdis.

Las d'attendre le vent, je crus devoir courir aprés. La machine qui nous portait avec les lettres et ſans beaucoup plus de cérémonie, allait ſi vîte, que tout ce que je pus voir dans ce long voyage, c'eſt que d'abord, elle penſa nous, jetter à l'eau ſur les cayoux de la Séverne, où il ſemble, qu'on aurait bien du faire une chauſſeé et un port convenable pour l'arrivée du bateau.

Cette partie du pays de galles eſt coupée d'une maniere agréable de collines et de vallées peu profondes et qui ſemblent tres fertiles. Les femmes des payſans portent communément un vieil habit d'homme par deſſus leur jupes et un large chapeau de paille qui les couvre entièrement. Les maiſons des payſans reſſemblent aſſez à celles des montagnards Ecoſſais, et ils ont un language Celtic, qui leur eſt particulier et qui a beaucoup de rapport avec le bas Breton.

Swanſey eſt un port aſſez conſidérable, qui ſert de paſſage plus ordinairement pour Briſtol et le ſud de l'Angleterre.... Tout ce que je pus remarquer des manieres de ce pays, c'eſt à Cormarthen, où les habitans ſont uſage pour la pêche du ſaumon d'un bateau quarré où plutôt d'un panier de jonc et couvert d'une peau de cheval; ils ſe tiennent au milieu et préſervent leur équilibre très adroitement; quand ils ont fini leur pêche, ils le tirent de l'eau et l'em-

portent chez eux, où il a encore cet avantage de leur ſervir quelques fois de berceau pour leurs enfans.

Les Cimetieres auſſi, attirerent mon attention : ils ne ſont point défigurés par une foule incohérente de tombes et d'inſcriptions ridicules ; ils cultivent ſur celles de leurs amis, les fleurs et les plantes qu'ils chériſſaient et viennent ſouvent les viſiter, ainſi les cimetieres ont plutôt l'air de jardins agréables, que du ſéjour de la mort. Il eſt impoſſible qu'un peuple qui ſuit une telle coutume, n'ait pas les mœurs tres douces ; je regrettai de ne pouvoir vivre quelques tems avec lui, mais j'étais en route pour l'Irlande, et je me rendis à Milford Haven, qui eſt bien le plus vilain trou, dans lequel voyageur preſſé, puiſſe manger juſqu'à ſon dernier ſou, en attendant le bon vent. Trois où quatre fois, nous mimes à la voile et auſſi ſouvent nous fumes obligés par les vagues de rentrer dans le port, à la quatrieme enfin, nous nous arrêtames à Deal, petit village à l'entrée de la baye où nous reſtames huit jours.

Dans le cours ordinaire des choſes, oh ! comme j'aurais juré et me ſerais impatienté, en dépit de la belle et large baye et du pays ſingulier ; mais le hazard avait fait prendre place dans le même paquet, à une famille aimable D'Ecoſſe et à un Irlandais qui avait ſervi long tems en France, et je ſcus ſi bien prendre mon parti, que je craignais, plutôt que je ne déſirais le bon vent. Nous paſſames enfin, et même aſſez rapidement, car nous joignimes l'autre côté, dans moins de vingt quatre heures.

Les commis de la douane ſe ſont arrogés un tribut des deux côtés de l'eau ſur les paſſagers et leur demandent

un

un petit écu par tête, pour la permiſſion d'embarquer où de débarquer leurs effets : Un d'eux ayant refuſé de le payer, eut ſon petit ſac bouleverſé d'une manière cruelle. Le prix du paſſage eſt exorbitant, une guinée et demie dans la cabine, et le Paquet-Boat, eſt loin d'être des plus commodes et des plus propres : j'avais pris cette route par économie, et les frais revinrent à plus du double que par Hollyhead, nous gagnames enfin la rivière *Sure*, à l'embouchure de laquelle, il y a un chateau fort, ſitué ſur un roc qui avance dans la mer : Mr. Latin, qui étoit dans le même Paquet-boat, eut la bonté de m'engager à débarquer chez lui à Drumdouny, et ainſi dès le premier jour j'eus à me louer des attentions, et de l'hoſpitalité Hibernoiſes.

DUBLIN.

LES bords de la *Suire* ſont couverts de maiſons de campagne agréablement ſituées, et elle eſt tres profonde juſqu'à Waterford, cette ville fait un grand commerce de ſalaiſon, et ſemble tres floriſſante : Il y a un quai qui aurait pu être de tres grand ornement, ſi les magiſtrats ne s'étaient aviſés dernièrement, d'y bâtir des chantiers pour la conſtruction des vaiſſeaux et quelques bicoques d'aſſez mauvais gout pour le ſervice du public. On croirait d'abord, que les chantiers euſſent été infiniment mieux de l'autre côté de la rivière pour les ouvriers qui y ſont employés, qu'enſuite l'odeur du goudron, n'aurait pas empéſté les maiſons du voiſinage, et que le quai n'aurait pas été interrompu, mais *oh ! ſweet ſmell of gain.*

conſtruit

Le pont eſt le premier de ce genre conſtruit en Irlande : les piles de bois ſont couvertes par trente trois pieds d'eau à la marée haute, ſa beauté et ſa ſolidité dans un endroit auſſi profond de la rivière, fait beaucoupd'honneur à l'architecte qui en a conſtruit pluſieurs autres ſur le même modéle.

Il y avoit alors dans la riviére un vaiſſeau Américain, chargé de paſſagers Nantais pour New York : il avoit fait naufrage ſur les côtes et n'avait quitté la France que depuis quelques-jours. Les habitans firent une ſouſcription en leur faveur et leur fournirent de vivres, juſqu'a l'endroit de leur deſtination.

Je fis à ces paſſagers beaucoup de queſtion ſur le pays qu'ils venaient de quitter : ils étaient tous des gens du commun, des artizans pour la plupart, qui ne pouvaient me répondre autre choſe, ſi non que le pain était cher, qu'il y avait bien de la miſere et qu'ils allaient à New York, pour tacher d'y trouver de l'ouvrage.

Comme mon intention était de me rendre à Dublin, auſſitôt que poſſible, je pris une place dans le coche qui ne me conduiſit pas plus loin que Gorum, où il joignit la malle de Cork, mais malheureuſement toutes les places étant priſes, on me laiſſa dans ce miſérable village, ſans autre moyen quelconque d'aller plus loin avec mes effets, que de louer ce qu'ils appellent un *car*. Leur *car* eſt une eſpéce de charette très baſſe, ſur des roues de deux pieds de diametre d'une, où deux pieces de bois, attachées à un gros eſſieu de bois, où de fer qui tourne avec elles, je crois cette ſinguliere conſtruction très bien calculée pour porter des poids conſidérables, mais pas ſi bien pour les travaux de la campagne auxquels on l'employe communément. Elle eſt cependant fabri-

que

quée de telle maniere qu'on pourrait imaginer que quelque fermier vigilant en a été l'inventeur, car le *car* eſt ſi près et tellement placé ſous la queue du cheval, que tout ce qu'il peut laiſſer tomber y eſt reçu.

Ayant donc fait marché avec un carrier, de me conduire à ſix milles, au prix modéré d'une chaiſe de poſte, je m'arrangeai deſſus avec mon bagage. Mon conducteur s'arrêtait à toutes les portes pour boire, où cauſer, et cependant je reſtais au milieu du chemin, et expoſé à la pluie : je le priai dabord très honnêtement, de continuer ſa route, mais comme, après deux où trois fois, je m'apperçus qu'il n'en tenait compte, je commencai à répéter de toute ma force, ces compliments éloquens que l'on peut apprendre ſur les ports et dans les marchés de Londres ; je m'appercus bien vite, que cela le touchait extrêmement, car je lui entendis dire, en quittant ſes amis, *by Jheſus, I am ſure he is a jointleman, for he ſwears moſt confoundedly.* Après cette petite leçon je n'eus pas la moindre peine avec lui, mais la pluie et les dragées dont le cheval avait rempli mes poches, me mirent de ſi mauvaiſe humeur, que je me promis bien, de ne plus m'expoſer à leur faire tort de leurs dernées.

Je fus de là à Carlow, où l'on vient d'établir un ſéminaire pour les prêtres catholiques : cette ville eſt ſituée ſur la Barrow qui ſe joint avec le grand Canal d'Irlande : déſirant en avoir une idée, je me rendis à Athy, où il y a tous les jours des bateaux publics qui ſe rendent à Dublin. En entrant dans le village, je fus arrêté par quatre où cinq perſonnes qui me demanderent la charité : . . . c'était, diſaient elles, afin de procurer un enterment

ment honorable à un pauvre diable, qui était mort de faim: je leur répondis, que puiſqu'il était mort, il n'avait plus beſoin de rien, cette raiſon ne parut pas les ſatisfaire; je contribuai à ſa pompe funebre! cette occaſion eſt peutêtre la ſeule, où ſes amis ſe ſoyent intérréſſés à ſon ſort.

Les bateaux du canal ſont très commodes, et reſſemblent beaucoup à ceux de Hollande, mais le prix du voyage eſt près du double. Celui dans lequel je voyageai, était rempli de diſcoureurs politiques, aſſez ſemblables á ce que nous appellions en France, *des Mouchards*; m'appercevant étranger, un d'eux m'addreſſa pluſieurs fois la parolle, ſur des matieres aſſez délicates du governement. Après avoir fait quelque tems des réponſes ambigües, crainte d'interprétations fauſſes, je crus à-propos de faire ſemblant de dormir, et je me mis à ronfler: c'eſt une aſſez bonne manière de ſe tirer d'affaire en pareil cas.

Ce canal eſt un ouvrage ſuperbe, il paſſe au travers de tourbes immenſes, où l'on a été obligé de creuſer dix où douze pieds, avant d'arriver à la terre, pour former les côtés et le fond du canal. On paſſe pluſieurs aqueducs, entrautres un dont la hauteur et la longueur ſont vraiment prodigieuſe.

Dublin eſt une ville très conſidérable, á peu près la quatrieme partie de Londres, dont elle eſt l'image en petit; les rues mêmes portent le même nom: la beauté de ſes bâtimens pourrait le diſputer à ceux de cette capitale: on eſt étonné de leur magnificence et de leur nombre. Le palais où le parlement s'aſſemble, fait honneur aux repréſentans de la nation, c'eſt un immenſe batiment circulaire et entouré d'une colonnade magnifique.

Il

Il eſt digne de remarque, que l'endroit où s'aſſemblent les députés où repréſentans des plus grandes nations, eſt communément un vieux bâtiment irrégulier et fort laid, auquel on a tant d'attachement qu'on ne penſe pas à en bâtir un plus commode.

La Bourſe où le royal Exchange, eſt aſſez ſemblable à la maiſon du Maire à Londres quoique plus petite: la Douane auſſi eſt beaucoup trop belle pour ſon uſage, et le nouveau bâtiment que l'on appelle les Quatres Cours de juſtice, donne le plaiſir à Thémis de ſe voir logée dans un endroit décent, ce qui dans tous les pays de l'Europe eſt aſſez rare. Son ancienne réſidence était vraiment quelque choſe d'éffrayant, tant par ſes ſuppôts, que par l'air lugubre et ſombre de l'antre dans lequel ils ſe tenaient: je me ſuis ſouvent amuſé à me promener au milieu d'eux; comme il n'était guères probable, que dans la ſituation où je me trouvais, j'euſſe rien à démêler avec eux: je riais en moi-même de leur large perruque, ſous laquelle était enterrée preſque toute la figure, dont on n'appercevait gueres qu'un long nez, ainſi que ces faucons qu'on a dreſſé à fondre ſur leur proie et dont le bec ſeul eſt à découvert. Si j'en crois la renommée, leurs *attorneys* ne le cédent en rien à nos procureurs et même par quelques petites hiſtoires dont j'ai entendu parler, il ſemblerait qu'ils ſoient encore *plus habiles*.

Les places ſont larges et bien bâties, le port ſeul, ne ſemblait pas répondre au reſte de la ville, on vient de creuſer un baſſin immenſe qui remédiera à ce défaut, lorſque quelques maiſons auront été bâties ſur les bords pour le garantir du vent. Il

eſt ſingulier que juſqu'à préſent on n'ait pas encore penſé à avoir une belle Egliſe à Dublin, elles ſont toutes vieilles, et ſans la moindre décoration ; il n'y a en tout, que deux miſérables clochers, ce défaut empêche la ville de paraitre à quelque diſtance autant qu'elle le devrait faire.

Comme mon objet n'eſt pas de donner une déſcription topographique de cette grande ville, je ne m'étendrai pas davantage ſur les palais et les beaux batimens qu'elle contient. Les caroſſes brillans et l'opulence apparente des principales maiſons, rendent encore plus choquante la vue des mendiants, dont la pauvreté abjecte fait horreur. On les voit collés pendant des heures, ſur les grilles des étages ſouterrains, et forcer la charité en privant les gens qui y demeurent de la lumière du jour : d'autres auſſi, ſont très inſolens et obtiennent en quelque façon par force, ce qu'on ne parait pas diſpoſé à leur donner de bonne volonté. Ces ſcênes dégoutantes endurciſſent le cœur peu-à-peu, et je n'ai jamais été moins diſpoſé à faire la charité, que quelque tems après avoir demeuré à Dublin.

J'employai mon loiſir, les premiers jours de mon arrivée comme je fais odinairement dans pareil cas, à courir de côtés et d'autres et à me mêler autant que poſſible à la foule. J'en joignis une qui me ſemblait attendre quelque choſe avec beaucoup d'impatience, et j'arrivai auprès d'un gros batiment qui ayait l'air d'un vieux chateau ; il y avait une petite plateforme au niveau d'une fenêtre au ſécond étage ; pluſieurs hommes d'aſſez mauvaiſe mine parurent deſſus, je crus d'abord

bord qu'il allait ſe paſſer quelque cérémonie ſinguliere ; mais bientôt je fus déſabuſé, car l'un d'eux paſſa une corde au cou de l'autre et l'acrocha à une barre de fer au deſſus de lui . . . je voulus m'éloigner au plus vîte, mais la foule était trop grande : le pauvre malheureux reſta un moment tout ſeul, expoſé à la vue du peuple et bientôt la table ſur laquelle ſes pieds portaient, tomba et ſe réplia ſur la muraille ! . . on peut voir que les Irlandais ont encore enchéri ſur leurs voiſins, dans la manière de pendre les gens avec grace : mais je le répéte, je penſe que c'eſt une très grande cruauté, que de faire une eſpéce de parade de la mort d'un homme : en diminuant l'horreur du ſuplice, on augmente les crimes et on multiplie les éxécutions : je ne ſerais pas éloigné de croire que ce pourrait bien être la raiſon, pourquoi il y a plus de gens pendus dans la grande Bretagne et l'Irlande, que dans tout le reſte de l'Europe.

La foule ſembla ſe diriger vers un autre endroit, je la ſuivis encore et elle me conduiſit au parc du Phœnix, où il y avait une courſe de chevaux ; je ne ſaurais trop dire le quel des deux, de la courſe où de l'éxécution, fit plus de plaiſir au monſtre à cent têtes.

Quoique la ville où les gens aiſés demeurent, ſoit peut-être une des plus belles de l'Europe, cependant les quartiers, où le bas peuple végéte, ne peuvent être comparé à rien par la malproperté et la miſere qu'on y rencontre, on appelle ces quartiers, les *Libertés* de Dublin, et cela m'a ſouvent fait penſer qu'après les Libertés de France ſous Robeſpierre,

Robeſpierre, il n'y en avait pas de plus dégoutantes dans l'univers.

Parmi les perſonnes à qui j'étais recommandé, il y avait des Généraux et des Médecins, des Evêques et des Curés, des Banquiers et des Auteurs, des Lords et des Profeſſeurs, des Avocats et des Plaideurs. Mr. Burton Conningham fut un de ceux qui m'accueillit le mieux, il eut la bonté de m'encourager dans mon plan : c'était un homme très reſpectable, ami du bien public et de tout ce qui lui ſemblait pouvoir être utile à ſon pays ; je puis en dire du bien ſans crainte de paſſer pour flatteur, car il eſt mort. Il eut la complaiſance de me conduire dans les différentes ſociétés de gens de lettre et me fit faire connaiſſance avec quelques uns deux ; il y en a de très aimables et de très inſtruits, mais je n'en n'ai pas connu un ſeul, qui n'eut quelque choſe d'original dans ſa manière.

Le cabinet d'hiſtoire naturelle pour les pierres, dont Mr. Kirwan prend ſoin, mérite l'attention du curieux ; On y trouve réuni un aſſemblage intéreſſant de toutes les pierres et de tous les minéraux connus. La bibliothéque de Lord Charlemont eſt un bijou charmant, où l'on voit raſſemblé l'élégance et le bon gout.

On croirait à voir les Irlandais dans les pays étrangers, qu'ils doivent être très galants et qu'ils ne peuvent vivre ſans ſociété : les mêmes gens, qui ſemblent avoir tant de plaiſir à courtiſer nos dames, ne paraiſſent pas en avoir du-tout, à voir les leurs expoſés à la fleurette. Lorſqu'un Irlandais ſe préſente à la porte d'un *Jaques Roaſtbeef* en Angleterre, celui-ci craint ſur le champ quelque conſpiration contre ſa bourſe,

bourſe, ſa femme, ſa fille où ſon vin. à Dublin en revanche, on rend cela aſſez paſſablement à l'étranger, et l'on eſt ce qu'ils appellent *ſhy* à le recevoir: on dirait que ces bonnes gens ſe rappellent leur tours de jeuneſſe.

On ne connait gueres d'autres ſociétés, que ce qu'on appelle des *routs* où qu'avec plus de raiſon j'appellerais *déroute*, c'eſt à dire, que lorſque la maiſon peut contenir vingt perſonnes, on en invite ſoixante, ainſi de ſuite: j'ai vu de ces *routs* où depuis le veſtibule juſqu'au grenier, toutes les ſalles étaient pleines de belles dames bien parées, qui ſont ſi ſerrées les unes contre les autres qu'à peine elles peuvent ſe remuer et ne ſe parlent qu'avec l'éventail. Un étranger a quelques raiſons d'être embarraſſé dans ces aſſemblées trop brillantes, car il peut y voir plus de femmes réellement charmantes, que dans bien des villes: il penſe ſeulement que c'eſt grand domage de leur voir ainſi perdre dans les eſcaliers, un tems qu'elles pourraient paſſer plus agréablement avec un petit nombre d'amis, qui ſauraient les apprécier.

Les gens riches dépenſent preſque tous, plus que leur revenu, et ainſi ſont toujours obligés d'avoir recours à des expédients ruineux pour ſoutenir leur dépenſe: dans les pays plus fréquentés de l'Europe, cette prodigalité, eſt loin de faire tort à la ſociété, en ce qu'elle encourage tous les arts et les talents qui ſervent à rendre la vie agréable; en Irlande cela produit un effet tout à fait contraire et leur ôte la vie, parceque les fantaiſies qui les ruinent, ne ſont pas le produit du pays et qu'ainſi les beaux arts reſtent ſans encouragements

couragements et ceux qui les cultivent ſe voyant mepriſés, ſont obligés de chercher une terre, qui ſache mettre un prix à leur travaux. La ſeule choſe que je voudrais recommander aux Lords qui veulent ſe ruiner, ſerait d'employer des choſes faites en Irlande; ce ſerait vraiment patriotique.

Lorſque l'on ſcut, que j'étais venu avec l'intention d'écrire les fariboles, dont le lecteur s'occuppe à préſent, cela engagea pluſieurs perſonnes à me procurer quelques agréments et m'ouvrit la porte d'établiſſements, où l'étranger n'avait jamais été admis.

D'autres me firent l'amitié, de me montrer le pot de chambre, au fond duquel on a mis la figure de Mr. Twiſs, comme un petit encouragement. Ce Twiſs était un Anglais, qui ne manquait pas d'eſprit, mais un Anglais comme on en voit beaucoup, remplis de préjugés en faveur de leur pays et qui regardent tous les autres peuples de la terre, comme des eſpéces tres inférieures. Après avoir couru toute l'Europe dans ces diſpoſitions, il vint enfin en Irlande et eut l'imprudence de témoigner quelque mécontentement, de ce que les perſonnes à qui il était recommandé, ne l'invitaient pas pluſieurs fois chez elles .... il aurait pu ſe rappeller que c'eſt un uſage copié de l'Angleterre, où même on vous fait quelques fois l'amitié de vous inviter à la taverne et de vous faire payer votre écot. Cela lui valut quelques réponſes un peu ſeches qui le mortifièrent: il commença la deſſus ſon voyage et éprouva dans les villes, ce que j'y ai éprouvé moi-même, c'eſt-à-dire une hoſpitalité trop cérémonieuſe; la perſonne à qui vous préſentez une lettre, vous fait une viſite en céré-

monie

monie le lendemain et vous envoie une carte d'invitation à trois où quatre jours de diſtance. Il eſt sûr qu'il eſt aſſez ſingulier, d'obliger un voyageur à reſter auſſi longtemps dans une petite ville, où il n'a point de connaiſſance, pour lui procurer enfin le plaiſir de voir de belles piéces d'argenterie, bien luiſante ſur le buffet, des domeſtiques en livrées, une groſſe piece de bœuf au bout de la table et des queſtioneurs enragés autour; mais enfin c'eſt l'uſage et on croit faire une tres grande politeſſe, en ne vous invitant pas dès le premier jour; il y a cependant dans toutes les villes des gens qui ſuivent la bonne vieille coutume, ainſi la ſeule choſe à faire, c'eſt de tâcher d'avoir des lettres pour des gens d'un état différent et alors on paſſe ſon temps aſſez agréablement.

Cette maniere déplut fort à Mr. Twiſs et comme dans lemonde, le déſagrement comme l'ennui, eſt une monnaie qui ſe donne et ſe reçoit, les ſiennes par conſéquent, furent auſſi loin de plaire: il acheva ſon voyage auſſi vîte qu'il put ſans preſque s'arrêter et à ſon retour, il publia une cinquantaine de pages, non pas tant ſur ce qu'il avait lui même obſervé, que ſur le rapport de voyageurs, il y a quatre où cinq cents ans; il eſt sûr que ſes rapports ſont forts originaux, particulierement ſur la maniere dont les filles faiſaient le pain à Cork, en 1400. Il ſe permit auſſi quelques plaiſanteries ſur les pelures de pommes de terre et ſur les jambes des dames; avec tout la véracité poſſible, ceci eſt un article fort délicat et on doit garder pour ſoi, toutes les obſervations que l'on a été aſſez heureux, de faire à ce ſujet. Cela déplut extrêmement

et

et pour s'en venger, on fit l'enfantillage de le repréſenter la bouche ouverte au fond d'un pot de chambre!

C'eſt une poſition nouvelle pour un voyageur de profeſſion, allons Mr. Twiſs, un autre volume, communiquez nous vos remarques, et ſurtout *Soyez véridique!* cependant il y eut quelque choſe qui dut le conſoler, c'eſt que ſon ouvrage qui au fait ne ſignifie pas grand choſe, ſe vendit ſi bien, qu'à peine pourrait-on en trouver un éxemplaire à Dublin. Pour moi, je n'ai de rancune contre perſonne, les préjugés de ce pays me ſont étrangers, les querelles politiques et religieuſes qui l'ont déchiré ſi longtems, me ſont auſſi indifférentes que celles des Chinois; d'après cela, pour quoi ne dirais je pas ce que je penſe et quel mérite aurait mon ouvrage, ſi je m'abaiſſais à flatter dans quelque occaſion que ce ſoit.

Une de mes connaiſſances me mena au théatre de ſociété: c'eſt aſſurément un des établiſſement les plus ſomptueux que j'aye vu de ce genre, la ſalle eſt fort belle et l'aſſemblée tres nombreuſe et parfaitement choiſie; le nombre de belles femmes qu'on y voit, a vraiment quelque choſe de ſéduiſant et une des ſeules foules dans lquelle je ne craindrais pas de me trouve preſſé, eſt celle de la ſalle qui ſert de caffe lorſque le ſpectacle eſt fini. Cependant je dois dire que ce théatre fait le plus grand tort au ſpectacle public; on ne doit eſpérer avoir de bons acteurs que lorſqu'ils ſont bien payés, et ſi les jeunes gens riches ſe ruinent à être acteurs eux mêmes, ils ſeront bien loin d'être diſpoſés à encourager leur rivaux en tout, car les actrices viennent du théatre public. Les hommes ne ſont point reçus ſans être ſouſcribteurs

et

et le prix de la ſouſcription revient à environ une guinée par repréſentation : chaque homme peut conduire deux dames avec lui, et le jour que j'y fus admis, cela engagea un jeune homme de la ville à s'affubler de cotillons et à s'y faire introduire par un de ſes amis. Malheureuſement il était un peu *gai* et il prononça quelques juremens peu féminins, cela fit ſcandale et on le mit à la porte ; je vis quelques uns des acteurs jouer paſſablement, mais j'en demande pardon, j'avoue que je ne puis me faire à voir des gens de rang, paraitre ſur le théatre devant le public, car l'aſſemblée eſt aſſez nombreuſe pour avoir ce nom. Au ſurplus je dois profiter de cette occaſion pour remercier les perſonnes qui ont eu la complaiſance de m'y admettre.

La ſalle de ſpectacle public eſt aſſez laide, le théatre étant peu ſuivi, les acteurs ne ſont pas meilleurs que dans une petite ville de province.

On avait imaginé à Dublin un plaiſir aſſez ſingulier dont le produit ſervait à maintenir l'hopital des femmes en couche ; c'eſt ce que l'on appellait, *Promenade* : en faveur du nom, j'ai voulu ſavoir ce que c'était : on ſe promenait dans une ſalle circulaire que l'on appelle la Rotonde, il y régnait un peu plus de liberté que dans les maiſons, quoique cependant on ne ſe mêlat et on ne parlat qu'avec des gens de ſa ſociété ; après un certain tems on ſonnait une cloche, et toute la compagnie ſe portait avec vivacité vèrs une porte que l'on ouvrait et chacun ſe plaçait avec ſes amis autour de différentes tables de thé ; ma ſociété ne conſiſtait que dans moi ſeul, et je ne pus jamais parvenir à me joindre avec un autre ; cela me donna occaſion d'éxaminer les différentes parties : il y

régnait vraiment une joie tranquille qui me fit d'autant plus de plaiſir, que je ne m'attendais pas à l'y trouver. Les bonnes mamans étaient aſſez rares et ſemblaient diſtraites, les jeunes perſonnes au contraire étaient tres nombreuſes et ſemblaient occupées, en un mot je ne doute pas que cette Proménade ne répondit parfaitement à ſon objet.... d'aider les couches des femmes. L'argent qui en provenait eſt à peu près tout ce que l'hopital avait pour ſe maintenir; on y donne maintenant quelques fois des bals, pour lesquels, la ſalle ſemble mieux conſtruite que pour les promenades.

Il y a pluſieurs autres hopitaux, tous tenus par ſouſcription ainſi qu'en Angleterre; je ne puis ſouffrir de voir les ſecours donnés aux pauvres, dépendre du caprice et de la mode du moment. Si ce n'était plus la mode de ſouſcrire que deviendraient tout ces établiſſemens; ils étaient autrefois maintenus par des terres, mais à la réformation on les leur a ôté et quelques familles riches s'en ſont emparés, pour prévenir la malverſation, dont on accuſait les adminiſtrateurs.

L'hopital des vieillards fait honneur aux habitans de cette ville, qui font éxiſter ainſi, un très grand nombre de pere de famille tombés dans la miſere ſur la fin de leur jours.

La maiſon d'induſtrie eſt un établiſſement conſidérable, où il y a près de dix ſept cent pauvres, elle eſt en partie maintenue par leur travail; leur ordinaire eſt infiniment meilleur, que dans la plupart des maiſons de payſans, ils ont de la viande une fois par ſemaine, du pain, des pommes de terre et autres légumes tous les jours, des lits tres propres, il n'y a guères que leurs habits qui ſoient les mêmes qu'ils avaient avant.

Tout

Tout pauvre qui ſe préſente à cette maiſon, a droit d'y être reçu : ceux qui viennent ainſi s'offrir d'euxmêmes, peuvent ſortir un jour de la ſemaine. Cependant malgré ces avantages, l'amour de la liberté eſt tellement enraciné dans le cœur de l'homme, qu'il y en a fort peu qui y viennent de leur bon gré et que les autres ne penſent qu'à s'évader.

Les artiſans et gens de métier s'occupent ſouvent de pluſieurs objets qui ſemblent entièrement oppoſés : on pourrait peutêtre attribuer à cette raiſon, la médiocrité de la plupart des choſes qu'ils fabriquent.

Pendant que j'étais à Dublin, c'était la mode pour les gens de haute volée, d'aller entendre les ſermons de charité d'un fameux prédicateur, Mr. Kirwan ; il eſt ſouvent arrivé que l'on y a fait des quêtes, qui ont monté juſqu'à mille ou douze cent livres ſterlings : le but de ces aumônes, eſt pour maintenir des écolles de charité pour les orphelins. Les dames de Dublin s'occupent de petits ouvrages, dont elles fourniſſent les premiers matériaux à leurs frais et qu'elles font vendre enſuite au profit de ces mêmes Ecolles : j'ai été admis dans peu de maiſon riches, où je n'en n'aye vu d'occuppées de cet objet. Comme les gens d'un ordre mitoyen, ſont toujours diſpoſés à imiter leur ſupérieurs, cela a rendu les ſermons de charité très fréquens par toute la ville ! c'eſt fort heureux quand ils ont d'auſſi bons éxemples à ſuivre.

Je trouve Mr. Kirwan, un prédicateur parfait, qui joint à un diſcours excellent une éloquence peu commune ; il ſait tirer de la bourſe du pécheur, les ſecours que la froide charité toute ſeule, aurait beaucoup de peine à en faire venir. Cependant la chaleur de ſes expreſſions et ſes geſtes animés ont fait tres grand tort à la chaire dans cette ville ; ils y font

font ſouvent monter des forcenés qui par leur fureur ridicule, pourraient faire croire aux gens faibles de leur audience, que le diable en perſonne s'eſt affublé de la chaſuble, pour venir les prêcher. Il eſt ſinguller comme tout eſt mode dans ce monde: à Dublin pour imiter un prédicateur favori et qui certainement a beaucoup de mérite, la tourbe des prêcheurs affecte une declamation et des geſtes plus que théâtrales, tandis qu'à Edimbourg où un Mr. Greenfield, le miniſtre favori, a adopté une manière différente, on les voit immobiles, les yeux fixés ſur un objet et articuler avec froideur, un froid ſermon; ils font communément ſi peu de geſte et parlent avec ſi peu de chaleur, qu'autant vaudrait revêtir un morceau de bois de la *ceſſoque* preſbytérienne dans l'un et l'autre cas, ils ſont guidés par le déſir d'imiter un homme que le public admire avec raiſon. Le prétexte de Mr. Greenfield pour ſon immobilité, c'eſt que la nature l'a formé d'une maniere ſi ſinguliere, que ſi dans le cours de ſon diſcours, quelque objet ridicule frappait ſa vue, il ne pourrait s'empêcher d'éclater de rire . . . voila une des raiſons les plus originales que j'aye entendu donner: ſi un homme moins connu, s'aviſait d'en offrir une pareille dans le cours de la vie, qu'en penſerait-on? dans tous les cas, je ne vois pas plus de raiſon pour les autres miniſtres, d'affecter ſa maniére, qu'à Dublin, d'outrer celle de Mr. Kirwan, *in medium veritas.*

La juſtice eſt diſtribuée à peu-près de la même manière qu'en Angleterre et auſſi comme en Angleterre, le prix des loix et de la médecine eſt éxorbitant: non ſeulement le pauvre eſt abſolument privé des ſecours de cette derniere, mais encore tous ceux qui n'ont pas une fortune conſidérable; même dans

le

le fond des provinces de la Grande Bretagne, auſſi bien que de l'Irlande, la claſſe mitoyenne ne peut guères eſpérer de voir un de Meſſieurs les ſuivans d'Hippocrate, à moins d'une, ou deux guinées par viſite, et encore ſeraient ils capables de demander ſi elles ſont de poids. Cependant les médecins, ſe font ſouvent un devoir, de viſiter pour rien les perſonnes qu'ils ſavent n'avoir pas le moyen de payer, et l'on trouve dans cette claſſe des gens tres inſtruits, et très réſpectables.

Il y a auſſi des établiſſemens, afin de faciliter au pauvre le moyen d'avoir juſtice, mais ces moyens ne peuvent être employés avec décence que par l'homme qui n'a rien du tout, et c'eſt avec aſſez de peine que le pauvre plaideur peut à la fin faire entendre ſa cauſe à l'oreille du juge ; il y a des éxemples d'hommes pauvres qui ont obtenu juſtice prompte, mais ce n'eſt guéres que par le canal de gens riches, qui ont pris leur cauſe en main, et en ont fait la leur propre.

La claſſe des avocats, eſt dans les trois royaumes ſur un pied tres reſpectable, et eſt compoſée de gens inſtruits et de tres bonne famille. Quoique on en diſe, les *attorneys* ne ſont pas ſi diables qu'ils ſont noirs, j'en ai trouvé de fort honnêtes et de fort aimables ; cependant on aſſure, que quand on a quelques affaires avec un d'eux, à Londres auſſi bien qu'à Dublin, il faut bien ſe donner de garde de lui ſouhaiter le bon jour dans la rue, car ce ſerait mis ſur le mémoire, comme une conſultation : il faut dit-on, encore bien moins l'inviter à diner, car en outre de l'abyme immenſe de ſon eſtomac, qu'on aurait beaucoup de peine à remplir, il pourrait arriver

ver qu'il vous chargeat une guinée ou deux, pour l'uſure de ſes dents mâchelieres.

J'ai entendu parler d'un de ces Meſſieurs, qui chargeait régulièrement ſon client, pour avoir penſé à lui pendant ſon diner. Un d'eux, pendant que j'étais à Dublin, fut chargé par une dame à la campagne de porter une lettre à ſa ſœur : mon homme auſſitôt arrivé en ville, prend une voiture et ſe rend chez elle, et comme elle était abſente, il revint ainſi quinze jours de ſuite, lorſqu'à la fin l'ayant rencontrée, il lui remit ſa lettre avec un mémoire de quinze guinées, pour ſes peines et frais. Je ne finirais pas ſi je racontais toutes les hiſtoires qui courent ſur leur compte ; on pourrait leur appliquer la réponſe de Lord Cheſterfield, a Mademoiſelle Chardleigh, (depuis Ducheſſe de Kingſton,) qui ſe plaignait, qu'il était bien cruel, que l'on cherchat à détruire ſa réputation en faiſant courir le bruit dans la ville, qu'elle était accouchée de deux enfans ! " oh, dit-il," " cela ne doit " pas vous inquiéter, vous ſavez bien qu'on ne doit jamais " croire, que la moitié de ce qu'on dit."

Il m'a ſemblé, que dans la juriſprudence Anglaiſe, on emploie beaucoup trop la formule du ſerment, on fait jurer à tout bout de champ, et l'on ſemble y attacher beaucoup d'importance : n'eſt-il pas évident que l'homme ſans foi, n'aura pas grande peine à charger ſa conſcience d'un crime de plus, s'il prévoit qu'il puiſſe lui être utile, et que l'homme de bien, n'a pas beſoin de cette formalité. Voici une petite hiſtoire qui explique aſſez bien, ce que je viens d'avancer.

" Pierrot

Pierrot avait emprunté le Chaudron,
De ſon voiſin Lucas ! puis le trouvant trés bon
Ne voulut pas le rendre et lui chercha querelle !
De propos inſultans une longue Kirielle
S'en ſuivit : après quoi le juge déclara,
Qu'il fallait que Pierrot jurat,
N'avoir pas du voiſin emprunté la marmite !
" De tout mon cœur, s'écria l'hypocrite,"
Et ſur le champ en l'air ſa dextre il lui montra,
" Mais méchant," dit Lucas, " tu vas perdre ton ame !"
" Toi, ton chaudron," lui repartit l'infame.

La Cour du Vice-Roi à Dublin eſt preſqu'auſſi brillante que celle du roy à Londres et le chateau dans laquelle il la tient eſt d'une ancienne ſtructure qui a auſſi bonne apparence au moins, que le palais de St. James. Mr. Burton Conyngham eut la complaiſance de me préſenter à Lord Camden, qui ayant été informé de mon plan, crut qu'il pourrait être de quelque utilité et eut la bonté de m'engager à le mettre à éxécution, de ce moment, je m'en occuppai plus ſérieuſement et me mis à lire toutes les anciennes hiſtoires et les ouvrages qui parlent du pays.

Si l'on ajoutait foi, aux récits de quelques uns de leurs Auteurs, on aurait bien de la peine à imaginer que leur hiſtoire n'a rapport qu'à l'Irlande : les deſcriptions pompeuſes du grand

grand monarque et des rois ſans nombre qui compoſaient ſa cour, pourraient faire croire que ſa ſplendeur effaçait celle d'Alexandre, après la conquête de l'Aſie.

En tâchant d'écarter les fables, dont tous les peuples ſe plaiſent à entourer leur origine, il parait qu'à remonter à une époque très reculée, ce pays avait toujours excité l'avidité des étrangers; les *Thuatha d'ha Denan* (dont le nom Irlandais ſignifie les tribus des Danois,) ſuccéderent aux Belges. Les chroniques Irlandaiſes, rapportent qu'une nation errante venant de la Tartarie, fixa pendant longtemps ſon ſéjour en Phénicie, qu'elle envoyat différentes colonies en Egypte et enfin forma une monarchie en Eſpagne, dans cette partie qui joint la France près des côtes de Galice, et après trois où quatre cents ans de ſéjour dans ce pays, une armée conſidérable ſous la conduite de *Mileſius* s'embarqua pour les côtes voiſines de l'Irlande. Trouvant dans cette iſle, le peuple dans un état peu différent de celui de pure nature, elle n'eut pas de peine à le vaincre, en dépit des ſortiléges des *Tuatha d'ha Denan;* Mileſius, établit dans l'Irlande un gouvernement féodal, pas très différent de celui qui éxiſte encore à preſent en Allemagne. L'Iſle entiere était diviſée en quatre et quelques fois en cinq royaumes, qui eux-mêmes étaient ſubdiviſés dans un très grand nombre de principautés. Il parait que les quatre principaux ſouverains s'étaient réſervés le droit d'élire un monarque entre eux, ainſi qu'en Allemagne, où les ſept Eléćteurs, dont les états ſont morcelés en petites principautés, ont le droit d'élire l'empereur, qui eſt le chef de la conſtitution Germanique.

Durant

Durant un cours de près de dixhuit ſiécles ils n'eurent d'autres ennemis étrangers, à combattre que les Danois, qui furent pendant un tems, maitres de preſque tout le pays, quoiqu'à la fin *O'Brien Boromh*, roi de Munſter, et alors grand Monarque d'Irlande, les défit ſi complettement à Clontarf près de Dublin, qu'ils n'oſerent plus ſe montrer après; ils ont laiſsé par toute l'Irlande pluſieurs traces de leur ſéjour, tels que ces forts que les habitans appellent *Rath*, et dans la culture de terreins près de la mer et ſur des hauteurs, qui y ſemblent peu propres à preſent; il parait qu'ils les avaient choiſis pour leur ſureté perſonnelle, où pour s'éviter la peine de couper les bois, dans les parties que l'on cultive à préſent.

Ce nombre de princes et de petites nations dans l'Irlande y excitait des diviſions et des guerres ſans fin; les différens partis ſe battaient avec l'acharnement des guerres civiles; il eſt fort peu de grands Monarques, où de rois particuliers qui ne ſoient morts violement; ce Boromh qui délivra ſon pays du joug des Danois, fut tué dans la bataille et ſon fils au lieu d'être reçu avec reconnaiſſance par ſes compatriotes, fut obligé de les combattre à tous momens et ne parvint qu'avec beaucoup de peine dans ſes états.

Il eſt ſingulier que dans un état de guerres perpétuelles, les beaux arts puſſent fleurir en Irlande; il parait cependant, que ces querelles et ces jalouſies nationales n'avaient point éteint les lumieres qui leur avaient été apportées par Mileſius et ſes ſuivants; quoique l'iſle fut dans un état de troubles et diſſentions perpetuelles, il s'en fallait cependant beaucoup

qu'elle fut dans la ſituation de la plupart des pays ſur le Continent, où les Goths, les Vandales et autres barbares ſe ſuccédaient les uns aux autres.

Les Grecs ſemblent offrir un éxemple à peu près pareil : leur pays n'était pas beaucoup plus grand, il était comme l'Irlande, diviſé en petites principautés et qui pis eſt, en petites républiques, ſans avoir de chéfs ſuprême comme l'Allemagne et l'Irlande, qui put les contenir par ſon autorité : auſſi était il déchiré de guerres inteſtines, de nations à nations et de villes à villes : cependant quel peuple dans l'univers, a porté les ſciences et les arts à un plus haut point de perfection.

La fureur des partis, avaient toutes fois été pouſſée ſi loin, deux cents ans avant l'arrivée des Anglais ſur leurs côtes, que la nation était affaiblie et était tombée dans un état de barbarie dont l'Europe ne faiſait que de ſortir ; peutêtre même, le progrès des lumieres ſur le continent contribua-t-il à leur chûte en Irlande en privant le pays de gens ſçavans et paiſibles, que la crainte avoit forcée d'y prendre aſyle.

Il reſte encore quelques monumens qui ont echappés à la rage du tems et des factions ; on peut encore conſulter quelques ordonnames des roys d'Irlande qui prouvent que la Nation avait atteint un haut degrès de Civiliſation.

Le général Vallancey, dans ſes recherches ingénieuſes ſur les antiquités d'Irlande a fait une découverte ſinguliere qui conſtate évidemment les traditions qui s'étaient conſervées par les habitans ſur leur origine. *Plaute* dans une de ſes comédies

médies dont la ſcêne eſt en Sicile, introduit un général Carthaginois, qui ſe plaint dans ſa langue, de la perte de ſa fille : les Sçavants s'étaient vainement éxercés ſur ce paſſage et avaient enfin renoncés à l'éxpliquer. Les copiſtes avaient joints ou déjoints les mots, comme il leur avait plu ; le général Vallancey ſans déranger les lettres, mais ſeulement les diſtribuant où elles devaient être, a réuſſi avec beaucoup de peine à l'expliquer et a prouvé évidemmènt que l'Irlandais et la langue que parlait ce général Carthaginois étaient la même.

Il y a des paſſages tres altérés, mais cependant où la différence n'eſt pas beaucoup plus grande, qu'entre le Français de Rabelais et celui de nos jours, mais il y en a pluſieurs, où il n'y a pas une ſeule lettre de différence et qui ſont exprimés comme on le fait encore à préſent : ainſi au milieu des plaintes du géneral Carthaginois, ſur le perte de ſa fille, on vient lui annoncer quelle eſt retrouvée et qu'elle a pris aſyle dans le temple de Vénus ſur quoi ; il récite ce vers.

Handone ſilli hanum bene ſilli in muſtine

Tes faveurs ô Vénus, ſont ſouvent bien ameres.

Où mot-à-mot, quand *elle* (Vénus) accorde une faveur, elle l'accorde enchainée avec le malheur.

Il y avait deux languages en Irlande, la langue des ſcavants et celle du peuple, qui en était une corruption ; la premiere ſe parlait à la cour, et devait être ſuivant toute apparence la langue punique ; l'autre parlé par le peuple devait être l'Erſe, l'Irlandais, le Celtic ou le Gaellic.

L'hiſtoire

L'hiſtoire nous aprend, que les Carthaginois étaient une colonie de Phéniciens, qui devaient par conſéquent parler la même langue et lorſque l'on retrouve cette même langue, chez un peuple preſqu'ignoré pendant très longtems des autres nations de l'Europe et que ſes traditions et ſon hiſtoire ſe réuniſſent à declarer que leurs ancêtres étaient une colonie Phénicienne, il faudrait être bien incrédule pour ſe refuſer à les croire.

Les Ecoſſais reclament la même origine et comme le language des deux nations, n'a pas plus de différence que l'Anglais d'un comté à l'autre, on ne peut gueres en douter, d'autant que les deux hiſtoires s'accordent parfaitement en ce point, même pour les noms des chefs : la ſeule différence c'eſt que la chronique Irlandaiſe place cette émigration des *Scots* à une époque beaucoup *plus* rapprochée que l'hiſtoire d'Ecoſſe. Il parait par elle, que ce fut à peu près au même tems, que les généraux romains pourſuivaient les Calédoniens, les anciens habitans ; ſoit, que ce fut pour les aider à repouſſer leur vainqueur où pour profiter de leur malheur et s'emparer d'une partie du pays qu'ils venaient d'abandonner ; ils s'établirent comme je l'a déja dit, ſur les côtes de l'oueſt et après de longues et de ſanglantes guerres contre les Romains, les Pictes, les Calédoniens et les Danois, ils ſe rendirent enfin, maitres de tout le pays.

L'Irlande quoique peu connue, portait le nom de *Scotia*, dans les livres de géographie des anciens. Les habitans dans dans les anciens manuſcrits du pays, étaient déſignés ſous le nom de *Schuidh* où même *Scots*, où *Scyt* ; on a dérivé ce nom

nom avec quel apparence de raiſon, des anciens Scythes où Tartares dont le pays ſemble avoir été la pépiniere du genre humain.*

Le nom de l'Irlande dans la langue du pays, eſt *Erin* ou *Ennis Erin*, qui veut dire l'iſle de l'oueſt, au ſurplus c'eſt aſſez indifférent; cependant quand on parle des gens il eſt bon de connaitre, leur prétenſions, leur origine, leur noms et ſurnoms afin d'éviter toutes mépriſes et pour ne pas les offenſer.

St. Patrice le grand ſaint de pays, y vint planter la foi, des le troiſième ſiecle de la Chrétienté; il eût de grands débats avec les Druides, mais enfin il l'emportat, et pour récompenſer ſon peuple fidele et le maintenir dans ſa foi, il ſut s'y prendre ſi adroitement, qu'il attirat tous les diables dans un certain endroit, ſur le haut d'une montagne et et les jetta les uns après les autres dans un trou tres profond au ſommet; il eut auſſi le bon eſprit de faire venir les ſerpents, les Pies, les Rats, les Grenouilles, les Tigres, les Lions, et autres bêtes *venimeuſes*, (comme dit l'hiſtoire) et il les précipita dans le même trou; puis quand cette opération fut faite, il pouſſa une groſſe pierre deſſus, que l'on voit encore à *Croagh Patrick*, près de Weſtport. Aucun de ces animaux n'ont oſé ſe montrer pendant longtemps en Irlande, mais mal-

* Il y a peu de nations en Europe et en Aſie qui ne tirent leur origine des Tartares ſous des noms différens, à commencer par les Francs et avant eux les Gaulois, qui ont laiſſé des traces de leur paſſage, les derniers dans l'Aſie mineure, la Grece, et l'Italie, et les autres dans différents endroits depuis les confins de leur pays, en Tranſilvanie et en Allemagne.

malheureuſement la foi commençant à s'affaiblir dans ces derniers temps, les Rats, les Pies, et les Grenouilles, ont oſé reparaitre et il eſt fort à craindre qu'avant peu, tous les autres ne s'échappent.

Le jour de la fête de ce grand Saint, les payſans viennent en ville, et après s'être fait ſaigner, ils courent les rues avec une certaine herbe à leurs chapeaux, la cour aſſiſte à une cérémonie de l'ordre, et le ſoir donne un grand bal.

Je me rendis un jour de grande revue, au parc du Phœnix, on tira le canon, on fit de grandes pétarrades, pour moi, je laiſſai les badauds voir pirouetter les ſoldats, n'en n'ayant que trop vu et je fus paſſer en revue les dames qui étaient ſur le parapet du jardin ; il y avait trois bonnets jaunes qui formaient une batterie beaucoup plus attrayante que celle du Général, et preſqu'auſſi formidable. Si je n'avais devant les yeux, le ſort funeſte du pauvre Twiſs, oh ! comme j'en dirais, il ſuffit Meſdames, de vous faire connaitre que jamais endroit ne fut plus convenable pour prouver à toute la terre, combien il vous a calomnié en diſant du mal de——chut faiſons nous, il vaut mieux laiſſer le plaiſir de la découverte.

Je me trouvai à l'ouverture du nouveau baſſin, l'importance d'un ouvrage auſſi conſidérable, augmentait de beaucoup, l'intérêt de la pompe de la cérémonie. Le yacht du Viceroi fut le premier qui paſſa les écluſes au bruit d'une vôlée de coups de canons ; et lorſqu'il fut arrivé dans le baſſin, il créa Chevalier ſur le vaiſſeau même, la perſonne qui avait entrepri et fourni aux frais de ce ſuperbe ouvrage national ; il complette

de

de ce côté, la jonction des canaux avec la mer; Le Viceroi ſe promena enſuite d'un bout à l'autre dans un bateau élégant, toujours ſuivi et précédé des acclamations du peuple: l'enthouſiaſme de la foule immenſe, qui entourait la piéce d'eau, me faiſait craindre que pluſieurs ne s'y précipitaſſent, où ce que j'aurais encore moins aimé, ne m'y jettat moi-même; dans quelque pays que l'on ſe trouve, on ſe laiſſe aiſément électriſer par le ſentiment de la joie publique, ſurtout lorſquelle a des motifs raiſonables comme dans cette occaſion.

L'eſprit de parti* ſoit politique, où religieux, s'eſt beaucoup affaibli dans ces derniers tems et j'oſe eſpérer qu'avant dix ans il n'éxiſterat plus du-tout. La religion catholique, a beaucoup plus de ſectateurs que la dominante, qui n'eſt au fait que la religion des riches. Tous les gens de bas étage, par toute l'Irlande, excepté dans le nord, ſont catholiques. Ils obſervent le carême et les jours de jeûne avec une régularité effrayante pour un homme qui n'aime à jeuner qu'à la maniere D'Ecoſſe. Le ſamedy ſaint en maniere de réjouiſſance, quelque bouchers promènent dans les rues, un hareng couvert de rubans et le fouettent avec des verges à chaque carrefour, pendant qu'une troupe d'enfants les ſuit en criant, baye baye baye, comme les moutons.

Les gens du commun appellent le ſhilling Anglais *a hog*, (un verrat) et la piece de ſix ſous *a pig*, (un petit cochon) comme ce ſhiling vaut un ſou de plus que celui du pays; il fallait bien le diſtinguer du leur et on lui a donné le nom

* Je veus parler de l'eſprit de parti en faveur de la maiſon de Stewart.

nom de l'animal le plus commun en Irlande, comme auſſi le plus utile. Les Irlandais ont beaucoup d'amitié pour le cochon, il vit de pair-à-compagnon avec les habitans des campagnes, et ſouvent lorſque les Nourices veulent dire quelque douceur à leur marmôt, elle les font ſauter dans leurs bras en leur chantant, *my dear little pig, pig, pig, ſweet little pig*, & c'eſt un terme de grande tendreſſe à peu-près comme quand nos bourgois en France, appellaient leurs femmes, mon chou, ma poule, où mon rat.

Il ya à Dublin, une univerſité fameuſe : les places de Profeſſeur ſont, on pourrait preſque dire, trop richement dotées, quoique ce ne ſoit pas leur avis : on trouve parmi eux, des gens tres inſtruits et fort aimables. Avant la Réformation, il fallait vraiſemblablement être Prêtre pour avoir une chaire, et comme tels, ils ne pouvaient ſe marier. Par un caprice aſſez ſingulier de vieille fille, la reine Elizabeth a auſſi éxigé la même choſe, dans la nouvelle chartre qu'elle a accordé au Collége. Quoique preſque tous les Profeſſeurs ſoient mariés, ils ont cependant l'air de ſe ſoumettre à cette loi, car leurs femmes ne portent pas le nom de leurs maris.

On peut voir au college une belle bibliothéque, bien fournie de livres et de manuſcrits rares, particulièrement dans la langue Irlandaiſe : Il y a auſſi un Cabinet d'hiſtoire naturelle et d'Anatomie ; dans ce dernier, on voit le ſquelette d'un homme dont tous les joints s'étaient oſſifiés, et même une partie de ſa chair ; il a vécu de cette maniere pendant des années, juſqu'à ce qu'enfin le mal a attaqué les parties nobles.

On

On boit infiniment moins à Dublin, et même par toute l'Irlande, que je n'en avais d'idée : communément dans les principalles maiſons, une héure où même une demie-heure après que les dames ont quittées la table, le maitre de la maiſon pouſſe ſon verre au milieu, et ſe léve ; cependant je ne prétends pas dire, qu'il n'a y ait pas quelques fois des parties abſolument à boire, alors morbleu, on ſe griſe d'une manière honnête ; J'en ai vu un éxemple aſſez original : un ſoir que je me retirais, un homme un peu gris, où plutôt tres ſou, fut donner du coude contre un autre qui paſſait, celui-ci le reçut ſans bouger, et le fit tomber par terre ; mon ivrogne ſe releve, ſaiſit ſon antagoniſte au collet, lui demande ſon addreſſe, veut ſe battre à toute force, donne ſon nom, **** : l'autre ne voulait point, et répondait très froidement. Après une diſpute aſſez chaude, le premier lui dit, " je vois bien que vous n'êtes pas homme à vous " battre comme un *gentleman*, eh bien ! je vais vous *boxer* pour *ſix-pences*," l'autre parut y conſentir, mais malheureuſement pour boxer, il faut ôter ſes vêtemens : force lui fut, de lâcher le collet de ſon adverſaire, qui profita de ce moment pour ſe mêler dans la foule ſans que perſonne le vit.

Quand il fut tout nud, il chercha des yeux ſon antagoniſte, et ne le voyant pas, il commença à jurer et à crier, *where is the louſy raſcal, where is* &c. et il s'approchait de tout le

F monde,

* *Boxer*, c'eſt ſe battre à coups de poings, pour le faire en regle, il faut dépoſer et parier quelque argent, ſans quoi on ſerait reſponſable des conſéquences : mais lorſqu'on a parié quelque choſe, on peut en ſureté de conſcience pocher les yeux et caſſer la gueule à ſon homme.

monde, diſant *are you not the louſy ſcoundrel ?* après cependant qu'il eut bien éventé ſa rage, perſonne ne croyant devoir répondre à une queſtion auſſi malhonnête, il voulut ſe r'habiller : votre ſerviteur, la chemiſe avait diſparue, et il ne put jamais la r'avoir.

Après avoir viſité, ce qu'il y avait de curieux, et avoir préparé tout, pour rendre ma promenade ſure et agréable, je penſai à la mettre à éxécution. Mr. Burton Connyngham eût la bonté de me procurer un paſſe-port du Lord Lieutenant, et de me donner un grand nombre de lettres pour ſes amis à la campagne : il m'engagea auſſi à lui communiquer de temps-en-temps mes refléxions, et enfin à commencer ma promenade par ſa maiſon dans le Comté de Wicklow. Le Commandant en Chef, Général Cunningham me donnat auſſi une letre générale de recommendation, et je fixai le 25 de May pour le jour de mon départ.

Je devais partir dans la matinée, mais on m'invitât à diner dans une famille charmante : de jolies femmes et un bon diner, ſont deux choſes auxquelles je n'ai jamais ſu réſiſter.

LA LAGÉNIE ou *LEINSTER.*

La mine d'or—Wicklow—Wexford]

AYANT donc définitivement pris ma réſolution, mon bagage dans ma poche, et mon bâton à la main, je commencai gaiement mon voyage : bien m'en prit d'avoir ce bâton, car

car ſans lui, un des enfants de St. Patrice ſe ſerait caſſé la tête ſur le pavé.

Comme je paſſais le long des trottoirs, près d'un jeune garçon, qui s'amuſait à ſauter par deſſus les grilles de fer qui ſont devant les maiſons: j'apperçus ſon pied arrêté par la pointe d'une des piques. L'effort qu'il avait fait, étant tres conſidérable, il n'eût pas été maître de l'arrêter et ſa tête aurait certainement touché le pavé ; d'un grand coup de bâton ſous le pied, je le dégageai, avant que le ſaut fut fini, et il tomba ſur ſes jambes. J'éxaminai alors ſa playe, le pied était preſque percé d'outre-en-outre ; je le fis porter chez un apothicaire, et quand il fut panſé, *don't be ſuch a fool another time*, lui dis-je, en lui mettant un ſhilling dans la main. Ma promenade, me dis-je alors, en moi-même, ne ſaurait manquer d'être utile, à peine eſt elle commencée, que j'ai déja ſauvé la vie à un homme ! je regardai cela comme un très heureux préſage, et je pourſuivis mon chemin.

Je m'arrêtai à la porte d'une maiſon pour demander ma route, à un homme à cheval qui cauſait avec quelqu'un. Après avoir cheminé une demie-heure, cet homme me joignit, me parla, et enfin me dit, " *I am an old ſol-* " *dier*, je vais près de l'endroit, où vous allez vous même, " ſi la crouppe de mon cheval vous convient, elle eſt fort " à votre ſervice :" " Monſieur, " lui répondis-je," *I am* " *a young ſoldier*, et je vous ſuis bien obligé !" j'avais à peine fini de parler, que j'étais déja à califourchon derriere lui ; bientôt nous commençâmes à parler de vieilles guerres

guerres, et ce fut avec régret que je me ſéparai de ce bon humain, dont je n'ai pas la moindre idée, à moins que par quelque choſe qu'il m'a dit, je ne puiſſe le croire aide major à Dublin.

Je n'avais pas trop calculé la diſtance, quand je quittai la ville, et encore moins l'heure du jour, huit milles diſais-je, ce n'eſt rien : huit milles Irlandais, c'eſt quelque choſe ; il était onze heurs paſſées, lorſque j'arrivai à la maiſon où j'avais deſſein d'aller : Les portes étaient barricadées et pour comble de malheur, la perſonne qui m'avait invité n'était pas à la maiſon, point d'auberges qu'à quatre milles, et en retournant du côté Dublin : retourner quatre milles ſur mes pas, morbleu, j'aimerais mieux en faire dix en avant, et je fûs en avant : à minuit et demi, je me trouvai dans un village . . . . tout le monde dormait ; à la fin cependant, j'apperçus de la lumiere dans une cabane : c'était la demeure de pauvres ouvriers qui revenaient de la ville ; je demandai l'hoſpitalité, on m'offrit ce qu'il y avait dans la maiſon et je paſſai la nuit ſur un trépied de bois, le dos appuyé contre la muraille. Pour le premier jour, le début n'était pas très agréable, mais enfin, force me fut de prendre patience, il en réſulta qu'au matin on n'eut pas beſoin de m'éveiller.

Dès le point du jour, tous les animaux qui dormaient pêle-mêle avec leurs maîtres, m'apprirent bientôt que le ſoleil était levé : je ſortis de la retraite malheureuſe de l'indigence ! Combien cette nuit m'eut été profitable ſi j'avais toujours été l'enfant chéri de la fortune ! j'engagerais preſque

les

les parens de forcer leurs enfants à paſſer ainſi quelques nuits de leur jeuneſſe; elles leur ſeraient plus avantageuſes que des années à l'école. Pour prendre compaſſion du pauvre et avoir le déſir de lui être utile, il faut s'en approcher: le riche inſouciant, qui ne l'a jamais vu de près, n'entend parler de lui q'avec mépris et détourne la vue avec horreur.

Vèrs les quatre heures du matin, je me rendis au camp près de Bray et je pus éxaminer à mon aiſe, le bon ordre, même l'élégance de l'arrangement des barraques: éxcépté quelques ſentinelles, perſonne ne bougeait; j'étais fort ſcandaliſé de voir les ſoldats ſi pareſſeux et de me trouver éveillé de ſi bonne heure: à la fin cependant aprês bien des tours dans l'enceinte, je me trouvai fatigué; je m'aſſis à quelque diſtance au pied d'un arbre et je m'endormis auſſi. Vèrs les ſept heures du matin, je ſentis je ne ſais quoi, remuer dans ma poche et une voix me demanda: "*êtes vous mort Monſieur*"! "oui! Lui répondis je, et l'apparition qui n'était autre que le diable en perſonne, où dumoins quelque vieille ſorciere du camp, s'en fut au plus vite.

Je quittai mon lit ſans beaucoup de peine et m'étant informé ſi la demeure de Mr. Burton Conyngham n'était pas dans le voiſinage, on me l'indiqua à trois milles. J'arrivai enfin à Rocheſtown, mais il n'était que huit heures et demie; ce fut avec peine que je pus parler à quelqu'un, on me dit que le maître de la maiſon était malade et qu'on ne déjeunerait pas avant onze heures: il fallut bien

encore

encore prendre patience. On ne connait pas le prix d'un bon déjeuner, quand on dort la graſſe matinée, mais après une pareille nuit et un ſouper auſſi léger, c'eſt autre choſe.

Mr. Burton Conyngham, était entouré de ſa famille et d'une phalange de Chirurgiens, Apothicaires et Médecins: je ne pûs même pas lui parler: tout cela me parut fort étrange pour un rhûme, mais cependant je n'en étais pas autrement inquiet: quand l'homme riche me diſais-je, a une égratignure, les gens qui l'entourent prennent un air déſolé, et s'il a un rhûme, on appelle la faculté, qui avec gravité, lui fait avaller ſes pillules, pour s'acquérir une certaine réputation et pour tâcher de prolonger la bienheureuſe toux qui remplit ſes poches. J'avais tort cependant, car ſa maladie était mortelle.

Il me fallut donc pourſuivre mon chemin: traverſant les montagnes ſauvages, qui ſemblent couvrir Dublin, après trois ou quatre heures de marche j'arrivai à Enniſkerry, où je fus reçu par Mr. Walker, qui a fait de grandes recherches ſur les antiquités Irlandaiſes. Cette petite ville appartient au Lord Powerſcourt: ſon parc et ſa maiſon, ſont un des objets de plus grande curioſité près de la Capitale: c'eſt dans l'enceinte du parc que coule la riviere *Dargle*, dans la vallée charmante à la quelle elle donne ſon nom et dont les habitans ſont ſi fiers avec juſte raiſon: c'eſt auſſi dans ce parc, qu'on voit la caſcade de Powerſcourt que les étrangers, viennent viſiter de loin. La maſſe d'eau n'eſt pas très conſidérable et elle ne ſe détache pas du rocher, mais la caſcade eſt très élevée et reſſemble par ſa blancheur à la chévelure

chévelûre agitée, d'un vieillard vénérable: c'eſt une comparaiſon aſſez originale, mais j'eſpere qu'on me la paſſera. La vallée dans laquelle elle tombe, eſt ſans contredit, la plus Romaneſque et la mieux boiſée de toute l'Irlande: les quatre où cinq milles que parcourt ce ruiſſeau, ſont aſſez jolis, pour qu'une petite maitreſſe deſirât raſſembler dans ſon jardin toutes les beautés qui s'y trouvent.

C'était le printemps, les arbres étaient couverts de leur feuillages: la verdure charmante invitait à s'y repoſer, je ne ſais quelles idées m'occupaient alors; je me mis à rêver et bientôt j'accouchai de ce rondeau, il n'a pas grand rapport à mon voyage, mais c'eſt égal.

à votre aiſe, vous pouvez rire
Du tourment que cauſe l'amour:
Vous connaîtrez à votre tour
Qu'aimer eſt un cruel martyre
Quand on n'attend point de retour.

Il me ſemble entendre en ce jour
Pour vos mechans traits de ſatyre
Le dieu d'amour piqué vous dire
à votre aiſe.

De ce dieu, charmante * * *
Craignez ſur vous, d'attirer l'ire,
Aimez, que votre cœur ſoupire,
Que pour moi ſon feu vous inſpire
Et je vous dirai ſans détour,
à votre aiſe.

J'ai vu tant de beaux livres, même ſur la politique et ſur la morale, où l'auteur fait au public l'amitié de lui préſenter

ter ſa douce amie, que j'oſe eſpérer qu'on excuſera cette courte apoſtrophe et que même on me ſaura gré de ne pas m'étendre plus au long, ſur les belles qualités, la peau blanche, les yeux noirs et *les doigts pleins d'eſpiéglerie*, de ma Maria, Lodoïſka où Carolina.

L'Aubergiſte d'Enniſkerry eſt le répreſentant des *O'Toole* à qui ce beau territoire appartint, et dont les propriétés furent confiſquées, pour n'avoir pas voulu ſe ſoumettre au joug des Anglais. Il a pris pour ſon enſeigne les armes des nouveaux propriétaires.

Si les émigrés rentrent jamais en France et qu'on ne leur rendent pas leurs biens, ce ne ſera pas du-moins ſur ma terre que je me ferai aubergiſte.

On voit de la hauteur près la ville, une de ces ouvertures ſingulieres, que la Nature a pratiqué dans pluſieurs endroits des montagnes de ce pays: on y a fait paſſer le chemin ici comme dans preſque tous les autres et avec d'autant plus de raiſon que ces *chaſmes* comme on les appelle, ſont les ſeuls endroits où l'on puiſſe paſſer, ſans gravir juſqu'au ſommet.

Retournant à l'èſt preſque sûr mes pas, j'accoſtai un bon payſan qui m'expliqua différentes choſes du pays avec beaucoup de bon ſens: les habitans du comté de Wicklow en général ſont tres intélligents, et le pays eſt fort bien cultivé, près des côtes particulièrement; les montagnes peu élevées et la quantité de Maiſons riches que l'on y voit, le rendent auſſi le plus agréable.

J'atteignis bientôt *Olly Brook*, où je fus reçu par Lord Moleſworth, des bontés de qui, j'avais déja eû lieu de me louer

louer pendant mon ſéjour à Dublin. Le Laurier, l'Arboiſier, le Houx et même le Mirthe, ſont communs dans cette partie, quoique les fruits y ſoient aſſez rares; le fait eſt, que pour faire mûrir le fruit, il faut de la chaleur, mais que ces arbres verds en ont moins beſoin que d'un climat tempéré en hiver.

C'eſt dans cette maiſon que vivait, ce *Robert Adair*, ſi fameux dans nombre de chanſons en Ecoſſe et en Irlande. J'ai vu ſon portrait, il eſt l'aieul de Lord Moleſworth, et de Sir Robert Hodſon à qui *Olly Brook* appartient, On m'a conté ſon hiſtoire de cette maniere. Un Ecoſſais, un maitre ivrogne apparemment, ayant entendu parler des proueſſes Bachiques de Robert Adair, vint d'Ecoſſe éxprès pour le défier à la bouteille; à peine débarqué à Dublin, il demanda à de tout le monde dans ſon jargon, *Ken ye, one Robin Adair*, tant qu'à la fin on lui indiqua ſon homme. Il ſe rendit chez lui, demanda à lui parler et lui fit part de ſon projet: Robert Adair était alors à table; il lui offrit de vuider le différent ſur le champ, mais l'Ecoſſais ne voulut rien accepter chez lui et lui dit que tout était prèt à l'auberge de Bray.

Nos deux champions, ſe rendirent ſùr le champ de Bataille, mais après dix bouteilles l'Ecoſſais ſe laiſſa tomber ſous la table: Robert Adair la deſſus, tira la ſonnétte, en demanda une onzieme et en préſence des garçons ſe mettant à cheval ſur le pauvre Ecoſſais, il l'avalla entièrement ſans prendre haleine et ſe mit a hurler *huzza* à gorgée dployée.

Quand le bon-homme d'Ecoſſe, eut cuvé ſon vin, il s'en retourna en ville: ſon hiſtoire avait fait du bruit, et l'on ve-

nait lui demander en ricannant, *Ken ye, one Robin Adair*, et il répondait, *I ken the dil.*

C'eſt fort bien pour ce temps là, mais comme je ſuis un auteur impartial et qu'il faut rendre juſtice à tout le monde, je ſuis bien convaincu que ſi la bataille avait encore lieu, l'Ecoſſe l'emporterait cette fois . . . . pourvù que je ne fois pas un des combattans, c'eſt tout ce que je demande.

Suivant les détours d'une vallée romaneſque, reſſerée dans des montagnes eſcarpées et qui ſont pour la plupart couvertes de bois et de verdure juſqu'au ſommet, j'arrivai à Belvue, chez Mr. Peter Latouche. Mde Latouche a une écolle de vingt quatre jeunes filles, qu'elle maintient à ſes frais, et dont elle eſt elle-même la maitreſſe d'Ecolle. Lorſqu'elles ſont d'age, elle les dote et les marie à de bons laboureurs. Ceci eſt un des amuſemens les plus nobles et les plus raiſonnables dont j'aye vu des gens riches s'occupper. Rien dans le monde n'eſt fait pour changer plutôt la face d'un pays, qu'une ſucceſſion de jeunes femmes vertueuſes accoutumées au travail, à l'induſtrie et au bien être qui les ſuit.

Comme à mon ordinaire, je me ſuis ſouvent promené dans les environs, entrant dans les cabanes des payſans et cauſant avec eux : c'eſt là, que l'on voit ſouvent la fauſſeté de ces réputations uſurpées de bienveillance, mais auſſi lorſqu'elles ſont fondées ſur la vérité, c'eſt là que l'on en voit le vrai triomphe. Grand nombre de maiſons étaient aſſez propres et bien tenues, une honnête induſtrie y fixait l'aiſance ; ceux mêmes parmi les payſans dont l'humanité attentive,

tentive, n'avait pu changer les manieres, béniſſaient la providence d'avoir cette fois, ſi bien placé les richeſſes.

On voit dans l'égliſe de la paroiſſe, un monument ſuperbe en marbre blanc, élevé en l'honneur de David Latouche, par ſes trois fils. Ce David, était venu de France, lors de la révocation de l'édit de Nantes et par une continuelle induſtrie de plus de quarante ans avait acquis une fortune tres conſidérable: quoique Banquier, c'était un homme humain et charitable: on rapporte, que sur ſes vieux jours, il ne ſortait jamais ſans avoir ſes poches pleines de ſhillings, qu'il donnait aux pauvres; comme on lui repréſentait, que s'il donnait à tous ceux qui lui demanderaient, il ferait la charité à bien des mauvais ſujects: "oui" répondit il, mais ſi "mon ſhilling tombe à propos une fois dans dix, c'eſt aſſez."

L'egliſe dans laquelle on voit ſon monument avoit été bâtie par lui: on lit ſur le portail cette inſcription touchante. *Of thy own, Oh! my God, do I give unto thee.*

Ce fut à Belvue que j'appris la nouvelle affligeante de la mort de Mr. Burton Conyngham! quoique je fuſſe à mon douzieme jour de marche et que j'euſſe réellement fait du chemin, je n'étais cependant aprés tout, qu'à dix ſept milles de Dublin; je fus quelques temps embarraſſé, ſur le parti que je devais prendre, car je voyais clairement qu'après ce malheur j'aurais beaucoup de peine et beaucoup de fatigue, ſans aucune eſpéce d'avantage pour moi du-moins; à la fin cependant, après bien des refléxions, l'idée de l'utitité dont je croyais mon projet ſuſceptible, me fit paſſer ſur les conſidérations qui ne m'étaient que perſonnelles,

nelles, je me déterminai a le pourſuivre vigoureuſement et à laiſſer le reſte à la providence. Je réſolus même, de préſenter les lettres que Mr. B— C— m'avait donné, dut-on me prendre pour un méſſager de l'autre monde.

Je fus offrir mes reſpects, au plus vieux et au plus gros arboiſier que l'on puiſſe voir non ſeulement en Irlande, mais même dans les montagnes de Nice et de Provence. On le voit dans dans le beau jardin de Mont-Kennedy: le corps de l'arbre, a au moins trois pieds de diametre: le vent et le temps l'ont jetté sur le côté et dans cette ſituation, il a pris racine et a pouſſé des branches d'une groſſeur démeſurée, de ſorte qu'à lui ſeul, il forme un petit bois d'arboiſiers.

Je m'enfoncai de là, dans les montagnes arides du comté de Wicklow et je fus à Loughilla, une des maiſons de Mr. Peter Latouche, que l'on eſt fort ſurpris de trouver dans un endroit auſſi ſauvage; la maiſon la plus proche, eſt à cinq où ſix milles; il n'y a même des cabanes de payſans qu'à une grande diſtance: c'eſt un petit coin de terre fertile près d'un joli Lac, et auſſi diſtinct du reſte du pays, qu'une iſle l'eſt de l'eau qui l'entoure. Suivant le cours du ruiſſeau qui ſort du Lac, je me rendis à *Glandalough* qui veut dire la vallée des deux lacs. Il eſt aſſez ſingulier qu'il n'y ait pas un ſeul ancien nom dans ce pays qui n'ait ſa ſignification particuliere; dans cet endroit, elle eſt bien évidente car il y a effectivement deux lacs, qui ſe joignent à l'endroit même, que l'on appelle auſſi les ſept egliſes.

C'eſt

C'eſt dans ce lieu déſert, que l'on voit les plus anciens reſtes de la dévotion des ſiecles paſſés et dont l'antiquité remonte aux premiers ages de la Chrétienté. St. Kevin où Cavan, y fonda un monaſtere dans le troiſieme, où quatrieme ſiecle de l'ère Chrétienne, vraiſemblablement ſur les ruines d'un établiſſement des Druides, qui cherchaient toujours les lieux les plus ſauvages, pour leur culte. Ce fut longtemps un Evêché; il eſt à préſent réuni à celui de Dublin. On y voit encore les ruines de ſept egliſes et une de ces tours rondes dont on ne connait point l'origine et qui ſont aſſez communes en Irlande. Elles ſe reſſemblent toutes: elles ont une porte à quinze où vingt pieds de terre, communément à l'eſt, quelques fenêtres étroites et pas le moindre veſtige d'eſcalier dans l'intérieur, à moins que ce ne ſoit quelques pierres d'attente, qui au fait pouvaient fort bien y avoir éte placées, pour ſupporter différents planchers, dans leſquels il devait y avoir une trappe pour parvenir de l'un à l'autre, par le moyen d'échelles: ces tours ſe trouvent toujours à quelque diſtance d'une égliſe, et entièrement iſolées. Celle que l'on voit en Ecoſſe à Brechin près de Montroſe, eſt abſolument du même genre.

J'ai lu il y a quelques temps, dans un voyage au Nord de l'Aſie, la deſcription de tours ſemblables. Le voyageur, n'avait (à ce que je préſume) aucune connaiſſance de l'Irlande: il s'était echappé de Sibérie, où il avait te forcé de vivre pendant pluſieurs années; il rapporte avoir vu de ces tours extraordinaires, dans cette partie de la Tartarie, au nord-eſt de la Mer Caſpienne: il donne la gravure d'une d'elles,

d'elles, avec les ruines qui ſont auprès, qui étaient dit il, " une *maiſon de priere* auprès des quelles ces tours ſe trouvent " toujours ſituées." Si ce n'etait pour le coſtume et la figure des gens qu'il a placé au pied, on croirait voir l'eſtampe d'une ruine Irlandaiſe.

Quoiqu'il en ſoit, les Irlandais ont la plus grande vénération, pour les ruines de Glandalough, ils y viennent de très loin faire des pélerinages et des pénitences, le jour de la fête du ſaint qui arrive le 3 de Juin : ils danſent enſuite et s'amuſent juſqu'à la nuit.

On trouve dans cette enceinte ſacrée, un reméde à bien des maux ! avez vous mal au bras, il ſuffit de le paſſer dans un trou pratiqué dans une pierre pour cet effet : il y a auſſi un endroit où l'on ſe frotte le dos et un autre où c'eſt la tête ; ſi l'on peut embraſſer un pilier qui eſt au milieu du cimetierre, on eſt ſur de ſa femme. Le lit du ſaint eſt un trou long de ſix pieds creuſé dans le roc ; il a une vertu toute particuliere ; on n'y parvient qu'avec beaucoup de peine, en ſuivant la pente rapide de la montagne, au-deſſus du lac : toute perſonne qui a aſſez de réſolution pour ſe gliſſer juſques là et qui s'étend dans le lit, eſt ſure de ne point mourir en mal d'enfant : ſur cette aſſurance grand nombre de femmes et de filles, (qui eſperent le devenir bientôt) y viennent faire leur dévotion. Je ſrais preſque tenté de croire que c'eſt par cette raiſon qu'elles les *pondent* ſi aiſément et en auſſi grande quantité.

Tout ceci me ſembla venir fort à-propos au commencement de ma promenade ; je paſſai mon bras dans le trou, je frottai mon dos contre une pierre, ma tête contre une autre

et

et fus ainſi me précautioner de ſanté pour le reſte de mon voyage. J'eſſayai même d'embraſſer le pilier . . . . mais je n'en dirai pas le réſultat : quant au lit du ſaint, je penſai qu'il n'y avait pas grand danger que je pus jamais mourir, du mal dont il prévient les conſéquences funeſtes et je ne m'en inquiétai pas beaucoup.

Rath-drum, eſt une petite ville à quelque diſtance de cet endroit fameux ; elle eſt aſſez floriſſante, on y fabrique une quantité prodigieuſe de flanelles ; le payſan m'y a ſemblé aſſez induſtrieux et plus aiſé qu'ailleurs. Tous les premiers lundys de chaque mois, il s'y tient un marché, où l'on m'a aſſuré, qu'il ſe vend pour plus de quatre mille livres ſterlings de flanelle. Lord . . . . (je ne me rappelle pas ſon nom) a bâti à ſes frais, un magaſin aſſez grand pour les dépoſer : C'eſt lui qui a encouragé cette nouvelle manufacture, cela lui fait beaucoup d'honneur et ſera auſſi très avantageux à ſa terre.

Les payſans ſont très curieux de ſavoir l'heure du jour : à tout moment les femmes et les enfants ſortent des cabanes et viennent demander au voyageur l'heure qu'il eſt, peut-être pour avoir le plaiſir de voir une montre, ou d'entrer en converſation.

Il y a dans ce voiſinage une mine de cuivre très conſidérable : les premiers frais on montés à plus de 60,000l. (douze cent mille livres tournois) avant que la compagnie put rien retirer : elle eſt à preſent dans le plus grand état d'activité et emploie près de trois cents ouvriers. On fait paſſer l'eau qui ſort de la mine ſur des plaques de mauvais fer faites éxprès : elle les diſſout en partie et le cuivre, qu'elle contient

contient s'y attache. On uſe d'un éxpédient aſſez ingénieux pour renouveller l'air au fond de la mine : on a détourné le cours d'un petit ruiſſeau, que l'on fait tomber dans l'ouverture ſur des fagôts d'épine : l'eau tombe en pluie et forme un courant d'air.

La mine d'or qui a fait tant de bruit à la fin de 1795, n'eſt qu'à ſix où ſept milles à travers les montagnes : il me fallait ſouvent demander le chemin ; ma demande excitait la plus vive curioſité ; les payſans quittaient leur travaux et avant de me répondre, me faiſaient à leur tour mille queſtions, et s'informaient ſi on allait y travailler, ſi le gouvernement m'y avait envoyé & ils me contaient enſuite, coment pierrot avait envoyé ſes enfants un dimanche matin après la pluye et qu'ils lui avaient rapporté de l'or pour plus de vingt guinées. Dans des cas pareils, on cite ceux qui trouvent, mais on ne parle pas de ceux qui ont perdu leur temps et même la vie dans leur recherches infructueuſes. Il ya pluſieurs ouvriers qui ont paſſé des jours et des nuits à l'ouvrage, ſans rien trouver qui put les dédommager de leur peines et qui enfin accablés de fatigues ſont revenus dans leur famille le troiſième où quatrième jour et y ſont morts preſque ſur le champ.

Il y avait dans mon chemin une rivière aſſez rapide, avec deux où trois pieds d'eau il fallait la paſſer à gué, ou faire, quatre où cinq milles : il faiſait chaud ; je profitai de l'occaſion pour prendre un bain ; un payſan aſſez bien vêtu, qui cauſait avec moi de la mine d'or ſe trouva tellement intérréſſé dans cette affaire, que pour avoir le plaiſir d'en parler,

plus

plus longtemps, il imita mon éxemple et porta même mes habits à l'autre bord.

L'endroit où les payſans ont creuſé pour trouver l'or, eſt au pied d'une montagne aſſez élevée, (appellée *Cruachan*) dans le lit d'un ruiſſeau ou plutôt d'un torrent qui y prend ſa ſource. Aucun d'eux n'a eu l'idée d'aller fouiller ſur le penchant de la montagne, d'où il paraît certain, qu'eſt venu l'or qui ſe trouve dans le ruiſſeau.

Ce torrent ſe nommait en Irlandais, ruiſſeau d'or et enſuite en Anglais, le ruiſſeau du pauvre homme ; cela ſemblerait donner à croire qu'on y avait trouvé de l'or autrefois. Voici un paſſage ſingulier des recherches du Général Vallancey ſur les antiquités Irlandaiſes, qui ont été imprimées plus de vingt ans avant la découverte de la mine d'or dans le comté de Wicklow.

" L'ancienne hiſtoire d'Irlande rapporte que cette iſle, a-
" bondait en or, (*afoſd* ou *aphoſd*) et qu'il y avait une fon-
" derie de ce métal précieux à un endroit appellé *aphoſt*, ſur
" la rivière *Laiphi*, où l'or était *bearvain*, rafiné : qu'on
" y trouvait deux eſpéces d'or, l'or jaune *or buidh*, et l'or
" blanc, *or ban*, que le nom de l'artiſte qui a le premier
" purifié et travaillé ce métal, était *inachadan*. Ce paſſage eſt
" exprimé de cette maniere dans le *liber lacanus*, écrit
" ſous le regne du Roy Tighearmas."

" Ce prince civiliſa ſon peuple ; il introduiſit la teinture
" des étoffes en pourpre, bleu et verd ; on lui attribue le
" rafinement de l'or—*inachadan ainm an cearda ro bearbh an*
" *d'or agus i foarbhith. (no aphoſd) irrthir 'laiphi ro bearbhan.*
" c'eſt-à-dire, le nom du rafineur était *inachadan*, et il ra-

" finait l'or, à *foarvi*, (où *aphoſd*) ſur le côté de l'Eſt de la " *Laiphi*, où de la riviere Liffey."

Ce qu'il y a de plus ſingulier, c'eſt que le ſavant Général qui ne croyait pas qu'on eut jamais trouvé d'or en Irlande, introduit ce paſſage, pour appuyer la tradition reçue de la colonie Scythienne tranſportée en Irlande; Voici la concluſion qu'il en tire; " ici nous avons le mot *aphoſd* pour " or, un mot inconnu à toutes les nations Celtiques. On " ſait que l'Irlande n'a jamais produit d'or, par conſéquent " ce mot eſt étranger: mais nous ſavons que les Scythes ha- " bitaient ſur les bords de la riviere *phaſis* dans la colchide, " où l'or abonde &c." Il donne enſuite à entendre que c'était une tradition corrompue de la colonie Scythienne, qui attribuait au pays dans lequel elle ſe trouvait, une choſe qui éxiſtait, dans celui qu'elle avait quittée.

La riviere Liffey, prend ſa ſource à quatre ou cinq milles de l'endroit, où on a trouvé l'or et s'en approche à l'Eſt, juſqu'à deux ou trois milles de l'autre côté de la montagne Croghan, avant de faire le tour du Comté de Kildare, pour ſe jetter dans la mer à Dublin. Cette indication, ne pourrait elle pas donner du crédit aux manuſcrits des anciens hiſtoriens, d'autant que les bijoux et ornemens militaires que l'on a ſouvent trouvé dans les tourbieres, particulierement dans celle de Cullen * Comté de Tipperary, et les

* On a de plus trouvé dans la tourbiere près de Cullen, des ſabres d'airain; j'en ai vu au college, qui reſſemblaient en tout, à ceux que l'on attribue aux Carthaginois.

L'eſſayeur de la monnaie à Londres, après avoir comparé ces épées d'airain, avec celles que Sir William Hamilton déterra il y a quelques années, ſur le Champ de bataille de *Cannes* declara: qu'elles ſe reſſemblaient tellement

les autres endroits où il y a eu des batailles, ſemblent être d'un or, de la même qualité que celui que l'on a trouvé au pied de la Montagne Croghan, ou Cruachan.

J'avais une lettre de Mr. Burton Connyngham pour l'officier de ſon régiment commandant le poſte de troupes que le gouvernement y a placé pour garder la mine et empêcher les payſans d'y travailler. Il s'eſt promené quelques temps avec moi ſur l'endroit même; le nombre de trous que la ſoif de l'or, a fait creuſer dans ce ruiſſeau eſt inconcevable: quelques perſonnes m'ont aſſurées avoir vu travailler à la fois juſqu'à quatre mille hommes; il n'eſt pas un ſeul de ces trous, où l'on n'ait trouvé quelque choſe, quoique ce fut rarement l'ouvrier qui en profitat, mais les femmes et les enfants qui allaient de l'un à l'autre, et qui n'avaient autre choſe à faire, qu'à éxaminer de tous leurs yeux.

La ſomme totale de ce qu'on y a trouvé, peut monter entre trois où quatre mille livres ſterlings; la plus groſſe piece d'or péſait vingt deux onces et pouvait valoir 80 guinées: il ſemble que cet or ait été dans un état de fuſion et ait été entrainé de la montagne par le courant, avec les pierres, la tourbe et les arbres que l'on trouve dans le lit du ruiſſeau: cette piece de 22 onces, était attachée à une pierre, comme ſi elle eut été fondue deſſus, et le laboureur qui l'a trouvée, ne put l'en détacher qu'à coups de marteau. Le gouvernement a défendu fort à-propos d'y travailler plus longtemps, car s'il ne l'eut pas fait promptement, tous les vagabonds non ſeulement de l'Irlande, mais de l'Angleterre, et peutêtre du Continent, s'y ſeraient rendus en foule et le grand nombre

pour la forme et la compoſition du métal, qu'il croyait qu'elles avaient été fondues dans le même fourneau et le même moule.

bre ſe trouvant fruſtré dans ſes eſpérances, aurait fini par piller les maiſons du voiſinage pour y trouver de quoi vivre. Il y a toujours une garde de vingt ou trente hommes dans un petit village à quelque diſtance et une ſentinelle ſur l'endroit même, pour empêcher qui que ce ſoit d'y travailler.

Reſte à ſavoir à préſent, s'il ſerait avantageux ou non, d'exploiter ce terrein.

Le gouvernement ne peut pas toujours avoir une garde dans cet endroit et il eſt certain, qu'auſſitôt qu'elle l'aura quittée, les payſans reviendront y travailler, fut-ce dans mille ans. Suppoſé qu'on y travaillat, le profit qui pourrait en réſulter pour le gouvernement, ne peut guères ſe mettre en ligne de compte, car je ſuis bien convaincu que les frais ſeraient beaucoup plus conſidérables, à moins que l'on employat, des eſclaves à cet ouvrage, (comme dans les mines du Perou) ſur qui l'on éxercat tous les rafinemens poſſibles de cruautés; ſans cela, toutes les fois qu'un ouvrier ſe baiſſerait, on pourrait le ſoupçonner de voler et la facilité qu'il aurait à le faire, l'y engagerait vraiſemblablement. Il faut cependant qu'on s'en occuppe, afin de ne pas laiſſer un appât auſſi tentant à la miſere et prévenir le déſordre qui pourrait en réſulter.

Après avoir ſatisfait ma curioſité, je fis dans le voiſinage un diner frugal de pommes de terre et d'eau; puis revenant à l'Eſt, je me rendis à Arklow, où je fus reçu avec bonté par le révérend Mr. Bailly recteur de la ville: il eut la complaiſance

complaiſance de me donner les obſervations ſuivantes, tant ſur la piéce d'or dont j'ai parlé, que ſur l'endroit en général. Comme on les trouvera détaillés dans ce qui précéde, je me diſpenſerai de les traduire.

Voyez la page oppoſée.

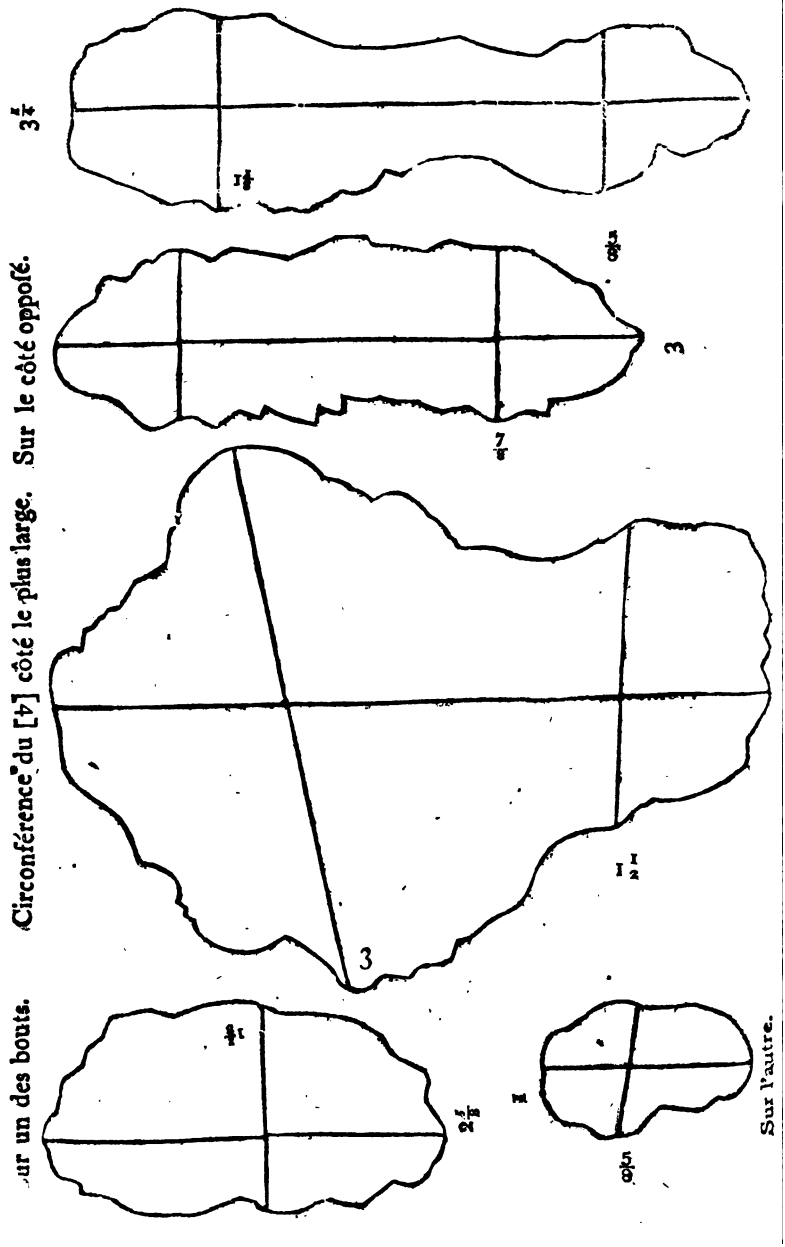
The gold is found in marſhy ſpots by the ſide of a ſmall ſtream in a gravelly ſtratum, and in the clifts of the rock which lies beneath, of all forms and ſizes, from the above down to the ſmalleſt perceptible pieces, bearing all the appearance of having been in a ſtate of fuſion.—Alſo when the mud and gravel are carefully waſhed, they afford a conſiderable quantity of gold duſt.

The ſecret of the Mine was diſcovered about eleven or twelve years ago, by ſome poor people in the neighbourhood, who have ſince occaſionally collected conſiderable quantities—but it was not publicly known, untill the beginning of September, 1795, from that time ſeveral hundreds, (ſometimes thouſands) of the country people, have been daily employed in the ſearch.—It is computed that Gold to the value of ſeveral thouſand pounds has been collected. On the 14th of October, two companies of the Kildare Militia, marched into Arklow, and on the following day, proceeded to guard the Mine, on the part of his Majeſty.

N. B. This piece is the property of eight poor Labourers, who agreed to join ſhares in the ſearch.

Eſquiſſe d'une piece d'or peſant 22 onces, trouvée en Septembre 1795, près d'Arklow, au pied de la montagne Croghan, dans le Comté de Wicklow.

Circonférence d'un des côtés. (En Pouces.)



Le pays près de la petite ville d'Arklow, eſt très joli et bien coupé de bois, de montagnes, de plaines et de vallées. La compagnie des mines de cuivre, a l'intention de rendre la riviere navigable juſqu'auprès de Rathdrum; c'eſt un objet qui pourrait être de la plus grande utilité, mais les frais ſont ſi conſidérables qu'à-moins que le gouvernement ne vienne à ſon aide, je ne crois pas qu'elle l'entreprenne; le port d'Arcklow d'ailleurs, eſt ſi mauvais, que c'eſt plutôt une rade: le rivage eſt ſi plat que les vaiſſeaux ſont obligés de reſter à près d'un mille en mer et de ſe mettre au large, à la moindre apparence de mauvais temps.

Cheminant avec une pluie à-verſe et ſans autre choſe pour m'en garantir, qu'une piece de toile cirée, dont je m'étais pourvu à Dublin et qui paraiſſait aſſez étrange aux habitans des villages par où je paſſais: je m'arrêtai un moment à Fernes, pour examiner une petite tour ronde près des ruines de la Cathedrale et du vieux chateau, auſſi bien que le palais de l'Evêque, qui eſt beaucoup plus conſidérable que la ville principale de ſon Evêché. J'accoſtai un homme qui me parut être un bon humain; je lui fis quelques queſtions, et au lieu de me répondre, il me toiſa des pieds à la tête, puis me demanda, ſi j'étais né dans quelque coin reculé du *royaume?* comme je ſuis toujours préparé à de pareilles queſtions, je lui répondis en Ecoſſais et en riant; *I dinna ken, I dinna mind*, ſur quoi il me demanda, d'où je venais et où j'allais? *I come from hence*, lui dis je, en lui montrant le nord *and I gang there*, en lui montrant le ſud. " *I know to your* " *linguage*" dit il alors, en m'appliquant une tappe ſur l'épaule

l'épaule, " *youare a d——d cunning Scotch, you are come in* " *this country to make your fortune; well well, we ſhall ſoon* " *hear of you, for you are a d——d lucky ſet!*"——" *Ne'er* " *faſh mon,*" lui dis-je alors en riant et enſuite je lui demandai mon chemin, qu'il m'indiqua de bonne grace.

C'eſt une petite ruſe dont j'ai bien ſouvent fait uſage, dans ma promenade et qui m'a preſque toujours réuſſi. Les habitans pouvaient bien aiſément diſtinguer que j'étais étranger ſans trop ſavoir de quelle nation, mais en leur appliquant quelque mots de *broad Scotch*, ils n'avaient pas de peine à me croire Ecoſſais.

Les Irlandais ſont aſſez accoutumés, à voir des gens de toute eſpéce venir d'Ecoſſe et au bout de quelques années faire des fortunes aſſez conſidérables; c'eſt vraiment chez l'étranger que le caractere Ecoſſais eſt remarquable. Il ſuffit, qu'il y en ait un, dans une ville qui aye fait fortune, pour y attirer un grand nombre de ſes compatriotes; ils viennent tous ſe ranger ſous ſes ailes et il les pouſſe, les protége, les aide de ſon crédit et les met en bon chemin: auſſi, il n'y a pas de villes un peu conſidérable en Europe, où on ne ſoit sûr d'en trouver dans un état aſſez brillant et d'autres attirés par la fumée du rôt. C'eſt ſans doute fort reſpectable, et un étranger qui ne les aurait vu que chez eux, aurait de la peine à s'imaginer comment ils peuvent être ſi attachés et ſi ſerviables les uns aux autres, loin de leur foyers.

La pluie eſt dans ce pays quelque choſe de terrible, elle vous perce juſqu'aux os, et vous fait trembler de froid au milieu de l'été, mais heureuſement le vent qui lui ſuccéde preſque toujours,

toujours, vous ſeche bientôt. Voila préciſement ce qui m'arriva avant d'entrer à Enniſcorthy, après avoir été mouillé tout le jour comme ſi j'euſſe voyagé dans la riviere. Je ne m'arrêtai dans cette ville qui eſt aſſez conſidérable, et où il y a beaucoup de manufactures, qu'autant de tems qu'il m'en fallut pour me repoſer, et je fus me préſenter trois milles plus loin à Wilton, chez Mr. Alcock, dont l'hoſpitalité fut me faire oublier ma fatigue. J'y trouvai un vieux *Arrigateur*, qui s'en allait de maiſon en maiſon, avec un plan pour arroſer les prairies; le bon homme ſavait fort bien ſe faire payer une guinée par jour en outre de ſon entretien, et celui de ſes chevaux: il diſait avoir été ſécrétaire du Pape Ganganelli.... à moins qu'on ne prenne quelque apparence de charlatanerie, il y a gros à parier, que l'on ne réuſſira à rien dans ces bons pays. Il y avait autrefois une ville aſſez conſidérable, près du vieux chateau de Wilton: du tems même de la reine Elizabeth, les ſoldats préféraient s'arrêter là, qu'à Enniſcorthy qui alors n'était qu'une petite bourgade; la charue paſſe à préſent ſur les ruines des maiſons, et à peine peut on en appercevoir de traces... la France n'eſt pas le ſeul pays où il y ait eu une *Vendeê*.

Je me rendis de là à Wexford, qui ſans lui faire de tort, eſt une des villes les plus laides, et les plus ſales de toute l'Irlande. La fatigue un peu vigoureuſe que je venais de prendre et dont j'avais perdu l'habitude depuis longtems, me força à reſter huit jours ici avec la fievre, et pour comble de malheur, la plupart de mes lettres dans cette ville, venaient de Mr. B. C——. J'y reçus cependant quelques attentions. Wexford eſt ſitué ſur une

large baye qui eſt preſque entierement à ſec, à la marée baſſe : on pourrait gagner ici ſept où huit mille arpens de terre en la déſſéchant, cela procurerait le double avantage de creuſer le lit de la riviere et de faire un port important ; On voit à Wexford le pont le plus long, qui ait jamais joint deux piéces de terres ; il m'a fallu plus de ſept minutes à ma marche, pour aller d'un bout à l'autre : je ſuppoſe d'après cela, qu'il peut être un tiers de mille Irlandais en longueur. C'eſt la promenade favorite des belles du pays, il y a des bancs pour ſe repoſer et le dimanche, on y a de la muſique, ce qui y attire beaucoup de monde et le rend très agréable. Les fortunes dans le voiſinage de cette ville ſont plus diviſées que partout ailleurs ; on n'y voit point, de ces *Baleines* monſtrueuſes qui dévorent à elles ſeules, la ſubſtance d'une province ; il y a beaucoup de gens à leur aiſe, mais il n'y en a point d'excéſſivement riches ; la plupart des propriétaires ſont déſcendants des ſoldats de Cromwell, mais comme ils étaient nombreux dans cette partie, on fut obligé de faire les lots plus petits, afin d'en donner à tout le monde.

C'eſt dans ce voiſinage, que Strongbow débarquaavec quelques troupes pour ſecourir le roy de Leinſter, *Mac-Dermot*, qui avait été détroné ; on ſait quel fut le prétexte de l'invaſion de Henry II. roy d'Angleterre, quelque tems après ; il ſe fit rendre hommage par les différens Rois et princes de l'Iſle : les Anglais cependant, reſterent dans leur limite plus de trois cents ans et ne ſe rendirent enfin maitre de l'iſle entiere, que ſous la reine Elizabeth. Les habitans de la baronie de Forth, près Wexford, ſont les déſcendans de

de ces premiers ſuivans de Strongbow, ils ne ſe ſont jamais mêlés avec les Irlandais, ils parlent encore un language ſingulier, qui a plus de rapport au Flamand qu'à l'Anglais moderne. Ils ſuivent auſſi leur manière et ſe marient entre eux. Leur maiſons ſemblent plus propres et plus commodes que celle des autres habitans, et ils ſont auſſi plus propres pour leur perſonne et ſemblent en tout une eſpéce différente.

Dans le mois de Juillet 1793, les *White boys* eſſuyerent ici une déroute complète, et depuis ce moment ils ne ſe ſont pas montrés. Comme on en a beaucoup parlé, je crois devoir donner quelques détails ſur leur éxiſtence. Dans tous les pays du monde, le payſan ne paye la dixme, qu'avec beaucoup de peine: elle eſt regardée partout, comme un impôt onéreux et tres nuiſible à la culture de la terre, car le laboureur eſt obligé de la payer, ſur le produit de ſon induſtrie. Elle parait en Irlande plus véxatoire que partout ailleurs, car la tres grande maſſe du peuple étant catholique, il leur ſemble dûr, d'être obligé de maintenir un miniſtre qui ſouvent eſt le ſeul proteſtant de ſa paroiſſe, et éxige ſes droits à la rigueur. En outre de la dixme ordinaire, il a droit preſque par toute l'Irlande au dixieme du lait de la vache, au dixieme des œufs et des légumes du jardin; on ſent aiſément, que ces conditions ſont bien féveres, lorſque le miniſtre éxige ſes droits en nature, et ſurtout lorſqu'on réfléchit qu'il faut encore que ces pauvres miſérables, fourniſſent à la ſubſiſtance de leur propres prêtres: ils ont ſouvent fait des réclamations à ce ſujet, auxquelles on ne pouvait gueres faire droit, ſans renverſer les loix

loix de l'établiſſement comme on l'appelle, c'eſt à dire de la réligion établie. Des réclamation, les payſans vinrent aux menaces et des menaces, à leur éxécutions; ils s'aſſemblerent la nuit en grand nombre dans certains quartiers de l'Irlande et pour ſe reconnaitre mirent leurs chemiſes par deſſus leurs habits d'ou leur eſt venu le nom de *White Boys*, ou garçons blancs: ils couraient ainſi les campagnes, briſaient les portes des miniſtres et s'ils pouvaient attrapper leur beſtiaux, ils leur coupaient la queue et les oreilles. Ils n'inſultaient cependant perſonne autre, et le voyageur pouvait en toute ſureté paſſer au milieu d'eux; pour ces différentes offences les magiſtrats du comté de Wexford en arrrêterent une vingtaine et les mirent dans la priſon de la ville. Leurs camarades demanderent leur délivrance et ne purent l'obtenir. Ils menacerent alors de venir les délivrer de force, et s'avancerent ſur la ville, au nombre de deux ou trois mille: il n'y avait alors preſque point de troupes à Wexford: tout ce qu'on put raſſembler, ne montait pas à plus de cent où cent cinquante ſoldats, que l'on fit marcher au devant d'eux.

En ſe rendant à la ville, les *White Boys* arrêterent un officier qu'ils trouverent ſur le chemin, et firent dire au Maire, que cet officier répondrait ſur ſa tête de la ſureté de leur camarades. Cela cauſa beaucoup d'inquiétude à Wexford: l'on craignait avec quelque apparence de raiſon qu'ils ne miſſent leur menace à éxécution. Le major de la place s'avança imprudement loin de ſa troupe pour leur parler et après quelques diſcuſſions aſſez vives, il reçut un coup de faux au milieu du corps, qui le fit tomber roide mort.

Auſſitôt

Auſſitôt que les troupes eurent apperçu ce qui s'était paſſé, elles firent feu et dans deux où trois minutes, toute la phalange des garçons blancs fut culbutée et miſe en fuite, laiſſant derriere elle entre deux et trois cents morts. Quelques uns de ces malheureux qui étaient bleſſés, craignant le ſuplice qui les attendaient s'ils étaient pris, ſe retirèrent du mieux qu'ils purent dans les bleds et dans les hayes et y périrent miſérablement.

Depuis cette bataille, on n'en a pas entendu parler et le pays a toujours été très tranquille : cette révolte me donne en petit, une hiſtoire parfaite de la révolution de France ; je ſuppoſe qu'à l'approche de ces trois mille hommes, on eut délivré les priſonniers ; cela ſemblait aſſez naturel puis qu'il n'y avait pas plus de 15 ſoldats à leur oppoſer ; n'eſt il pas clair que leur prétenſions ſe fuſſent augmentées, qu'ils euſſent fait la loi dans le pays et peutêtre mis les magiſtrats en priſon ; je ſuppoſe à préſent, que le gouvernement les eut laiſſé tranquilles trois ſemaines, où un mois et eut temporiſé et parlementé avec eux : au lieu de trois mille ils euſſent été plus de trente mille et ainſi de ſuite, juſqu'à ce qu'enfin ils ſe fuſſent rendus maitres et euſſent détruits ce gouvernement, auquel ils demandaient d'abord des graces.

J'ai trouvé une famille Françaiſe, établie ici depuis cinq, ou ſix ans ; un vaiſſeau partit de Bretagne en 1791 et fut obligé par le mauvais temps, de relâcher à Wexford. Il y avait deſſus, trente et quelque perſonnes, dont la plupart ſe diſperſerent ſur champ ; il reſta ſeulement à Wexford une dame avec ſes trois filles et ſon parent un homme agé,

avec

avec une fille mariée ; au bout de deux ans, lorſque leur reſſources furent épuiſées, les habitans firent une ſouſcription en leur faveur, qui les aidat à vivre les trois ann es ſuivantes, quoique aſſez miſérablement, une des jeunes perſonnes s'eſt mariée dans la ville à un jeune homme dont les affaires ſemblent aller aſſez bien.

Je ne ſerais pas entré dans ce détail, ſi l'homme agé dont j'ai fait mention, n'avait été l'occaſion d'un trait de reconnaiſſance, qui fait honneur à la nature humaine. Pluſieurs priſonniers Anglais mouraient de faim et de miſere, ſous le regne de Robeſpierre, dans une petite ville de Bretagne. Une dame agée, touchée de compaſſion, réuſſit à les ſecourir au péril de ſa vie, et même quelque tems après, les aida à s'échapper en leur fourniſſant de l'argent. Ils s'informèrent d'elle, coment ils pourraient reconnaitre ſes bontés ? j'ai, dit elle, un parent à Wexford, il eſt émigré : cela vous fait connaitre quelle peut être ſa ſituation ; faites lui paſſer ce petit billet et ſi vous pouvez faire quelque choſe pour lui, je vous en ſerai obligée.

A peine furent ils ſortis de France, qu'ils s'informerent à Wexford ſi une telle perſonne y éxiſtait ; bientôt après, l'homme agé reçut de Liſbonne une lettre fort honnête d'un marchand, nommé Mac-gibbon,* qui en reconnaiſſant l'obligation qu'il avait à Mademoiſſelle***, en Bretagne, le priait

* J'ai connu une famille de ce nom à Sterling en Ecoſſe dont je ſavais qu'un a été priſonnier en France et a eu beaucoup de peine à en ſortir.. cela m'a fait beauoup de plaiſir, de ſavoir que c'était lui.

priait d'accépter un billet de banque de vingt guinées, comme une marque de ſa reconnaiſſance : il reçut auſſi une autre lettre que j'ai vu, d'un officier Anglais nommé Yeſcombe, qui aſſurait ſur ſa tête, une penſion de 24 livres ſterlings par an, juſqu'à ce qu'il put retourner dans ſes propriétés et lui paya, le premier quartier d'avance. Au récit de pareils traits le cœur ſe dilate, on eſt joyeux, de trouver un homme reconnaiſſant et bienveillant, ſans le fatras de beau language des bienfaiteurs ordinaires, qui ſouvent s'en tiennent à leur rhétorique, parce qu'elle fait parler d'eux, autant et peutêtre plus, que le bienfait lui-même.

J'ai tant trouvé de ces aimables meſſieurs et j'en ai ſi ſouvent été la dupe, que je ſuis preſque tenté de traiter du haut-en-bas, un homme qui m'offre ſa protéction. Un jour même, un homme de cette trempe me faiſait de belles offres de ſervice aux-quelles je répondais poliment et aſſez froidement ; mais me dit il, vous ne paraiſſez pas croire ce que je vous dis? après quelques momens de tergiverſation, comme il inſiſtait, " non en vérité" lui répondis je, " je n'en crois rien !"... " coment vous n'en croyez rien ?".... " ſi vous me rendez," lui dis je, " les ſervices dont vous me parlez, j'en " ſerai tres reconnaiſſant, ſi comme beaucoup d'autres, vous " ne penſez plus à moi, lorſque vous m'aurez perdu de " vue, permettez moi de m'y attendre et de ne pas m'en " affliger."

Pendant que j'étais à Wexford, un corſaire républicain eut l'impudence de ſe mettre à l'entrée de la baye et de faire contribuer les vaiſſeaux qui en ſortaient ; il fut trouver

ver le moyen de s'échapper ; je crus devoir en faire autant et je me rendis à une douzaine de milles à *Golph Bridge* chez un bon et riche quacker, où j'arrivai mouillé et crotté, Dieu ſait : mais ces honnêtes gens m'acccueillirent fort bien. Ils me fournirent entre-autres, une redingotte avec laquelle je vins à table, elle aurait bien couverte trois perſonnes comme moi, auſſi un des quackers de la maiſon, voyant ſon ampleur, coupa la moitié du *Roaſt-beef* et la mit dans mon aſſiette en diſant, *friend thou ought to fill thy belly.* Je m'appercus, qu'ils ne diſaient point de graces, avant où après le diner, mais ſeulement la bonne femme reſta quelque momens les yeux baiſſés ſur ſon aſſiette, ſoupira bien haut et enſuite me dit, " nous croyons qu'il vaut mieux penſer ſans rien dire, que " parler ſans penſer." Au matin, une jolie demoiſelle de la maiſon, me dit avec tant de grace, " *l'ami as-tu bien dormi cette nuit ;*" que je crois en verité, que ſi la veille elle m'eut dit ſur le même ton, " *l'ami dors bien cette nuit,*" cela aurait fort bien pû m'en empêcher.

LA MOMONIE ou *MUNSTER.*

WATERFORD——CORK——BANTRY.

J'ARRIVAI bientôt à que l'on appelle paſſage : c'eſt une petite ville, où l'on paſſe la riviere ſuire au deſſous de Waterford, dont le nom Anglais a parfaitement la même ſignification : je fus viſiter la nouvelle Genêve : c'eſt un corps conſidérable de cazerne qui fut bâti par des Génevois à qui le gouvernement avait donné azile. Dans une des révolutions

volutions perpétuelles de cet empire Mirmidon, quelques artiſans avaient été tellement choqués de la nouvelle adminiſtration, qu'ils quitterent la république et vinrent s'établir près de Waterford, où ils obtinrent la permiſſion de ſe bâtir une ville, aux frais de la quelle le gouvernement même contribua: ils demanderent enſuite des priviléges qui les auraient preſque mis dans la même ſituation que ſur le continent, afin de ſe procurer le plaiſir d'avoir de temps-en-temps, quelques petites *priſes d'armes!* . . . c'était des amis aſſez turbulens, que l'Irlande aurait eû là; mais auſſi leur induſtrie aurait pu lui être utile: pendant la diſcuſſion de ces articles, ils apprirent qu'une nouvelle révolution venait de s'opérer à genève et que leurs amis étaient les maitres: ils abandonnerent ſur-le champ leur nouvelle ville et ſe rendirent bien vîte où ils eſpéraient avoir bientôt le bonheur de faire *une priſe d'armes.*

Le gouvernement cependant, crut devoir profiter des bâtimens, que les génevois avaient laiſſés derriere eux: il en fit une caſerne conſidérable, que ſa ſituation iſolée doit rendre pour les officiers ſurtout une habitation aſſez déſagréable.

Allant encore plus au ſud, je m'arrêtai à Tramore, qui eſt un des endroits les plus renommés d'Irlande par les oiſifs qui s'y raſſemblent pour ſe baigner dans la mer. On y trouve pendant l'été une compagnie tres nombreuſe et une tranquillité engageante; le ſable eſt charmant pour les baigneurs, mais pas pour les vaiſſeaux qui, s'ils ont le malheur d'y être jettés par le vent, ſont perdus ſans reſſource.

Il ya à quelque diſtance, un petit ruiſſeau qui ſe jette dans la mer et lui ouvre un paſſage dans l'intérieur des terres, qui lui fait couvrir à la marée haute, trois à quatre mille arpents d'un très bon terrain; je ſuis convaincu qu'avec deux mille livres ſterlings bien employés, on pourrait pratiquer une digue et une Ecluſe, où plutôt une trappe que l'eau fermerait par ſon poids, et que l'on gagnerait ainſi tout ce vaſte terrain.

J'arrivai enfin à Waterford, paſſablement fatigué de ma longue promenade; j'ai déja dit quelque choſe de cette ville et je pourrais répéter mes obſervations au ſujet des chantiers et des bicoques ſur les quais; elles ſont certainement bien fondées: ce qui paraitra ſingulier, c'eſt que ce ſoit la ſeule partie de l'adminiſtration municipale, où j'aye trouvé quelque choſe à redire, car la police y ſemble infiniment mieux faite que dans beaucoup d'autres villes de ce pays: on y trouve même, un amour du bien public, qui ne ſerait pas de trop ailleurs. Les marchés ſont bien fournis, les mendiants et les vagabons n'oſaient pas ſe montrer dans les rues, longtems avant l'arrivée du comte Rumford, pour lequel on me fit l'amitié de me prendre, lorſque je fus viſiter la maiſon d'induſtrie. J'étais fort étonné de voir toute la maiſon s'empreſſer, courir devant moi, balayer et frotter; je les laiſſais faire cependant et leur donnais de grandes louanges ſur leur activité: lors qu'enfin, le concierge m'ayant conduit dans ſon cabinet me montra ſes comptes, que j'éxaminai avec complaiſance et enſuite, il me demanda, à quelle heure je déſirais que le conſeil des adminiſtrateurs s'aſſemblat,

blat, et qu'on avait ordre du gouvernement de ſuivre mes directions; cela me ſembla trop fort, je demandai à voir l'ordre; il était pour le comte Rumford.*

Je ſuis ſur qu'il eut été auſſi ſatisfait, qui je le fus moi-même, de l'ordre qui regne dans cet hôpital, il eſt maintenue en partie par ſouſcription et en partie par une petite rente. Il y a des loges pour les fous et cet article eſt de grande importance; c'eſt un des ſpectacles les plus cruels, qui puiſſent frapper la vue, que de voir ces malheureux courir dans les rues, même des principalles villes d'Irlande. " Le fameux Doyen, Swift, eſt le premier qui aye bâti à ſes frais, une maiſon à Dublin pour les recevoir." Il ſemble que ce fut une éſpéce de preſſentiment de ſa part, car ſur ſes vieux jours, il eût le malheur de perdre la raiſon et l'on fut obligé de l'enfermer dans la maiſon même qu'il avait bâti.

 L'eſprit

* Le comte Rumford eſt un Anglais, qui a été employé par l'Electeur Palatin, pour le maintien du bon ordre et la deſtruction de la mendicité dans ſes états: il a Montré beaucoup de talent dans l'éxécution de ces projets intéreſſans: dans le court eſpace de cinq ou ſix ans, il parait qu'il avait réuſſi à dégouter le pauvre, de l'état vil de mendiant et à l'accoutumer tellement au travail, qu'on n'avait pas beſoin de le forcer à ſe rendre dans les établiſſemens qu'il avait formé, où il était nourri, vêtu et logé ſur ſon travail.

L'eſprit d'économie qui y regnait, avait apparement engagé le gouvernement d'Irlande de l'appeller dans cette iſle: les avis qu'il a donné ont produit quelques heureux effets; mais comme je crois que la mendicité en Irlande, n'eſt pas tant le produit de l'indolence, que d'autres cauſes plus eſſentielles, ſes efforts ne peuvent réuſſir complétement qu'après les avoir extirpées. Le comte Rumford a auſſi offert une methode pour diminuer la dépenſe du chauffage et empêcher les cheminées de fumer. Elle conſiſte principalement a retrécir le tuyau de la cheminée près du foyer, et à augmenter le courant d'air.

L'eſprit d'induſtrie et de commerce enfin, ſemble plus animé à Waterford que dans aucune ville d'Irlande même Cork, quoique l'étendue de la ville ſoit beaucoup moindre.

Le Maire de Waterford, a le droit de faire porter l'épée devant lui, même en préſence du Viceroi. Les patentes que le roy a accordé à la ville le dispenſent de la dépoſer à ſes pieds et réſervent ce privilége pour ſa perſonne ſeulement.

Je fus un jour introduit par une dame de ma connaiſſance dans une grande ſociété: les meſſieurs étaient encore à boire et je fus d'abord charmé et enſuite fort embarraſſé de me trouver le ſeul homme au milieu d'une cinquantaine de jolies femmes, dont je ne connaiſſais que mon introductrice. J'avais juſqu'alors fort admiré le rôle du *grand ſeigneur*, mais j'en ſuis dégouté pour jamais; il eſt vrai que, s'il y eut eu un mouchoir à donner, c'eût peut-être été une autre affaire; ici ne pouvant malheureuſement tirer d'autre réponſe, que *oui* ou *non* et pas une quéſtion, je fus fort aiſe d'être accollé à une table de whiſt, où comme de raiſon on me fit les honneurs, car je crois que je gagnai douze ou quinze parties.

Le lendemain, une autre dame me fit encore l'offre aimable de m'introduire dans une ſociété; mais là, c'étaient les grands mamans, avec de beaux manteaux de velours noirs, ſans dents, ſourdes, aveugles et grognons; on me fit jouer, je perdis, et je décampai au plus vîte.

Le ſoir je fus témoin à la comédie d'une de ces ſcênes, qui ſe montrent trop ſouvent, dans bien des villes de la Grande Bretagne; le public demanda, l'air de *God ſave the king*, et comme à l'ordinaire, obligea tous

tous les acteurs, qui avaient paru dans la piéce, de ſe préſenter et de le chanter en chorus. On cria : *à bas les chapeaux*, avec une fureur ſinguliere contre ceux qui les avaient oubliés ſur leur tête. Un bon humain avait été tellement intérréſſé dans le premier acte qu'il s'était endormi ſur un banc ; on avait beau lui crier : *à bas le chapeau*, il ne bougeait pas ; un ſoldat ſe leva tout-à-coup et vint lui donner un grand coup de poing ſur la tête en lui arrachant ſon chapeau qu'il jetta dans le parterre ; le pauvre diable qui était peutêtre au milieu d'un beau rêve, fort ſurpris de ſe voir réveiller de la ſorte ſe mit à hurler d'une maniere épouvantable, à la joye inéxprimable du parterre et des loges.

J'avoue que cet acte de violence me parut trop ſemblable à quelques uns que j'avais vus ſur le continent pour me faire rire ; pourquoi vouloir mêler la politique aux amuſemens publics et ſurtout après avoir eu déja une fois cet air favori, que j'admire autant que qui que ceſoit, pourquoi intérrompre les ſcênes et détruire entierement l'illuſion théatrale en forçant tous les acteurs d'une piéce à paraitre à la fois et dans les habits propres aux rôles qu'ils vont jouer ? . Si cet article déplaiſait à quelques perſonnes, j'en ſerais faché, c'eſt bien loin de mon intention : je crois que quand on eſt dans un endroit public, on eſt obligé de ſe conformer au gout général, et je regarderais comme une ſottiſe méritant correction de ne le pas faire : ſi cependant le gout général était d'être tranquille, je le croirais préférable.

J'avais deux lettres de Mr. Burton Connymgham, pour le voiſinage de cette ville ; je crus devoir faire ſavoir au Marquis de

de Waterford que j'avais pour lui, une lettre de feu ſon réſpectable ami, et que je déſirais connaitre, quand je pourrais avoir l'honneur de la lui remettre ; il me répondit poliment qu'il m'attendrait, à deux ou trois jours de diſtance, à déjeuner : je le remerciai de ſa politeſſe et lui dis, que ma maniere de voyager ne me permettant pas de faire dix ou douze milles Irlandais avant déjeuner, je me rendrais chez lui dans la journée. Je fus dans l'intervalle préſenter l'autre, à Mr. Cornelius Bolton, où je paſſai mon tems avec beaucoup d'agrément ; Je cite rarement ce que j'ai connu des diſtérentes perſonnes à qui j'ai été addreſſé, à moins que cela ne puiſſe être utile, et encourager le bon exemple : dans ce cas, rapporter le fait tout ſimplement, eſt un éloge dû.

Mr. Cornelius Bolton vit très retiré à la campagne et a employé une partie de ſa fortune à bâtir un village aſſez conſidérable où il a établi des manufactures de différentes ſortes, particulierement de Tifferans : l'induſtrie qu'il encourage parmi ſa colonie, donne lieu de croire, que ſes frais feront bientôt plus que payés et qu'elle deviendra pour le public un objet d'utilité, comme pour lui un de profit, après n'en avoir été qu'un d'humanité.

Je retournai à la ville par la riviere, dont les bords ſont très cultivés et très romaneſques, et je me mis en route pour Curraghmore, où j'arrivai bien fatigué et tout haletant vers les quatre heures : je remis ma lettre au Marquis de Waterford, et ayant été reçu très poliment, au bout de quelques inſtans je demandai la permiſſion de me retirer pour m'habiller. On me fit alors entendre que l'on me donnerait volontiers

lontiers à diner, mais que l'on ne pourrait me donner un lit : cela m'embarraſſa un peu, car je ne ſavais trop où diable je pourrais paſſer la nuit, mais enfin je m'en remis à la providence comme à mon ordinaire.

Le Marquis me fit aſſeoir près de lui, et me traita avec une politeſſe ſinguliere : après le diner il m'offrit ſon carroſſe pour me conduire à l'auberge ; ſa maiſon était pleine, il en était bien faché : je le remerciai de ſon offre, mais je ne crus pas devoir l'accepter ; on me donna un homme pour porter mon paquet, qui n'était autre que les hardes de route ; ſon fils même m'offrit quelqu'autre comodité en partant, que je refuſai abſolument, diſant que je ſerais bien faché d'être à charge aux amis de feu Mr. Burton Connyngham. Après avoir barbotté dans la boue en eſcarpins et en bas de ſoie blancs pendant deux ou trois milles, j'arrivai à l'auberge, vers les dix heures et demie. Je me préſentai, je demandai un lit, un vilain mâtou de domeſtique me dit rudement, qu'il n'y en avait point à me donner. J'arrachai alors mon paquet des mains du garçon de Myord, en lui diſant de rapporter à ſon maitre que l'on m'avait refuſé un lit dans ſon auberge, et je m'en fus en courant ; au nom du Marquis, voilà toute la maiſon ſans deſſus deſſous ; on me courut après, on me pria, on m'engagea de retourner, *I would rather paſs the night in Hell*, leur dis-je et je les envoyai proprement à tous les diables.

Au coin d'un mur je remis mes habits de voyage, avec l'intention de me rendre à Waterford, quoiqu'il fut alors près de onze heurs de ſoir. Cela me donna le temps de faire

faire des réflexions, et de me rappeller que j'étais fatigué: je crus à la fin devoir retourner au village et tâcher de m'y loger quelqu'autre part qu'à l'auberge; je rencontrai le prêtre de la paroiſſe; je lui parlai, mon accent étranger le détermina à m'éconduire charitablement—Ce village reſſemble aſſez, à celui où la fable nous apprend que Jupiter et Mercure vinrent demander l'hoſpitalité, et furent refuſés à toutes les portes; à la fin comme eux, je ſortis du village et j'apperçus ſur la route, au coin d'un foſſé une miſérable cabane, l'aſyle effrayant de la pauvreté la plus abjecte... je me préſentai; une vieille femme une autre Baucis couverte de hâillons, m'ouvrit la porte; je dis que j'étais un pauvre voyageur égaré, fatigué... on me fit entrer, on m'offrit tout ce qu'il y avait dans la hutte... quelques pommes de terre, le produit des aumônes du jour.

Une demie douzaine d'enfants preſque nuds étaient couchés ſur quelques brins de paille, pêle-mêle avec le cochon, le chien, le chat, deux poules et un canard: je n'avais de ma vie vu un ſpectacle auſſi hideux. Cette pauvre femme me dit que ſon mari était matelot, qu'il y avait trois ans paſſés qu'il s'était embarqué et que depuis, elle n'en avait pas entendu parler.

Elle étendit une natte ſur un coffre, qui était le ſeul meuble de la maiſon et m'invita à m'y repoſer .... il pleuvait à verſe, je ne ſavais où aller, je me plaçai ſur ce lit de douleur. Les animaux ſaluerent de leurs cris, les premiers rayons du ſoleil et ſe mirent en quête de toutes parts, pour aſſouvrir leur faim dévorante. La nouveauté de la ſituation

me

me parut assez singuliere pour m'amuser un moment: je me transportai dans l'Arche et je me crus Noé.

Il semble que je paraissais tout aussi extraordinaire à ces pauvres bêtes, qu'elles me le paraissaient à moi-même; le chien vint me flairer en montrant les dents et le cochon m'examiner en grognant, les poules et le canard dévorerent mon sac à poudre, les enfans se mirent à rire: je me levai bien vite et je décampai crainte d'être dévoré moi-même. Je crois devoir ajouter que j'eus beaucoup de peine à faire accepter un misérable shelling à ma pauvre hôtesse.

Mon intention était d'abord, de passer par Carrick-on-Suire, Clonmell, et même de pousser jusqu'à Mallow; ces trois villes étant situées dans le plus beau et le plus fertile pays: la derniere surtout, qui a de plus des eaux minéralles qui y attirent une compagnie nombreuse: je comptais de là revenir à Lismore et continuer ma route: dégoûté du monde je m'enfonçai dans un pays peu fréquenté et assez sauvage .... après deux heures de marche je pensai à déjeuner je fus m'addresser sans beaucoup de cérémonié, à une maison de paysans qui semblaient un peu à leur aise. Je dis tout simplement que je désirais avoir à manger et que payerais ce qu'on voudrait. Ces bonnes gens me prirent, j'en suis sur, pour un prisonnier français echappé: ils me conduisirent dans une chambre obscure et m'apporterent ce dont je pouvais avoir besoin avec une apparence de Mystere; lorsque j'eûs fini, je demandai ce que je devais; on ne voulut rien me dire et je laissai quelque argent sur la table. J'avais

à peine fait deux cent pas, que j'entendis une des filles crier et courir après moi. Elle me rapportait l'argent que j'avais laiſſé ſur la table, en me diſant que ſa mere était *quite affronted*. J'en ſuis faché lui dis-je, ce n'était pas mon intention: je lui ſuis bien obligé, mais j'eſpere que vous me ferez le plaiſir de l'accepter vous même, cela ſervira à vous acheter un ruban: elle fit une petite grimace, ſuivie d'une révérence et le mit dans ſa poche, en me ſouhaitant un bon voyage.

Après bien des circuits et des détours en ſuivant le chemin que les propriétaires ont fait tourner autour de leur champ, j'arrivai enfin à travèrs ce pauvre pays, à *Kill Mac Thomas*, qui eſt un aſſez gros bourg, où je dinai et pus m'appercevoir que j'étais ſorti de la cabane aſſez bien fourni de compagnons aſſez déplaiſants; il n'y avait pas de remede alors: je fis un effort et complettant mes 22 milles Irlandais dans la journée, j'arrivai le ſoir bien fatigué à Dungarvan, où la premiere choſe que je fis, fut d'aller noyer dans la mer, les bons amis de Curraghmore qui s'étaient attachés à ma perſonne et ayant dormi juſqu'a midi le lendemain, mes forces ſe trouverent rétablies et avec elles mon humeur ordinaire.

Dungarvan, eſt une petite ville aſſez bien ſituée, ſur une large baye qui malheureuſement s'eſt remplie de ſable. Elle ne ſert gueres que comme un endroit de raſſemblement pour les baigneurs dans la mer. Cette ville eſt fameuſe pour un point de vue ſingulier, que les habitans admirent tellement qu'ils en ont fait une *toaſt*, où ſanté ſous le nom de *Dungarvan's proſpect*.

Je

Je ne ſais trop coment expliquer ce point de vue, il faut cependant bien que je tâche de ſatisfaire le déſir du lecteur.. voici le fait... un des fauxbourgs eſt ſeparé de la ville, par un ruiſſeau fort large et dans lequel à la marée baſſe, il n'y a gueres que ſix pouces d'eau; pour éviter un grand tour, les femmes le paſſent à gué; c'eſt fort bien juſqu'ici, mais la mer monte progreſſivement, un pied, deux pieds, même trois pieds: les bonnes femmes cependant ne ſe foucient pas de fair un ou deux milles, au lieu de cent pas et elles font ce qu'elle peuvent pour empêcher leur jupe de ſe mouiller... c'eſt la toute l'hiſtoire en vérité.

Quoique pas encore tout à fait remis de la longue courſe de la veille et de la mauvaiſe nuit qui l'avait précédée, comme je ne connaiſſais perſonne dans cet endroit, j'en partis dans l'après dinée: j'eus encore le temps de faire huit à neuf milles et je m'arrêtai à Caperquin, qui eſt joliment ſituée ſur la riviere qu'on appelle *Black Water;* elle traverſe l'iſle preſqu'entiéremens de l'eſt à l'oueſt; depuis et même avant Mallow où ſont les eaux Minérales, elle arroſe un pays délicieux.

Au matin je fus fort ſurpris de voir le maitre de l'Auberge dans laquelle j'avais paſſé la nuit, tranquillement aſſis dans une boutique de pharmacie, qui était au rez-de-chauſſée de la même maiſon. "Vous êtes apothicaire"? lui dis-je, " oui Monſieur pour vous ſervir." " *G—d d——n* pour me " ſervir, *I am not ſupriſed if you have poiſoned me*, ſi j'avais ſu " cela hier, *I would rather have been d——d* que d'entrer " dans votre maiſon."

Je cite cet éxemple entre mille, ne ſemble-t-il pas bien appétiſſant de voir un Aubergiſte Apothicaire ! la cuiſine d'un Apothicaire . . . . .

Je me rendis de là à Liſmore, ſur la Black Water : ſon vieux chateau couvert de lierre et ſitué ſur une éminence au deſſus de la riviere, frappe d'abord la vue. C'eſt une des villes les plus agréablement ſituées de toute l'Irlande : elle eſt entourée de bois et de promenades charmantes, mais elle eſt presqu'entierement en ruine à préſent ; il parait qu'il y avait ici avant la réformation, des colléges et des ſéminaires conſidérables, il n'éxiſte plus de tout cela que la grande Egliſe Cathédrale, l'Evêque qui l'eſt auſſi de Waterford, le Doyen et deux où trois autres écléſiaſtiques de l'Egliſe Anglicane, qui n'ont autre choſe à faire qu'à toucher le revenu des terres, qui avoient été apliquées pour leur maintien.

Le Duc de Dévonſhire, a qui le chateau appartient et qui a dans ce pays, une terre qui peut valoir entre douze à quinze mille livres ſterlings de rente, vient de bâtir à ſes frais une grande auberge et une arche ſuperbe au pont de la ville, pour tacher d'engager les habitans à prendre ſon abſence en patience et à ne pas trop murmurer en lui envoyant ſes revenus. Cette arche eſt vraiment magnifique : elle peut avoir quatre vingt pieds d'élévation, au deſſus du niveau de la riviere, ſur cent pieds de large.

Au riſque de tomber à l'eau j'ai voulu aller deſſous, le long du parement des pierres, large de deux où trois pouces ; elle a ſept écho bien diſtincts pour un mot d'une ſeule ſillabe, elle m'a entre-autres répété *what*, *what*, *what*, pendant un

un grand quart d'heure, à ma grande ſatisfaction et auſſi bien que *nature*, je le parierais.

Il y avait un homme au bout de l'arche qui m'éxaminait avec autant d'attention que j'en avais à éxaminer le pont, et à qui vraiſemblablement, je paraiſſais un être fort étrange; pour le mettre hors de doute, je m'addreſſai à lui en Ecoſſais, *tkat's a mickle braw braig mon* lui dis-je, *yes Mr. Scot*, me répondit il, *have you got ſuch a one in your country.*

Je fus reçu daus cette ville par le Docteur Power, chez qui je fus fort aiſe de pouvoir me repoſer. Le dimanche je fus d'abord à l'Egliſe Catholique, où je pus à peine trouver place, tant l'egliſe et le cimetierre étaient pleins de monde. Lorſque le ſervice fut fini, je me rendis à l'egliſe proteſtante, où je pus me placer fort à l'aiſe dans une des ſtalles des chanoines: on a conſervé dans les cathédralles d'Irlande les ſtalles des chanoines avec le titre de leur bénéfices, quoiqu'il n'y ait plus d'autres dignitaires q ue le Doyen.

Je dirigeai ma courſe ſur Caſtle Lyons et dans le milieu du chemin, me trouvant tres altéré et ne voyant point d'auberge, je demandai la route à un homme agé, un ancien militaire, qui était ſur une terraſſe prés de ſa maiſon et en même temps je lui fis entendre ce dont j'avais beſoin, *come in young man*, me dit il, *you ſhall have a good drinck* et je l'eûs effectivement.

Le chateau de Caſtle Lyons était un conſidérable bâtiment quarré qui fut brulé il y a une trentaine d'années, il y avait 365 fenêtres; il était alors la réſidence principale de Lord Barrymore. Il ne parait pas qu'il y ait la moindre induſtrie

duſtrie ou Manufacture, dans la petite ville qui eſt auprès, tout y languit et y a l'air miſérable.

Rathcormuck eſt un peu mieux, parce qu'il ſe trouve ſur la grande route de Dublin à Cork : plus l'on s'approche de cette derniere ville et plus le pays prend un air negligé ; je pûs le voir fort à mon aiſe d'une voiture coupée dans laquelle le conducteur m'offrit de m'aſſeoir à côté de lui, pour avoir quelqu'un avec qui cauſer.

J'arrivai enfin à Cork, qui eſt bien la ville la plus triſte et la plus ſale : on ne rencontre que des gens qui bâillent ; on eſt arrêté à tout moment, par des enterremens, des troupes hideuſes de mendians où de cochons, qui courent les rues par centainess et cependant cette ville eſt une des plus riches et des plus commerçantes de l'Europe : les principaux marchands ſont preſque tous étrangers, des Ecoſſais pour la plupart, qui dans une dixaine d'années y font quelquefois des fortunes brillantes.

Il n'eſt pas de ville où il y ait autant à faire, pour la rendre agréable au grand nombre de ſes pauvres habitans ; l'eſprit de commerce et d'intérêt s'eſt emparé de toutes les branches de l'adminiſtration, par exemple on pourrait très aiſément fournir la ville d'une fontaine publique, mais la perſonne où la compagnie qui a le privilége de conduire les tuyaux dans les maiſons, penſe qu'elle perdrait un grand nombre de ſouſcriptions à une guinée par an. Ainſi pour ſatisfaire l'avidité d'un individu obſcur, on fait ſouffrir le ſupplice de Tantale à plus de trente mille habitans. J'ai vu les

pauvres

pauvres, être obligés de recevoir l'eau qui tombait des toits après la pluie, où la prendre dans le ruiſſeau des rues. Cependant il eſt peu d'endroit auſſi aiſé à fournir d'eau que Cork, par les hauteurs qui l'entourent : il y a même une fontaine à un mille à peuprès, que l'on appelle the *Sunday's well*, qui m'a parut ſuffiſante pour le maintien d'une fontaine publique au milieu de la place. L'eau qui ſuplèe les maiſons particulieres eſt tirée du lit de la rivière, un mille au deſſus de la ville oú elle ceſſe d'être ſalée. Eût-il donc été ſi difficile, de faire pour le public ce que l'intérêt a fait faire pour quelques individus riches.

La ſaleté des rues dans le milieu de la ville eſt honteuſe, et comme ſi ce n'eut pas encore été aſſez et qu'on eût voulu empêcher le vent ou le ſoleil, de ſécher les ordures, les deux bouts de la rue ſont terminées par des priſons, qui les ferment entièrement et empêchent l'air de circuler.

Le marché au bled d'une ville auſſi conſidérable doit être naturellement bien fréquenté ; on l'a placé au premier étage et la foule n'y peut parvenir que par un eſcalier large de deux où trois pieds expoſé à la pluie et pour comble, dont les marches ont ſi ſouvent été foulées, qu'elles ſont preſqu'entièrement uſées et ſont très gliſſantes. On croirait du moins, qu'il ne devrait y avoir ſur cet eſcalier, que les perſonnes qui vont où qui viennent de la halle ; les mendians les plus dégoutans ſe ſont emparés du côté de la muraille, et aſſaillent les paſſans de leur cris en leur préſentant une écuelle où un ſac, dans leſquels ils ſont preſque obligés de jetter une poignée de farine.... J'ai vu une pauvre femme tomber du haut

de

de l'eſcalier, au milieu de cette bagarre, renverſer preſque tout le monde, et elle même ſe caſſer un bras.

Le marché de viande eſt le ſeul qui ſoit comme il doive être ; il eſt nouveau, et l'on doit eſpérer que les magiſtrats, penſeront à la fin aux autres lieux fréquentés du public.

Quoique le peuple ſoit très pauvre, rien ne pourrait engager les mères à mettre leurs enfants à l'hopital ; elles craignent que l'on ne les envoyent au loin pour les détacher d'elles : cela eſt réellement arrivé autrefois, mais l'on a adopté à préſent un ſyſtême moins cruel. Elles ne veulent pas non plus, que leurs enfans ſoient élevés dans la religion proteſtante que l'on profeſſe dans ces établiſſements.

On voit ſouvent de ces pauvres malheureuſes chargées de deux enfans ſur leur dos, un autre dans leur tablier, et un quatrieme à la main, demander la froide charité du paſſant, qui eſt tellement accoutumé à ces objets déchirans, que le plus ſouvent il détourne la vue. Cependant la bonne femme, fume avec indifférence une pipe noire et ſi courte qu'elle ſemble avoir le feu dans la bouche.

Les gens riches accuſent le pauvre de ſe plaire dans la ſaleté, d'aimer à avoir la galle, à dormir avec leur beſtiaux &c. &c. Ils ne l'aiment pas plus qu'eux... la néceſſité, la cruelle néceſſité les y obligent... leur miſere eſt telle que tout leur devient indifférent : qu'on leur fourniſſe les moyens d'en ſortir, qu'on leur donne le gout des aiſances de la vie, et l'on verra quelle eſpéce d'hommes, on accuſe de pareſſe, d'indolence, et de gouts, que ſes animaux le, plus vils n'ont pas.

Le payſan eſt paréſſeux ici, mais à quoi lui ſervirait d'être actif ?

actif ? le prix du travail de ſa journée, ſuffit à peine pour le maintenir lui et ſa famille : le prix des denrées eſt plus que triplé et cependant le prix du travail eſt le même. Preſque par toute l'Irlande le laboureur ne gagne que ſix pences par jour : ſa femme et ſes enfans ſont ſans eſpoir de rien gagner dans les pays où il n'y a pas de manufacture. Que peut donc faire cette famille malheureuſe ? les ſix pences ſervent à lui fournir des pommes de terre et de l'eau. Que le pere tombe malade où meure, la pauvre mere eſt obligée de quitter le pays avec ſes enfants et d'aller mendier une horrible ſubſiſtance.

Maudit ſoit l'homme cruel qui le premier oſa ſe faire un jeu de la miſere de ſon ſemblable : c'eſt une ruſe effroyable de l'avarice, car auſſitôt que l'on a ri du mal d'autrui, on ſe croit diſpenſé de le ſecourir.

Je me tranſportai à Cove qui eſt le port de Cork, dix à douze milles plus bas, à l'embouchure de la rivière : c'eſt une des plus jolies bayes et des plus ſures de l'Europe ; je fus parfaitement reçu du brave général Vallancey à qui je préſentai la derniere lettre que j'avais de Mr. Burton Conyngham. Les recherches ſur les antiquités d'Irlande du Général Vallancey ſont connues dans le monde littéraire : il a peutêtre pouſſé un peu loin ſon enthouſiaſme pour la langue Irlandaiſe, dans laquelle (quoique Anglais) il a fait des progrès ſurprenans ; il la prétend preſqu'auſſi ancienne que le monde, et peutêtre même celle dont Adam et Eve ſe ſervaient : la mère générale de toutes les langues de l'univers

depuis le Huron juſqu'au Chinois. Il cite dans ſa grammaire des exemples ſinguliers de rapprochement entre une trentaine de langues vivantes dans tous les pays du monde.

Il eſt certain que toutes les nations de l'Europe, la plus grande partie de celles de l'Aſie et même de l'Affrique ſont venues des mêmes pays, d'où les Irlandais tirent leur origine: d'après cela il ſe pourrait que leur ſituation iſolée eut pu leur faciliter les moyens de conſerver plus longtemps la pureté du language des pays d'où ils ſont venus.

Les *Shiloes* en Affrique, les habitans d'une partie de la Sibérie, quelques montagnards Italiens chez les griſons, ſont après les Ecoſſais les peuples dont le language a le plus de rapport avec l'Irlandais. Après eux viennent les Gallois, les Bas Bretons, les Dalécarliens en Suéde, les Baſques en France et en Eſpagne, et les Sclavoniens en Turquie, puis les Hurons en Amérique et les Mogols en Aſie.

Le général Vallancey comme je l'ai déja dit, a expliqué le paſſage du général Carthaginois dans Plaute, et a ainſi prouvé que ces Républicains parlaient une langue peu différente de l'Irlandais. La peuplade que les Tuniſiens appellent *Shiloes* eſt ſuppoſée être deſcendue des Carthaginois qui echapperent à la ruine de leur patrie et ſe retirèrent dans les montagnes éloignées des côtes. Il y a quelques années qu'un Marchand Tuniſien qui connaiſſait la langue des Shiloes vint à Dublin pour ſes affaires: feu Mr. Burton Conyngham qui déſirait connaitre plus particulierement l'analogie des deux langues invita le général Vallancey à déjeu-

ner

ner et le fit à ſon inſu ſe trouver dans la compagnie de ce Tuniſien, puis lui fit connaître qui il était : à ſa tres grande ſurpriſe, il le vit bientôt converſer avec le général dans la langue de ſon pays et l'entendre ſans beaucoup de peine. Cet homme avait une vieille ſervante avec lui, qui était Shiloe elle-même. Elle converſait ſans la moindre peine avec les Irlandais et ſe faiſait entendre aiſément, quoique ſon accent et la maniere de s'exprimer ne fuſſent pas les mêmes.

Le general Vallancey a parcouru l'Irlande pendant quinze ans et a levé des cartes en grand de tous les différens Comtés : le gouvernement enfin, pour prix de ſes travaux, lui a donné le poſte qu'il occuppe de commandant du port de Cove, qu'il a tellement fortifié, qu'il n'y a pas de danger que jamais vaiſſeau ennemi ſe hazarde d'y entrer . . . . On ne ſaurait nier que ce ne ſoit un homme utile à l'état et dans plus d'un genre, car il a eu douze enfants de ſa premiere femme, dix de la ſeconde et vingt-un de la troiſieme.—Il eſt peu de gens qui ayent fait autant de beſogne.

Je préſentai auſſi mes reſpects à Lady Colthurſt une veuve très aimable et beaucoup trop jolie pour l'être longtemps. Le général à qui je montrai les lettres que j'avais avec moi, dirigea ma courſe vers le Nord, au lieu de retourner ſur le champ à Cork.

Je traverſai la *grande* iſle de Cove dans ſa longueur : fatigué, je m'arrêtai dans un cimetiere et m'amuſai à lire les épitaphes. J'avais ſouvent entendu parler *d'Iriſh Bulls* et je n'avais juſqu'à préſent pu en trouver un ; ici, ſur une Tombe, après tous les noms de la famille, je lus avec plaiſir,

ſir, *Lord have mercy on the ſouls* here *interred* : ainſi, me dis-je, ces bonnes gens ſont ſous cette pierre en corps et en ame. Preſque par toute l'Irlande, mais plus particuliere-ment dans le ſud, on a une maniere de s'éxprimer aſſez ſinguliere, qui, autant que j'ai pu le remarquer, vient du mélange des deux langues; cette maniere paſſe pour *Bull* ou balourdiſe. Cela ne l'eſt pas plus que les erreurs que fait un étranger en parlant d'autre langue que la ſienne. On appelle communément dans cette partie le foſſé *dyke*, nom que l'on donne à la muraille en Angleterre et la muraille *ditch*, celui que l'on donne au foſſé.

Je traverſai le paſſage au Nord de l'iſle et aprés avoir paſſé a Inchiquin, d'où l'on a le plus beau point de vue de la baye, je m'arrêtai à Caſtle Mary chez Lord Longueville, et fus viſiter dans le parc un autel des Druides. Ces monumens d'antiquité ſont fort remarquables : c'eſt une large pierre plate de vingt à trente pieds de long ſur quinze à vingt de large, ſupportée de trois côtés par trois autres pierres plates ſur leurs Angles.

On eſt étonné, quand on reflechit à la force et aux machines qu'il a fallu employer pour ſoulever un tel poids : c'eſt ſurprenant, mais cependant les obéliſques d'Egypte, conduits à Rome par mer, tandis que les plus gros vaiſſeaux de guerre ne pourraient pas en porter un, ſont à ce qui ſemble bien autre choſe. Ces pierres prouvent ſeulement que les peuples qui les ont ainſi placées connaiſſaient le pouvoir de la mécanique et par conſéquent devaient avoir atteint un haut dégrè de civiliſation. Quant à l'uſage qu'ils pouvaient faire de

ces pierres, c'eſt inconnu : On prétend que les Druides ſacrifiaient deſſus, des victimes humaines : cela ſe peut, mais on doit ſentir, qu'elles pouvaient auſſi ſervir dans toutes les occaſions où l'on jugeait néceſſaire d'expoſer quelque choſe à la vue du peuple.

Je me rendis de là à Cloyne, où je fus recevoir la Bénédiction, que l'Evêque donne à ſon *clergé*, le dimanche après le ſervice. Il y a à quelque diſtance de la cathédralle, une de ces tours rondes plus élevée et plus groſſe qu'à l'ordinaire : les payſans de ce voiſinage ſont perſuadés qu'elle a été bâtie par le diable dans une ſeule nuit et qu'il en a apporté les pierres d'un pays lointain. Je n'ai remarqué aucune différence entre les pierres de la tour, d'avec les pierres ordinaires du pays, mais enfin c'eſt égal ; ſi c'eſt le diable qui l'a bâtie, le diable eſt bon maçon : c'eſt tout ce que dire.

Cloyne eſt un des principaux Evêchés de l'Irlande pour le revenu : la ville Epiſcopale eſt un petit bourg, un peu plus grand que Fernes cependant. Puis ſuivant la foule des payſans qui étaient venus à la meſſe, on me mit ſur le chemin de Caſtle Martyr : à quelque diſtance de cette jolie petite ville, je rencontrai un homme qui avait l'air reſpectable, ſe promenant à cheval avec une dame ; j'eûs tout de ſuite une idée de la perſonne que ce pouvait être : je m'en informai du domeſtique, et ſur l'aſſurance que c'était Lord Shannon : je lui fis dire qu'un etranger, qui avait une lettre pour lui, déſirait lui parler . . . je la lui remis ſur le chemin et après l'avoir

l'avoir lûe, il m'engagea à continuer ma route et à me rendre chez lui, où il me joindrait bientôt.

Caſtle Martyr eſt un des plus beaux lieux et des mieux ſoignés, je ne dis pas de l'Irlande, mais peutêtre de l'Europe. Le parterre que Lady Shannon prend plaiſir à cultiver, eſt une retraite charmante où les fleurs de toute eſpéce ſont arrangées avec une élégance ſinguliere . . . . je paſſai cinq où ſix jours à Caſtle Martyr et en le quittant Lord Shannon, eut la bonté de me donner une lettre générale de recommandation extrêmement flatteuſe: elle n'était addreſſée qu'à ſes amis, mais je l'ai préſentée à tout le monde et la maniere dont on l'a reçue, me fait croire qu'il eſt l'ami du public.

Retournant de là vers Cork, je m'arrêtai à Middleton pour voir une grande manufacture de drap; c'eſt quelque choſe de très nouveau qu'une manufacture, dans cette partie de l'Irlande; celle-cy a eû bien des difficultés à ſurmonter avant de s'établir et même à préſent ne va pas auſſi bien qu'elle pourrait aller; pluſieurs perſonnes m'ont aſſuré à Cork, que ſi cette compagnie pouvait emprunter vingt mille livres ſterlings pendant dix ans ſans intérêt, elle deviendrait certainement très floriſſante; mais qui eſt en état de prêter 20,000l. ſans intérêt? le gouvernement ſeul: il y aurait un moyen aſſez ſimple; Ce ſerait de mettre un lourd impôt ſur le whiſky, et d'en remettre le produit entre les mains des manufacturiers de toute eſpéce: on ferait de cette maniere deux bonnes choſes à la fois, on encouragerait l'induſtrie, et on arrêterait les progrès de l'Ivrognerie.

Je fus de là, chez un enfant gâté de la fortune dans l'iſle

l'iſle de Foaty, Mr. Smith Barry, il a beaucoup voyagé, eſt très honnête, parait très inſtruit et eſt d'un caractere aiſé ; il eut été heureux, s'il n'avait eu que cinq cent livres de rente, au lieu de vingt cinq mille ; mais ſes richeſſes l'ont tellement raſſaſié et dégouté du monde, qu'il s'en eſt preſque totalement retiré et mêne une vie aſſez mélancolique dans ſon iſle, qui n'eſt pas celle de Calypſo. Paſſant dans la petite iſle de Cove, je fus me préſenter chez Mr. Silver Oliver, il donne l'hoſpitalité depuis très longtemps à un vieil officier Français émigré, qui eſt traité dans ſa maiſon, avec beaucoup d'égards. Mr. Oliver prétend qu'il a rempli toutes les fonctions que la ſociété peut éxiger d'un homme, il a été deux où trois fois membre du Parlement il a été conſeiller privé, il a été marié, il a pluſieurs enfants, &c. &c. par conſéquent, il ſe dit en droit de ſuivre ſes fantaiſies, et ſes fantaiſies ſont ſouvent aſſez originales.

Je retournai à Cork par la riviere et j'eûs lieu d'obſerver que les Bateliers ont à peuprès le même ton goguenard que ceux des grandes rivieres de France. Force me fut de rentrer dans cette ville *baillante* ; le peuple cependant ſemblait animé et des bandes d'ouvriers couraient les rues en criant ; Je m'informai de ce que ce pouvait être, et l'on me dit que les garçons cordonniers avaient d'un commun accord, tous quitté leur maitre ce jour la et qu'ils couraient les rues afin de les forcer à augmenter leurs gages. Je les ſuivis et les vis pluſieurs fois s'arrêter à la maiſon de quelques maitres cordonniers et avoir de chaudes altercations avec eux ; les magiſtrats à la fin cependant, crurent devoir faire cèſſer

le

le trouble ; un d'eux, à la tête de quelques ſoldats, courut les rues, pour l s diſperſer : mais les ouvriers ſe moquèrent de lui et furent ſi bien faire, qu'il était toujours dans les endroits où ils n'étaient pas eux-mêmes : la nuit comme en Angleterre fit ceſſer le tumulte et envoya tout le monde ſe coucher.

J'étais recommandé à l'Evêque qui me reçut fort bien, et ce qui me fit grand plaiſir, (parce que cela prouve que toutes animoſités entre les deux religions ſont finies,) il m'addreſſa à l'Evêque Catholique, Dr. Moylan, qui eſt un homme inſtruit et réſpecté dans le pays.

Au ſujet de je ne ſais quelle fête, les enfants firent un feu d'oſſemens (ce qui eſt un uſage commun partoute l'Irlande, pour les jours de réjouiſſance) et ils s'amuſerent à danſer autour et même à le traverſer pieds nuds. Ceci me donna lieu de faire réfléxion ſur l'étymologie du *bone fire* en Angleterre, qui m'a tout l'air de venir de ces feux d'oſſemens, plutôt que du français forcé, de *bon feu* pour feu de joye.

Le climat à Cork eſt pluvieux à un point extrême : il y pleut touts les jours de la vie ; la température de l'air a peut-être influé ſur le caractére des habitans : on pourrait avec quelque raiſon appeller ce pays *the land of whim and ſpleen*. Il y a ici grand nombre de perſoones qu'on appelle gens à caractère, et qui tous ont des fantaiſies fort ſingulieres : l'un ne ſe met jamais à table, crainte d'être ſuffoqué par l'odeur des viandes et mange tout ſeul dans le veſtibule : l'autre dépenſe ſon revenu en animaux favoris, où *pets* comme on les appelle : un troiſieme (aſſez bon enfant chez lui) après vous avoir enchanté par une belle voix et une muſique charmante,

finira

finira par vous *boxer*. Il y en a un qui court les rues au grand gallop avec un bonnet rouge et entre dans les boutiques à cheval, quand il a beſoin de quelque choſe ; J'ai vu un joueur de cornemuſe, qui aima mieux être deſhérité de près de deux mille livres ſterlings de rente, que de quitter ſa muſette, qui eſt à préſent ſon ſeul gagne-pain. Il y a un homme qui croit que toute la terre veut l'empoiſonner ; auſſitôt qu'il voit quelqu'un entrer chez un boulanger, il le ſuit et ſaute avec avidité ſur le pain qu'il a acheté, parce qu'il eſt ſur dit-il, que les boulangers n'en veulent qu'a lui : il fait de même à la boucherie, &c. Un autre s'eſt fait la nourice de ſes enfans, il les peigne, les frotte et les torche lui-même. Je pourrais bien citer d'autres de ces caracteres, mais c'eſt aſſez.

Il n'y a point de loge pour les fous à Cork : c'eſt un ſpectacle hideux de les voir courir les rues : la plupart, il eſt vrai, ſont très tranquilles, mais c'eſt ſi cruel et ſi humiliant de voir la nature humaine dégradée à ce point, qu'on devrait penſer à les ſéparer de la ſociété.

Au ſurplus la ville de Cork a fait dans ces derniers temps des progrès immenſes dans le commerce, l'augmentation des maiſons et des habitans, et en quelque point dans leur amélioration ; la ville eſt ſituée ſur differentes petites iſles marécageuſes au milieu de la riviere ; c'eſt de cette ſituation qu'elle a tiré ſon nom, (car Cork ſignifie *bourbeux* en Irlandais, et elle eſt paſſablement bien nommée.)* Les

* On fait auſſi venir le nom de Cork, de Cuirky, qui veut dire avoine: il eſt ſur que les payſans l'appellent encore à préſent comme cela, mais cela ne fait rien.

canaux étroits qui séparaient les isles n'étaient remplis d'eau qu'à la marée et nuisaient considérablement à la salubrité de l'air : on les a voutés tout le long de la ville, de sorte que cela a procuré dans bien des endroits le double avantage d'une rue large et bien aërée et des usines convenables pour les maisons.

Il semblerait absolument nécessaire, que les principaux magistrats fussent pendant une dixaine d'années des gens fermes et prudens, dont le jugement n'eut pas été rétréci par la poussiere d'un comptoir, et qui ne fussent pas tellement accoutumés à compter par sous et derniers, et par l'intérêt au quatre, au cinq, au six.

Dans toute la Grande Bretagne et l'Irlande, le Maire où le Provost est toujours élu parmi les marchands ; dans le fait, les commerçants ne sauraient confier leurs intérêts, plus justement qu'à un homme qui lui même suit cette carriere. C'est fort bien dans les villes tres fréquentées, où l'opinion du marchand s'éclaire par celle du public et des étrangers qui viennent les visiter ; mais dans celles où le marchand ne peut en quelque façon avoir d'autres idées que les siennes et, où étant étranger, son seul but est de rammasser autant d'argent que possible et souvent de quitter le pays après, n'est il pas évident, que les embélliſſemens, les améliorations de la ville dont il est le principal magistrat pour un an, ne doivent pas l'inquiéter beaucoup.

Je crois qu'on peut en grande partie assigner cette raison pour le peu de progrès que Cork a fait dans les arts, les choses d'agrément et les établiſſemens publics. Je suppose qu'un homme dont

dont le caractere généralement réſpecté (Lord Shannon par éxemple) voulut conſentir pendant quelques années, à prendre la peine de néttoyer *cette étable d'Augias*; il ne pourrait être mû, que par le déſir du bien public, ſans aucun motif d'intérêt particulier pour lui même : on ne le verrait pas arrêter des établiſſemens utiles à la maſſe du peuple, parce que* les revenus de la ville, pourraient diminuer de quelques ſhillings, où livres.

Puiſque je me ſuis ſi fort étendu ſur ce ſujet, le public aurait raiſon de me demander de quel genre ſont les améliorations dont je veus parler, et ce que je voudrais qu'on fit ; je vais mettre les principales ſous ſes yeux, et d'une maniere aſſez conciſe. Abattre les deux priſons hideuſes, qui ſont au bout des ponts, qui joignent cette iſle *bourbeuſe* avec les bords de la riviere, et achever de bâtir celle hors de la ville qui eſt dans un endroit bien aëré : Nettoyer les rues, et ne pas permettre aux habitans d'y laiſſer courir leur cochons pour y chercher leur pature, encore bien moins après leur avoir coupé la gorge : Bâtir une halle pour les bleds dans un endroit convenable : Etablir des Ecolles publiques, et des hopitaux

* Lorſque la methode du comte Rumford pour diminuer la dépenſe du charbon et empêcher les cheminées de fumer arriva à Cork, quelques perſonnes reſpéctables voulurent la mettre en pratique dans un hopital ; mais le Maire s'y oppoſa, prétendant que ſi cette methode réuſſiſſait, cela diminuerait la recette de l'impôt ſur le charbon qui appartient à la ville . . n'aurait-il pas dû ſentir, que cela diminuerait auſſi ſa dépenſe, et ſerait utile à des milliers d'habitans, que le prix du charbon obligeait de paſſer l'hiver ſans feu.

40148 A

hopitaux où le peuple fut ſur, que ſes enfants fuſſent inſtruits dans la religion qu'ils veulent ſuivre et non dans celle qu'on veut qu'ils ſuivent : Bâtir un hopital pour les fous : Fournir la ville de fontaines publiques : Nettoyer les quais des bicoques qui les défigurent ; Encourager, s'il ſe peut, les manufactures de toute eſpéce, et établir une maiſon d'induſtrie pour détruire, autant que poſſible, les mendians qui déſhonorent les rues : Avoir des ouvrages publics où tout homme qui manquerait de pain, put trouver le moyen d'en gagner, &c.

Je ſuis convaincu que, ſi un tel plan était régulierement mis en pratique pendant cinquante ans, Cork deviendrait plus important que Dublin même, par la ſureté et la bonne ſituation de ſon port ; la principale exportation eſt à préſent en viandes ſalées ; on les tue par milliers dans la ſaiſon et enſuite on n'a plus rien à faire ; J'ai connu un marchand qui m'a dit, *accire* tous les ans, entre vingt et vingt cinq mille, cochons auſſi je me permis de lui dire, qu'il était *the greateſt murderer of hogs, that I ever knew.* Cette digreſſion eſt un peu longue, et pourra peutêtre paraitre faſtidieuſe aux perſonnes qui prennent peu d'interêt à Cork ; mais c'eſt plus pour l'Irlande que pour l'étranger que j'écris, et j'eſpere, que la pureté du motif qui m'anime, me ſervira d'excuſe.

Je quittai enfin la bonne ville de Cork et pris le chemin de Bandon, où malheureuſement le Lord de l'endroit n'était pas ; cette ville a été un temps renommée pour ſon zele révolutionaire ; l'on prétend que les habitans avaient décrété, qu'aucun Catholique ne pourrait y paſſer la nuit. Tout

ce

ce que je puis remarquer à ce ſujet, c'eſt que les neuf dixiemes devaient être de grands poltrons.

Il y a un pont au milieu de la ville qui porte cette inſcription *Tandem Emergo;* à moins que ce ne ſoit le diable que ſaint Patrice avait plongé dans le trou de la montagne, je n'entends pas, ce que cela veut dire.

Lord Bandon ſe donnait le plaiſir, de faire faire un pas de côté à la maiſon, c'eſt-à-dire qu'il en bâtiſſaits une neuve, à côté de l'ancienne : elle ne vaudra peutêtre pas l'autre; mais c'eſt égal, c'eſt fort bien : le riche doit Bâtir et démolir, cela fait du bien au pays.

En ſortant de la ville, je fus d'autant plus aiſe de rencontrer un jeune-homme qui voulut être mon compagnon de voyage, que les habitans ne parlent pas Anglais et qu'après le premier compliment, *conaſtatu* (coment vous portez vous) et *tabhar dhom* (donnez moi,) de toutes les manieres, ma converſation était courte. Un Italien ſerait fort ſurpris de voir les pauvres habitans de l'Irlande, le ſaluer de la même maniere qu'il l'eut été dans ſon pays : en Italie les gens d'un certain rang diſent, *come ſta*, mais les gens du commun ſe diſent entre eux, *come ſtate*, ce qui reſſemble ſi fort à l'Irlandais, qu'à peine peut-on le diſtinguer dans la prononciation.

Le jeune-homme qui était mon compagnon de voyage, paraiſſait bon enfant et m'expliquait le pays, chemin faiſant : lorſque nous eûmes fait environ dix milles, " je ſuis bien " faché Monſieur," me dit il, " je ſuis bien faché," " eh " bien mon garçon, lui dis-je quel eſt le ſujet de votre " chagrin ?" " ah Monſieur, je ſuis bien faché de n'avoir point " d'argent

" d'argent pour vous offrir un verre de *whiſky*." Je trouvai cette maniere de demander aſſez originale et je lui répondis que cela ne devait pas l'affliger parce que je ſerais bien aiſe de le régaler moi-même.

Lors qu'il eut pris avec moi une petite goutte de la *créature* (c'eſt le nom aimable que l'on donne au *whiſky*) " pour " tâcher de vous témoigner ma reconnaiſſance, me dit il, je " vais vous montrer une eau qui guérit de tous les maux." Il me mena dans le Cimetierre et me montra un vaſe de pierre attaché à une tombe. " Ce vaſe, dit il, eſt toujours " plein d'eau et perſonne n'en a jamais mis; l'eau eſt bonne " dans preſque toutes les maladies. Je ſuis cependant " venu de Bandon, il y a trois ſemaines, pour en chercher " une bouteille pour ma mere qui eſt hidropique et elle " ne s'en porte pas beaucoup mieux.", " Ne voyez vous " pas d'où cela vient," " lui dis-je" l'eau eſt ſale et le bé- " nitier eſt plein d'ordure, nettoyons le et l'eau ſera bonne " après." En conſéquence nous primes une poignée d'herbes et nous fimes ſi bien, que nous ôtames toute l'eau. Mon homme était fort ſurpris, de ne plus en voir dans le vaſe; il prétendit que c'était le ſigne de quelque grand malheur, " décampons bien vîte, ajouta-t-il, car ſi les ha- " bitans s'appercevaient de ce que nous avons fait, ils pour- " raient fort bien nous aſſommer."

Les huttes des pauvres dans cette partie ſont vraiment pitié: ils établiſſent ſouvent deux morceaux de bois en travèrs ſur le coin d'un foſſé, bâtiſſent le troiſieme côté de terre, et couvrent cette eſpéce de toit avec destourbes; cela rend très vraiſemblable les hiſtoires qu'on fait ſouvent, d'un chaſſeur

chaſſeur tombant à cheval, au milieu de la famille épouvantée.

J'arrivai enfin à Macroom: j'avais fait mettre à Cork, un parapluie ſur mon baton dans lequel il y avait une épée; il y avait ainſi, un bout de bois de ſix a ſept pouces audeſſus de la ſurface, lorſqu'il était deployé; il pleuvait alors et je voyais les filles et les femmes ricanner en me regardant; à la fin les enfans s'attrouperent et je pouvais à peine marcher. Quand je vis cela, je le fermai, "oh! ce n'eſt rien, dit "alors tout le monde: "c'eſt un parapluie bâton" et l'on me laiſſa tranquille.

Je m'informai de la demeure de Mr. Henry Hedges; on me la montra de loin, ſur une hauteur au bout d'une longue avenue: je me mis en route pour m'y rendre; je fus apperçus de la maiſon: Mr. Hedges vint au devant de moi et après une ou deux queſtions, "vous êtes étranger," dit il, en me prenant la main avant même d'avoir lu la lettre que je lui apportais, "tout ce qu'il y a dans la maiſon, eſt à "votre ſervice." Voila la bonne ancienne hoſpitalité Irlandaiſe: combien cette cordialité fait plaiſir, quand on a le bonheur de la rencontrer, dans ce monde pervers.

De Mont-hedges, on a un des points de vue les plus agréables, ſur la riche vallée et la riviere au bord de la quelle la petite ville de Macroom eſt ſituée. On y apperçoit un vieux chateau qui était autrefois la demeure des ſouverains du pays: il ſert à préſent de caſerne pour les troupes qui ſont en garniſon dans cette ville.

La

La vie de Juif-Errant me convenait ſi bien, que quoique je fuſſe preſque tous les jours mouillé juſqu'à la peau et que je fatiguaſſe ſouvent comme un beau diable, j'engraiſſais à vûe d'œil. Tantôt bien, tantôt mal, je ſavais jouïr de l'un ſans me déſeſpérer de l'autre. Me laiſſant guider par une bonne providence, j'avais mis les peines et les ſoucis de ce monde entièrement de côté. Mon bagage en ſautoir, où dans ma poche, jallais, je courais, j'examinais: la nature s'offrait à moi ſous toutes les formes: de nouvelles ſcênes m'occupaient et m'inſtruiſaient. Avant la révolution, je n'étais habitant que d'un petit coin de terre: l'émigration m'avait rendu citoyen de l'univers, le monde entier ſemblait m'appartenir."

> All places, that the eye of heaven viſits,
> Are to a wiſe man, ports and happy haven.
> . . . . . Now, no way can I ſtray,
> Save back to (*France*) all the world is my way.

Après tout, il était fort ſimple que mon voyage me rendit la ſanté plus vigoureuſe, car au bout du compte, la fatigue que je prenais était aſſez modérée. Par le grand nombre de lettres de recommendations que j'avais, j'étais preſque certain de trouver le ſoir *a good quarter*. J'allais littéralement de maiſons en maiſons, d'où c'était ſouvent avec peine que je parvenais à m'échapper le troiſieme où le quatrieme jour, et ſi j'euſſe cru pluſieurs des perſonnes chez qui j'ai été, j'aurais fini ma promenade chez elles. Quoique cela puiſſe ſembler préférable à bien des gens, que de courir le

pays,

pays, je n'étais pas Breton pour rien: j'étais déterminé à pourſuivre avec perſévérance le fameux projet et j'allais. . . .

Je me rendis à Dunmanaway par les montagnes, qui ſont des plus ſauvages; je traverſai d'abord un large marais, qui n'eſt formé dans cette belle vallée, que parce que la riviere qui le traverſe n'a pas de lit. L'on voit de diſtance en diſtance de petites iſles aſſez fertiles, qui prouvent que rien ne ſerait plus aiſé que de le déſſécher entièrement. Si l'on jettait deſſus quelques *grenouilles hollandaiſes*, ce ſerait bientôt fait.

J'entendis d'abord des cris et bientôt j'apperçus une grande quantité de gens aſſemblés ſur le chemin: je ne pouvais guères imaginer ce que ce pouvait être, mais étant plus près, je découvris que c'était un enterrement; c'eſt une des premieres fois que j'aye été témoin de cet uſage ſingulier; les femmes crient en *chorus* les unes apres les autres, *hu lu lu*, pleurent à chaudes larmes, s'arrachent les cheveux et ſe jettent deſſus la bierre. On les croirait fort affligées, point du tout, elles croyent remplir un devoir et tout mort qui paſſe devant leur porte peut s'attendre à la même déſolation; lorſque ces bonnes femmes en ont fait aſſez, à ce qu'elles penſent, pour ſatisfaire les mânes du défunt, elle ſe retirent et ſont auſſi joyeuſes qu'auparavant; ſi un voiſin où la plus légere connaiſſance, négligeait de paraitre à l'enterrement, ſans donner de bonnes raiſons pour ſon abſcence cela ſerait la cauſe de haines interminables dans la famille.

Ce *pille-lu*, ou *hu lu lu*, ſemble avoir quelque rapport à l'*ullulatus* des Romains et autres cris funebres de pluſieurs anciennes nations ; la maniere dont on le prononce, m'a auſſi donné l'idée, qu'il pouvait bien être une repréſentation du *de profundis*, que les prêtres chantent dans les pays catholiques, en conduiſant un mort en terre, cérémonie, dont le peuple d'Irlande eſt privée, et dont peutêtre il ſe rappelle. Je n'imagine pas, qu'il fut poſſible au milieu des cérémonies funébres de la religion catholique de pouſſer de tels hurlemens, ſans déranger la pompe et empêcher les prêtres de faire leur beſogne.

Je paſſai auprès d'un de ces forts ronds, qui ſont ſi communs en Irlande et que l'on attribue communément aux Danois. Je penſe que les Danois en ont fait quelques uns, mais que le grand nombre était ſimplement la demeure de quelques chefs où roys du pays. On appelle celui-cy, *grugain re*, qui veut dire (je crois) le palais du roy (*re*, pour le roy, en encore Italien.) Les habitans les appellent *Rath* où *Liſs* ; je ne ſuis pas aſſez verſé dans la langue du pays pour en ſavoir la différence, qui je crois, ne vient que de leur poſition : ainſi l'on peut être sûr que toutes les villes, dont les noms commencent par Rath où Liſs, comme Rathdrum où Liſſmore, avaient de telles fortifications, où pour mieux dire, que la ville a commencée dans leur enceinte. Ces forts ſont, tous conſtruits ſur le même plan, parfaitement ronds avec un double foſſé et dans tous ceux qui ſont un peu conſidérables, on a trouvé, lorſqu'on s'eſt donné la peine de le chercher, un ſouterrain haut de quatre, à cinq pieds, dont le ſommet eſt ſupporté par de longues pierres plates qui le traverſent.

Je

Je ſuis entré dans pluſieurs et je les ai toujours trouvé parfaitement ſecs, avec communément une petite fontaine dans le milieu. Ils ſont toujours fait en Z, et ont deux entrées, dont l'une eſt dans l'enceinte et l'autre dans le premier foſſé. L'uſage de ces ſoutérrains a fort embarraſſé les antiquaires; ils ne pouvaient pas ſervir de logemens où de caſemates; ils ſont trops bas et trop étroits; on a prétendu qu'on y mettait les beſtiaux: quoique j'en aye vu un aſſez large, pour engager les vaches et les moutons à s'y retirer pendant la chaleur du jour, il eſt peu probable que ce fut leur uſage: leur ſéchereſſe me ferait croire que les habitans y dépoſaient leur proviſions et dans le cas, où le fort était ſurpris par l'ennemi, ils avaient par le ſouterrain un moyen de ſe ſauver ſans être apperçu.

Je vis ſur la route une de ces Ecolles dont les Anglais prennent tant de plaiſir à ſe moquer et qu'ils appellent *School Hedges:* ce n'eſt autre choſe que ceci; parmi des payſans auſſi pauvres, il eſt fort naturel de penſer; qu'ils ne bâtiront pas une belle maiſon pour leur école, en conſéquence ce n'eſt communément qu'un miſerable toit ſans fenetre et dont l'étage n'a pas beaucoup plus de cinq pieds de haut. On doit ſentir que les enfans et le maitre s'y trouvent fort mal à leur aiſe; quand le temps le permet, ils s'établiſſent ſous un arbre où ſous une haye et le maitre donne ſa leçon en plein air. Quand à moi, il me parait tout auſſi bon de donner où de recevoir une leçon en plein air que dans une écolle *empuantée*, mais ce n'eſt pas l'uſage en Angleterre.

J'arrivai enfin à Dunmanaway où je fus accueilli par

Mr. Cox; il eſt peu d'homme qui ait plus fait pour l'amélioration de ſon pays et c'était bien néceſſaire dans ce coin reculle, qui avait toujours été négligé. Il encourage dans ſa ville les manufactures de toute eſpece, en donnant aux ouvriers de longs baux, à un prix tres modéré et leur fourniſſant les moyens de ſe défaire de leur ouvrage; il deſſeche les moraſſes, cultive les terres et plante des bois; il a auſſi preſqu'entierement rebâti la petite ville: il n'eſt pas le moindre doute que ces différentes choſes finiront par être tres profitables; pourquoi donc ſi peu de propriétaires n'entendent ils pas aſſez leurs intérêts pour placer leur argent de cette maniere? les manufactures de *callico*, une eſpece de toile, de coton ſont les plus nombreuſes. On y fabrique auſſi quelques toiles, et en dépit de *Mr. Arthur Young*, je ſuis loin de croire, qu'autant vaudrait introduire la peſte dans le ſud de l'Irlande que la culture du Lin.

Il y avait alors dans cette petite ville deux cents officiers républicains, priſonniers ſur parolle; je fus bien aiſe d'avoir cette occaſion de connaitre quelle eſpéce d'hommes ils pouvaient être. Je dinai chez Mr. Cox avec deux ou trois, qui étaient aſſez polis. J'apperçus avec un ſenſible plaiſir que cet enthouſiaſme farouche, qui diſtinguait les partizans de la révolution à ſon commencement, ne les poſſedait plus. Un rapprochement heureux d'opinions me ſembla éxiſter: ils me parurent ſoutenir le gouvernement éxiſtant, parce que premièrement il faut vivre et que de plus quelques uns y avaient été obligés: j'en crus voir qui le mépriſaient, j'entendis même ces propres mots, " vaut mieux un que ſept cents, c'eſt trop de bouches à remplir."

L'on

L'on peut voir dans ces opinions, qui ſont certainement connues du gouvernement, la cauſe véritable de la continuation de la guerre. Que ferait-on de cette foule de ſoldats après la paix? il faudrait les nourrir et peut-être les combattre; or les victoires et les défaites, en envoyent beaucoup dans l'autre monde; de plus en continuant la guerre, le gouvernement républicain affaiblit conſidérablement ſes voiſins et lorſqu'on fera la paix, car il faudra bien que cela finiſſe par là, les nations voiſines ſeront ſi épuiſées qu'elles ne penſeront de longtemps à le troubler dans ſes opérations, qui ſeront devenues infiniment plus aiſées par la diſparition des trois quarts des ſoldats.

Je remarquai cependant parmi eux une fureur aveugle et point raiſonnée contre les Emigrés; on les accuſe de bien des choſes aux quelles ils n'ont jamais penſé; on leur reproche ſurtout de porter les armes contre la France. Comme ſi la plupart des Emigrés après la premiere campagne, n'avaient pas été obligés de ſe ſoumettre à une *requiſition* plus deſpotique encore que celle de Robeſpierre, la requiſition du beſoin, qu'ils ne pouvaient éviter comme celle de France, en ſe cachant dans les caves. Mais enfin la paix, la paix . . . un jour le malheur unira tout le monde et ne laiſſera à tous les partis que le pouvoir de pleurer ſur les maux paſſés et de tâcher de réparer en commun ce que la diviſion et la fureur ont fait detruire! Dieu le veuille! mon ſeul ſouhait eſt de voir un jour cette réunion s'accomplir. En attendant, la plupart des officiers et ſoldats républicains combattent pour la république, parce qu'ils

qu'ils l'ont déja fait et qu'elle eſt victorieuſe, et ils haïſſent les émigrés ſans trop ſavoir pourquoi.

Un d'eux qui me parlait des finances de la république, me dit qu'effectivement, elles étaient fort malades, mais, ajouta-t-il, la Hollande, l'Eſpagne, l'Italie, notre ſaint Pere le Pape, et une partie de l'Allemagne ont déja eu la bonté de venir à notre aide, et nous eſpérons qu'avant peu l'Angleterre elle-même aura pitié de nous et nous fera la même grace; ... ces Meſſieurs badinent.

Mr. Cox eſt un homme généralement réſpécté dans le pays, et ſa bonhomie eſt bien faite pour le faire aimer de tout le monde; j'en ai vu un trait aſſez original. Le miniſtre de la paroiſſe vint ſe plaindre à lui, que tous les jours on lui volait des navets dans ſon champ; " et à moi auſſi," dit Mr. Cox, " eh bien, dit le Miniſtre, joignons " nous enſemble et pourſuivons les malfaiteurs!" oh! dit l'autre, c'eſt trop fort, mais ecoutez il n'y " a qu'à " ſemer de *l'arſenic* parmi les navets et nous ſaurons " bien ainſi, qui eſt le voleur; " mais nous ſerons des pre- " miers à nous en reſſentir" s'écria le Miniſtre, " en ce " cas, dit Mr. Cox, réſtez donc tranquilles, et laiſſez com- " me moi, les pauvres vous manger quelques miſérables navets, " ſans faire de bruit;" la colere de l'homme évangélique à ce propos, ne ſe peut comparer qu'aux ris des aſſiſtans.

Les Lords Lieutenants d'Irlande, comme je crois l'avoir déja dit, ont le droit de créer chevalier qui il leur plait, ils en ont quelques fois fait une plaiſanterie aſſez mal placée, à ce que je penſe. Le duc de Rutland, après avoir un peu bû,

fut

fut ſi charmé d'un certain aveugle, joueur de cornemuſe, qu'il lui ordonna de ſe mettre à genoux et le créa Chevalier avec l'épée et l'accollade. Cet homme depuis ce temps ſe nomme Sir Denis * * *, il continue cependant ſon premier métier et va jouer dans les maiſons pendant le diner, c'eſt un homme vraiment habile ſur ſon inſtrument, dont j'avoue à ma honte que je ne ſuis pas grand amateur.

On m'a auſſi rapporté que Lord Townſhend, dans une de ſes courſes dans l'Irlande, s'arrêta une nuit dans un cabaret, où il fut fort ſurpris et charmé de trouver de bon *claret* dont il but copieuſement, aprés quoi il fit boire ſon hôte avec lui et enfin finit par le faire chevalier ſous le nom de Sir Thomas * * *. Au matin à ce que j'ai entendu dire, ſe rappellant ce qu'il avait fait la veille, il appella ſon hôte et lui dit " on a fait quelques folies, hier après ſouper, vous n'en tien- " drez compte, j'eſpere ?" " Mon ſeigneur, dit le bonhomme, " quant à moi cela m'eſt bien égal, mais je m'en vais conſulter " ma femme à ce ſujet." La réponſe de ſa femme fut, dit-on, " *I did never hope to be a lady, but ſince fortune has made me one, I ſhall be ſo all the days of my life*," et éffectivement, on l'appelle encore Milady, et ſon mari Sir &c.

A travèrs un pays aſſez ſauvage, je me rendis de là à Bantry, et je fus me préſenter chez Mr. White, où je fus reçu avec l'hoſpitalité la plus aimable. Bantry eſt une pauvre petite ville ſituée au fond de la ſuperbe baye de ce nom, qui vient dernierement de tant faire parler d'elle, par l'apparition de la flotte Françaiſe ; La baye de Bantry peut avoir près de quarante milles Anglais de long, ſur quinze à vingt

de

de large ; elle eſt partout très profonde, mais excépté près de la ville, elle eſt entourée d'un pays ſtérile, montagneux et pleins de rochers, au milieu deſquels cependant on trouve de tems à autres des poſitions charmantes ; Mr. White eût la bonté de me conduire dans ſon bateau au port de Glangariff entre Bantry et l'iſle de Bear, à-peu près à égale diſtance ; il n'eſt rien d'enchanteur comme ce petit coin reculé : le port qui eſt une branche de la baye, eſt ſemé de rochers qui ſont couverts d'arboiſiers et de plantes de toutes éſpéces ; je me rendis avec lui dans l'intérieur des terres, à une petite maiſon, qui lui appartient, et je vis avec ſurpriſe la vallée la mieux boiſée et la plus romaneſque au milieu des rochers et des montagnes arides ; les plantes croiſſent avec tant de vigueur que j'ai vu d'aſſez gros chênes où arboiſiers, croitre dans la crevaſſe d'un rocher, où on n'aurait pu faire entrer le doigt; il faut qu'ils tirent toute leur ſubſtance de l'humidité de l'air,

Entre Glangariff et *Bear haven*, on voit une caſcade très élevée qui tombe preſque perpendiculairement, d'une hauteur prodigieuſe de la montagne que l'on appelle, *the hungry Hill*, la montagne affamée, non ſans raiſon ; l'iſle de Bear, où les Français ſe ſont arrêtés quelques jours, eſt à l'embouchure de la Baye et quoique aſſez large, elle eſt peu habitée. Ce n'eſt qu'une maſſe de montagnes et de rochers. Whiddy eſt une autre iſle au fond de la baye, pas ſi large à beaucoup près, mais très productive et où ſe trouve le meilleur terrain du pays. On y voit dans différents endroits, des murailles que l'on avait érigées afin de s'en ſervir pour tirer de l'huile des Sardines,

qui

qui fréquentaient autrefois cette baye ; on a remarqué qu'elles ont ceſſées d'y paraitre après le combat naval, qui s'y donna entre les Français et les Anglais ſous le regne du Roy Guillaume trois ; à préſent on n'en voit plus du tout et ce poiſſon eſt preſque entièrement inconnu en Angleterre où en Irlande, même par ſon nom Anglais de *Pilchard*.

Le cap Clear, le point le plus au ſud de l'Irlande, n'eſt qu'à une vingtaine de milles de Bantry, mais comme il m'eut fallu revenir ſur mes pas et qu'au fait, il n'a rien de bien remarquable, je me diſpenſai d'y aller. Je n'ai jamais été ſi près du pays de ma naiſſance, depuis l'émigration fatalle. Je ſongeais que dans un où deux jours, avec un bon vent, j'aurais pu débarquer ſur ma terre et calmer les angoiſſes de mes parens ? aurais-je jamais pu croire, que mes compatriotes duſſent un jour me regarder comme leur ennemi . . leur ennemi, moi ? non, non, jamais ; je puis blâmer, déteſter même leurs atrocités : je puis ſouffrir de leur folle rage : je ſerai vagabond, miſérable, ſans une pierre où repoſer ma tête ; La France ſera toujours la France pour moi. Ce ſera toujours vers mon pays natal, que mes idées ſe tourneront juſqu'au dernier jour de ma vie ; mes ſouhaits les plus ardens ſeront pour ſon bonheur et le pardon total des maux dont les crimes de quelques individus l'ont rendu le théatre . .

Je quittai bientôt avec regret l'aſyle hoſpitalier, où j'avais paſſé trois où quatre jours agréables ; ce fut pour moi un chagrin cuiſant de tourner le dos au ſud et de me diriger vers le nord, mais enfin la terre manquait . . . je fus bientôt rendu au ſommet de cette haute montagne, qui eſt la

ſeule approche de Bantry du côté de l'oueſt, et que l'on a nommé *the Prieſt Leap*; la tradition des bonnes femmes du pays à ce ſujet, eſt qu'un Saint prêtre, venant du Comté de Kerry à Bantry pour viſiter un malade, apprit au ſommet de cette montagne qu'il était mourant. Craignant alors d'arriver trop tard pour lui donner ſon paſſeport pour l'autre monde, il ſe mit en priere, et tout-à-coup ſauta à pieds-joints du ſommet de la montagne, à la diſtance de plus de cinq milles.

On montre encore près de la ville, un rocher ſur lequel il tomba et où l'on vous fait voir l'empreinte de ſes genoux, de ſes doigts et de ſon nez. Aſſurément c'eſt poſitif, et cependant je crains fort qu'il n'y ait quelques hérétiques endurcis dans le monde, qui feront ſemblant de n'en rien croire, tant le cœur humain eſt perverti! Si les républicains s'étaient aviſés d'un pareil ſaut à rebours, où en ſerait l'Irlande à préſent! cependant je crois fermement qu'à moins de cela, ils auraient eu de la peine, à faire grimper leurs bagages et leurs cannons au ſommet de cette montagne, et enſuite à traverſer vint cinq milles Irlandais d'un pays auſſi ſauvage et par des précipices auſſi horribles, qu'aucuns de ceux que Milton, s'eſt amuſé à nous repréſenter dans la demeure de Lucifer; il n'y a je crois guères que l'Eſcalier et le Tourne bride du diable en Ecoſſe, qui y ait quelque rapport; car ce que l'on attribue au diable dans le pays des *Cakes*, on en fait l'hommage aux prêtres dans celui des *potatoes*.

KIL-

KILLARNEY ARDFERT LE SHANNON.

APRES avoir voyagé une douzaine de milles, dans ces montagnes arides et preſqu'abſolument déſertes, la vue eſt tout-à-coup flattée par l'apparence d'une petite vallée cultivée, autour du village de Needen ; Le conducteur que j'avais avec moi pour ramener mon cheval, n'avait jamais paſſé par ce chemin ; il avait paru fort triſte au milieu des montagnes, mais en voyant ce coin de terre, il s'écria tout-à-coup, *ah ! au moins, ceci a l'air d'un pays naturel.*

On a derniermentdonné le nom de Kinmare town, au village qui eſt ſitué dans cette vallée par politeſſe pour Lord Kinmare : car dans ce pays comme dans la Grande Bretagne, plus que partout ailleurs, on eſt très poli pour les gens riches. Un où deux milles avant d'arriver dans cet endroit, on voit dans les tourbes à une centaine de pas du chemin, un rocher iſolé ; il peut avoir trente pieds de haut et entre quinze et vin[illegible] chaque faces ; il forme ainſi une circonférence de plus de ſoixante pieds : il eſt d'une pierre abſolument différente à celle de ce pays et dont on ne trouve de pareil que de l'autre côté de la riviere.* C'eſt un bloc énorme de pierre à chaux que quelque convulſion de la terre à jetté à plus de quatre milles de l'endroit d'où il a été arraché. Je m'en

* Il eſt aſſez ſingulier que preſque par toute l'Irlande, les pierres d'un côté d'une riviere ſoient d'une nature différente que celles de l'autre. La pierre à chaux par exemple, ſe trouve d'un côté de la Suire et point de l'autre : de même à Cork, à la riviere Kinmare au Shannon, et à la riviere de Galway, &c.

ſuis approché, j'en ai fait le tour et je ſuis même monté deſſus avec aſſez de peine; on y avait bâti autrefois une petite tour, dont on voit encore les ruines. Il eſt couvert de plantes de toutes eſpéces, de petits arboiſiers, de houx, d'ifs &c. pendant que la tourbe qui l'avoiſine, ne produit que de la bruyere.

Les habitans du pays prétendent que c'eſt un certain géant, dont j'ai oublié le nom, qui s'eſt amuſé à porter ce bloc de pierre à chaux, au milieu du granit, et un pareil bloc de granit au milieu de la pierre à chaux de l'autre coté de la riviere où il y a effectivement un bloc pareil; c'eſt un paſſe tems aſſez original . . . On ne ſaurait expliquer ce phénomêne que par une convulſion de la terre! mais quelle éxploſion, que celle qui ſerait capable de lancer à cinq où ſix milles une pierre péſant plus d'un million de livres.

La large baye, que l'on appelle riviere Kenmare, a de cet endroit un coup d'œil impoſant; deux péninſules ſe rapprochent dans le milieu et forment ainſi un aſyle sûr pour les vaiſſeaux: il n'eſt pas de pays au monde ſi bien pourvu de bayes profondes et sûres que le ſud de l'Irlande; cela m'a fait penſer, à l'attention ſinguliere que l'on avait pour les républicains, de leur procurer un renfort et des guides dans le pays auſſitôt après leur débarquement, en plaçant deux cents officiers, priſoniers ſur parole à Dunmanaway et quinze à dixhuit cents ſoldats où Matelots, à Kinſale.

A peine a-t-on quitté le miſérable village de Kenmare town, que l'on ſe retrouve encore dans des montagnes, un peu

peu moins ſauvages cependant, que celles que je venais de paſſer ; lorſqu'on eſt le plus oppréſſé de cette continuité déſeſpérante de pays ſauvage au milieu des montagnes arides, en ſortant d'un paſſage étroit au pied de *Mangerton*, on découvre tout à coup le Lac charmant de Killarney : l'impréſſion, que me fit la vue raviſſante de ſes nombreuſes iſles et de ſes bords cultivés, ne peut guères être comparée, qu'à la ſenſation dont jouit un malheureux qui quitte ſa priſon et revoit enfin la lumiere du jour ; je pourſuivis ma route tres lentement, ne ſachant trop quel objet admirer le plus, des hautes montagnes couvertes de bois, de la belle piece d'eau qu'elles ombragent, des iſles, de la péninſule qui la ſépare en deux, où du beau pays qui la joint au nord.

Je fus enfin me préſenter chez Lord Kinmare, et paſſai huit jours tres agréables dans ſa maiſon, pendant leſquels je fus de pluſieurs parties sur le lac : je crois pouvoir détailler quelques unes des beautés, que l'homme le plus indifférent ne ſaurait s'empêcher d'admirer.

On ſe rend communément à deux milles de Killarney, a l'iſle de Roſs qui eſt la plus grande du lac et n'eſt ſéparée du rivage, que par un ruiſſeau aſſez étroit, ſur lequel il ya un pont. On voit dans cette iſle le chateau du Prince *O'Donoghue*, à qui ce pays appartenait dans l'ancien tems et que les habitans croyent encore voir ſe promener à cheval ſur les eaux, un certain jour de l'année.

Suivant la côte de l'eſt, on voit d'abord la preſqu'iſle de Muccruſs, qui eſt un des plus beaux lieux que j'aye vu par le mélange

mélange ſingulier de bois et de plaines, elle s'allonge en replis tortueux dans un eſpace de près de deux milles.

Les ruines vénérables de l'Abbaye, inſpirent un ſentiment d'horreur religieuſe que l'on ſe plait à entretenir; l'If qui eſt placé au milieu du cloitre le couvre entierement de ſes branches et laiſſe à peine paſſer quelques rayons de lumiere, ſur les tombes et les oſſemens qui ſont au pied. Les habitans ſont perſuadés que le mortel téméraire qui oſerait le couper, où même le percer périrait immanquablement dans l'année. Ils ont la dévotion la plus grande au ſaint du lieu et ils y viennent faire des pélerinages et des pénitences, qui, ici comme ailleurs en Irlande, conſiſtent à faire le tour des bâtimens un certain nombre de fois, en récitant des prieres.

Ils enterrent auſſi leurs morts dans cet endroit et les y apportent quelques fois, d'une diſtance prodigieuſe; ils ne les enterrent jamais qu'au ſud et à l'eſt de l'Egliſe. Le nord eſt communément réputé le côté du diable et l'oueſt eſt réſervé, pour les enfants morts ſans baptême, pour les ſoldats et pour les étrangers; ils regardent comme une impiété ſcandaleuſe de tranſporter les débris des cercueils; il y a dans cette abbaye deux larges voutes qui en ſont entièrement remplis: quant aux oſſemens il les laiſſent épars ça et la, où la beche du foſſoyeur les a placé, mais pour rien au monde ils ne voudraient les toucher. Dans un coin au dehors de l'Egliſe, il y en a une pile hideuſe jettés ſans ordre. Quoiqu'à la réformation, les gens riches ſe ſoient partagés les dépouilles des Abbayes, ils n'ont dans aucun endroit, oſé ſe permettre de déplacer le cimetierre; c'eſt toujours autour des ruines

de

de la vieille Egliſe que les payſans veulent être enterrés et il n'y a aucune raiſon qui put les en empêcher: on a ſouvent cherché ici à déſigner un autre endroit pour la ſépulture, mais on n'a jamais pu y réuſſir. Cependant ce ſerait une choſe fort néceſſaire, car en outre qu'il y a, au deſſus du roc, à peine aſſez de terre pour couvrir les morts, le cimetierre eſt ſi plein, qu'il ſemblerait à propos de n'y pas toucher pour quelque temps. Cela ne les inquiéte guères, les morts d'un an où deux, font place à ceux du jour et j'ai vu dans cette horrible large voute plus d'un crâne, encore couvert de cheveux.

Il y a quelques années qu'un homme d'aſſez bonne mine s'établit dans une des chambres ruinées de cette Abbaye. Il fit ſon lit avec les planches qui avaient ſervies aux cercueils et le plaça dans l'embraſure de la fenêtre, qui était le ſeul endroit couvert dans la chambre: il s'acquit bientôt une réputation de ſainteté ſinguliere, les payſans lui apportaient des vivres et les gens riches l'invitaient quelques fois à leur table, où il ſe comportait avec les manieres d'un homme accoutumé à la bonne compagnie. Lors qu'on lui demandait la raiſon de ſa pénitence, il répondait " qu'il n'en pourrait jamais faire aſſez pour expier ſes crimes." C'était un bel homme et l'on m'a rapporté que s'appercevant qu'une dame le fixait avec attention. " Prenez garde à ces yeux: dit il ils ont fait bien du mal." Il a demeuré à-peu-près deux ans dans cette ſolitude mélancolique et a enfin diſparu. On a formé bien des conjectures ſur ce qu'il pouvait être et on a fait bien des hiſtoires ſur ſa conduite pendant ſon ſéjour à

Muccruſs,

Muccruſs, mais au fait ce ne ſont que des rapports, ſans doute peu fondés.

La preſqu'iſle de Muccruſs, ſépare en deux, le lac de Killarney: celui qu'elle forme eſt petit et augmente par ſa diverſité la beauté du lieu. On ſuit de là, le courant de la riviere qui vient du lac ſupérieur. Dans un certain endroit des montagnes que l'on appelle, Nid des Aigles, parce qu'effectivement on y voit toujours quelques Aigles voltiger, on amuſe les curieux par la répercuſſion extraordinaire d'un écho qui ne ſe répéte pas comme les autres, mais ceſſe pendant quelques temps et enſuite fait entendre au loin le coup de canon, comme le roulement du tonnere. Les bords de la petite riviere, que l'on remonte pendant quatre ou cinq milles avant d'arriver au lac ſupérieur, ſont tres intérréſſants et ce lac offre un contraſte parfait par les hautes et ſauvages montagnes qui l'entoure, avec le lac inférieur dont les bords ſont tres cultivés.

On fait enſuite deſcendre par la riviere, dans le lac inférieur et l'on vous mene voir la caſcade d'*O'Sullivan* au milieu du bois, puis l'on vous raméne avec la muſique à Innis Fallen, une iſle charmante où il y avait autrefois, une Abbaye; elle appartient au Lord Kinmare et quand on eſt aſſez heureux pour ſe trouver d'une des parties qu'il fait ſouvent ſur le lac avec Milady, après avoir admiré les beautés de la nature, on ſe voit ici obligé de rendre hommage à leur politeſſe et à leur aimable hoſpitalité.

Il y a quelques cerfs dans les bois et quelques fois on en lance un dans les montagnes, qui, après maints détours, finit enfin

enfin par ſe précipiter dans le lac, où les bateaux et les chiens le ſuivent et le forcent à débuſquer des iſles où il aborde.

Des compagnies nombreuſes ſe rendent de toutes parts en Irlande, pour voir ce beau lieu, mais elles n'y ſéjournent que le temps néceſſaire pour voir le lac. On devrait tâcher de les fixer dans le pays par quelques amuſemens, ou par des Eaux minérales; ces dernieres ſurtout, en augmenteraient beaucoup la richeſſe et je ne crois pas que l'on put trouver d'endroits plus convenables pour rétablir une ſanté délabrée. Il y a une fontaine excellente d'eau minérale dans le parc de Lord Kinmare: malheureuſement, il n'a pas encore pris la fantaiſie aux diſciples d'Hipocrate, d'en vanter les bonnes qualités: cela viendra avec le temps. La ville eſt aſſez jolie, elle parait être nouvelle et eſt bâtie à-peu-près dans la forme d'un T.

Me promenant un matin d'aſſez bonne heure j'entendis des gémiſſemens épouvantables venir d'une maiſon. Conduit par un inſtinct naturel et par la curioſité, j'entrai et me trouvai dans une chambre au milieu d'une cinquantaine de femmes, qui criaient et pleuraient à chaudes larmes ſur une bierre découverte, où l'on voyait la figure pâle d'un vieillard, mort depuis deux jours. Il y en avait ſurtout quatre, qui ſe lamentaient plus haut que les autres, tiraient leurs cheveux et embraſſaient ſouvent le pauvre mort. Je remarquai qu'au-bout d'un quart d'heure, lorſqu'elles ſe trouverent fatiguées, elles paſſerent dans une chambre voiſine, et furent remplacées par quatre autres, qui commençerent bientôt elles-

mêmes à crier, à pleurer et à ſe déſeſpérer, juſqu'à cequ'enfin les premieres s'étant remiſes et ayant avallé un grand verre de whiſky, pour pouvoir crier et pleurer avec plus de courage, elles revinrent prendre leur place et les autres furent ſe repoſer.

On appelle ces ſortes d'aſſemblées *wakes*, et tout payſan qui meurt, eſt ſur d'avoir jour et nuit juſqu'au moment de ſon enterrement, tous ſes amis et ſes connaiſſances dans ſa chambre, criant, pleurant, chantant ſes louanges en vers Irlandais *impromptu* et buvant à ſa ſanté. C'eſt un uſage aſſez couteux, mais dont le plus pauvre ne peut ſe diſpenſer avec décence; c'était encore plus fort autrefois, car par les loix de *Bréhon*, un des rois Irlandais, la quantité de boiſſon et de viande était reglée ſuivant le rang de la perſonne morte, pour prévenir les excès et empêcher les familles de ſe ruiner, en tâchant de ſe ſurpaſſer les unes les autres. Ceci explique parfaitement la réponſe de cette bonne femme qui venait de perdre ſon mari et à qui l'on reprochait de n'avoir pas envoyé chercher le Médecin. " Oh! dit elle " j'ai crue que " c'était déja beaucoup, pour une pauvre femme comme " moi de faire les frais de ſon enterrement."

Dans le fait, je penſe que la pauvre bonne femme avait bien raiſon; le Médecin eſt pour le riche, une eſpéce de Moraliſte qui l'engage à modérer ſes paſſions et à réparer par la diette, les éxcès qui ſont la cauſe de ſon mal; mais pour le pauvre payſan qui n'a jamais fait d'excès dans ſa vie et dont le meilleur reméde, ſerait peutêtre quelques alimens nourriſſans, de quelle utilité pourraient lui être

ſes

ſes avis. S'il guériſſait de ſon mal, il lui faudrait mourir de faim pour payer le médecin et s'il en mourait, ſa femme aurait alors double dépence à faire.

Je fus témoin, d'une ſcêne aſſez originale quelques jours après; entendant la cloche d'enterrement, je me rendis ſur le paſſage, pour obſerver comment les choſes ſe paſſeraient; c'était une pauvre femme que l'on portait à ſa derniere demeure: le cercueil était comme à l'ordinaire, entouré d'un nombre prodigieux de femelles, qui pleuraient et chantaient leur *ululu* en *chorus*: les hommes les regardaient avec aſſez d'indifférence; lorſque la funéraille fut arrivée à la tête du T, la diſpute la plus ſinguliere s'éleva tout-à-coup, entre le mari et le frere de la défunte; un des chemins conduiſait à l'abbaye de Muccruſs, où était la ſépulture de la famille du mari et l'autre à Aghadoe où était celle du frere: celui-ci prétendait faire marcher le convoi deſon côté, et le mari du ſien; les amis de deux partis tiraient la pauvre morte chacun de leur côté, mais voyant qu'ils ne pouvaient venir à bout de l'arracher des mains de leurs adverſaires: d'un accord commun, ils dépoſerent la bierre dans la rue et commencerent un combat vigoureux, pour déterminer à grand coups de bâtons, de quel côté on ferait marcher la pauvre défunte; j'étais alors avec le miniſtre de la Paroiſſe, Mr. Herbert, qui en était auſſi le juge de paix, il s'élançat avec courage au milieu de la bagarre, ſaiſit au collet les deux principaux combattans, et après quelques explications, il décida que le mari avait le droit de faire de ſa femme ce qu'il lui plaiſait, même après ſa mort; Il le laiſſa alors aller, ſans lâ-

cher le beau frere, et le convoi marcha du côté de Muccruſs. Je remarquai, que la bataille, auſſi bien que l'explication qui s'en ſuivit, ne put arrêter les hurlemens des femmes, qui continuerent à ſe battre le ſein, s'arracher les cheveux et crier *hullulu* comme ſi de rien n'était. Lorſque je vis le juge de paix s'élancer au milieu de la foule, j'avoue que j'imaginai que les combattans allaient le toiſer d'importance; comme étranger, n'ayant rien à faire là dedans, je montai ſur un petit mur pour juger des coups plus à l'aiſe; je fus bientôt déſabuſé: les payſans porterent le plus grand reſpect au magiſtrat et ſe ſoumirent très promptement à ſa déciſion. C'était ſans doute beaucoup mieux, et le magiſtrat avait fait ſon devoir, mais il me paraiſſait ſi drôle, de voir les gens ſe battre pour une femme morte, que je ne pus m'empêcher de regretter de voir l'affaire terminée de la ſorte.

Je fus un jour ſur le ſommet de Mangerton, d'où l'on découvre une très grand étendue de pays, quoiqu'il s'en faille beaucoup que cela approche *de tous les royaumes de la terre*; la vue s'égare ſur des montagnes arides, couvertes de petits lacs: celui de Killarney ſemble une jolie piece d'eau, au milieu de la quelle ſe replie en ſerpentant, la preſqu'ile de Muccruſs. Il y a un petit lac rond preſque au ſommet, qu'on appelle *the devil's punch bowl*, où je bus à la ſanté du patron du lieu et à celle de ſes enfans, c'eſt-à-dire, de la plus grande partie du genre humain, les jolies filles particulierement.

Comme cette ville eſt aſſez fréquentée en été, il y accourt des mendians de toutes parts: ils bâtiſſent de miſérables huttes le long du chemin et importunent les paſſans: j'ai

j'ai ſouvent penſé, que l'on pourrait aiſément prévenir cette incommodité en établiſſant une petite maiſon d'induſtrie, où l'on put forcer les Mendians à travailler.

Il ne ſerait pas très difficile, de joindre le lac avec la mer par un canal, que l'on pourrait conduire dans la baye de Kinmare, ou en creuſant le lit de la riviere dans celle de Dingle. Si l'on pouvait le faire aller à celle de Kinmare, cela vaudrait infiniment mieux; elle eſt plus ſûre et beaucoup plus profonde que celle de Dingle qui eſt ſablonneuſe; d'un côté comme de l'autre, on n'aurait que ſept à huit milles à creuſer et cela donnerait beaucoup d'importance à la ville et au pays du voiſinage, en y jettant quelque commerce.

Je m'accoſtai ſur le chemin de Tralee, d'un homme qui me montra trois vieux chateaux, qui avaient appartenus à trois freres, qui étaient les maitres du pays et qui en avaient été chaſſés par les Anglais; Je lui demandai pourquoi on les en avait chaſſé, " c'eſt dit-il," qu'ils n'étaient pas les plus forts !" Voila ce qu'on appelle un argument *ad hominem*.

Tralee eſt une aſſez jolie petite ville, et qui ne manque pas de commerce; ces côtes, juſqu'au de là de Limerick, étaient autrefois la réſidence principale des Danois qui ont laiſſé preſqu'à tout pas, de ces forts ronds que les habitans appellent *Rath* où *Liſs*: il y en a quatre, à deux cents pas l'un de l'autre, près l'embouchure de la riviere dans la baye de Tralee. Cette ville eſt aſſez fréquentée en été, par les baigneurs et les gens qui viennent boire les eaux minéralles à un mille où deux.

Je

Je me rendis de là à Ardfert, ou je fus me préſenter chez le Doyen Mr. Grave ; j'en reçus comme à l'ordinaire, cette hoſpitalité charmante, qui me faiſait oublier les fatigues de ma longue promenade. Ardfert était un Evêché autrefois, il eſt à préſent uni à celui de Limerick ; il y avait autrefois un grand nombre d'établiſſemens eccleſiaſtiques : les ruines de la vieille Cathédrale, ſont ce qu'il y a de plus remarquables, quoique pas grand choſe ; l'air y eſt, dit-on, fort ſain : cela a engagé un chirurgien renommé du pays, à y choiſir ſa ſépulture ; il eſt encore vivant et ſon épitaphe eſt ſur ſa tombe, comme s'il était déja mort.

Il y avait autrefois dans le cimetierre de cette Cathedrale, une tour ronde très élevée et ſans plus d'apparence de ruine qu'aucune autre, elle s'ecraſa ſur elle-même, pour ainſi dire, il y a douze ou quinze ans ; Je dis s'écraſer, parce qu'on devrait s'attendre qu'un bâtiment pareil devrait naturéllement tomber de côté ; mais au contraire, les pierres tomberent dans l'intérieur et formerent une groſſe maſſe ſur l'endroit même où la tour était avant.

Je fus voir près d'Ardfert, les ruines vénérables d'une Abbaye de Cordeliers, où paſſant ſur les débris épars, je fus admis dans la préſence des deux femmes les plus aimables et les plus jolies de l'Irlande, Lady Glandore et Mrs. Woodcock, qui avaient réſolu de faire au monde la malice de s'en éloigner pour plus d'un an ; je ne ſais ſi c'eſt le bon éxemple qui me ſéduiſit dans ce moment, mais j'avoue que je n'eus de ma vie, ſi grand déſir de me faire auſſi *Hermite.*

Il

Il ya à quelque diſtance, une de ces ſaintes fontaines, autour des quelles les habitans vont faire leur dévotion; celle-cy eſt tres fameuſe et ils s'y rendent loin. Ils prétendent qu'elle guérit de tous les maux; leur dévotion conſiſte à en faire le tour nuds pieds ſept à huit fois, en récitant des prieres, à s'agenouiller chaque fois devant une pierre noire, qui ſemble avoir été une pierre de tombe et à frotter ſa main ſur trois têtes qui y ſont gravées: elles ſont preſqu'uſées, à force d'avoir été frottées et baiſées. Ils paſſent enſuite la main qui a touché la pierre, ſur la partie du corps qui leur fait mal, boivent un grand verre d'eau et ſe lavent les pieds dans le courant: on plonge auſſi les enfants juſqu'a ſept fois dans l'eau froide: j'ai vu des gens aſſez bien mis, faire ces cérémonies comme les autres: j'y ai vu même une jeune perſonne tres jolie, baiſer de toute ſon ame ces villaines têtes noires; je ne pus m'empêcher de penſer que j'aurais, j'imagine, été un beaucoup meilleur médecin, ſi elle eut voulu me faire la révérence.

Cette fontaine eſt tres renommée dans le pays, et lorſque les proteſtants mêmes, qui ſont fort rares par ici, ont fait en vain tous les remédes, les bonnes femmes les engagent à *eſſayer la fontaine:* ils y viennent et font les mêmes ſimagrées que les autres. La plupart des payſans cependant, y viennent plutôt pouſſés par des motifs d'inſouciance où par l'eſpoir d'y trouver leurs amis, que par dévotion; il y en avait un que j'avais vu ailleurs; je m'informai de lui, à quoi l'eau de la fontaine était bonne? il me répondit, " qu'il n'en ſavait rien," et comme alors je lui demandai, pourquoi il avait fait la

performance

performance ? "*pour faire comme les autres*, dit il, *and to ſee the women.*" C'eſt en effet à ces fontaines que grand nombre de mariage s'arrangent. C'eſt en vain que le prêtre de la paroiſſe a dans bien des endroits déffendu d'y venir ; le peuple ſuivait cette coutume longtemps avant l'établiſſement du chriſtianiſme et ne veut pas s'en défaire.

Dans le fait, il n'eſt rien de plus innocent, que de ſe promener autour d'une fontaine en récitant des *oremus* et de boire enſuite un verre d'eau ; je ſuis même convaincu, que cela peut être tres utille à la ſanté des pauvres femmes, en les forçant à faire quelque éxercice et à ſe nettoyer : ſi on pouvait même les engager à ne s'en pas tenir aux jambes, cela ſerait encore mieux. Mais pour cela, il faudrait qu'il y eût des fontaines où les femmes et les hommes fuſſent admis ſéparément et alors elles deviendraient bientôt négligées. La ſeule choſe donc, que puiſſe faire le prêtre, c'eſt de mettre de l'ordre dans ces aſſemblées et d'empêcher par ſes exhortations, qu'il s'y paſſe rien d'indécent ; c'eſt à quoi celui de cette paroiſſe a parfaitement réuſſi. Les bonnes gens y viennent le ſamedy matin et leurs dévotions ſont finies vèrs lesdeux heures : alors le *cantien calle*, s'aproche de la *bonnie laſſie* et la reconduit chez ſa bonne femme de mere *cracking*, tout le long du chemin.

Tout le monde à-peu-près, eſt Catholique dans cette partie : ils s'accommodent aſſez bien entre eux, le peuple va à la meſſe et le miniſtre prêche et édifie ſa famille, ſans que ni les uns ni les autres, paraiſſent s'inquiéter de quelle religion ils ſont le reſte de la ſemaine, à moins que ce ne ſoit pour payer

payer ou recevoir les dixmes. Je fus le dimanche a la chapelle Catholique. Les femmes ſont toujours ſéparées des hommes à l'Egliſe : il ſemblerait que ce ſoit pour les empêcher d'avoir des diſtractions. Le prêtre tint au milieu de l'office un long diſcours en Irlandais, dont il traduiſit enſuite la principale partie en Anglais : il envoyait tout droit à tous les diables (quoiqu'en termes couverts) tous ceux qui pourraient avoir l'infamie de ne pas lui payer ſes droits de paſteur.

Les prêtres ont le plus grand pouvoir ſur leurs gens : ils ſont en quelque facons les grands juges du pays et reglent toutes les affaires, qui ont rapport aux mœurs et à l'honnêté avec une préciſion ſinguliere : ils excomunient un payſan et l'obligent à ſortir de la paroiſſe : il faut bien prendre garde de leur déplaire et ſurtout leur payer bien éxactement leurs petits droits. Le gouvernement ſavait parfaitement que les pretres avaient leurs gens dans la main et cependant il s'en était fait des ennemis en les traitant mal. Ils conduiſent les payſans et en font ce qu'ils veulent ? Eh bien ! gagnez les à vous, et vous aurez tout le peuple. Je ſuis bien convaincu qu'une douzaine de bénéfices en faveur des prétres Catholiques à la diſpoſition du viceroi, les rendrait bientôt tout auſſi ſouples, auſſi courtois et auſſi attentifs à plaire, que leurs très chers freres en Dieu, les miniſtres et les Evêques de l'Egliſe proteſtante.

Les Egliſes ſont toutes placées de l'Eſt, à l'Oueſt ; lorſque le prêtre eſt à l'autel, il regarde toujours l'Eſt. Il eſt fort ſingulier, que ceci ſoit un uſage général par toute l'Europe, mê-

me pour les Egliſes Lutheriennes et qu'il n'y ait peutêtre pas une perſonne ſur mille, qui en ait entendu parler. Je me rappelle parfaitement bien qu'en France, toutes les anciennes Egliſes ſont bâties de cette maniere, et je ne l'avais jamais remarqué: il eſt vrai que les nouvelles étaient ſouvent placées indifféremment, mais cependant encore, dans le grand nombre, la porte eſt à l'Oueſt et l'Autel à l'Eſt.

C'eſt une coutume introduite dans le monde, longtemps avant l'établiſſement du Chriſtianiſme et qui eſt ſuivie encore à préſent, par preſque tous les peuples de la terre. On donne pour raiſon que la religion Chrétienne a d'abord pris naiſſance à l'Eſt de l'Europe, et que c'eſt une marque de reſpect pour les lieux où s'était opéré ſes premiers myſteres. En ce cas les Chrétiens qui ſe trouvent en Perſe, doivent donc regarder l'Oueſt. Je crois qu'on a bien pu ſe ſervir de cette raiſon pour ſanctifier la coutume, comme les Mahométans qui regardent auſſi l'Eſt, par reſpect pour la ville de Mahomet (la Mecque.) Quoique je ne ſois pas en état d'en donner la raiſon je ne penſe pas, que ce ſoit là la véritable. Je croirais plutôt, que ce ſerait un hommage univerſel que les humains rendent au ſoleil levant, comme le ſymbole de la divinité.

Le voiſinage de la baye platte et ſablonneuſe de Ballyheigh attire quelques perſonnes à Ardfert pour y prendre des bains de Mer; on voit au milieu un rocher nud, qui ne produit pas même de la mouſſe et ſur lequel cependant, un avanturier de ce pays, établit un douaire de deux mille livres ſterlings par an, à prendre aprés ſa mort par une femme riche qu'il épouſait. Suivant le long de la côte et traverſant

verſant une langue de terre aſſez peu fréquentée, mais où par le moyen de *go whil an ſlee ac* on ſe tirait d'affaire, j'arrivai enfin prés de *Kerry Head* à l'embouchure du Shannon.

Cette riviere eſt la plus conſidérable d'Irlande : les habitans ont pour elle, une vénération ſinguliere dont elle ſemble digne : on n'eſt jamais réputé bien Irlandais, qu'apres y avoir été plongé, et comme j'ai fort à cœur d'être toujours du pays dans lequel je me trouve, ce fut ma premiere opération. Elle a ſept à huit milles de large à ſon embouchure. Les côtes ſont bordées de rochers élevés et de caves profondes, dans leſquelles les vagues viennent ſe briſer avec une fureur étonnante. On voit à quelque diſtance ſur un rocher preſqu'entièrement iſolé, des reſtes de fortifications et même dans l'intérieur, les traces d'une petite ville ; on diſtingue les rues et les fondations des maiſons : par leur formes étroites elles ne ſemblent pas avoir été plus larges que les cabanes ordinaires, quoique l'enceinte fortifiée, ſoit très conſidérable.

Suivant la côte, je paſſai le *Cuſhin* qui ſe jette dans le Shannon ; il prend ſa ſource au pied d'un tertre, de l'autre côté duquel la *Black Water* coule et ſe jette dans le canal St. George à Youghall. Il n'y a point de pays au monde auſſi bien ſitué pour le commerce et il n'y en a point non plus, où, avec un peu d'induſtrie, on put rendre les communications de l'intérieur plus aiſées.

Lorſque le Canal Royal ſera fini et que l'on aura ainſi joint le Liffey avec le Shannon, je crois que ce ſerait un ob-

jet de grande utilité publique, de s'occupper de creuſer le lit de ces deux rivieres, le *Cuſhin* et la *Black Water*, et de les faire ſe réunir par des canaux. On pourrait aiſément après cela, trouver le moyen de joindre la *Black Water* avec la Suire et même avec la Lee: l'Irlande aurait alors une navigation intérieure et circulaire de plus de cinq cents milles, qui paſſerait par les quatres villes principales du ſud, Dublin, Limerick, Cork et Waterford: on pourrait même y joindre Drogheda, puiſqu'on peut rendre la Boyne navigable pour les bateaux, juſqu'au Canal Royal.

LIMERICK—KILLALOE—LA SAINTE FONTAINE.

A QUELQUE diſtance du bac où l'on paſſe le Cuſhin, on apperçoit, ſeul au milieu d'une cour, un arbre d'une groſſeur démeſurée et entièrement couvert de feuillage; la ſingularité me fit approcher et lorſque je fus plus près, je diſtinguai ſeulement alors qne c'était une de ces tours rondes couverte de Lierre du haut en bas. Il y a vraiſemblablement eû quelques égliſes dans et endroit. Il n'y en avait pas alors la moindre trace. A trois miles de Tarbot je fus voir les ruines conſidérables d'une Abbaye, j'y trouvai pluſieurs hommes faiſant leur pélerinage pieds nuds autour des murailles; on à de là, la vue de l'iſle ſainte au milieu du Shannon: il y avait autrefois onze egliſes toutes

tes en ruine à preſent ; on y apperçoit encore une de ces tours rondes qui forme un effet charmant dans le lointain. Il y a à Tarbot, deux batteries avantageuſement ſituées dans un endroit plus étroit du Shannon : elles défendent d'autant mieux le paſſage de la riviere, qu'il n'y a preſque point de profondeur à l'autre rivage et que les vaiſſeaux ſont obligés de venir paſſer à cinq cents pas des canons, qui ſont fort bien diſpoſés et dans le plus grand ordre.

Fatigué de la longue promenade de la veille et de la grande chaleur, je crus à propos de m'arrêter au village de Glin : il donne le titre de *Knight*, Chevallier, à ſon propriétaire ; il n'y en a que quatre qui ayent le même privilege en Irlande et tous dans cette partie : ce n'eſt point un titre d'origine Anglaiſe. Il fut donné par le ſouverain à quatre braves du pays, avant où pendant la conquête : ceux qui les portent à préſent en ſont les deſcendans.

Je m'informai d'un gros prêtre que je rencontrai, où je pourrais me loger : il me mena dans une miſérable gargotte, en m'aſſurant que c'était la ſeule auberge du lieu et qu'elle était fort bonne. Je paſſai la nuit à me defendre contre les monſtres qui me regardaient comme leur proie ; à peine le ſoleil commença-t-il à paraitre, qu'il me fit voir une ſcêne vraiment *ſanglante ;* j'avais l'air d'avoir été à la bataille et j'en venais effectivément. Heureuſement que la mer n'était pas loin : je fus vîtement y noyer ces hôtes importuns et lorſque l'opération fut finie, j'apperçus mon moine qui venait auſſi à l'eau. Je lui fis part de ma miſere, mais ces meſſieurs regardent ceci, comme une choſe d'uſage et ne s'en

ſoucient

ſoucient gueres : il ſe mit à rire de toutes ſes forces . . . dans ma colere je penſai l'envoyer à tous les diables, mais je me calmai et lui ſouhaitai ſeulement pluſieurs nuits pareilles, pour le bien de ſon âme : je partis et en voyant à l'entrée du village une belle auberge, ce fut avec peine que je réſiſtai au déſir d'aller lui chanter pouille : je pourſuivis ma route cependant. J'apperçus ſur une hauteur, les ruines d'un vieux chateau qui ſoutint un ſiége contre la Reine Elizabeth : il eſt encore entouré de ſes anciennes fortifications et des ouvrages qui avaient ſervi à en faire les approches ; il y avait auſſi dans le voiſinage pluſieurs camps retranchés, où Rath. J'avais déja fait dix milles et j'étais debout depuis trois heures du matin, j'entendais avec douleur les gémiſſemens de mon eſthomac ; il n'y avait point d'auberge ; je vis de cette hauteur une maiſon aiſée dans le voiſinage : je demandai le nom du maitre : *John Evan*, me dit-on.

J'avais pluſieurs fois penſé, que quoique le pauvre fut tres hoſpitalier et offrit au voyageur fatigué juſqu'à ſon néceſſaire, que ſi ce même voyageur ſe montrait dans une maiſon aiſée, il ne pourrait pas ſeulement y obtenir un verre d'eau. Parbleu me dis-je, eſſayons, voici une occaſion excéllente, nous verrons.

Je me préſentai ; Mr. John Evan vint au devant de moi ; " Monſieur," lui dis-je " je n'ai point l'honneur d'être con- " nu de vous, et je n'ai point de lettre pour vous : mais je " vous declare que j'ai grand faim, et que ſi vous pouvez " me donner quelque choſe à manger, je vous en ſerai fort " obligé." " *Faith*, me répondit-il, *you could not come better*

" *à propos*,

" *à propos*, car le déjeuner eſt prêt," Il me fit entrer dans la maiſon, où je trouvai tout ce que je pouvais déſirer. Je fus charmé de m'être trompé dans ma conjecture, mais je me promis bien de ne plus l'eſſayer, crainte de rencontrer juſte.

Faiſant un petit zigzag de dix à douze milles, je me rendis à Newcaſtle, où je fus reçu par Mr. Lock et ſon frere qui eſt le miniſtre de la ville; elle eſt ſituée dans une longue vallée très fertile, et qui n'eſt encore ſeparée de celle de la Black water, que par une petite monticule. Ce chateau appartenait autrefois aux Templiers et devait être très conſidérable. Il eſt aujourdhui dans la poſſeſſion de Lord Courtenay.

Si les grands propriétaires Anglais avaient le bon eſprit, de placer ſur leurs terres, des hommes de la trempe de celui qui eſt ici, le pays n'aurait pas de raiſon de ſe plaindre de leur abſence. Mr. Lock vient d'établir à ſes frais des manufactures de toile dans leſquelles les enfants trouvent à être employés dès l'age de cinq ou ſix ans. Il n'y a pas le moindre doute que ces établiſſemens ne ſauraient ſe maintenir ſeuls à préſent, mais ils ſont d'une telle utilité pour le pays, qu'on ne ſaurait trop les encourager, et le propriétaire ſe trouvera amplement dédomagé de ſes frais, par l'eſprit d'induſtrie qu'il aura propagé parmi ſes payſans.

Le prix du travail n'eſt dans ce pays, que de cinq à ſix ſous; on répond communément à cette obſervation, que le prix des proviſions eſt en conſéquence; mais c'eſt faux et très faux, car ſi on excépte les pommes de terre, tout eſt auſſi chèr qu'en Angleterre; il eſt ſur que le peuple vit entièrement de pommes de terre et boit de l'eau après, ou du

du lait de beurre ; mais pourquoi les Anglais ne pourraient-ils pas vivre de la même maniere ; ſi quelqu'un s'aviſait en Angleterre d'aller faire cette propoſition aux payſans, il ne trouverait plus d'ouvriers. Un grand nombre de payſans en Irlande, ſavent fort bien que pour le même travail, ils recevraient deux ſhillings en Angleterre, et ſix pences en Irlande, et que même ils ſeraient plus ſurs de gagner leurs deux ſhillings dans un pays que ſix pences dans l'autre. Il en eſt qui font ſouvent le voyage, et ces mêmes gens qu'on accuſe d'indolence chez eux, ſont alors très actifs : ils pratiquent, de plus la même ſobriété dont ils uſaient dans leur pays (ce qui eſt une vertu aſſez rare en Angleterre) et enſuite ils s'empreſſent de revenir chez eux, lorſque leur travail leur a procuré une petite ſomme.

Je ſens qu'avec toute la bonne volonté poſſible, un propriétaire ne ſaurait augmenter le prix du travail, ſans s'expoſer aux juſtes reproches de ſes voiſins, mais en encourageant l'induſtrie, les bras deviendront plus rares, et le prix du travail augmentera néceſſairement. De Newcaſtle à Limerick le pays eſt ſuperbe : c'eſt ſans contredit la terre la plus fertile de l'Irlande ; près de Rathcall, j'eûs occaſion de viſiter trois ou quatre villages, habités par les deſcendans d'une colonie Allemande du Palatinat, que le propriétaire du terrain y établit, il y a près de 80 ans. Ils ſe ſont juſqu'à ces derniers temps toujours mariés entre eux, et ont conſervé les manieres de leur pays : il n'éxiſtait plus, lors de mon paſſage, qu'un ſeul homme de ceux qui y vinrent d'abord ; on leur fit il eſt ſûr, des conditions avantageuſes ; on donna en propriété,

priété à chaque famille, l'emplacement de ſa maiſon et du jardin, avec quelques arpens de terre en ferme, à un prix tres modéré. Le pays riche et fertile dans lequel ils ſont établis, était inculte avant leur arrivée ; leur induſtrie eſt encore très remarquable, leurs terres ſont certainement mieux cultivées que les autres, et leurs maiſons, bâties à la façon de leur pays, ſont d'une néteté et d'une aiſance qui les fait paraitre comme des palais en comparaiſon des pauvres cabanes des Irlandais ; l'intérieur ſurtout, eſt tenue avec une propreté ſinguliere et bien diſtribué. Les femmes portent encore leur grand chapeau de paille et le court jupon qu'elles ont dans le palatinat. Les habitans les haïſſaient cordiallement dans le commencement, ils ne les aiment gueres à préſent et en ſont très jaloux ; de telles diſpoſitions ſont loin de les engager à imiter leur maniere où à éxercer leur induſtrie pour égaller où même ſurpaſſer celle de ces étrangers. Il s'en ſuivra tout naturellement, qu'à moins d'événemens extraordinaires, les Palatins finiront par devenir Irlandais, comme leur voiſins.

Traverſant la longue ville de Rathkale, je me dirigeai vèrs Adair, où je fus reçu par Sir Richard Quin. Cette ville d'Adair, était autrefois pleine de colléges et d'établiſſemens eccléſiaſtiques ; on y voit encore les ruines parfaitement bien conſervées de pluſieurs Abbayes conſidérables ; à quatre où cinq mille de là, à Skelton, on voit encore des ruines d'Abbayes, et peutêtre les plus grandes que j'aye vu dans ce pays...

Les ruines dans l'Oueſt de l'Irlande, ſont d'un ſtyle d'architecture abſolument différent de celles de l'Eſt, qui ſont communément très petites, pendant que celles de cette partie ſont de la même grandeur et de la même forme, que les Egliſes Gothiques ſur le Continent.

En faiſant refléxion à la quantité prodigieuſe de ruines d'Egliſes et d'Abbayes, et aux richeſſes immenſes qui reſtent encore au Clergé de la Religion établie, on ſerait tenté de croire que l'iſle entiere appartenait autrefois aux Prêtres, car ſi le Clergé Anglican faiſait valoir ſes terres lui-même, j'imagine que ſa part, n'irait pas tres loin de la moitié. La maniere dont ces terres ſont affermées l'en empêche: aucun bénéficier ne peut louer ſon terrain pour plus de vingt et un an, mais ce temps eſt bien long, pour un homme qui eſt déja ſur le retour et qui eſt preſſé de jouir, ou de faire quelques fonds afin de pourvoir à ſa famille. Pour réparer cela autant que poſſible, l'Evêque où tout autre bénéficier, renouvelle tous les ans ſon bail avec ſon fermier, à condition, qu'il lui donnera, ce que nous appellons, *un pot de vin*, qui lui met une certaine ſomme dans la poche et le fait patienter. Tout Eccleſiaſtique qui prend poſſéſſion de ſon bénéfice, eſt ſûr d'après cela, de trouver la ferme renouvellée de l'année d'auparavant et eſt, en quelque façon, obligé de ſuivre la même méthode. Je ſuis convaincu qu'il y a certains Evêchés, qui ne ſont pas ainſi affermés à la dixieme partie de leur valeur et qui produiraient à un renouvéllement de ferme, des ſommes de cinquante, ſoixante, où même cent mille

mile livres ſterlings de rente, au lieu de cinq, huit, ou dix mille . . . *Le Seigneur prend ſoin de ſes ſerviteurs* . . .

Je m'acheminai vèrs Limerick et vis, chemin faiſant, une *Wake* dans la maiſon d'un homme mort ; c'était un dimanche et les bonnes femmes ne crient pas ſi fort ce jour là ; mais la ſcêne avait quelque choſe de bien ſingulier ; le mort était ſur une table, et la maiſon était tellement pleine de femmes aſſiſes ſur leur tallons, que je ſuis ſûr, qu'une balle de fuſil n'eut pu arriver juſqu'à terre. Les hommes étaient ſur le chemin, au nombre de plus de deux cents, à pied, où à cheval, et un grand nombre attendaient prudemment au *Cabaret voiſin*, qu'il plut au mort de marcher.

C'était le temps des courſes de chevaux à Limerick, *and the dueling ſeaſon* : la confuſion était éxtrême : la ville était pleine de coureurs et de curieux : les habitans étaient tous en l'air. Les ouvriers ne faiſaient rien, et cela, pour voir courir quelques Caſſe-cous à cheval: il y avait à l'endroit de la courſe, plus de vingt mille perſonnes et leur nombre ſur une colline aſſez rapide, formait un grand amphithéatre ; Ce qui faiſait courir le peuple avec tant d'empreſſement, c'eſt que trois *Jockey* devaient être des Pairs, je me trompe, c'était trois Pairs qui devaient être Jocquets, commme on voudra, c'eſt auſſi mal aviſé l'un que l'autre.

Il était venu aux courſes des *matamores* de Cork et de Youghall, dans la louable intention *de mettre du plomb dans la cervelle* aux gens de Limerick : ils s'en allaient diſant à la premiere perſonne qu'ils rencontraient; " voulez vous des bal-" les, de la poudre &c. nous vous en fournirons ?" pendant

les huit jours que durérent les courſes, il y eut dix ou douze duels : un officier de la brigade Irlandaiſe fut tué : à la fin cependant, le Chancelier ſongea à mettre fin à ces querelles et fit des pourſuites, qui firent partir ces Meſſieurs.

Les races finirent enfin, heureuſement pour le pays, car ſi elles avaient durées trois ſemaines de plus, les habitans des campagnes s'y trouvaient tellement intérréſſés, que la récolte ſerait reſtée ſur la terre. La ville de Limerick eſt fameuſe dans l'hiſtoire, pour le long ſiége qu'elle ſoutint contre les troupes du roy Guillaume, en faveur de ſon malheureux Beaupere ; elle l'eſt auſſi pour la capitulation, que les troupes qui y étaient aſſiégées firent pour toute l'Irlande ; cette capitulation fut tenue bien éxactement du vivant du roy Guillaume, mais ſans que l'on en puiſſe aſſigner d'autres raiſons, que l'envie de décourager la Religion des habitans et les forcer à ſuivre celle qui eſt établie ; on l'enfreignit cruellement ſous la Reine Anne, les prêtres furent condamnés à être pendus pour dire la Meſſe, et toute perſonne convaincue de l'avoir entendue, devait ſouffrir des peines conſidérables, ſi ce n'était la même. Je dois ajouter, que la ſévérité exceſſive de ces loix fut un préſervatif contre leur rigueur ; les juges eux-mêmes ont ſouvent cherché des prétextes pour l'éluder,* elles ne furent que rarement, on pourrait preſque dire, jamais miſes à éxécution : mais le fils, le frere, où même le parent éloigné d'un Catholique, pouvait en devenant Proteſtant

* On m'a rapporté qu'un témoin, dans un procès de cette eſpéce ayant pris le ſerment d'avoir vu une perſonne à la Meſſe, le juge lui demanda, s'il ſavait ce que la Meſſe était ? ne pouvant le dire, Malheureux, repliqua le juge, comment pouvez vous faire ſerment d'une choſe que vous ne connaiſſez pas ? et il délivra le priſonnier.

teſtant s'emparer de ſes biens. Ces loix cruelles ont exiſté pendant près de quatre vingts ans : ce n'eſt que depuis quatorze ou quinze, qu'elles ſont abrogées et que l'on a enfin ſenti la néceſſité de rendre les loix de leur pays ſupportables aux habitans. Dans ce court eſpace de temps, l'Irlande a atteint un dégré de proſpérité bien extraordinaire et qui donne lieu d'eſpérer qu'avec le même ſyſtême de douceur, on la verra bientôt rivaliſer le pays qui la tenait dans cette ſituation, et ce ſera pour le bonheur des deux.

La nouvelle ville de Limerick eſt tres jolie et tres réguliere, mais auſſi l'ancienne eſt aſſez dégoutante ; un étranger pourrait à peine imaginer que l'on y compte plus de cinquante mille habitans.

J'eus ici le plaiſir innéffable de recevoir la viſite de deux *aimables* Banquiers qui me firent l'amitié de m'inviter à quatre ou cinq jours de diſtance. Comme je n'ai point d'argent à faire gâgner à ces Meſſieurs et que de leur côté, ils ne penſent gueres qu'à cela, je ne ſuis pas communément leur favori ; auſſi quand j'en reçois des politeſſes (ce qui eſt aſſez rare) j'en ſuis plus reconnaiſſant que d'autres perſonnes. Dans une ſociété Ecoſſaiſe à laquelle j'étais recommandé, je rencontrai un Mr. A * * * Banquier d'Edimbourg, qui ſachant que je comptais y paſſer l'hiver après ma promenade, me fit l'amitié de me donner ſon addreſſe en public et de m'engager à le venir voir. J'ai gardé cette carte avec bien du ſoin, je ſuis sûr que je l'ai fait voyager plus de douze cent milles, et lorſque je ſuis enfin arrivé au bout de mon voyage, je lui ai préſenté ſa carte ; j'imagine que l'on ne ſera pas étonné quand

quand je dirai qu'il l'a reçue avec la même hoſpitalité, qu'un debiteur a pour ſon créancier, mais avec cette différence que comme il ne craignait pas l'Huiſſier, il n'en a tenu compte.

J'ai rencontré dans cette ville un docteur qui a trouvé une nouvelle methode de cultiver les pommes de terre. Elle conſiſte à couper au printemps les rejettons qui pouſſent ſur cette racine et à les planter : ils produiſent auſſi bien que les quartiers eux mêmes, et aprés cette opération, la pomme de terre peut encore ſervir de nourriture .... aux cochons du moins. Ce bon docteur ſachant que mon intention était d'écrire la relation de ma promenade, me fit l'amitié de me donner un extrait de ſa methode, pour le traduire et le communiquer au public. Penſant qu'il pourra être utile, je l'imprime, comme il eut la complaiſance de me l'écrire lui-même.

" In Limerick the Rev. Doctor Maunſell, about three years ago, made the moſt uſefull diſcovery in agriculture that ever was made, and reduced the culture to a certain ſyſtem, and that is the producing potatoes from the ſhoots, that heretofore had been thrown away, as of no kind of value; this diſcovery promiſes fair for feeding the lower orders of the people with food at a very cheap rate, when the culture comes to be in general practice; this gentleman I am informed has taken great pains to diſſeminate the culture, and deſerves great credit from the public, for the very diſintereſted manner, in which he has conveyed his diſcoveries to the world."

Puiſque je me ſuis tant étendu ſur les pommes de terre,

je

je crois pouvoir encore parler d'une racine tres délicate que j'ai vu ici pour la premiere fois, on l'appelle *pig's nuts*, noix de cochons; il eſt dans le fait tres probable que le cochon doit les trouver auſſi aiſément que les Truffes en Languedoc. Cette racine n'eſt jamais plus groſſe qu'une Aveline et a un gout auſſi délicat. Les enfants s'amuſent à les déterrer dans les prairies et les mangent cruds comme une noiſette: J'ai dans l'idée, que la culture les perfectionnerait et en ferait un aliment ſain et tres agréable, c'eſt par cette raiſon que j'en ai fait mention ici.

Le Shannon n'eſt navigable à proprement parler, que juſqu'à Limerick, ſon cours eſt enſuite ſouvent interrompu par des rochers et des caſcades qui traverſent ſon lit et au milieu deſquels, une planche ne pourrait paſſer qu'avec peine. Pour ſupléer au lit de la riviere, on vient dans ces derniers temps de creuſer des canaux de communications entre les parties de la riviere où il ya aſſez d'eau pour porter bateau; un de ces canaux, d'un mille de long, vient aboutir à Limerick; dans ce court éſpace, l'eau déſcend près de trente pieds; les bateaux ne peuvent remonter dans le canal par les ecluſes qu'à la marée haute, qui s'éléve ici, juſqu'à douze et quinze pieds, quoique la ville ſoit à ſoixante milles de l'embouchure de la riviere. Un ou deux milles plus haut, on trouve un autre canal nouvellement achevé, qui va la joindre à ſept ou huit milles près de *Caſtle Connell*, où je me rendis par un chemin trop large peutêtre et où je fus reçu par Mr. Geo. Bruce, à qui cette terre appartient.

Mon voyage a toujours été charmant dans les campagnes

nes, ſi j'avais pu ſauter à pieds joints par deſſus les villes, je l'aurais fait de tout mon cœur : l'hoſpitalité y eſt trop cérémonieuſe et quoique dans le cours de la vie, il ne ſoit pas trés déſagréable de rencontrer quelques fois de la cérémonie : pour un pélerin comme je l'étais alors, elle eſt fort gênante. Je ſerais cependant injuſte ſi je ne reconnaiſſais le traitement aimable, que je recus du Doyen Croſbie, pere de cette femme trop jolie, que je rencontrai comme, le poëte *Young*, de l'autre côté des tombes. Le général Walſh auſſi, me voyant embarraſſé pour trouver un logement, à cauſe des courſes, eut la bonté de me recevoir dans ſa maiſon.

Je fus obligé à Limerick de renouveller entièrement ma garde-robe : elle ne conſiſtait, comme à mon départ de Dublin, que de mon habit et ce qui pouvait être contenu dans deux bas de ſoye, dont j'avais coupé le pied. Quoique mon bagage ne fut pas très conſidérable, je ne manquais cependant de rien et j'avais le moyen de paraître en ſociété, auſſi bien vêtu que les autres.

Pour l'inſtruction de futurs voyageurs à pied, il me prend la fantaiſie de détailler mon bagage. « Un ſac à poudre fait avec un gand de femme, un razoir, du fil, des éguilles, des ciſeaux, un peigne dans une paire d'éſcarpins de bal, une paire de bas de ſoyes, une culotte d'une étoffe aſſez fine pour n'être pas plus groſſe que le poing lorſqu'elle était pliée : deux chemiſes tres fines, trois cràvattes, trois mouchoirs et l'habillement de route. Tout ceci était diviſé en trois paquets ; ſavoir, les deux bas de ſoye qui ſervaient de ſacs, et un autre dans lequel était les ſouliers. Mon habit

avait

avait ſix poches qui recevaient tout cela, lorſque je me préſentais à une maiſon reſpectable, de ſorte que rien ne paraiſſait : comme ſur le chemin c'eût été incommode, je mettais les trois paquets dans un mouchoir et les portais en ſautoir au bout de mon bâton à épée, ſur lequel j'avais mis un parapluie, qui excitait partout la curioſité et faiſait rire les filles, je ne ſais pourquoi. Les autres poches de mon habit étaient pour les lettres, le porte-feuille et l'uſage ordinaire.

Les perſonnes chez qui j'étais reçu, et dont je refuſais toujours les offres de Linge, étaient fort étonnées de me voir revenir dans le ſallon avec des bas ſoye blancs, de la poudre &c. comme ſi j'euſſe voyagé avec un bagage conſidérable, fort à mon aiſe dans une bonne voiture.

En bien, mon cher Monſieur Sterne, que penſéz vous de l'état de la garderobe avec laquelle j'ai voyagé ſix grands mois et été admis dans les maiſons les plus reſpctables ? mon porte-manteau vaut bien le vôtre, je crois.

Caſtle Connell eſt un endroit charmant, ſitué ſur le bord du Shannon, qui coule dans cet endroit comme un torrent, au milieu des pierres et des rochers ; les eaux minéralles et la beauté du lieu y attirent un grand nombre d'oiſifs de Limerick, qui viennent paſſer l'été dans le village et chaque matin vont boire un verre d'eau. Les riches étrangers qui s'y rendent y attirent auſſi un nombre aſſez conſidérable de mendiants, qui ſont encore plus nombreux dans cette partie que dans le reſte de l'Irlande. C'eſt une remarque aſſez ſinguliere, cependant tres juſte ; plus le pays eſt riche en Irlande, plus le peuple eſt pauvre, et moindre eſt le prix des jour-

nées; je crois qu'on pourrait ſe permettre de dire que cela vient de ce que les *vautours* que l'on appelle *tenants*, *ſous-tenants* et *ſous-tenans encore* penſent que ce n'eſt pas la peine pour eux, de ſe confiner dans les montagnes où les moraſſes.

La miſere du peuple eſt généralement attribuée en Irlande à la maniere dont les terres ſont affermées; un homme riche qui veut s'éviter la peine des détails, loue une très grande terre à un ſeul homme, dont l'intention n'eſt pas d'y travailler lui-même, mais de la ſous-louer à trois où quatre autres; ceux-cy, dont les portions ſont encore très grandes, ſous-louent à une vingtaine, qui eux-mêmes ſous-louent encore à une centaine de payſans aiſés, qui enfin ſous-louent à un prix éxorbitant à un millier de pauvres Laboureurs; la néceſſité oblige ces derniers à prendre leur coin de terre à un prix beaucoup au deſſus de ſa valleur réélle. Ils en cultivent la plus grande partie en pommes de terret, qui ſert à nourrir leur famille, et à engraiſſer un gros cochon et quelques volailles, avec leſquels ils payent communément leur rente. On doit ſentir qu'après tant de caſcades, c'eſt beaucoup ſi le propriétaire reçoit un tiers de l'argent que les Laboureurs ſont obligés de payer, et que le reſte va dans les profits des fermiers.

Je dois dire avec vérité que ces abus ont été ſentis par la plupart des propriétaires, et qu'à ma connaiſſance pluſieurs s'étaient aſſociés dans le nord et avaient réſolu d'affermer leur terre eux-mêmes aux laboureurs; qu'en eſt-il réſulté? ceux-cy, ne ſe voyant plus harcelés par les ſous-

ſous-fermiers, n'ont pas payés, et on a été obligés d'avoir recours à l'ancienne méthode. Je ne ſuis pas grand cultivateur, mais je croirais qu'avec une volonté décidée, on pourrait trouver un moyen d'arranger cela, ſans courir les dangers des deux extrêmes.

Pluſieurs perſonnes près de Caſtle Connell, (entre-autres le Lord Chancellier et Mr. Bruce) en multipliant les travaux, ont augmenté le prix des journées: il n'eſt pas d'argent mieux employé pour un homme riche, qui veut faire le bien de ſon pays. J'ai ſouvent entendu reprocher la pareſſe et l'ivrognerie au payſan; mais, lorſqu'on en eſt réduit à mourir de faim, n'eſt il pas préférable de ne rien faire, puiſque le travail le plus aſſidu ne ſaurait en empêcher? dans cette ſituation auſſi, n'eſt il pas fort ſimple de boire, quand on le peut, une goutte du *fleuve Léthé* pour oublier ſa miſere? Si le pauvre voyait clairement que le travail pourrait améliorer ſa ſituation, il abandonnerait bien vîte cette apathie et cette indifférenee, qui au fait, n'eſt que l'habitude du déſeſpoir.

Mr. Bruce a bâti à ſes frais un grand nombre de maiſons aſſez propres pour les payſans, et ces bonnes gens que l'on accuſe avec tant d'injuſtice de défauts qui ne leur appartiennent pas, en ſont tres reconnaiſſants; quand il a beſoin de quelques ouvriers il en trouve toujours, dans le temps même que ces voiſins en manquent; on m'a aſſuré de plus, que ſes journaliers ne veulent pas prendre de lui, le prix qu'ils recoivent des autres.

Les habitans de Caſtle-Connell s'étaient cottiſés pour bâtir

bâtir une chapelle Catholique ; je ne ſais trop quelle faute le Prêtre de la paroiſſe avait commiſe vis-à-vis de l'Evêque Catholique de Killaloe, mais il l'avait interdit et l'Egliſe reſtait à demi bâtie et ſans toit. On y célébrait la meſſe cependant, dans un coin que l'on avait couvert de quelques planches ; le peuple y venait comme à l'ordinaire, mais les paroiſſiens étaient réſolus de n'achever l'Egliſe, que quand le Prêtre favori ſerait rappellé.

Traverſant les tourbes qui entourent ce village, je m'arêtai au pont d'O'Brian, et je fus me préſenter quelques milles plus loin à Glanomore, chez Mr. Thomas Arthur, où je paſſai quelques jours ; ſa maiſon eſt au fond d'une petite vallée aſſez fertile et entourée de montagnes couvertes de tourbe. Je vis, chez lui, les oſſemens preſqu'entiers de cet animal monſtrueux, qu'on appelle dans ce pays, *Moſs* ou *Mouſe-Deer*, et dont je ne ſaurais dire le nom en Français

La race en eſt éteinte depuis ſi longtemps en Irlande, que l'hiſtoire, ou même la tradition, n'en font aucune mention. C'eſt une eſpéce de cerf, mais qui, par les cornes et les oſſemens que l'on a trouvé dans les tourbieres devait être au moins trois fois auſſi groſſe que la notre. Ces cornes ont communément entre ſept à huit pieds de haut; on en a trouvé une qui en avait plus de dix; les os des jambes ſont du double de la groſſeur et près du triple de la longueur de ceux d'un bœuf.

Il eſt fort ſingulier qu'aucune tradition quelconque ne faſſe mention de l'éxiſtence de cet animal en Irlande: il ne l'eſt pas moins que l'on n'en ait jamais trouvé de trace ſur le continent : à quoi penſait donc la Nature, de loger dans une

isle, un animal qui devait s'y croire empriſonné; il ne parait pas qu'il éxiſte dans aucune autre partie du monde que le Nord de l'Amérique et à ce qui ſemble, en tres petit nombre et d'une eſpéce plus petite que celle dont on a trouvé les os en Irlande.

Ma qualité de voyageur me permet de faire des rêveries et celle d'ecrivain de voyages me met en quelque façon en droit d'en faire part au public. Lorſque je me ſerai promené quelques centaines de milles de plus, je ſerai arrivé à un endroit, d'où je pourrai me permettre d'établir de belles conjectures ſur les traditions ſingulieres du pays. A préſent, il vaut mieux me taire la deſſus.

Je revins à *O'Bryan Bridge* et après m'y être plongé dans le Shannon pour me le rendre propice; je remontai la riviere avec Mr. Waller, dans une petite nacelle à laquelle mon parapluie ſervait de voile. La riviere était charmante, tres calme et paraiſſait aſſez profonde, mais bientôt nous trouvames une chûte d'eau et fumes obligés de venir à terre: on creuſait un canal d'une centaine de pieds de long, pour joindre les deux parties de la riviere qui ſont navigables: retournant dans le bateau nous voyageames une dixaine de milles et fumes encore obligés de deſcendre et même de laiſſer la le bateau; on fait dans cet endroit, un canal qui peut avoir un mille de long et vient ſe terminer près du beau palais de l'Evêque de Killaloe: la chûte d'eau eſt ici très conſidérable et dans un eſpace de cinquante pieds, elle tombe de près de quatorze à quinze, au milieu de groſſe pierres rondes; ce ſont ces obſtruction dans les rivieres qui forment les lacs celle-cy forme près de Killaloe un lac immenſe de trente mille

milles de long, sur douze à quinze de large ; quoiqu'il offre dans bien des endroits des points de vue intéreſſants : comme la plupart des lacs d'Irlande il a plutôt l'air d'une grande inondation, à laquelle les iſles dont il eſt couvert donnent encore plus d'apparence. Une compagnie avait offert de le déſſécher preſqu'entièrement, pourvu que les propriétaires riverains vouluſſent lui accorder la moitié du terrain qu'elle leur procurerait ; il y eut enſuite des difficultés et cela en eſt réſté là : cette compagnie avait calculé qu'en creuſant de douze pieds le lit de la riviere à Killaloe, elle devait deſſécher quatorze mille arpens de terre ; les frais de cette entrepriſe lui ſeraient revenus à vingt et quelques mille livres ſterlings, ce n'eut pas encore été payer bien chèr ſept mille arpens de terre ; il était à préſumer cependant, qu'ils n'euſſent pas produit grand choſe les premieres années et que ſans doute un grand tiers, eut été ſablonneux et point propre à la culture.

Les Propriétaires fonciers ſont communément trés jaloux, d'une compagnie qui éxécute de pareilles entrepriſes, ils s'oppoſent ſouvent à ſes deſſeins, et préferent avoir leur terre ſous l'eau, que de la partager avec elle : mais il y aurait une maniere d'accomoder tous les partis ; chaque propriétaire pourrait s'obliger de payer quatre où cinq livres ſterlings pour chaque arpent de terre bon ou mauvais, que la compagnie lui deſſecherait à ſes frais et riſques.

La petite ville de Killaloe eſt aſſez laide, la Cathédrale eſt grande et parait aſſez bien bâtie ; le pont de pierre qui traverſe le Shannon dans cet endroit a dixhuit arches, mais elles

ſont

ſont très petites et s'il était à rebâtir, je crois qu'on pourrait n'en faire que neuf à dix modernes. Je me rendis chez le Miniſtre de la Paroiſſe, qui a une maiſon ſuperbe à quelque diſtance de la ville, ſur une hauteur qui domine *Lough Derg :* on a de là, le point de vue le plus magnifique de cette vaſte piéce d'eau, dont les bords ſont preſque partout très élevés et cultivés avec ſoin. Il y a une baye de ſept à huit milles de long, qu'on ne peut appercevoir qu'en montant au ſommet d'une aſſez haute montagne dans le voiſinage ; l'on découvre, de cette hateur, le Shannon ſerpentant dans la plaine juſqu'à Limérick, et l'endroit où il ſe jette dans le lac près de Portumna, auſſi bien que les petites villes qui ſont ſur ſes bords, dont la principale eſt Ninagh, et l'on diſtingue encore, le chemin qui conduit aux mines d'argent que l'on travaille à ſept milles de Killaloe.

On eſt faché de ne voir nulle part aucune apparence d'induſtrie : il n'y a point de Manufacture : après le labourage il n'y a plus rien à attendre ; mais patience, il faut un certain temps à une nation pour ſortir d'une ſtupeur de ſept cents ans ; il n'y en a que quatorze, qu'elle commence à donner l'eſſor à ſon génie ; déjà l'on a penſé à ſurmonter les difficultés immenſes qui ſe préſentaient pour rendre le Shannon navigable ; on y a en partie réuſſi dans bien des endroits par le moyen de canaux de communications : il doit l'être à préſent depuis la mer, juſqu'à l'endroit ou il eſt joint par le grand Canal d'Irlande à une trentaine de mille, plus haut que Portumna. Le grand Canal s'achéve lui-même tout doucement, et ſera certainement fini dans quelques années,

années: alors la communication intérieure ſera ouverte au travèrs de l'Irlande, de Dublin à Limerick, et l'induſtrie s'augmentera en proportion des moyens de ſe défaire avantageuſement de ſon produit.

On ne s'en eſt même pas tenu là; j'ai vu pluſieurs cartes du Shannon, où les canaux de communication entre les lacs ſupérieurs, depuis celui de *Derg*, ſont marqués juſqu'au de là de Leitrim, dans le *Lough Allen*, à une diſtance de plus de deux cent milles Irlandais; Je ne vois pas pourquoi, on ne chercherait pas à faire un effort de plus, pour achever de joindre *Lough Clean*, le dernier ou plutôt le premier lac du Shannon, avec la riviere et le lac *Gilty*, qui ſe jettent dans la mer à Sligo: la diſtance entre les deux rivieres, n'eſt guères que de cinq où ſix milles; elles ſont, il eſt sûr ſéparées par des hauteurs, mais pas à beaucoup près ſi conſidérable qu'on l'imaginerait de la tête d'une telle riviere, qui vient prendre ſa ſource à quinze ou ſeize milles de la mer, et traverſe l'Irlande dans un cours de deux cent cinquante milles à-peu-près, dans la même maniere et dans la même direction que la Séverne en Angleterre.

On doit cependant convenir que la navigation des grands lacs qui ſe trouvent ſur ſon cours, doit être fort difficile à des bateaux de canaux où de rivières; ces lacs ſont ſujets, comme toutes les eaux méditerrannées, à des tempêtes ſoudaines qui renverſeraient aiſément le bateau le plus fort. Le ſeul remède que je voye à cela; c'eſt de les déſſécher; avec quelque argent et de la bonne volonté ce ne ſerait pas

très

très difficile, et donnerait de plus à l'Irlande deux cents mille arpens de terre.

Les premiers pas pour la civiliſation d'un pays, c'eſt de couper les bois, de déſſécher les marais, de creuſer le lit des rivieres, et de donner du cours aux eaux ſtagnantes . . . les gens de ce pays, ont aſſez bien réuſſi dans le premier article pour n'avoir pas laiſſé de quoi faire un cure-dent dans bien des endroits: à peine ont ils commencés à s'occupper des autres.

On voit près de Killaloe un de ces forts ronds qui ſont ſi communs en Irlande : on appelle celui-cy, *O'Bryan's Palace:* la tradition rapporte que cet *O'Bryan Bobrom*, qui défit les Danois à Clontarf et périt dans la bataille, faiſait ici ſa réſidence : il eſt aſſez bien ſitué pour la défenſe, et à l'endroit où la riviere ſort du lac ; ce fort n'eſt pas ſi grand que pluſieurs que j'ai vu, mais les parapets ſemblent plus élevés et les foſſés plus profonds ; je ne ſcaurais concevoir qu'elle eſpéce de Palais, ou de demeure quelconque, on pouvait élever dans une enceinte pareille, à moins que ce ne fuſſent des baraques de planches, où des tentes.

Je ſuivis le côté de l'Oueſt du *Lough Derg*, et m'accoſtai d'un honnête procureur, qui s'en allait gaiement *mettre à contribution* le pays d'alentour ; il me montra à quelque diſtance du rivage, une tour quarrée ſituée ſur un roc ; quelques Contrebandiers déterminés y avaient établis une diſtillerie pour éviter les droits ; ils s'y étaient barricadés et avaient même des armes avec eux ; aucun commis de la douane n'oſait hazarder ſes jours *précieux* en approchant de ces amis

déterminés de la *Créature.* On fut obligé d'envoyer des troupes contre eux avec du canon, mais la diſtance du rivage était un peu conſidérable, et d'ailleurs on ne voulait pas venir à la derniere rigueur ; on fut obligé de les affammer, et ils ne ſe rendirent que le quinzieme jour, après une capitulation honorable.

Je paſſai ce jour là, chez Mr. H. Brady à Tomgrany, qui eſt un aſſez joli village, ſitué au fond de la baye dont j'ai parlé ; on découvre de là pluſieurs iſles dans le lac, entre-autres celle que l'on appelle l'Iſle Sainte, où l'on voit une tour ronde très élevée ; il y avait auſſi autrefois ſept Egliſes ; les habitans viennent toujours avec beaucoup de dévotion, faire des pélerinages autour des ruines ; les Catholiques du pays ſe ſont réſervés le cimetierre, et ne permettent à qui que ce ſoit parmi les proteſtans, d'y faire dépoſer ſes os. Un homme riche de la paroiſſe menaçait un laboureur de l'en faire chaſſer... " oui dà ! dit l'autre, " j'ai plus de droits dans la paroiſſe que vous, car vous ne " ſauriez me priver de ſix pieds de terre dans l'iſle Sainte, " et avec toute votre richeſſe vous ne ſauriez les y avoir."

Traverſant la ville ruinée de Mont-Shannon, je me rendis à Meelick, chez Mr. Th. Burk ; il y avait auprès de ſa maiſon une Abbaye dont les ruines ſont encore regardées avec vénération ; on voit près de celles de la chapelle, une eſpéce de célulle en pierre fort ſinguliere, et dans laquelle, tout ce qu'un homme peut faire, eſt de s'y retourner ; cela ſemble avoir été un confeſſional. Au deſſus d'une tombe, il y a une pierre creuſée quarrément, pleine *d'eau du ciel* et qui a dit on

la

la vertu de guérir les cors ... c'eſt charmant de voyager en Irlande ; j'eſpere que quand ma promenade ſera finie ; je ſerai guéri de tous maux. Les bords du lac, étaient il y a peu de tems, couverts de bois dans cette partie ; on finiſſait de les abbattre alors ; à préſent tout ce pays eſt nud et bien aride.

Près de Woodfort, il commence à s'embellir, et eſt aſſez joli prés d'un village qu'on appelle *Abby*, ſur les confins des provinces de Munſter et de Connaught. Il y avait là, une Abbaye très conſidérable et dont l'Egliſe était dédiée à la Vierge. C'était un jour de fête, et il y avait beaucoup de monde : cette ruine eſt une des ſeules dont les habitans ayent eu le boneſprit de tirer parti, pour s'éviter la peine de bâtir une nouvelle égliſe. Les Catholiques ont, dans ces derniers tems, obtenus la permiſſion de faire uſage de deux des chapelles latérales, dont la voute tenait encore ; on ne peut guères ſe faire une idée de la miſere de ces chapelles et des pauvres gens qui les fréquentent. Il y avait alors dans le cimetierre, deux où trois prêtres occuppés à confeſſer : ils étaient aſſis ſur une pierre, et avaient dans la main un petit drapeau, qui ſervait à ſéparer le pénitent de la foule : quand ſon affaire était finie, il était remplacé par un autre. Le prêtre, à ce qu'on m'a pluſieurs fois aſſuré, reçoit quelque choſe pour ſa peine, dont le tariffe eſt fixé : c'eſt, m'a-t-on encore dit, leur principal revenu. Au bout du compte il faut bien qu'ils vivent, ce n'eſt que ſur les petits droits qu'ils perçoivent ſur les fidéles, que leur cuiſine eſt fondée. J'en ai cependant vu, à ma grande ſurpriſe, qui n'étaient point mal,

mal, qui avaient même entre cent et deux cents livres ſterlings par an, en outre d'une maiſon paſſable et des diners ſans fin, qu'ils font, en quelque façon, authoriſés à aller prendre chez leurs paroiſſiens un peu aiſés.

La loi accorde à tout prêtre catholique, qui ſe fait proteſtant, la ſomme de quarante livres ſterlings par an, qui doit lui être payée par le Comté dans lequel il vit : il doit auſſi être promû au premier vicariat * (*curacy*) vacant. Les inſultes que le peuple fait ſouffrir au petit nombre, qui ont profité de ces avantages ſont bien faites, pour dégouter ceux qu'une conſcience relachée ferait plus penſer à leurs intérets temporels : cependant la loi eſt pour eux et je ne crois pas, qu'il y en ait une douzaine dans toute l'Irlande.

Je fus viſiter prés de cette Abbaye, la ſainte Fontaine du lieu : elle n'eſt point comme les autres au milieu de la campagne, elle eſt entourée de maiſons : quoique je fuſſe prévenu et que je fuſſe à-peu-près ce que je devais y trouver, j'avoue qu'il me fut bien difficile de tenir mon ſérieux, en voyant une vingtaine de femmes retrouſſées d'une maniere toute particuliere et marchant à la file les unes des autres ſur leurs genoux nuds. Il faut bien penſer à la Vierge pour ne pas eclater de rire, en voyant les contorſions que les cailloux leur font faire, auſſi bien que la peur qu'elles ont de laiſſer ſalir leur beau cotillon rouge, et la maniere originale dont elles le retrouſſent entre leur cuiſſe, ou même ſur leurs hanches .... ah, ah ! Monſieur Twiſs, la belle occaſion que c'eut

* Le miniſtre que l'on appelle *Vicar* en Anglais, eſt le *Curé* en Francais et et le *Curate* Anglais c'eſt le *Vicaire*.

c'eut été pour vous ! les belles remarques que vous euſſiez pu faire ſur la forme et la groſſeur des jambes et des cuiſſes . . . je ſerai plus diſcret que vous, Monſieur Twiſs, et je ne ferai point part au public, de ce que la Vierge me fit voir ce jour là.

Il y avait à quelque diſtance un bon humain, qui me voyant étranger, s'approcha de moi : je lui demandai à quoi l'eau de la fontaine était bonne ; " ah ! Monſieur me dit il, " à tout ; l'aveugle s'en retourne en marchant, le boiteux " en parlant et le ſourd en voyant. Si vous avez quelques " infirmités, faites ſeulement ſept fois le tour et vous verrez " ce qui en arrivera."

Je n'avais pas beſoin d'en faire l'expérience par moi-même pour voir ce qui aurait pu en arriver, car aprés le pélerinage lorſque ces pauvres gens vont ſe laver dans la fontaine, j'ai vu plus d'un genou écorché et ſaignant. Au fait cependant, ſi cette pénitence ſévere peut prévenir des fautes, par la crainte du mal que les cailloux pourraient faire. Qu'importe ? je ſuis de ces gens, qui croyent préférable de prévenir le crime par des ſottiſes, que d'être obligé de le réprimer aprés, par le glaive de la juſtice.

LA

LA CONACIE ou *CONNAUGHT*,

LE CHEMIN DES PLATS—GALWAY—*KYRE CONNAUGHT*.

DE l'autre côté du ruiſſeau qui ſépare la Conacie d'avec la Momonie, où *Munſter* d'avec *Connaught*, il me ſembla réellement, que je n'étais plus dans le même pays. La figure des gens n'était pas la même; leurs habitations n'étaient pas diſpoſées de la même maniere; ici c'était de long villages mêlés de champs, tandis que de l'autre côté ils étaient communément tres raſſemblés. Suivant un chemin formé ſur la crête d'une longue colline, qui ſemble avoir été jettée exprès au milieu de la plaine, je fus me préſenter à Pallace chez Lord Riverſton.

La dixme dans cette partie, n'eſt pas auſſi onéreuſe que dans la province voiſine; elle ne peut être perçu en *Connaught* que ſur les bleds et ſur les moutons, pendant que dans *Munſter*, le lait de la vache, les poules, les œufs et les légumes du jardin pourraient y être ſoumis, ſi le miniſtre le reclamait abſolument.

On conſtruit ſur le Shannon à Portumna, un pont dans le genre de ceux de Wexford, Roſs et Waterford; ils commencent à être aſſez communs, mais ils ne perdent rien de leur beauté. C'eſt dans cet endroit que le Shannon ſe jette dans *Lough Derg*: on y voit un ancien et grand chateau, où demeure le Marquis de Clanricard.

A douze

A douze à quinze milles à l'Oueſt, il ya un petit lac charmant qu'on appelle *Lough Rea :* il donne ſon nom à une jolie petite ville qui eſt ſituée ſur ſes bords et qui ſemble plus floriſſante que même Galway, quoique cette derniere ſoit un port de mer ; il eſt facheux ſeulement, que l'on n'ait pas fait plus d'attention au rivage du lac ; on devrait y faire, un quai : en outre de la beauté, ce ſerait une promenade agréable.

J'ai entendu parler, d'une jonction propoſée de ce lac, d'un côté avec la baye de Galway, et de l'autre avec le Shannon ; je ne crois pas que cela offrit de grandes difficultés : le pays n'eſt pas tres montagneux et le lac ſemble être le point le plus élevé.

J'avais deux lettres, à-peu-près à la même diſtance de la ville ; il s'giſſait de déterminer laquelle je préſenterais. Je m'addreſſai à un bon homme à la ſortie de la ville " connaiſſez vous Mr. un tel, lui dis-je ? " oui ſurement, *he his* " *a very rich man.*" " quelle eſpéce d'homme eſt ce ?" " mais tout ce que j'en ſais, c'eſt qu'il eſt *a very fine gen-* " *tleman, that is all.*" " Et Mr. un tel ?" " *why he is a* " *good, honeſt, hoſpitable, well informed man ;*" mon parti fut bientôt pris et je me rendis à Caſtle Taylor.

Dans le chemin je rencontrai quelque payſans Irlandais, qui voulurent lier converſation avec moi, mais malheureuſement ma rhétorique dans leur langue, ne s'étendait pas au dela du néceſſaire ; ils me firent entendre cependant, de me débarraſſer de mon paquet et qu'ils m'éviteraient la peine de le porter, ce qu'ils firent effectivement juſqu'auprès de la

maiſon

maiſon où je rencontrai une de ces réceptions flatteuſes qui font oublier les chagrins et la fatigue.

Il y a plus de choſes curieuſes ſur cette terre, que dans bien des provinces et Mr. Taylor eut la complaiſance de me les faire voir. A quelques diſtance, eſt un grand fort rond que l'on appelle, le palais de *Dondorlaſs;* c'eſt là, dit on, que *Goora* roy de Connaught faiſait ſa réſidence; il n'y a pas le moindre veſtige d'habitation comme aux autres ; ce palais n'était qu'à une petite diſtance, d'une ville *fameuſe* qu'on appellait *Ardraban.* Elle n'eſt plus à préſent qu'un village, mais la tradition plus que l'hiſtoire, rapporte qu'elle a été immenſe; dans le fait ſi la largeur d'un chemin qui conduit à une ville peut donner une idée de ſon étendue, il eſt sûr que les traces encore éxiſtantes de celui qui y conduiſait, donne lieu de croire qu'il était du double au moins plus large, que la grande route qui l'a remplacé ; à moins qu'il n'y eut des deux côtés, une avenue plantée d'arbres comme près des grandes villes, on ne voit pas à quel uſage il pouvait ſervir. Ce chemin s'appelle en Irlandais, *Bothar lean da nae mias--le chemin ſur lequel on a ſuivi les plats,* et l'hiſtoire originale qui, dit-on, a donné lieu à ce nom, eſt aſſez curieuſe.

Certain St. Macduagh, frere du roy, s'était retiré ſur la montagne avec un Moine pour y faire ſes prieres : au bout de deux jours, le Moine qui n'était pas ſi fort occupé de ſes dévotions, qu'il n'entendit avec douleur les gémiſſémens de ſes entrailles, commença à murmurer et dit au ſaint : " ne " déplaiſe à votre ſainteté, vous m'avez conduit ſur cette " montagne déſerte pour y mourir de faim ; je ſais que vo-

tre

tre frere *Goora* donne aujourdhui un régal à ſes nobles, " j'aimerais bien mieux être là qu'ici ?" " Oh ! homme de peu " de foi, repliqua le ſaint, penſez vous que je vous aye conduit " ici pour vous faire mourir de faim," et ſur le champ il ſe mit à prier avec plus d'ardeur que jamais. Tout à coup le moine fut charmé de voir un dîner excellent ſe mettre en odre autour de lui.

Cependant le Roy Goora et ſes nobles, après une partie de chaſſe où quelques batailles, revenant tres affamés au logis eurent la douleur de voir les plats de leur table s'envoler ! ils firent dans ce moment, ce qui parait fort raiſonnable et ce que tout le monde ferait, ſi l'on voyait ſon dîner s'en aller : le cuiſinier avec la broche, les valets et les palfreniers, les chiens et les chats, laiſſant toute autre affaire, accompagnerent le Roy et toute ſa cour, qui ſoit à pied ſoit à cheval, ſuivait à la piſte et au grand galop les plats fugitifs.

Le dîner arriva cependant un grand quart d'heure avant eux et le moine qui commençait à ſe refaire et à ſe délecter apperçut tout-à-coup avec effroy, cette foule qui venait lui ôter les morceaux de la bouche. Il fit de nouvelles plaintes au ſaint, diſant qu'il eut encore mieux valu ne pas lui donner à manger que de le faire aſſommer et peutêtre dévorer par les gens affamés de la cour de Goora. " Oh ! homme de " peu de foi, dit le ſaint, laiſſez les venir ?"

Ils vinrent en effet : lorſqu'ils furent à trente pas de la table, le ſaint les mit dans la ſituation la plus déſagréable dans laquelle d'honnêtes gens puiſſent être : il fixa leurs pieds dans le roc et les obligea d'aſſiſter à la gogaille que le moine

fit de leur diner. On montre encore à préſent dans le roc la marque des pieds d'hommes, de chevaux, de chiens &c. même la marque des lances, qui furent auſſi fixées crainte qu'il ne leur prit la fantaiſie de les jetter par la figure du Moine. Comme on le voit, c'eſt poſitif et depuis ce temps la route s'eſt appellée et s'appelle encore *le chemin ſur lequel on a ſuivi les plats.*

O grand Saint Macduagh, combien d'obligations j'aurais à votre ſainteté, s'il vous plaiſait de renouveller de temps à autre, ce petit miracle en faveur de votre ſerviteur.

Ce bon ſaint, eſt toujours fort reſpecté dans le pays: il y avait une abbaye tres conſidérable qui portait ſon nom: c'était même un Evêché qui eſt uni à préſent avec celui de Killaloe. J'en ai vu les ruines: elles ſont vraiment tres nombreuſes et fort belles: on y voit celles de ſept à huit petites Egliſes, en outre de la Cathedrale qui devait être aſſez grande. On voit auprès de cette derniere une tour ronde très élevée et parfaitement bien conſervée: les ſoldats puritains de Cromwell, en paſſant par ce pays eurent la mechanceté de vouloir la detruire: ils tirerent deſſus quelques coups de canon; on en voit les marques vers la baſe. Il y avait dans cet endroit pluſieurs colléges et des ſéminaires pour l'éducation des prêtres: on en montre encore les ruines.

Les pénitences autour de ces egliſes ſont très rigoureuſes: on en fait d'abord le tour pieds nuds et enſuite ſur les genoux: cependant comme le pélerinage eſt fort long, on peut prendre deux os de morts pour ſe ſoutenir en le faiſant. Il y a un arbre dans le cimetierre plus particuliere-

ment

ment dédié au ſaint: les dévots en portent des morceaux comme un préſervatif contre le feu. J'ai vu des proteſtans qui moitié en riant, moitié de bonne foi en avaient toujours ſur eux: l'on rapporte différentes occaſions, où la vertu du bois a éteint des incendies. Quel domage, que je n'aye pas penſé à en faire une proviſion; ce ſerait un objet tres important, pour la compagnie d'aſſurance contre les incendies à Londres.

Mr. Taylor me conduiſit de là à une de ſes terres, que l'on appelle *Capavarna*, il me fit remarquer en paſſant pluſieurs grandes cavités, qui étaient pleines d'eau lorſque j'avais paſſé cinq heures avant et qui alors étaient à ſec, entre-autres un petit lac, qui certainement avait au mâtin près d'un mille de tour et dans lequel il n'y avait pas alors aſſez d'eau pour que les beſtiaux puſſent y boire.

Ce pays ſemble être ſupporté ſur une voute de pierre à chaux: il n'y a point d'eau courante à la ſurface de la terre, mais j'ai vu des rivieres ſouterraines dans pluſieurs cavernes où je ſuis deſcendu; dans quelques endroits la voute s'eſt écroulée, et c'eſt ce qui forme ces baſſins plein d'eau et ces lacs dont j'ai parlé, lorſque ces rivieres ſouterraines ſe trouvent refoulées par la marée: l'eau diſparait enſuite au reflux parceque ces rivieres reprennent leur cours ordinaire. Ce n'eſt qu'à un demi mille de la mer que l'on retrouve le courant: il n'y en a pas la moindre trace ſur la terre depuis Gort où il s'engloutit, excepté dans quelques endroits, où il parait et diſparait ſur le champ. En hyver les eaux augmentant dans ces rivieres elles débordent dans l'intérieur du

pays et forment de grands lacs dans des endroits qui ſont des prairies pendant l'Eté.

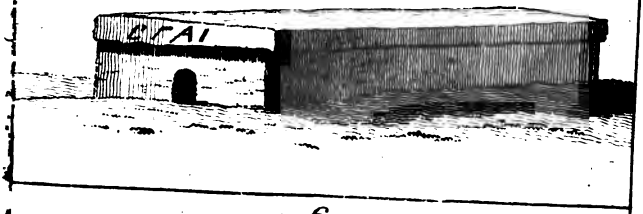
Il ſemblerait que tout ce pays, ait été lavé par les eaux de l'Océan dans quelque grande convulſion et que la terre qui le couvrait, ait été enlevée entièrement. On voit des plaines de ſept à huit milles de long, ſans le moindre veſtige de terre et ſans autre verdure que quelques noiſetiers qui croiſſent dans les intervalles des pierres.

Ces lieux ſauvages et retirés étaient communément ceux que les Druides choiſiſſaient pour leur culte. On y voit deux de leurs autels : c'eſt à dire des pierres énormes de vingt où trente pieds de long, ſur preſque autant de large ſupportées par trois pierres latérales de ſept à huit pieds de haut. Je ſuis monté ſur les deux : il eſt vraiment inconcevable comment ils ont été capables de placer de pareilles roches à une ſi grande diſtance de la terre et ſi ſolidement établies, que je n'imagine pas qu'on put les jetter bas ſans briſer les pierres latérales qui les ſoutiennent.

On a conclu de ce que ces autels ſont communément ſupportés ſur trois pierres latéralles, que les Druides avaient du reſpect pour ce nombre et qu'ils y joignaient quelques idées d'une Trinité, comme les Bramines aux Indes. Je ſuis plus porté à croire, qu'ils n'y attachaient aucune importance et qu'ils plaçaient ces autels ſur trois pierres par ce que l'opération était plus aiſée, que ſur un autre nombre : J'ai vu à huit milles de Dublin, ſur la route de Bray, dans le Vallon de Bannan, *Bannan's Glin*, une pierre pareille ſoutenue par quatre pierres latérales : le général Vallancey donne la repréſentation d'une autre ſoutenue par deux, et d'une troiſieme

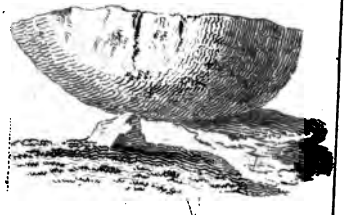
3

Pl. X.



6

9



ſieme ſur ſix. Pour donner une idée de la grandeur de ces pierres, je puis ajouter ici, que ſous celle que j'ai vu près du village de *Cabinteely* dans le vallon de *Bannan*, le pere, la mere, avec une famille de dix enfans, ont vécus pendant des années avec le chien, le chat, la chevre, le cochon et des volailles, et n'ont quittés leur retraite, que parce que, le propriétaire déſirant expoſer le monument au public, leur a bâti, une cabane dans le voiſinage.

La petite vallée de Capavarna préſente au voyageur un contraſte bien frappant avec le deſert de pierre qui l'entoure: La terre y eſt tres fertile et la vue y eſt agréablement frappée par un mélange de cultivation et de bois, au milieu deſquels, on ſe trouve conduit par des chemins aiſés, aux différentes choſes extraordinaires dont j'ai fait mention: j'y ai remarqué ſur une groſſe pierre, une inſcription en honneur de la reſtauration l'Irlande à ſes droits naturels en 1782.

Ce coin de terre, quoique tres peu connu, et tres peu viſité, m'a cependant ſemblé avoir plus de droits à la curioſité du voyageur, que beaucoup d'autres où la mode conduit ſouvent. En m'en retournant ſur le chemin des *plats enlevés*, devèrs la ville *fameuſe d'Ardrahan*, je paſſai auprès d'un *Cromliah* ou grand cercle de pierre: les ſavans ſe ſont fort inquiétés pour ſavoir ce que c'était qu'un *Cromliah:* les uns ont crus que ces cercles avaient été formés autour de la ſépulture d'un chef, où pour motif de religion: je les croirais de même origine que les *raths*, ou grand cercles de terres, et conſtruits comme eux pour ſe défendre. Sur une petite hauteur, la ſeule que l'on voye ſur cette plaine de pierres, en fouillant une

terre

terre qui ſemblait avoir été brulée, on a trouvé une ſtatue hideuſe, que l'on imagine avoir été celle de *Beal*.

La tradition rapporte que *Beal*, (qui eſt un mot qui ſignifie le ſoleil, ou plutôt une qualité du ſoleil) était adoré dans cet endroit : on voit ſur un des côtés une croſſe d'Evêque et de l'autre des clefs, On ſait que le chriſtianiſme fut obligé de conſerver à ſon établiſſement, une grande partie du culte qui l'avait précédé, afin d'accoutumer les peuples à ſes rites. Dans les autres pays de l'Europe, les traces de l'ancienne religion ne ſont pas auſſi marquées qu'elles le ſont dans cette iſle. Ce qui m'a paru appartenir le plus à la religion des Druides dans les dévotions Irlandaiſes ſont les ſaintes fontaines iſolées dans les campagnes. Leur uſage eſt le même par toute l'Irlande, quoique avec des formes plus où moins religieuſes, ſuivant la vénération que les peuples ont pour le ſaint, qui a remplacé le dieu où la nymphe qu'ils y adoraient avant.

Ce pays eſt couvert de vieux chateaux à qui les nouveaux propriétaires ont communément donné leur nom, mais ſi l'on déſire en trouver le chemin, il faut tâcher d'en ſavoir l'ancien nom Irlandais car les payſans ne ſe ſont pas encore donné la peine d'apprendre les modernes, où plutôt ne veulent pas les apprendre, à moins cependant qu'ils ne veuillent du bien au propriétaire. Il n'y a la moindre tourbe dans le pays et les habitans ſont obligés de l'aller chercher de l'autre coté de la baye de Galway ; les bois de la vallée de Capavarna ſont les ſeuls que l'on rencontre : auſſi ce n'eſt pas

ſans

ſans peine que le propriétaire empêche les payſans de couper les arbres pour leur uſage.

La nudité des pauvres près de Galway eſt choquante : n'y aurait il donc aucuns moyens d'ouvrir des branches à l'induſtrie et de leur procurer une éxiſtence moins pénible? leurs huttes n'ont pas l'air d'être faites pour des hommes, et cependant on en voit ſortir des troupes d'enfans bien portans et frais comme la roſe. On peut les voir d'autant mieux, qu'ils ſont ſouvent nuds comme la main et jouent quelques fois devant la cabane ſans autre habits que ceux de la nature.

Ces pauvres gens cependant, réduits à un tel état de miſere, que l'homme qui a connu une autre ſituation ne ſaurait concévoir, ſont humains, bons, patiens et quoique l'avarice puiſſe ſuggérer, ſeraient induſtrieux et laborieux s'ils pouvaient croire que le travail put améliorer leur ſort. Ils ne vivent que de pommes de terre et ils ont pour cette racine (qui leur tient lieu de tout,) un reſpect ſingulier : ils lui attribuent tout ce qui leur arrive. Je demandai un jour à un pauvre payſan qui avait une douzaine de jolis enfans, " comment tous vos compatriotes peuvent ils avoir, un ſi grand " nombre d'enfans et ſurtout ſi bien portans?" *it is the potatoe Sir*, et toujours la *(prate)* pomme de terre.

On rencontre ſouvent des ecolles nombreuſes ſous des hayes, toujours par la même raiſon que j'ai déja indiqué : c'eſt une erreur de croire le payſan de ce pays ſi ignorant, où ſi ſtupide ; la miſere le ſtupéfie il eſt vrai, et le rend indifférent à tout, mais je le declare, c'eſt l'eſpéce d'homme de ce genre, parmi laquelle j'ai vu plus de diſpoſition à faire tout

tout ce qui peut rendre la ſociété heureuſe et floriſſante, ſi l'on ſavait leur inſpirer de l'intérêt pour leur pays.

Je paſſai par Ardfrey, chez Mr. Blake, on a de ſa maiſon une très belle vue de la baye de Galway ; il y avait dans l'intérieur de la maiſon, une vue encore beaucoup plus intéréſſante, mais l'aimable A * * * était trop jolie, pour qu'on put eſpérer l'y retrouver. Preſque tous les habitans de cette partie ſont Catholiques, riches comme pauvres ; ſeulement les riches ſe ſoumettaient autrefois à la forme Anglicane pour pouvoir poſſéder leurs biens en paix et à préſent afin de pouvoir être élu au Parlement. Il y a une trentaine d'années que le propriétaire d'une très belle terre, que l'on appelle *Oranmore*, craignant que quelque couſin ne s'aviza de ſe faire proteſtant pour la lui enlever, s'en fut trouver l'Evêque et offrit de faire ſon abjuration *des ſuperſtitions de l'Egliſe de Rome*. " Quels motifs, mon fils, " lui dit le paſteur," vous " engagent à vous réunir au bercail des fideles, et à aban- " donner la *proſtituée de Babylone ?*" ORANMORE ! dit l'autre, et à toutes les queſtions d'uſage dans pareil cas, il répondait toujours, *Oranmore* ! l'Evêque fit quelques difficultés de l'admettre à prendre (le teſt) la communion, ſur un motif auſſi mondain ; mais il avait offert de ſe ſoumettre à la loi, et c'eſt tout ce qu'elle pouvait éxiger.

Traverſant la belle baye de Galway, je me rendis dans cette ville : elle eſt ſituée entre un grand lac et la mer ſans trop avoir l'avantage de l'un ni de l'autre : la riviere qui ſort du lac, un quart de mille avant de ſe jetter dans la mer coule

comme

comme un torrent, et l'on n'a pas pris la peine de faire un canal de communication, et le port eſt hors de la ville.

On eſt d'abord ſurpris en entrant dans Galway de voir la diſpoſition des rues, et ſurtout la ſituation des maiſons qui eſt entièrement différente que dans les autres villes Irlandaiſes. Elles ont preſque toutes, le pignon ſur la rue et une porte Cochere, comme les vieilles villes du Continent. Elle fut, dit-on, bâtie par les Eſpagnols à qui elle appartint* ; Il eſt encore poſſible de ſuivre la régularité du plan, quoiqu'il ſoit bien défiguré à préſent, on rappporte auſſi que ce furent treize familles dont les noms ſont encore très communs, qui en jetterent les fondations, et la tradition rapporte, que pendant qu'une bonne Dame du nom de *Joyce* regardait les maçons qui bâtiſſaient à ſes dépens le pont de Galway, un aigle laiſſa tomber une chaine d'or dans ſon giron et lui mit une couronne ſur la tête. La famille des *Joyce* conſerve toujours la chaine d'or, à ce qu'on m'a dit. Les peuples ont toujours aimé les fables ; ſi Galway fut devenue une Rome, celle-cy aurait ſans doute pris crédit.

Cette ville faiſait autrefois un grand commerce, il a beaucoup tombé dans ces derniers temps ; il ſerait néceſſaire à préſent qu'on y encourageat l'induſtrie, et qu'on prit des

* Je rapporte ceci comme on me l'a donné : l'époque à laquelle les Eſpagnols étaient maitres d'une partie de l'Irlande, eſt bien confuſe dans l'hiſtoire. Toutes les côtes de l'Oueſt cependant, depuis Galway, juſqu'à Bantry, ſe rappellent encore d'eux et les noms de quelques endroits ſont Eſpagnols comme *Valentia, &c. &c.*

moyens pour faire travailler les mendians, et empêcher les fous de courir dans les rues. Un marchand de vin m'a donné cette raiſon du peu d'activité du commerce dans cette ville, et m'a vraiment dit de bonne foi, " avant que la France " ſut préparer le vin, c'était à Galway qu'on le faiſait;" " comment," lui répondis-je, " je n'imaginais pas que vous " euſſiez jamais eu de vignes à Galway ?" " oh ! non," me répondit il, " mais en France, le vin était tout ſimplement le " jus du raiſin, et on nous l'apportait à Galway, pour le " rendre *buvable*; malheureuſement les marchands de Bour- " deaux *le préparent auſſi bien que nous*, et cela nous a coupé " les bras."

On eſt fort peu accoutumé à voir d'étrangers dans ce pays, et l'on me fit l'amitié de me prendre pour un *Creſus*. Les gens avaient un telle envie de me faire payer *les frais de la guerre* que j'aurais eu bien de la peine à me loger, ſi Mr. Anthony Lynch, à qui j'étais recommandé, n'avait eu la complaiſance de m'offrir un lit dans ſa maiſon.

Lough Carrib, qui ſe décharge à Galway, peut avoir trente milles de long, et je ſuis bien convaincu, qu'avec une où deux ecluſes on pourrait faire remonter les bateaux du port dans la riviere. Ce lac n'eſt encore formé, que par les pierres énormes qui ſe ſont accumulées près de l'embouchure de la riviere, et par des tourbes à l'endroit où elle en ſort. Il parait qu'il y avait autrefois un canal qui faiſait le tour des anciennes murailles, et ſe jettait dans la baye; il eſt comblé depuis longtemps, et l'on a bâti deſſus; puiſqu'on ne veut pas faire à préſent les frais d'un ouvrage pareil, on devrait aumoins

au moins profiter des eaux de la riviere au deſſus de la ville, pour avoir un ruiſſeau d'eau courante dans toutes les rues : il y a peu d'endroits où une telle précaution fut plus néceſſaire : je croirais auſſi aſſez à-propos d'abbattre les vieilles murailles qui ne ſervent plus à rien, et qui ſont ruinées preſque partout ; ſi l'on bâtiſſait auſſi des quais le long de la mer et de la riviere, ce ſerait un grand embelliſſement.

Les boutiques ici ſont ouvertes le dimanche à-peu-près comme les autres jours, ſurtout celles où l'on vend du *Whiſky* qui le ſont peutêtre davantage ; cependant tout le monde va à l'Egliſe, l'un après l'autre. Il eſt communément d'uſage pour les marchands d'avoir la fenêtre de leur boutique à demie fermée, mais la porte eſt ouverte comme à l'ordinaire.

Il y a differens clubs où l'on va lire les papiers, un entre-autres, *l'amicable Society*, où il faut être abonné pour pouvoir être admis, mais tout le monde peut aller au *Mercantile Coffee-Houſe*.

Le principal Eccleſiaſtique s'appelle ici, *Warden*, le Gardien : il a autant de pouvoir que les Evêques ailleurs, c'eſt un privilége que le Pape accorda autrefois au Chapitre en lui permettant de l'élire parmi les Chanoines. Les proteſtans ont ſuivi la même méthode depuis la réformation : tout le monde ici eſt Catholique, et il eſt fort heureux qu'il y ait beaucoup de Miniſtres Anglicans, car ſans cela il n'y aurait perſonne de la religion dominante.

Les jeunes gens Irlandais vont chercher fortune au loin et s'accrochent ſouvent à de vieilles veuves riches, dont ils ſavent ſe faire amouracher avec beaucoup d'addreſſe, en

dépit de freres, ſœurs, enfans, et même petits enfans ; les jeunes perſonnes n'ayant pas le moyen de courir le monde, ſemblent s'être donné un rendez-vous général à Galway. Elles arrivent pendant l'été de tous les coins de la province de Connaught, ſous prétexte de ſe baigner dans la mer ; mais ſi j'oſais, je dirais que c'eſt pour des projets qui leur tiennent beaucoup plus à cœur.

Il y a peu de pays où l'on puiſſe voir plus de jolies brunettes, et tout ſemble conſpirer avec elles pour les faire réuſſir dans leur projet *humain*. Les marchandes de mode leur font crédit et leur fourniſſent des rubans et tous les affiquets néceſſaires ſans leur demander rien : elles réſervent le payement de la dette pour le lendemain de la nôce ; alors le pauvre mari eſt dans la même ſituation que ces nations battues, que leur vainqueurs forcent, pour avoir la paix, de payer les bombes et les boulets qui ont ſervis à les aſſommer.

Il y a des aſſemblées publiques preſque tous les jours à un prix tres modéré, tantôt c'eſt habillé, demi-habillé, et deſhabillé, et on les appelle ſuivant ces cas, Aſſemblée, Drum, ou Promenade. Le prix de l'entrée de la ſalle varie en conſéquence des noms qu'elle a ce jour là, mais c'eſt toujours la même. Il y regne la plus grande gaité et un air d'aiſance qui charme ; en un mot, l'eſprit de coquetterie des belles de Galway, ſerait en état d'en apprendre à nos dames Françaiſes. On doit bien s'attendre que ce concours de jolies perſonnes doit attirer un bon nombre de jeunes gens, qui la plupart ne penſent d'abord qu'à s'amuſer et s'en retournent ſouvent

ſouvent, avec une *chere côte de plus.* Il y a dans la ville, un certain *ci-divant* Prêtre Catholique, qui n'ayant pour vivre que les quarante livres Sterling, que la loi accorde aux Prêtres qui embraſſent la Religion Anglicane, augmente ſon revenu en faiſant des mariages à *l'Ecoſſaiſe.*

Le matin, les jeunes perſonnes, chargées cinq ou ſix ſur un *Car*, les jambes pendantes, s'en vont rafraichir leurs appas dans la mer, à deux milles de la vil'e; le ſoir lorſqu'il n'y a pas d'aſſemblée, elles vont de boutiques en boutiques, marchandant, riant et cauſant avec leurs amis, qui ſe trouvent ſur le chemin. Le ſéjour de Galway doit être pendant trois mois de l'été pour bien des jeunes gens, un véritable pays de Cocagne, auſſi l'on m'a conté Qu'-

Un jour devant nombreuſe compagnie,
Certain mari vantait le temps heureux
De ſa jeuneſſe; " alors, j'étais digne d'envie,
Diſait il, " bon vivant, ſémillant et joyeux,
" Les Dames m'adoraient, auſſi j'ai dans ma vie,
" Fait plus de cent Cocus" ... lors avec modeſtie,
Sa femme d'un ton doux, répartit au chrétien,
" Mon cher Epoux, qui dit trop, ne dit rien:
" Moi je n'en n'ai fait qu'un, mais certes il l'eſt bien."

Il y a cependant des demoiſelles qui ſans s'en appercevoir vieilliſſent dans cette bonne ville, et qui s'en vont *boutiquant*, danſant et ſe baignant dans la mer, juſqu'à l'age de raiſon de cinquante ans et plus: mais je ſuis bien ſûr qu'elles n'auraient

n'auraient pu paſſer leur temps plus agréablement dans aucun pays.

Le voiſinage de Galway, eſt le plus aride et le plus caillouteux de l'Irlande, quoique la pierre à l'Eſt de la riviere étant pierre à chaux, les morceaux que l'on a réuſſi à nettoyer, ſont aſſez fertiles. C'eſt une remarque aſſez ſinguliere et que j'ai fait ſouvent: plus le pays eſt laid, plus les femmes ſont jolies et tentantes; elles ſont charmantes ici; *Conomara*, que l'on dit le pays le plus abominable de la nature, doit être habité par des Anges. Sur cette belle refléxion, ayant déja penſé à l'aller viſiter je confirmai ma ma réſolution.

Il eſt fort extraordinaire que ce vaſte pays, qui forme une partie du Comté de Galway et qui n'eſt pas à quinze milles de la ville, y eſt beaucoup moins connu que des iſles dans l'Océan pacifique. Entre les perſonnes auxquelles j'ai demandé des informations, les unes m'ont répondu vaguement, d'autres m'ont fort engagé à ne pas aller viſiter ce pays barbare, dans lequel diſaient elles, je ne trouverais même pas une pierre ſeche pour m'aſſeoir et où les habitans en très petit nombre étaient auſſi ſauvages que les Iroquois. Plus on en diſait et plus je ſentais s'augmenter le déſir de connaitre ce pays ſi redoutable. Les gens à Galway en étaient autrefois ſi éffrayés, qu'ils avaient gravés ſur la porte qui y conduiſait; *Oh! God! deliver us of the ferocious O'Flaharty's*, et de plus ils avaient décrétés quetout homme du nom d'OFlaharty, qui paſſerait la nuit dans la ville, ſerait puni de mort.

M'armant

M'armant donc de courage je paſſai ſur le terrain même où était cette porte et après quatorze ou quinze milles je fus me préſenter à *Lemon's Field*, chez Sir John O'Flaharty, en qui je fus loin de rien trouver de féroce: j'en reçus au contraire un accueil charmant: le pays depuis Galway, ſe nomme *Eyre Connaught*, mais n'eſt pas encore Conomara. Dans bien des endroits il eſt aſſez bien cultivé et quoique peu viſité il n'a rien d'effrayant. La vue du lac Carrib a quelque choſe de majeſtueux que l'on ne ſaurait s'empêcher d'admirer; il eſt couvert d'iſles, dont le grand nombre eſt cultivé. Si on demande leur nombre, on eſt sûr que l'on répondra 365, une pour chaque jour de l'année: j'ai vu trois lacs en Irlande qui en avaient la même quantité, ou plutôt, c'eſt pour s'éviter la peine de compter, que les payſans donnent ce nombre plutôt qu'un autre.

Quoique ce mélange d'eau et de terre flatte la vue, il rappelle auſſi à un etranger les inondations de quelques grandes rivieres et cette idée en diminue la beauté. Rien au monde ne pourrait me faire croire que ces lacs devraient exiſter et je ſuis bien convaincu que lorſque l'induſtrie aura fait quelques progrès de plus, on les verra diſparaitre les uns après les autres.

On voit quelques curioſités dans ce voiſinage: la pierre eſt ici de la même eſpéce qu'auprès de l'Abbaye de Killmacduagh et comme dans cet endroit, on y voit des rivieres ſouterraines qui paraiſſent et diſparaiſſent ſouvent: ce n'eſt cependant que par intervalle et on en peut toujours ſuivre le cours: on a profité dans un endroit, de la voute naturelle pour faire paſſer le chemin deſſus: dans un autre, on avait

bâti

bâti, dans l'ancien temps, un chateau tres conſidérable; il fit, dit-on, une forte réſiſtance contre les ſoldats de Cromwell, qui ne voulant pas perdre plus de temps après, commençaient déja à ſe retirer, lorſque le pauvre Gouverneur, glorieux de cette retraite, parut à une fenêtre: on lui lâcha un coup de fuſil et le chateau ſe rendit tout-de-ſuite après ſa mort.

Ces pays de Conomara et d'Eyre Connaught ſont preſque entiérement ſéparés du reſte de l'Irlande par deux grands lacs, *Lough Carrib* et *Lough Maſk:* ils ont entre eux, près de ſoixante milles de long. L'Intervalle montagneux qui les ſépare, (qui peutêtre de trois mille) et le pont de Galway, ſont les deux ſeuls points par où on puiſſe y arriver par terre. Les armées n'ont jamais pénétré dans l'intérieur du pays, qui a de tout temps été l'aſyle des déſerteurs et des contrebandiers: il eſt, même à préſent, de pauvres payſans qui deſcendent de leurs montagnes, vont s'engager de l'autre côté des lacs et lorſqu'on les a vêtu et payés, un beau matin ils repaſſent l'eau et l'on n'entend plus parler d'eux.

Lough Carib a neuf à dix milles de large; il y a un bateau public vis-à vis d'une petite ville appellée Conne; on y voit une caverne profonde dans laquelle les eaux du lac s'engloutiſſent en partie. Le ſeul commerce qui y faſſe quelques fois paraitre des bateaux, ſemblera bien frivole, c'eſt celui de la tourbe, qui ſouvent ſert à couvrir des barriques d'eau de vie, ou de vins de France, que les Bateliers tirent du Conomara, où jamais commis de la Douane n'oſa approcher.

Bien des Pairs Irlandais prennent leur titre de ces grandes pieces d'eau, auſſi bien que des rivieres; ainſi, l'on m'a dit, qu'il

qu'il y avait en Irlande, Lord *Carrib*, Lord *Neagh*, Lord *Earn*, &c. Une des perſonnes les plus reſpectables chez qui j'ai été, prenait ſon titre du *Shannon*, un autre de la baye de *Kinmare*, un troiſieme de la baye de *Glandore*: quelques fois c'eſt d'une haute montagne dont la vue les a frappé : j'ai entendu parler d'un homme qui voulut prendre pour titre dans ſes lettres patentes *Lord Peloponeſe*, *Earl of Greece*. Puiſque quelque choſe de grand, flatte tant leur amour-propre, pourquoi perſonne n'a-t-il encore eu l'dée de ſe faire appeller *Lord Atlantique* . . . . *Lady Océan* ſurtout, me charmerait l'oreille ! Pirron a fait prendre à ſon Poëte le ſurnom de *Monſieur* de *l'Empyrée*, c'était lui donner le nom du ſeul domaine que l'on puiſſe dire appartenir aux amans affamés des muſes. Pourquoi, les lords Anglais et Irlandais n'en feraient-ils pas autant et s'ils ne voulaient pas conſerver leur noms de famille, pourquoi au moins, ne s'appelleraient ils pas de celui d'une propriété quelconque.

Je remarquai dans quelques endroits de ce pays, des piles de pierres et je ne pouvais trop concevoir quel en pouvait être l'uſage. L'on m'informa que c'était une eſpéce d'hommage que l'on rendait aux morts ; lorſque le convoi paſſe devant cet endroit, on le fait arrêter et il ne recommence ſa marche que lorſque la pile a été érigée en honneur du défunt : je crois que l'on ne rend cet eſpéce d'hommage, qu'aux gens qui étaient aimés dans le pays et que l'on regrette.

Ces piles de pierre ſe nomment *Carn* en Irlandais et plus hautes elles ſont, plus c'eſt honorable pour le défunt. *Ni curſadh me leach ar do Carn*, c'eſt a dire, je ne jetterai pas

une pierre ſur votre tombeau, eſt un terme de mécontentement parmi les habitans de ce pays, preſqu'auſſi grand que ſi dans un autre, une tendre épouſe diſait à ſon cher mari, qu'elle eſpere danſer la courante ſur le ſien.

Il y a auſſi une ſainte fontaine; celle-cy a quelque choſe de particulier: il y a deux endroits où l'eau paraît, l'un ſert à l'uſage ordinaire de la vie: les pénitens ſeuls, boivent de l'autre et s'en frottent les yeux.. C'eſt un ruiſſeau ſouterrain, tel que celui dont j'ai déja parlé, quoique beaucoup moins conſidérable. Lorſque les bonnes gens ont récité leurs prieres, ils pendent quelques hâillons ſur les ronces qui croiſſent autour et pour rien au monde ils ne voudraient les ôter. Je ne ſais quelle eſt l'idée qu'ils y attachent: la pénitence ne ſe fait point ſur les genoux, mais ſeulement pieds nuds: il fallait qu'il y eut autrefois une chapelle où l'on diſait la meſſe, à moins que ce ne fut en plein air, car l'Autel éxiſte encore et il ne ſemble pas qu'il y ait jamais eu de bâtimens.

Auchterard eſt le dernier village *D'Eyre Connaught*, on y trouve une fontaine d'eau minérale et une chûte d'eau qui y attirent ſouvent du monde de Galway: de cet endroit, la vue du lac et de ſes iſles nombreuſes eſt bien faite pour attirer les curieux; il y a auſſi un corps aſſez conſidérable de Caſernes à quelque diſtance; il eſt ſitué ſur un bras d'une des rivieres ſouterraines dont j'ai parlé, et il ſert d'hopital aux troupes engarniſon à Galway.

CONO-

CONOMARA—*MANNER OF BAKING WITH LEAVEN*,

RÊVERIES ANTI-DILUVIENNES.

JE réſolus de commencer enfin la tournée du redoutable Conomara : à peine, fus-je hors du village d'Auchterard, que les chevaux, que Sir John avait eu la complaiſance de me fournir, commencerent à ſe défendre . . . ils ne paraiſſaient pas ſe ſoucier de faire cette promenade, ils ſautaient et s'écartaient dans les bruyeres : celui même que je montais, ſe coucha par terre : il ne ſe releva qu'avec beaucoup de peine et ce ne fut pas ſans difficulté que je parvins à le faire marcher. L'ane de Balaâm ne fit pas plus de cérémonie à ſon maitre, pour le porter chez les Iſraélites : il ne manquait à mon pauvre cheval, que de parler : voyant cependant que c'était une choſe réſolue il s'y détermina et j'entrai dans le Conomara.

Ce pays eſt certainement très extraordinaire, il eſt preſqu'inculte, et couvert de hautes montagnes et de lacs. Dans quelques endroits cependant, on apperçoit une herbe verte qui donne lieu de croire, qu'il ne ſerait pas incapable de culture ; ce pays qui a plus de ſoixante milles d'étendue, ſur quarante de large appartient preſqu'en entier au Colonel Martin : c'eſt une terre très conſidérable et qui malgré ſon apparence ſauvage

ſauvage ne laiſſe pas de lui rapporter dix à douze mille livres ſterlings par an : il eſt sûr, que ce n'eſt qu'à peine quatre ſous par acres.

Il avait, il y a quelques années, un valet de chambre français aſſez intelligent à qui il donna des terres à cultiver et lui bâtit même une maiſon ; cet homme réuſſit réellement à cultiver un aſſez grand eſpace de terrain près de la maiſon, que l'on voit encore et qui récrèe la vue au milieu de ces déſerts : mais ſe trouvant ſeul et trop ſéparé de la ſociété, il s'ennuya de ſa ſituation et diſparut.

Je me rendis bien vîte à Ballinahinch, chez le Colonel Martin, qui, pour un homme de ſa fortune, a choiſi au milieu d'un pays bien ſauvage, une retraite qui ne l'eſt pas moins ; ſa maiſon fut bâtie par ſon pere pour ſervir d'auberge et la ville la plus près eſt Galway, qui eſt à trente cinq milles ; l'on eſt obligé d'y envoyer pour toutes les proviſions, même pour le pain dont on manque ſouvent par le défaut de *Barm*, ou l'écume de la bierre, qui ſert de levain.

Il eſt fort ſingulier que dans la grande Brétagne et l'Irlande, on ne ſache pas faire de pain comme on le fait en France où en Allemagne et qu'il faille toujours, qu'on envoie chercher de l'écume de bierre chez le Braſſeur : dans les pays réculés, c'eſt preſque impoſſible et cela force à ſe paſſer de pain. Je n'aurais jamais imaginé que faire du pain fut quelque choſe de ſi difficile. Nos bonnes femmes ſur le continent le font avec la plus grande facilité. Toute l'opération conſiſte à laiſſer aigrir quelque peu de pâte fermentée

tée et à la mêler avec la farine nouvelle dont on veut faire du pain, ayant l'attention de n'en mettre que la juſte quantité, crainte de rendre le pain aigre. Je ſuis bien sûr que l'expérience de huit jours apprendrait à faire cette opération comme elle doit l'être, mais Meſſieurs les *Grands Bretons* ſont peu diſpoſés à changer leur maniere.

Comme mon intention eſt de tacher de rendre cet ouvrage auſſi utile qu'il eſt en mon pouvoir, je me ſuis occupé de cet objet : l'on pourra voir plus bas les détails les plus minutieux, de la maniere dont les peuples du continent font uſage, pour faire le levain et l'employer.

Ce paſſage eſt tiré de je ne ſais quel auteur : il m'a été envoyé de Londres par un de mes amis, que j'avais chargé de s'informer en Allemagne, de la maniere dont nos payſans font le pain. Il me l'a envoyé en Français, mais penſant à le rendre plus utile, je l'ai traduit en Anglais ; il ſe pourrait qu'il y eut quelque gallicisme : pourvu qu'on me comprenne, c'eſt tout ce que je demande. Ceux qui ſavent comment on fait le pain, ou qui ne veulent pas le ſavoir, ce qui revient parfaitement au même, feront tout auſſi bien de paſſer entièrement ce qui eſt en Anglais, quoique cependant, je penſe que c'eſt une pièce d'un ſtyle rare.

Manner of baking with leaven.

They give the name of leaven to a quantity of dough put into fermentation, occaſioned by the addition of ſome of the old dough preſerved from the precedent kneading.

The

The manner of getting it good, is to mix (the day before one intends to bake, and before going to bed) a little of the old dough before mentioned, with a third of of the flour intended to make bread : the whole is to be mixed and diluted with cold water : this forms a firm and compact dough, which ought to be left all night in a corner of the trough, covered with a proportion of flour, raiſed in rolls and preſſed hard to give it more ſolidity and to prevent the leaven from extending itſelf out of its limits. The day after, at about ſix in the morning, it is fit to be uſed ; with cold water it takes commonly ſeven or eight hours to be ready, with warm water about three, but the dough is always ſoft.

If found that on the following day, the leaven was paſſed, that is, already turned ſour, as may happen in the great heat of ſummer, or when a ſtorm has taken place during the night ; it is ſufficient then to renew and to refreſh it, by adding to it half of its weight in new flour and cold water : three hours after, it is fit to be uſed.

When the leaven is thus prepared, they begin by putting it entire without breaking it, with a proportion of water and it ought to be diluted very quickly and very exactly, to prevent any lumps from remaining ; when it is ſufficiently diluted, they add to it the remainder of the water, which ought to be cold in ſummer, and tepid or warm on the contrary in winter, to counteract the effects of the hands in the two ſeaſons, and to produce an oppoſite one. They then mix all the flour deſtined to be employed with that leaven, and aſſemble the whole in a lump which they work with the hands, carrying it from left to right, heaving it up, cutting and dividing it with the open hands, nipping and pulling the dough

dough with the fingers folded and the thumbs ſtretched out: that is what is called thrilling; they work it up ſeveral times in the ſame manner, ſcraping the trough every time; they introduce afterwards in the lump the dough that has been detached from it with a little water and carrys it, in the ſame manner on the other ſide; that is what is called *contre fraſer*, or thrilling in the oppoſite way. The kneading is ended by making a hollow place in the dough and pouring water in it: this labour ſerves to confound and divide the coarſeſt part of the flour, and by the continued, quick and ſpeedy motion, forms new air, which renders the dough more viſcous, more equal, longer, and lighter, and it produces a bread better taſted and whiter; this third labour is called *Baſſinage* or fomentation. To add yet to the perfection which the fomentation gives to the dough, they ſtrike it with the hands, preſſing it by the ſides and folding it up on itſelf, extending and cutting it with the hands cloſed, and letting it fall with effort.

The dough being thus ſufficiently worked out, is taken from the trough and divided into ſuch parts as are judged proper, cutting and ſtriking it ſtill, and placing it in a lump near the oven, where it muſt remain half an hour in winter, to enable it to preſerve its warmth and to ferment; it muſt be turned and divided on the contrary, when the weather is hot.

The effect of fomentation is to divide and to attenuate the new dough, to introduce in it a good deal of air, which as it cannot diſengage itſelf entirely, being prevented by its viſcoſity and conſiſtency, forms in it eyes, or little concavities, raiſes it up, widens and ſwells it: it is for that reaſon, that this portion of flour kneaded with the old dough, which determines all its effects, has obtained the name of leaven or *levain* from the French *lever*, to raiſe.

This

This operation requires a certain degree of heat to be made ſlowly and gradually: it is eſſential to accelerate or to ſtop the fermentation, according to the ſeaſon of the year, to make it produce its effects about in the ſame time ſummer or winter; for that purpoſe the dough ought to be put in baſkets covered, with linen or flannel, in a warm or cold place, according to the ſeaſon; fire muſt be put in the oven, as the neceſſary time to heat it, is much about that required for the fermentation to come to its point, or for the bread to have taken what is called, its due preparation.

I am ſure, this is an eloquent piece, filled with fine hard words, which I have got with hard labour in the dictionary. I could have delivered this fine method, as a phyſician does his pills, perhaps alſo, ſome people will think me a fool not to have done it; every body has his way of ſeeing things: as for me, had I diſcovered a marvellous receipt to cure the plague, the ague, and even the Miniſterial or Antiminiſterial fever, I would think it my duty, to give it to the public as generouſly.

I perceive after all, that I have no great difficulty in writing Engliſh. I regret now, that my promenade is in French, but ſince I have begun I muſt continue, and come back to the wild Conorama, where I think this diſſertation is placed with more propriety than at London, where likely *John Bull*, would have ſcorned and d——d my labour.

'Je n'ai de ma vie été dans la maiſon d'un homme riche qui parut ſe ſoucier ſi peu des choſes de ce monde que le colonel Martin. [redacted] c'eſt un homme qui a les meilleures

meilleures intentions : il n'a rien plus à cœur, que l'amélioration du pays qui lui appartient. Malheureuſement quelques avanturiers ont abuſé de ſa bonne foi et en ont tiré des ſommes aſſez conſidérables ſous le prétexte de chercher des mines, ou de faire des défrichemens et enſuite l'ont abandonné.

La fortune d'un particulier, ne ſaurait ſuffire pour peupler et cultiver un territoire auſſi étendu que le *Conomara* ; ſi le gouvernement faiſait un arrangement avec le propriétaire et bâtiſſait des cabanes pour ſoixante mille habitans, en leur fourniſſant des inſtrumens de labourage, du terrain pour rien, du grain pour enſemencer, et des vivres pour les deux premieres années ; je ſuis bien convaincu qu'ils ſeraient en état de ſe maintenir la troiſieme.

Le ſeul bon plan que puiſſe ſuivre le propriétaire, eſt celui que le Colonel Martin a adopté dernierement, il donne aſyle ſur ſa terre aux malheureuſes victimes que la fureur a obligé de quitter le nord de l'Irlande. J'y ai vu nombre de familles qui avaient été obligées de quitter leur pays, et qui y avaient formées des établiſſemens : il leur donne des terres pour rien pendant un certain nombre d'années et enſuite il les leur loue, à un prix extrêmement modéré.

La maniere dont ces malheureux ont été chaſſés de leur pays eſt bien cruelle : ils recevaient une carte point ſignée conçue en ces termes. Pierre, Jacques &c. vous avez tant de jours pour vendre vos effets, *and to go to Connaught or to hell, for here you muſt not dwell.* J'expliquerai, lorſque je ſerai ſur les lieux, le ſujet de ces querelles politiques et religieuſes. Je me contenterai de dire ici que ceux qui ne

ſe ſont pas ſoumis à ces ordres barbares de leurs antagoniſtes, ont ſouvent été maſſacrés, ou ont eu leur maiſons brulées.

J'ai vu pluſieurs de ces établiſſemens qui ſemblaient être dans un état de proſperité que l'on ne pouvait gueres attendre de ce terrain. Si un propriétaire mettait tous les ans de côté, de quoi bâtir douze où quinze cabanes, et acheter autant de vaches, il lui ſerait aiſé d'attirer beaucoup de cultivateurs. On avait bien penſé à cela, mais il faut que des offres avantageuſes ſéduiſent le laboureur, pour l'engager à venir s'établir dans un coin de terre ſéparé de la ſociété, couvert de tourbes, et tellement noyé d'eau que du ſommet de la montagne Leitrig où je montai, il reſſemble à une mer ſemée de hautes montagnes et de langues de terre, tant les lacs ſont communs et rapprochés les uns des autres.

Le Colonel avait commencé à bâtir une maiſon ſuperbe ſur les bords d'un joli petit lac au pied de cette montagne, mais lorſque les fondations ont été hors de terre, il a vu que ce ſerait ſi couteux qu'il l'a abandonné pour le préſent du moins. Un palais, il eſt ſur, aurait l'air bien extraordinaire au milieu de ces tourbes, mais je ne doute pas, qu'il n'y fit du bien en engageant à les cultiver.

Dans quelques endroits près des lacs, on voit de petits bois et quelque peu de verdure qui recrèent la vue ; il eſt évident qu'avec un peu de ſoin, il pourrait y en avoir bien davantage. Il ne faut pas croire que le peu d'habitans qui demeurent dans ce pays, ſoyent plus méchans, où plus pauvres qu'ailleurs, (l'obſervation que j'ai faite ſur les pays riches et pauvres peut s'appliquer ici) ils ſemblent mieux

vêtus

vêtus qu'auprès de la Capitale. Il eſt fort aiſé d'appeller les gens ſauvages, de s'en moquer et de rire de leur miſere. Voulez vous, bonnes gens, que je vous diſe où j'ai réellement trouvé des hommes ſauvages et barbares ... c'eſt à Paris, à Londres, à Dublin, à Edimbourg, dans toutes les grandes villes enfin. Quel animal dans l'univers, eſt plus farouche et plus cruel que ces hommes qui, fiers de leur richeſſes mal acquiſes, traitent avec mépris tout ce qui n'eſt pas comme eux couvert d'or : qui inſultent au génie et au mérite indigent ; qui loin d'aider un ami plus honnête qu'eux, le voyent froidement ſe ruiner, faute de vouloir faire banqueroute ainſi qu'ils ont fait eux-mêmes et ſont les premiers à le faire languir en priſon pour une dette dont le rembourſement ne leur ſerait pas d'un grand avantage, et qu'ils ſcavent ne pouvoir leur être fait.

Me voilà plus calme à préſent, j'entre en colère, en ecrivant comme en parlant, et dans l'un et l'autre cas, elle eſt bientôt paſſée. Oui ! c'eſt vrai, il y a des ſauvages et des barbares dans toutes les ſociétés d'hommes, mais auſſi il y a des ames précieuſes, qui ne penſent qu'au bonheur de leurs ſemblables, et le plaiſir d'en rencontrer une, fait oublier entièrement la vue déteſtable de ceux, qui comme les diables ne ſont heureux qu'en faiſant du mal. C'eſt aſſez, revenons au Connemara.

Les bayes ſures et profondes dont le pays eſt coupé, auſſi bien que la liberté du débarquement ſans crainte des commis, engagent un certain nombre de gens à venir s'établir ſur les côtes *for the ſmuggling buſineſs*, comme on l'appelle tout ouvertement

vertement, ainſi qu'un autre métier. Je ſuis entré dans pluſieurs *cabanes* et y ai demandé tout ſimplement de l'eau de vie et du *Claret*, ſans qu'on parut très ſurpris de ma demande : une bonne femme, entre-autres me dit après un moment, " il " n'y en a pas à préſent dans la maiſon, mais mon Mari " eſt en mer, et ſi vous revenez dans un mois, vous en au- " rez tant que vous voudrez."

Quoique les côtes ſoient à-peu-près de la même nature que le reſte du pays ; elles ſont cependant paſſablement habitées par la raiſon de leur *commerce :* elles ſont auſſi plus ſeches, et communément couvertes de groſſes pierres, dont les habitans cultivent avec aſſez de ſoin les intervalles.

Dans tout pays, les hommes ſont toujours diſpoſés à profiter du malheur de leurs ſemblables ; le naufrage des vaiſſeaux ſurtout, excite extrêmement l'avidité des gens du commun ; c'eſt avec des peines infinies que la loi parvient à garantir les vaiſſeaux d'être pillés, et ſouvent même ce qui reſte de l'équipage à être mis à mort, s'il parait vouloir s'y oppoſer. Pour prévenir ce malheur, le gouvernement a donné à tout propriétaire qui arrache un vaiſſeau au pillage, certains droits pour le dédommager de ſes frais: ce droit ſe nommer *Salvage.* Pendant que j'étais en Conomara, un vaiſſeau fit malheureuſement naufrage ſur le terrain d'un propriétaire qui était abſent ; les gens du pays ne tarderent pas à l'aborder et à piller : le Capitaine du vaiſſeau, qui était à bord, envoya prier le Colonel Martin de venir à ſon ſecours, et effectivement il lui envoya quelques uns de ſes métayers avec des armes, qui remirent l'ordre et diſperſerent les pillards.

Ce

Ce pays peut s'appeller les bornes de l'ocean du côté de l'Eſt: il n'y a pas une ſeule iſle, depuis ces côtes juſqu'à l'Amérique; on ſuit cependant au fond de la mer, un banc conſidérable, où plutôt des montagnes dans la direction de celles de ce pays, juſqu'a l'iſle de *Terre Neuve* et c'eſt ſur ce banc, que ſe fait la pêche de la morue.

Les anciens Auteurs Grecs, Platon particulierement, nous ont rapportés la tradition de l'ancien monde: ils prétendent qu'une iſle immenſe, ou plutôt un vaſte Continent, a été englouti dans la mer, à l'Oueſt de l'Europe. Il eſt plus que probable, que les habitans du Conomara, n'ont jamais entendu parler de Platon, ni des Grecs; cependant c'eſt auſſi leur ancienne tradition. *Notre pays reparaitra un jour*, diſent les vieillards aux jeunes gens, en les menant un certain jour de l'année ſur une montagne et leur montrant la mer; les pêcheurs des côtes auſſi, prétendent voir des villes et des villages au fond de la mer. Les déſcriptions qu'ils font de ce pays imaginaire, ſont auſſi emphâtiques et éxagérées, que celles de la Terre Promiſe; le lait coule dans des ruiſſeaux et le vin dans d'autres: ceci certainement n'eſt pas de leur invention, car ils auraient ſans doute fait couler quelques parts, des ruiſſeaux de *whiſky* et de *porter*.

Ils ne peuvent point fixer l'époque, à laquelle leur pays comme ils l'appellent, fut englouti dans les vagues; mais ils paraiſſent convaincus que ce malheur eſt arrivé dans les temps anciens; ils croyent ſeulement, que ce furent quelques Magiciens ennemis qui opérèrent ſa deſtruction et qu'un temps viendra

viendra où leur pays ſortira du ſein de la mer, auſſi floriſſant qu'il l'était, avant que les vagues ne l'euſſent ſubmergé.

Ces opinions ſingulieres peuvent induire à faire quelque refléxions ſur la ſituation de l'Irlande, et ſur différentes productions que l'on y a trouvé, dont on ne voit aucunes traces ſur le continent de l'Europe. L'Irlande ſemble être un vaſte rocher ſitué au milieu de la mer. Contraire aux autres pays, dont les côtes s'élevent graduellement vers le milieu; les côtes ici, ſont, à l'oueſt particulierement, toujours le point le plus élevé; les grandes rivieres ne prennent point leur ſource dans l'intérieur de l'iſle, mais ſur la côte à quelques milles de la mer. Ainſi le Shannon s'éleve près de Sligo, la riviere Derg près de Ballyſhannon, &c. &c. Tout ſemble annoncer qu'un vaſte territoire établi ſur des baſes moins ſolides, s'en eſt détaché et s'eſt engoufré dans le ſein de la mer.

Cette idée peut paraitre ridicule, mais aprés la deſcription que j'ai faite du pays près de Galway, qui ſerait étonné d'entendre dire un jour, que toute cette partie des Comtés de Clare et Galway a diſparue tout à coup, et que là où n'a gueres, il y avait des rochers ſauvages ſupportés ſur une voute, les vagues de la mer flottent à préſent. Je ſuis même convaincu que ce malheur lui ſerait ſans doute arrivé il y a longtemps, ſans la ceinture de hautes montagnes qui l'entoure du côté de la mer et le défend de ſes attaques. Cette même chaine de *montagnes* auſſi, dont on peut ſuivre la trace au fond de la mer juſqu'en Amérique, ne ſemble-t-elle pas annoncer,

noncer, que cette île faiſait partie d'un grand continent, qui même, était peutêtre joint avec le nouveau monde.

Aucune tradition quelconque, n'a jamais fait mention, de l'animal monſtrueux qui portait, ces cornes énormes que l'on trouve ſouvent dans les moraſſes. Eh! certes, ce devait être cependant, un objet bien remarquable dans un pays reſſerré que cet animal aurait pu parcourir en deux ou trois jours ſans trop ſe gêner. Or, peut-on ſuppoſer que cette eſpece giganteſque de cerf, ait été placée par la nature, toujours ſage et toujours uniforme, dans une île étroite qui devait lui paraitre une priſon, pendant que *l'ancien* continent de l'Europe, de l'Aſi et de l'Affrique, n'en offrent pas le moindre véſtige: que même dans la grande Bretagne, qui n'eſt ſéparée par le Nord que d'une douzaine de milles de l'Irlande, on n'ait jamais rien trouvé de pareil?

Cette race, éxiſte cependant encore dans les bois du Nord de l'Amérique, quoique, à ce qu'il ſemble, beaucoup plus petite que celle dont on a trouvé les cornes et les oſſemens dans les moraſſes d'Irlande. Mais elle peut y avoir dégénéré, ainſi que l'ont fait toutes les eſpéces d'animaux, particuliéres aux deux mondes.

Chacun eſt maitre d'établir ſon ſyſtême: le mien enfin, eſt que le globe a éprouvé des révolutions et des bouleverſemens terribles: que ce qui était terre, eſt dans bien des endroits couvert par l'eau: que là où les poiſſons nageaient on voit à préſent des villes floriſſantes et que d'après les obſervations que j'ai faites, je ſuis convaincu que l'Irlande était un cap de rocher d'un continent immenſe qui a diſparu et l'a laiſſé ſeule

flotter

flotter ſur les eaux, parce que le goufre qui s'eſt trouvé ſous lui ne s'étendait que juſques là.

Voici encore une autre obſervation aſſez ſinguliere. La ſubmerſion ſubite d'une terre auſſi conſidérable, que je ſuppoſerais s'étendre d'un côté, juſqu'au Spitzleberg et de l'autre en formant un large golphe, joindre l'Irlande, les iſles Açores et l'iſle de Terre Neuve, doit naturéllement remuer les eaux du fond de l'abyſme et les faire monter au deſſus des terres qui ſeraient réſtées ſur leur fondemens; de la, le déluge, ſuivant même les paroles de la Bible, qui diſent que *les portes de l'abyme furent ouvertes et qu'elles ſe fermerent enſuite.*

Dans un tel bouleverſement, toutes les matieres plus légeres que l'eau, flotteraient au gré du vent ſur la ſurface, et à la retraite des eaux, s'arrêteraient et ſe dépoſeraient dans les vallées et contre le côté des montagnes oppoſé à celui du courant. Dans les pays chauds, ces matieres hétérogenes par le mélange de ſechereſſe et de pluie, ſeraient bientôt réduites en pouſſierre, que le vent diſperſerait et unirait avec la terre, ſans qu'on put guères diſtinguer, que celles qui d'une nature plus ſolide, pourraient garder leur formes premieres. Dans les pays humides au contraire, elles s'aſſembleraient et s'augmenteraient des plantes qui pourraient croitre deſſus. Delà les moraſſes où *bogs* ſi fréquentes en Irlande, et que l'on trouve comme au Nord de l'Ecoſſe, toujours à l'Eſt des montagnes qui les ont arrêtés, lorſque les eaux ſe ſont rétirées à l'Oueſt, et les ont dépoſées ſur leurs flancs de ce côté; ſi leur origine était entièrement dùe à l'humidité, on les trouverait

plutôt

plutôt de l'autre, puis qu'il eſt beaucoup plus expoſé à la pluie, qui vient de l'oueſt.

L'on dit que les *bogs* croiſſent et qu'il y a certains éxemples, que là où il y avait des bois on en trouve à préſent. C'eſt par la même raiſon, ſi ces bois euſſent été coupés où brulés dans un climat ſec et chaud, ils auraient bientôt été detruits ſur le terrain par le changement perpétuel du froid au chaud et du ſec à l'humide. Mais dans un climat humide, ils ſe couvrent d'abord de mouſſe et d'autres plantes, forment bientôt une maſſe et deviennent *bogs ou moraſſes*, par la continuité de leur ſituation, qui ne change jamais de l'humide au ſec. Il n'y a pas de doute d'après cela, que les plantes qui couvrent le ſommet de ces moraſſes, n'en augmentent la quantité à la longue, ou que même des tourbieres qui ont déja été coupées ne puiſſent par la ſuite le redevenir; ſi on ne les a pas entierement extirpées et qu'on n'ait pas donné de cours aux eaux.

Oh, la noble choſe de rêver! je ne ſuis pas étonné que nous ayons eu tant de fous dans ce genre . . . On ſe croit preſque à la création du monde et on l'arrange à ſa fantaiſie; rien n'eſt plus amuſant pour l'Auteur, mais comme il ſe pourrait que ce ne fut pas de même pour le Lecteur, il eſt temps d'y mettre fin et de revenir au Conomara.

Je m'enfonçai dans les montagnes, ſans autre guide que mon cheval, qui ne paraiſſait pas s'en ſoucier. C'eſt bien effectivement un pays de loups quoiqu'il n'y en ait point. La vue eſt, de temps-en-temps, flattée par les belles et larges bayes qui ſont ſi communes et qui pour ainſi dire *dentellent*

tellent ce pays; elles ſont toutes tres profondes et leurs bords ſont plus verds que le reſte du pays: On y voit auſſi une ou deux maiſons qui ſemblent aiſées et quelques villages.

Il me fallait ſouvent deſcendre de cheval pour éviter une fondriere: il avait aſſez de peine à s'en tirer tout ſeul pour me faire croire qu'il n'eut pu en venir à bout, s'il eut été chargé. Je rencontrais ſouvent des femmes, qui, tout en allant d'un endroit à l'autre, tricotaient ces bas de laine, qui ſeuls peuvent donner à penſer à bien des gens même en Irlande que Conomara éxiſte. Il m'était fort difficile de connaitre mon chemin: dans quelques endroits il n'était qu'à peine tracé et je ne voyais que fort peu de cabanes où je pus aller dire mon *ca' whill an ſlighe:* je trouvai quelques hommes ſur mon chemin qui en paſſant près de moi, me faiſaient l'amitié de s'arrêter tout court, d'ôter leur chapeau et de me faire la réverence juſqu'à terre, en diſant dans leur language, puiſſiez vous arriver ſain et ſauf au bout de votre voyage, *God bleſs you Sir.* Si je leur addreſſais la parolle, ils paraiſſaient très ſatisfaits: il y en à un, qui pour avoir le plaiſir de cauſer avec un étranger et en Anglais, m'a ſuivi juſqu'à un mille, le chapeau ſous le bras, et pour rien au monde ne l'aurait voulu mettre ſur ſa tête.

Je rencontrai, dans un des endroits où le chemin ceſſe, le guide du Colonel Martin qui, du ſommet de la montagne où il avait pris la traverſe, me voyant embarraſſé fit retentir la vallée, de l'écho de ſa voix. A peine était il près de moi, que mon cheval mettant le pied ſur une groſſe pierre ronde, tombat

tombat ſur le nez et moi ſur le côté : pendant tout le temps que dura ce changement de poſition : mon homme, comme ſes compatriotes s'écriait *God bleſs you Sir, God bleſs you ;* et lorſqu'il me vit relever, *pleaſure honor, you are hard to be hurt,* dit il. Faiſant le tour d'une baye conſidérable qui s'avance dans les montagnes, j'arrivai ſans autre accident, chez Mr. Anthony O'Flaharty à Renville, ſur le bord de la magnifique baye de Killery : elle n'a guères plus de neuf milles dans l'intérieur du pays, mais elle eſt très profonde partout et on y eſt garantie de toutes eſpéces de vent auſſitôt qu'on y eſt entré. Si ce Conomara pouvait jamais devenir plus habité et acquérir quelque induſtrie, ſes nombreuſes, belles et sûres bayes, ſeraient un grand avantage pour le commerce.

Cette partie du pays le long des côtes, ſemble avoir été habité autrefois ; on rencontre ſouvent des marques de ſillons, dans des endroits qu'aucuns des habitans ne ſe rappellent avoir vu cultiver et ici comme ailleurs, tout ce dont les habitans n'ont point d'idée, ils l'attribuent aux Danois. La culture ancienne de ce pays, eſt certainement due à un peuple intelligent, quelqu'il fut : il avait deſſeché des tourbieres aſſez conſidérables et les avait rendues profitables ; il parait que ſa méthode était, après avoir donné un cours aux eaux, de jetter ſur la tourbe du gros ſable de mer et de petits cailloux. Cette opération ſeule, ſans le ſecours de la chaux, a été ſuffiſante pour l'affermir et la rendre propre à la culture.

De ce coté-cy des montagnes du Conomara, on ne trouve point du tout de pierre à chaux, mais il y avait autrefois un dépôt conſidérable d'écailles d'huitres, dont on faiſait une

chaux extrêmement compacte: on s'en eſt ſervi pour bâtir un vieux chateau ſur le bord de la mer; les pierres ſont tellement jointes, qu'elles ſemblent n'en former qu'une, Mr. O'Flaharty s'en eſt ſervi pour bâtir ſa maiſon; malheureuſement le dépôt eſt épuiſé.

Les habitans brulent les herbes marines ſur les côtes et en forment une matiere griſatre et très dure, qu'ils appellent *Kelp*, pour faire le verre; c'eſt là l'induſtrie la plus conſidéraqui ne laiſſe pas d'être aſſez profitable: à peine peut-on appercevoir un arbre, mais ce pays a certainement du en être couvert autrefois: on en trouve ſouvent dans la tourbe: la maniere de les découvrir eſt fort ſimple. Les habitans parcourent les tourbières à la roſée du matin avec une longue broche de fer; ils enfoncent leur broche dans les endroits où ils apperçoivent que la roſée a d'abord diſparue et ils ſont preſque sûrs de trouver du bois et même de pouvoir en dire la longueur, la groſſeur et la qualité, en renouvellant l'opération le long de l'arbre. Lorſqu'ils ſe croyent certains de leur affaire ils creuſent alors dans la tourbe. Ces arbres ſont aſſez ſains et ſont les ſeuls bois, dont les habitans puiſſent faire uſage pour bâtir leurs cabanes.

WESTPORT—SLIGO—LA SOURCE DU SHANNON.

JE traverſai enfin la belle baye de Killery et ſuivant le rivage de celle de Clew, j'arrivai encore d'aſſez bonne-heure à *Weſtport Houſe*, chez Lord Altamont. Ce fut

fut pour moi une joye réélle de pouvoir offrir mes reſpects à la fille aimable du victorieux Howes. La petite ville de Weſtport a été entièrement bâtie par le pere et le grand pere du préſent Lord, qui ſuivant un ſi bon éxemple vient de commencer à jetter les fondations d'une autre ville appellée *Louiſburg*; il y donne aſyle aux malheureux qui ſont obligés de quitter le Nord de l'Irlande.

Lady Altamont reçoit les mémoires des pauvres, qui viennent auſſi la conſulter ſur leur maladie et enſuite elle leur donne un billet pour aller prendre des drogues chez un Apothicaire, avec qui elle a un compte courant; me promenant par le pays, on m'inſtruiſit d'un projet bienfaiſant qui l'occupe et qui pourrait en changer bientôt la face. C'eſt d'établir une manufacture où les enfans et les femmes puſſent trouver de l'ouvrage: on me fit auſſi voir un hôpital qu'elle a fondé et qu'elle entretient à ſes frais.

Toutes les fois que ſur mon chemin, j'ai le bonheur de trouver des vertus pareilles, je me fais un devoir de les metre au jour, ſans avoir la moindre intention de flatter et ſeulement comme un moyen qui peut exciter à les imiter.

Le pays aux environs de Weſtport eſt tres bien cultivé et la vue de la maiſon et du parc de Lord Altamont me parut infiniment ſatisfaiſante en ſortant des montagnes noires que je venais de parcourir. C'eſt dans le voiſinage, qu'eſt ſituée cette fameuſe montagne au ſommet de laquelle St. Patrice fit venir tous les diables et, les bêtes venimeuſes, afin de les précipiter dans le trou qui s'y voit encore au ſommet.

On

On appelle la montagne, *Croagh Patrick* ; c'eſt un endroit très renommé par les pénitences des fidelles, qui s'y rendent de toutes parts certain jour de l'année. Ils en montent une partie à genoux où pieds nuds, je ne ſais lequel : on m'a aſſuré qu'à la fête du ſaint, il s'y trouvait juſqu'à quatre où cinq mille perſonnes ; il y a au ſommet une petite chapelle, où on dit la meſſe ce jour la ; on en a tiré une eſpece de cloche noire, pour laquelle les habitans ont une vénération particuliere, il eſt d'uſage de les faire jurer deſſus en matiere de loi et ils n'oſeraient ſe parjurer. Ils ont je ne ſais quelle idée au ſujet de cette cloche et croyent que le diable s'emparerait d'eux ſur le champ, s'ils oſaient affirmer quelque choſe qui ne ſerait point vrai.

Croagh Patrick eſt formée en cône et reſſemble fort à un volcan, dont il ſe pourrait que le trou de St. Patrice, eut été la bouche. Le pays aux environs eſt couvert de ruines d'Abbayes et de fontaine ſacrées : j'y ai vu particulierement, une large pierre dans laquelle il y avait deux trous aſſez profonds et pour laquelle, les habitans ont beaucoup de vénération, comme ayant été uſé par St. Patrice, à force de ſe mettre à genoux deſſus. Les Catholiques et les Proteſtans ſe ſervaient alors de la même ſalle pour célébrer l'office en attendant que leurs égliſes fuſſent bâties. Le Roy Jacques avait établie quelques fonderies de canons dans les vallées du voiſinage, dont on voit encore les ruines : c'était pour profiter du voiſinage de la mer et des bois qui s'y trouvent.

J'avais deſſein d'aller faire un tour dans l'*Erio*, pays conſidérable et à-peu-prés auſſi ſauvage que le Conomara, mais la

ſaiſon

ſaiſon était ſi avancée que je fus obligé de m'en paſſer et je me rendis à Caſtlebar, qui eſt une aſſez jolie petite ville; comme je n'y demeurai que peu de temps je n'eûs que celui d'admirer la forme du clocher; il eſt abſolument bâtie comme une ſeringue et cela ne doit paraitre que peu ſurprenant; l'architecte était un Apothicaire. J'avais bien lu *dans l'hiſtoire*, que l'on avait fait un clocher, de la ſeringue de la jument de gargantua, mais je ne ſavais quel pays poſſédait ce tréſor: ſi le voyageur veut la voir, je l'engage à venir à Caſtlebar. Je fus ici fort bien reçu par le doyen de Killala, qui me mit en chemin vèrs cette petite villéte, qui cependant eſt un évêché.

Je m'accoſtai dans les montagnes, avec un homme qui avait l'air d'un aſſez bon vivant. Il m'apprit qu'il était inoculateur de ſon métier et qu'il s'en allait inoculant les enfans des payſans dans ce pays ſauvage; il m'aſſura poſitivement, que ſur 361 enfans qu'il avait inoculé cette année, il n'en était mort qu'un ſeul. Lorſque l'on ſaura, que quand Mr. l'Inoculateur a le malheur d'avoir un enfant qui meurt dans ſes mains, non ſeulement il n'eſt point payé, mais qu'il faut encore qu'il s'échappe promptement pour éviter la baſtonnade des parens affligés: on verra clairement l'attention que le pauvre diable doit avoir pour ſes malades. J'ai ſouvent penſé que ce ne ſerait point une mauvaiſe coutume à introduire dans les villes, pour *encourager les médecins*, à qui la mort où la guériſon de leurs malades eſt indifférente, car ils ſont toujours sûrs d'être payés et jamais battus.

en

En cheminant avec ce bon humain qui me parut être gai et très franc, il m'apprit toute ſon hiſtoire. Il était né dans ce pays et avait été élevé pour l'égliſe par des parens pauvres, dans l'eſpoir de la protection d'un homme riche, qui mourut à Dublin; ſe trouvant alors ſans amis, ſans protections et ſans argent, il rêva quelques-tems à quoi il pourrait s'employer utillement pour ſes compatriotes et pour lui-même. Dans ce temps l'inoculation commençait à être miſe en pratique: les effets funeſtes que la petite vérole occaſionait ſouvent parmi ces montagnards, lui donnerent l'idée de ſe rendre près d'eux, afin de les engager à adopter cette méthode, et à l'éxercer lui-même; s'y étant donc appliqué quelques tems dans les hopitaux, il ſe rendit dans les montagnes de ſon pays, où il éxerce avec ſuccès ce métier depuis plus de trente ans: ce qu'il lui rapporte, ne monte gueres qu'à trente ou quarante livres Sterlings par an. On ne ſaurait nier que cet homme ne ſoit très utille à la ſociété, et je croirais digne de l'attention du gouvernement de le récompenſer de ſes travaux, en lui faiſant un petit traitement, pour l'encourager à les continuer.

Lorſqu'il m'eut expliqué toute ſon hiſtoire, il voulut naturellement auſſi connaître la mienne: *pray Sir*, dit-il, *what do you follow yourſelf? you perceive*, lui répondis-je, *I follow the road—ay*, me tapant ſur l'épaule, *you take me ſhort*. Il aurait eu de la peine à s'imaginer que c'était éffectivement là, ma ſeule affaire.

D'après cette petite hiſtoire, peut-on ne pas croire faux, ces rapports qui repréſentent les gens du commun en Irlande

Irlande comme entêtés pareſſeux et incapables d'*improvement*, dans aucun genre, pendant que des peuples réputés plus éclairés ſe ſont refuſés, juſqu'à préſent à adopter la méthode ſalutaire de l'inoculation. Sur le Continent, non ſeulement les payſans ne voudraient point conſentir à faire inoculer leurs enfans, mais j'ai vu bien des gens aiſés s'y refuſer. En Angleterre, les propriétaires humains ſont ſouvent obligés de ſéduire les parens pour les y engager: en Ecoſſe ils n'ont encore pu y réuſſir, et cependant cette méthode a été adoptée généralement en Irlande, même dans les endroits les plus ſauvages comme celui-cy. Les enfants ne ſont pas le moins du monde préparés pour recevoir le germe, ils courent et s'amuſent preſque nuds avant, comme après la piqûre. Lorſque la fievre les prend, c'eſt alors ſeulement que l'inoculateur les voit et leur adminiſtre quelques remédes innocents, qu'il tâche de faire valoir le plus qu'il peut afin d'augmenter ſon crédit et crainte que les parens ne s'accoutumaſſent à faire ſa beſogne eux mêmes, ce qui néceſſairement lui oterait ſon gagne-pain.

Suivant enfin les bords variés de Lough Conn qui eſt encore une très grande piece d'eau et qui devrait être deſſeché depuis longtemps: je fus me préſenter chez Mr. Cuff à Caſtle-Gore. *Il était allé voir ſon oncle*, mais je fus reçu avec bonté par ſa jeune Mariée et un homme agé dans la maiſon qui avait été ſon tuteur.

Je fus viſiter dans le voiſinage la petite ville de Killala, où l'on voit une de ces tours Rondes, dont j'ai déja eu ſouvent occaſion de parler; celle-cy eſt ſituée à quelque diſtance de

l'Egliſe et ne ſemble pas y avoir jamais été jointe; elle eſt ſeule, ſur un tertre élevé et ſemble plutôt avoir été bâti comme une eſpece de ſignal pour les vaiſſeaux en mer que comme un clocher où aucun autre bâtiment joint à une égliſe. C'eſt la ſeule, que j'aye vu en Irlande dans cette ſituation. Je fus auſſi voir le Palais de l'Evêque, qui dans cette province ſert de proverbe pour exprimer quelque choſe de bien médiocre; *c'eſt auſſi mauvais que le Palais de l'Evêque de Killala*, était une expreſſion aſſez commune dans la province de Connaught; malheureuſement l'Evêque préſent, venait de le réparer et d'y ajouter une aile conſidérable, de ſorte que le proverbe n'eſt plus bien placé. Cet Evêché eſt réputé le plus pauvre de l'Irlande et l'Evêque ne jouit que de trois milles livres ſterlings de rente..... *Le pauvre homme.* Le Doyenné auſſi eſt réputé tres mauvais et ne vaut que cinq cent livres ſterlings de rente.

Comme je me promenais à cheval dans les rues; un homme, qui j'imagine était était le Maitre d'Ecolle, m'a arrêté d'un air d'importance et m'a dit *pray Sir, what is your name ? —pray Sir,* lui ai-je répondu auſſi gravement, *what is yours ?* il a été un peu ſurpris de ma queſtion, et n'a pas jugé à propos de me répondre. J'ai ſouvent rencontré la même curioſité, et pour premiere queſtion un homme ſur le chemin venir me demander mon pays, pour ſeconde, mon nom, et pour troiſieme, mes affaires, &c. &c.

Je revins à *Caſtlegore* par Ballina, qui eſt une petite ville aſſez bien bâtie; il y a une pêcherie de ſaumon ſur la riviere qui ſort du lac Conn, et forme la baye de Killala. La ſitua-

tion

tion de cette baye ſuffit preſque, pour faire connaitre qu'elle eſt remplie de ſables. Je me ſuis arrêté, entre Ballina et Killala pour voir les ruines conſidérables d'une Abbaye, à deux milles de cette derniere ville : il parait qu'il y avait dans cet endroit un collége et quelques autres établiſſemens publics ; le clocher eſt parfaitement bien conſervé, et comme dans toutes les Abbayes de cette iſle, il eſt placé au milieu de l'égliſe entre la Nef et le Chœur ; cet endroit eſt encore un des lieux où les habitans viennent faire leurs dévotions et ſe promener autour des murailles. Il y a auſſi une ſainte fontaine, mais on voit évidement qu'elle n'a pas été faite par la Nature, comme les autres : n'en déplaiſe aux dévôts, elle a l'air de *toute autre choſe ;* c'eſt un petit cabinet de quatre à cinq pieds de large, ſur le derriere des bâtimens et ſitué ſur le courant d'un ruiſſeau qui les traverſe. J'ai vu plus d'un cabinet de ce genre où l'on ne ſe mettait pas à genoux : mais, n'importe, l'eau du ruiſſeau eſt pure.

Les bords de la riviere qui ſort du lac Conn ſont tres pittoreſques et couverts de maiſons charmantes. En me rendant à Scuramore chez Mr Niſbet je vis un grand fort rond, tel que ceux que j'ai décrit. Le ſoutérrain (qui eſt dans tous, à ce que je m'imagine) était aſſez grand dans celui-cy pour que les beſtiaux s'y retiraſſent pendant la chaleur du jour. Pluſieurs s'y étant caſſé les jambes et ayant obligé les payſans de venir de loin pour les chercher : ils en ont comblé l'entrée avec des pierres et de la terre.

Il avait fait la nuit un temps du diable : tous les chemins étaient remplis d'eau : c'était apparemment afin que je puſſe

remarquer qu'on aurait bien dû faire des ponts ſur les ruiſſeaux, au lieu de laiſſer ſeulement un cours à l'eau.

Je m'accoſtai ſur le chemin d'un homme à cheval aſſez bien mis; nous cauſames quelques temps de choſes et d'autres et ſachant que le cheval que j'avais, ne devait pas me conduire plus loin : il m'en fit avoir un autre chez un de ſes gens à la campagne et enfin ſans autre recomandation pour lui, que mon paſſeport et *ma bonne mine*, il me conduiſit chez lui près de Sligo et me préſenta à ſa famille : il m'eſt flatteur d'avoir cette occaſion d'offrir mes complimens à Mr. Holmes et de le remercier de la bonne hoſpitalité Irlandaiſe, avec laquelle il m'a traité. Il me fit remarquer chemin faiſant les vagues de la mer entrant avec fureur dans une caverne et jailliſſant par une ouverture à deux où trois cents pas dans les terres, à la hauteur de quinze à vingt pieds. Au village de Ballyfedere, je vis une caſcade tres conſidérable tombant directement dans la mer, et auprès, encore une de ces ſaintes fontaines, couvertes de Ronces et d'épines, où ces bonnes gens étaient en prieres.

Sligo eſt une ancienne ville et par conſéquent mal bâtie et tres irréguliere; le port cependant n'eſt pas mauvais quoique peu large; je ne m'arrêtai dans cette ville qu'autant de temps qu'il m'en fallut, pour me munir d'un rempart contre le mauvais temps qui s'avançait à grand pas, quoique je viſſe clairement que ma promenade ne pourrait guères être terminée avant deux mois : en un mot, j'augmentai ma garde-robe d'un *Spencer*. Je fus auſſi viſiter une foire de beſtiaux à l'entrée de la ville et j'en trouvai les bonnes gens tout auſſi groſſiers

groſſiers que nos Bas Bretons et terminant leur marché avec la même bonne foi, ſe donnant et ſe rendant leurs guinées, juſqu'à quatre où cinq fois, avant de terminer et d'aller boire bouteille.

Je fus tout de ſuite me préſenter à Haſelwood, chez Mr. Wynne : c'eſt un des plus beaux lieux que j'aye vu dans ma promenade et c'eſt auſſi un de ceux où j'aye été traité avec le plus de bonté.

J'ai eû bien des peines et des fatigues dans ce long pélerinage de l'émigration : j'ai ſouvent, tres ſouvent été tourmenté par des âmes étroites, qui faiſaient naitre des pretextes pour me véxer : l'un me diſait Démocrate, l'autre trop Ariſtocrate ; un troiſiéme Athée et le quatrieme un *Papiſte* bigot. En un mot il n'eſt ſorte de bêtiſes et de véxations ridicules et cruelles, que le ſordide intérêt ne m'ait fait eprouver. l'eſtime de quelques gens de ſens, l'accueil flatteur d'une ſeule famille reſpectable, m'a toujours fait tout oublier.

Je paſſai cinq où ſix jours charmans à Haſelwood. Le ſoir de mon arrivée, je fus invité à aller au concert de Sligo : il ſe donnait dans la ſalle de *ſeſſion* et ne reſſemblait pas mal à une révolution complette : le grand tambour était ſur le thrône de la juſtice, les fifres et les fluttes à la place des avocats et l'audience à celle des *patients*.

Je fis la folie le lendemain de me promener tout ſeul, ſur le lac *Gill* où *Gilty*. Une tempête ſoudaine vint tout a coup : peu s'en falut qu'elle ne fut fatale à ma pauvre nacelle, je fus trop heureux de prendre aſyle comme Robinſon Cruſoé, dans une iſle déſerte ; ces iſlettes ſont toutes couvertes de

bois

bois et les bords de ce lac, le ſont auſſi dans pluſieurs endroits. Quoi qu'il n'ait pas tant de variété que celui de Killarney, il offre ſouvent des ſituations tout auſſi intéreſſantes. Il a ſept à huit milles de long : la riviere qui s'y jette, paſſe au milieu des montagnes de l'autre coté deſquels le Shannon prend ſa ſource. On m'a aſſuré qu'un canal de ſept à huit milles joindrait tres aiſément le lac Gilty, avec la partie du Shannon qui peut porter bateau. Ce ſerait faire à bon compte, une iſle de la province de *Connaught* et ouvrir une communication intérieure prodigieuſe : je partis enfin avec le Colonel Cole et je me rendis au travèrs des montagnes, à la maiſon de ſon pere Lord Enniſkillen, à Florence Court, où il me laiſſa pour ſe rendre à Dublin ; je me trouvai ainſi deux jours, ſeul dans un tres beau chateau. Il y a ſur cette route deux lacs aſſez conſidérables qui ſe joignent par une petite riviere : leurs bords ſont boiſés et recrèent la vue du voyageur, fatigué des montagnes arides qu'il vient de traverſer. Je rencontrai ſur le chemin un enterrement et j'obſervai que les femmes ne criaient point comme dans le Sud et l'Oueſt de l'Irlande ; cela ſemblerait faire croire que le Sud et le Nord de cette iſle ſont habités par des peuples qui n'ont pas la même origine et effectivement ceux du Nord de l'Irlande ſont beaucoup plus mélangés et ſont pour la plupart originaires d'Ecoſſe.

Le jour même du départ du Colonel Cole, je mis à éxécution le plan que j'avais formé, d'aller viſiter la ſource de ce vénérable *Partriarche* parmi les Irlandais, (le Shannon) et je fus lui offrir mes reſpects. Je commençai mon expédition par

par viſiter ces cavernes profondes, que l'on appelle *the marble arch.* La pierre eſt effectivement d'un aſſez joli marbre marqueté : ces cavernes ſont formées par un ruiſſeau qui tantôt parait au jour et tantôt coule comme un torrent ſous des maſſes énormes de rochers ; la montagne entiere eſt creuſée preſque partout, par ſon cours : il eſt évident qu'il coulait autrefois au deſſus des précipices, dans leſquels il s'engloutit à préſent ; on voit encore dans quelques endroits un lit aſſez large pour le contenir, au deſſus des cavernes qu'il traverſe.

En me rendant à la voute de marbre, mes guides m'en rapporterent toutes les hiſtoires ; le nom des fées qui y demeuraient, des *goblins*, *hob-goblins*, *witches*, *ghoſts*, &c. &c. qui la hantaient. Un d'eux il eſt sûr, avait l'air de s'en moquer, mais le plus jeune ſemblait y ajouter de l'importance ; ce fut dans ces diſpoſitions que j'y entrai : un des deux hommes reſta à l'entrée, diſant qu'il l'avait déja vu et que le jeune homme ſerait capable de me la faire voir auſſi bien que lui. Ce fut fort heureux qu'il eut cette idée, car ſans cela j'aurais bien pu reſter quel que tems dans la demeure des fées et des génies.

Après m'être promené près d'une heure au milieu des Rochers, des précipices et des caſcades ſans fin du ruiſſeau qui la traverſe. Je pris la chandelle des mains de mon guide, pour regarder dans un précipice au fond duquel j'entendais l'eau courir ; je ne ſais quoi, éteignit la chandelle. *Now* s'ecria-t-il d'un ton mélancolique, *we are done for ever ! I would not move my foot from this place, for a guinea.* Après m'être fait entendre avec beaucoup de peine, par l'homme à l'entre de la caverne et que je fus sûr qu'il était allé

allé chercher de la lumiere; je m'aſſis tranquillement et pour paſſer le temps, je m'amuſai de la frayeur de mon compagnon. " Ne l'avez vous pas vu," lui dis je? " qui?" me répondit il: " le grand diable d'enfer! " c'eſt lui qui a éteint la chandelle *with his cloven foot.*"— " *ay, ay!*" et après avoir beuglé un moment, " oh non " Monſieur, me dit il, quand j'y penſe c'eſt la fée; oh j'en ſuis " sûr c'eſt la fée, elle eſt jalouſe et n'aime pas qu'on vienne " la troubler:"—" eh bien ſi c'eſt la fée, repartis-je, *ſhe is a* " *d—n b—h, to have plaid us ſuch a trick.*"—" Ah Monſieur, " Monſieur, ne parlez pas de cette maniere des gens de bien, " vous êtes ſur le bord d'un précipice, ils pourrraient fort " bien vous pouſſer dedans! quant à moi je ne les ai " jamais offenſé, je les reſpecte infiniment, *and I am ſure* " *they will not hurt me.*" A cette derniere apoſtrophe, je ne pus m'empêcher de rire et je lui fis remarquer un petit rayon de lumiere au fond du précipice; cela parut le raſſurer un peu, et nous attendimes patiemment le retour de notre guide, qui vint enfin une heure après, nous tirer de cette ſituation peu agréable, au fait.

Au ſortir de la caverne, mes guides m'expoſerent toutes les difficultés que j'avais à rencontrer, pour aller viſiter la ſource du Shannon; il y avait encore ſix milles et autant pour revenir. Dans le fait quinze milles Anglais dans des tourbes, pour voir la ſource d'une riviere c'était bien du chemin. " Mais Mr. Bruce, " me dis je, a bien " été employé, (à ce qu'il dit) pendant ſépt à huit ans pour " voir la ſource d'une autre riviere (*Le Nil*); pour " quoi

" quoi, ne le ſerais je pas quatre où cinq heures pour le mê-
" me objeƈt ?" et je m e mis en route à travèrs les tourbes, pour aller voir la ſource du Shannon.

Comme tous les grands perſonnages de ce monde, ſes approches ſont très difficiles et quand on en eſt près, comme eux encore, il n'eſt pas grand choſe. Cependant il y a peu de rivieres, qui ayent un tel commencement, un ruiſſeau large de quatre à cinq pieds et profond de deux où trois, ſort d'un baſſin rond, d'environ vingt pieds de diametre et aſſure-t-on ſans fonds; après avoir couru un mille à l'Oueſt, il forme le *Lough Clean*, qui a trois milles de long ſur un de large, et pourſuit ſon cours au Sud, en formant des lacs à l'infini, dont les principaux ſont *Lough Allen*, *Lough Boffin*, *Lough Rea* et *Lough Derg*. Ces deux derniers, ont près de de trente milles de long chaque, sùr neuf à dix de large, et ſont couverts d'un grand nombre d'iſles.

Le pays près de *Lough Allen* eſt plein de mines de charbon et de fer : on y a établi des forges, qui ſeront d'un grand profit, quand la riviere aura été rendue navigable tout le long de ſon cours.

Après avoir ſatisfait ma curioſité, et bu un grand coup de la ſource, dans le creux de mon chapeau; je pris congé du Shannon et Souhaitai bien ſincerement, qu'il put voir heureux, les bords hoſpitaliers qu'il arroſe. " il eſt bien ſur-
" prenant dis-je à mon conducteur, que l'on n'ait pas fait
" une ſainte fontaine, de la ſource du Shannon ?" " les
" ſaints ſeuls, me répondit il, peuvent en faire." Mais pour-

quoi, cette fantaiſie 'a-t-elle pas pris à quelques ſaints c'eſt ce dont je ſuis fort ſurpris.

Mon conducteur ſemblait un bon vivant, et comme il me reprochait ſouvent, de n'avoir pas pris la précaution de porter quelque choſe à manger." *You ſpeak always of eating*, lui dis je, " *I am ſure you are an Engliſhman, are you not?*" " *don't call me, by names*, me répondit il ? " mais un Anglais, lui répartis-je, vaut bien un Irlandais je penſe." La deſſus ſecouant la tête d'une manire très intélligible, il m'articula proprement un *G-d . . d—n*, qui me fit comprendre tout ce qu'il ne voulait pas dire. Il eſt fort ſingulier, qu'après tant de ſiecles que la Conquête de l'Irlande a été faite, les deux peuples ne ſoient pas encore unis et probablement ne le ſeront jamais. En France un Provençal ſe vante d'être Français, auſſi bien qu'un Breton et un habitant de l'ancienne France, ſans entretenir aucuns préjugés les uns contre les autres, excépté ceux que la diſtance peut faire naître.

Pour tacher cependant de raſſaſier mon conducteur, nous entrames dans une cabane, dont les bonnes gens ſe firent un plaiſir de nous offrir ce qu'ils avaient chez eux, et ne voulurent abſolument rien prendre en retour.

Je quittai bientôt le chateau de Florence Court et à travèrs un joli pays, je me rendis à la ville d'Enniſkillen, où je fus fort bien reçu par le Rev. Dr. Stock.

L'ULTONIE

L'ULTONIE ou *ULSTER.*

ENNISKILLEN—L'ISLE DE MURRY—DONEGAL—LES MAISONS DE SUEUR—LE PURGATOIRE DE ST. PATRICE.

ENNISKILLEN eſt une jolie petite ville, ſituée dans une iſle formée par le grand lac Earn, dans un endroit ou il ſe retrécit et forme une riviere avec un courant aſſez fort : ce lac eſt le plus long d'Irlande, ſi l'on y comprend la riviere qui joint la partie ſupérieure avec l'inférieure, et qui n'a réellement pas un mille, il a près de quarante milles de long et dans bien des endroits, juſqu'à dix ou douze milles de large : à Enniſkillen ce n'eſt qu'une riviere aſſez conſidérable et un peu plus bas, pas plus large que le Liffey à Dublin : cette ville ſe vante de ſon attachement au Roy Guillaume : elle ſoutint un ſiége contre ſon malheureux beaupere : j'apperçus ſur la porte, cette inſcription qu'on y avait placée dernierement, *the glorious memory of the firſt of July* . . je n'aime pas ces reſſouvenirs, ils ne ſervent qu'à humilier et à aigrir les vaincus, c'eſt à dire point ceux qui ont réellement tort, mais les plus faibles. Je trouverais plus généreux et plus politique de faire oublier le paſſé : cela me rappelle une inſcription à Dublin au deſſus de Naſſau-Street, où on lit gravé dans la pierre, *may we never want a William, to kick the breech of a Jacobite.* Ces inſcriptions me font mal, je l'avoue : elles prouvent en même tems, qu'il éxiſte encore beaucoup d'animoſité entre des perſonnes, dont aucunes,

n'a vu le ſujet de la querelle, et qui par conſéquent devrait être oublié.

Lord Belmore venait de bâtir dans ce voiſinage un palais ſuperbe; la maçonnerie ſeule du bâtiment, lui revient à quatre vingt mille livres ſterlings, la colonade du frontiſpice eſt d'une architecture trop belle peutêtre, pour un ſimple particulier et pour une maiſon de campagne: l'intérieur eſt rempli de marbres rares et les murailles de pluſieurs chambres ſont couvertes de ſtucs précieux, qui ont été faits à grands fraix, par des ouvriers venus d'Italie. On a preſque entièment ſacrifié la commodité à la beauté, les chambres que l'on deſtine aux etrangers, reſſemblent à des caves quoiqu'elles ſoyent aux combles; elles ne reçoivent le jour que par de petites fenêtres à huit pieds du niveau du plafond et devant elles encore, il y a une baluſtrade pour qu'on ne puiſſe les apperçevoir du dehors. Mon gout peutêtre, paraitre bizarre, mais j'avoue qu'une maiſon commode me parait préférable à un palais qui ne l'eſt pas. Il faut laiſſer les Temples aux Dieux.

Tout ce pays ſemble avoir été autrefois couvert d'un nombre prodigieux de petits lacs, à moins qu'ils ne fuſſent des branches du principal, que l'on a trouvé le moyen de deſſecher; il eſt entièrement coupé de petites collines et de vallées ſans preſque d'écoulement. Le grand lac *Earn* eſt encore couvert dit-on, de 365 iſles, ainſi que *Lough Derg*, *Lough Rea*, et *Lough Carib*. Dans une de ces iſles, il y a les ruines d'une ancienne Abbaye et de pluſieurs egliſes, que je fus viſiter; la tour n'eſt pas ſi élevée que pluſieurs que j'ai vu dans la province de Connaught; je parvins à me hiſſer à

la porte, qui n'eſt guères que dix à douze pieds, au deſſus du niveau de la terre. J'ai déja dit que des gens ingénieux, ſe ſont donnés bien de la peine pour ſavoir de quelle maniere on pouvait parvenir au ſommet de ces tours; la ſimple inſpection de l'intérieur ſuffit pour en donner une idée. On voit quatre ou cinq pierres d'attente: d'étage en étage il eſt évident qu'elles devaient ſupporter des ſolivaux ſur leſquels on avait formé un plancher; il y a pluſieurs clochers ſur le continent, au ſommet deſquels, on monte de cette maniere. Au ſurplus cela m'eſt aſſez égal et je ſerais faché d'ôter aux *antiquaires* le plaiſir de rêver. Les ruines de cette iſle ont le caractere de celles de l'Eſt de l'Irlande, elles ſont plus petites que celles des provinces de Munſter ou de Connaught, et n'ont pas été bâtie dans le même gout; il y a ici, une chapelle voutée, qui reſſemble à celle que l'on appelle à *Glandalogh* la cuiſine de St. Cavan.

On voit dans le cimetiere un cercueil de pierre, dans lequel il eſt d'uſage pour les habitans de s'étendre, je ne ſais trop de quoi il guérit; le miracle eſt qu'il accomode parfaitement toutes les tailles. Je m'y ſuis étendu, il eſt sûr qu'il m'allait fort bien; c'eſt une eſpéce de Redingotte dont les plis n'incommodent gueres et que *le tailleur* eſt toujours sûr de couper à la mode.

Les terres du dernier Prince d'Ulſter, furent confiſquées et lui même fut pendu à Londres, ſous le regne de la Reine Elizabeth; on aſſigna alors une partie de ſes domaines pour maintenir l'école publique de la ville. Par la ſuite, la place de maitre d'ecolle à Enniſkillen, eſt devenu une eſpece d'Evêché;

d'Evêché; elle rapporte à-peu-près deux mille livres ſterlings de rente; on doit ſentir que c'eſt un moyen, sûr de ne point avoir d'Ecolle, que de donner deux mille livres ſterlings au Maitre; c'eſt auſſi l'effet que cela a produit à Enniſkillen. Cependant la perſonne qui occupe cette place à préſent, le Dr. Stock, (chez qui j'ai paſſé les deux jours que j'ai été à Enniſkillen,) eſt un homme très inſtruit et qui a en outre de douze ou quinze enfans à lui, cinq ou ſix niéces ou neveux qu'il éléve lui même, ſept à huit penſionnaires à cent guinées par an. J'ai peu vu de maiſons, où il régnait tant d'ordre au milieu de tant d'enfans, mais auſſi je n'a jamais vu un tél maitre d'Ecolle.

Je quittai enfin la maiſon hoſpitaliere du Docteur Stock, et ſuivant les bords Romaneſques et eſcarpés dans quelques endroits de la partie inférieure du lac Earne, qui reſſemble à une mer. Je m'arrêtai à Beleek, où ſe trouve la premiere cataracte dans la riviere qui en ſort. Elle eſt à environ trois milles du lac; juſques là, la riviere qui en ſort, ſemble à peine avoir un courant et il me parait que l'eau eſt à peu prés au même niveau que dans le lac; elle tombe ici tout-à-coup, dans un eſpace de cent pas, de plus de ſoixante pieds: la premiere chute peut être de douze où quinze.

Je ne parle point de rendre cette riviere navigable, parce que de là à la mer, qui n'eſt qu'à quatre milles, elle eſt preſque partout un torrent furieux: mais on avait commencé à faire un canal: prés de la moitié des frais ſont déja faits; n'eſt il pas honteux de l'avoir abandonné. Enfujte n'eſt il pas évident qu'en enlevant la premiere cataracte, on déſſecherait

cherait preſqu'entièrement le lac inférieur. Cette opération eſt dautant plus facile à Belleek, que la riviere forme avant de s'y précipiter une large nappe d'eau: l'on pourrait forcer ſon cours d'un côté de la caſcade pendant qu'on travaillerait l'autre, couvert par une digue.

On m'objèctera que le lac eſt ſuperbe et bien d'autres belles choſes; je n'aurais jamais imaginé que les Irlandais fuſſent de tels amateurs *d'eau*. Qu'ils n'ayent pas peur, ils en auront toujours aſſez, mais j'avoue quant à moi, que des prairies et des champs fertiles me plaiſent davantage que le plus beau bras de mer de l'univers.

Je fus reçus à Ballyſhannon par Mr. Gamble; cette ville eſt un petit port de mer peu fréquenté dans la baye de Donegale; elle eſt ſituée à la derniere caſcade de la riviere qui ſort du lac Earn et qui tombe de quinze à vingt pieds perpendiculairement dans la mer; il y a un côté où la chute n'eſt pas ſi rapide et où il eſt curieux de voir les efforts des ſaumons pour vaincre le courant; on en prend une quantité prodigieuſe au ſommet et il y en a fort peu qui puiſſent arriver juſqu'au lac.

A une quinzaine de milles en mer à l'entrée de la baye, eſt une iſle nommée *Innis Murry*, fameuſe par les ruines de caves expiatoires et *la pierre du ſoleil* où *Muidhr* qui a donné le nom à cette iſle. Le général Vallancey prétend que ce *Muidhr* eſt le *Mithra* des perſans et le *Mahody* des *Gentous*: il en tire des concluſions qui ſemblent aſſez fondées, pour prouver l'origine à laquelle les traditions Irlandaiſes prétendent. Il donne l'eſtampe de la pierre dédié à *Mahody*, ou

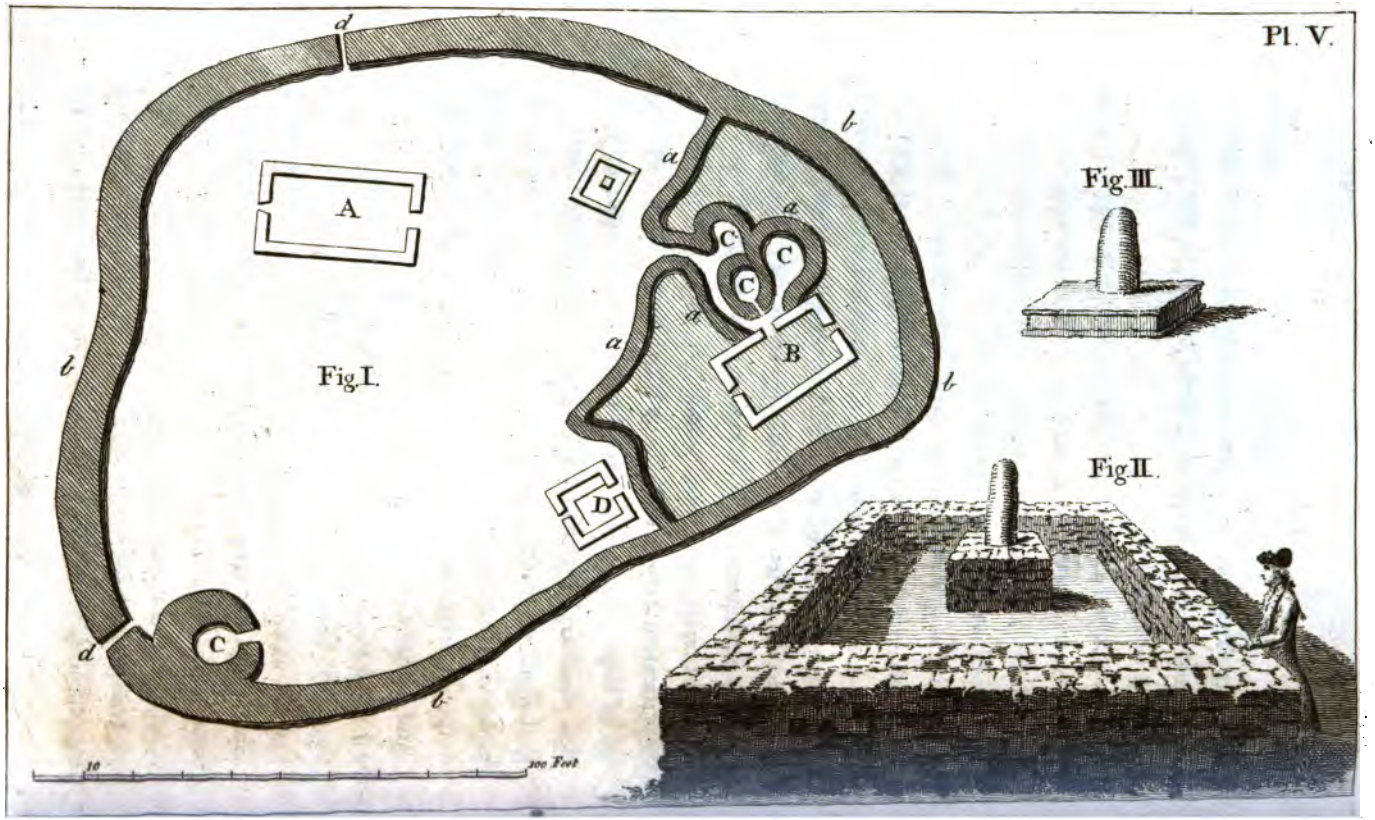
le

le Dieu Suprême, que le capitaine *Pike* decouvrit dans un temple Gentou, dans l'iſle d'Eléphanta aux Indes: il eſt sûr qu'elle reſſemble fort à celle qu'il donne auſſi de celle dediée à *Muidhr*, dans l'iſle *Murry*. Les deux pierres ſont taillées en cône, et l'une comme l'autre ſont entourées d'un cercle pour prévenir toute profanation et ſont placées dans des iſles pour le même deſſein.

Les premiers Miſſionaires Chrétiens, qui croyaient devoir profiter des préjugés et des coutumes des peuples pour leur faire adopter plus aiſément la foi, bâtirent deux chapelles, dans l'enceinte de ce temple dediées l'une à St. Molaſe et l'autre à St. Colum, et ſurent ainſi approprier au chriſtianiſme, les rîtes et les dévotions qu'ils ne croyaient pas être capables de détruire.

Les harengs fréquentaient autrefois cette baye et les côtes au Nord de Donegal: feu Mr. Burton Connymgham, qui était toujours prêt à faire des entrepriſes qu'il croyait pouvoir être utiles à ſon pays, dépenſa trente mille livres ſterlings de ſa fortune et vingt mille du gouvernement à faire ſur ces côtes des établiſſemens conſidérables pour la pêcherie; il bâtit même une petite ville dans une iſle, pour recevoir les pêcheurs: mais les harengs furent, avec juſte raiſon, tellement effrayés de ces préparatifs immenſes, qui ſemblaient menacer leur race, d'une entiere deſtruction, qu'ils ſe ſont évadés au plus vite et n'ont pas reparus depuis: de ſorte que ces magazins, la ville et tous les établiſſemens, reſtent ſans habitans dans un pays déſert, où il ne va jamais perſonne. C'eſt riſible à préſent, mais il ne faut pas oublier que ſon

intention


Pl. V.
A
B
C
D
a
b
d
Fig. I.
Fig. III.
Fig. II.
10
300 Feet

intention était louable et qu'on ne pouvait pas penſer que les harengs déſerteraient ces côtes. Il eſt très poſſible d'ailleurs qu'ils y reviennent: j'ai ſouvent penſé qu'ils doivent être attirés ſur une côte et tantôt ſur l'autre ſuivant la nourriture qu'ils y trouvent. Lorſqu'ils ont entièrement mangé l'herbe dont ils ſe nourriſſent, il eſt fort ſimple qu'ils aillent ailleurs; pourquoi, ne chercherait-on pas à connaitre quelle eſt cette herbe marine, et à la propager dans les endroits, où l'on voudrait les engager à venir.

Je me rendis de là près de Ballytra à Brownhall, chez Mr. Hamilton, où je paſſai quelques jours très agréables. Dans l'enceinte du parc, il y a un petit lac d'où ſort une riviere que je regarde comme une des principales curioſités naturelles de ce pays. De tems à autres, elle coule lentement dans des cavèrnes ſouterraines remplies de petrifications et où l'on peut ſe promener à l'aiſe: dans d'autres c'eſt un torrent fougueux: Elle parait pluſieurs fois au jour et ſe rengoufre encore: on a profité de cette voute naturelle dans bien des endroits, pour faire paſſer le chemin où les promenades deſſus; dans une de ces caves les pigeons ont pris aſyle et y demeurent ſeuls; dans une autre il y a des chauve-ſouris. Enfin après bien des accidens, la riviere tombe de vingt pieds de haut: quelques unes des cavernes, ont un écho ſurprenant. C'eſt le jeu de la nature le plus ſingulier que j'aye vu et ſe trouvant dans un jardin bien tenu, cela le rend encore plus remarquable; la riviere peut ainſi couler ſous terre dans différentes cavernes pendant deux milles.

J'avais entendu parler d'un uſage particulier aux habitans de cette partie et je déſirais m'en aſſurer: c'eſt ce que les

bonnes gens appellent *a ſweating houſe*; et qu'ils regardent comme un reméde à tous maux. Mr. Hamilton eut la complaiſance de m'en faire voir une dans le voiſinage: j'imagine que le lecteur doit être fort embarraſſé de ce que peut être *a ſweating houſe*; qu'on ſe figure une eſpéce de four de cinq où ſix pieds de haut ſur trois de large, avec une entrée au niveau de la terre d'environ un pied et demi, abſolument de la figure d'un dé à coudre.

On chauffe ce four, avec des tourbes comme pour y faire cuire du pain; lors qu'il eſt bien chaud, quatre ou cinq hommes ou femmes tout nuds, ſe gliſſent dedans du mieux qu'ils peuvent par l'ouverture, qu'on bouche enſuite avec une planche couverte de fumier. Ces malheureux reſtent dans cette étuve, quatre où cinq heures de ſuite, ſans même pouvoir en ſortir; car ſi l'un d'eux ſe trouvait mal, il s'aſſoierait par terre, mais on n'ouvrirait pas la planche avant le tems. A peine y ſont ils entrés, qu'ils ſont couverts d'une ſueur abondante et communément lorſqu'ils en ſortent, ils ſont beaucoup plus maigres qu'en y entrant. Lorſqu'il y a quatre où cinq cabanes près l'une de l'autre, on eſt sûr d'en trouver une: et quelque ſoit la maladie des payſans, ils en font uſage. L'homme qui me montrait celle-cy, y avait été la veille pour mal aux yeux.

Pour ſavoir ce que c'était, je m'y ſuis gliſſé moi-même et et quoiqu'il n'y eut pas eû de feu, depuis plus de vingt-quatre heures et que l'entrée fut ouverte: il y a peu de maladies que je ne préféraſſe à un tel reméde: cependant il eſt sûr que ſi l'on pouvait avoir la reſpiration libre, une tranſpiration

ration auſſi violente pourrait être utile dans bien des cas; il eſt certain que pluſieurs payſans ſe ſont ainſi guéris de Rhumatiſmes, ou autres maladies cauſées par des tranſpirations arrêtées. En ſortant dela, quelques uns vont ſe jetter ſur un lit dans la cabane et ſe tiennent chauds quelque tems: d'autres n'en tiennent compte, ſe rhabillent et vaquent à leurs affaires, comme ſi de rien n'était. Les volailles aiment fort la maiſon de ſueur, c'eſt toujours leur aſyle des que le tems eſt mauvais: il eſt sùr, qu'elles ſe tiennent à l'entrée, et qu'el les n'ont pas la tête dans la vapeur.

Les *tuatha da dannan*, qui étaient de grands ſorciers ſuivant l'hiſtoire et qui avaient principalement fixé leur domicile dans le nord de l'Irlande et dans le comté de Donegal, " établirent, dit le Général Vallancey, un oracle dans une " iſle d'un petit lac nommé *Lough Gearg*, *Dearc* ou *Derg*. " Il y avait une caverne nommée *uamh Treibh-Oin* - -, *la* " *caverne de la tribu de Oin*, que l'on appella enſuite *le pur*- " *gatoire de St. Patrice*." C'eſt ici le principal pélerinage d'Irlande, il s'y rend en été des bandes nombreuſes de dévots des différentes parties de l'iſle: on fait monter le nombre des perſonnes qui y viennent à trente et quelque mille: le bateau qui ſert à les y paſſer, eſt affermé deux cents livres ſterlings: telle eſt l'affluence, qu'il y a quatre ou cinq ans qu'un bateau trop chargé s'effondra dans le paſſage à l'iſle et qu'il y périt une trentaine de perſonnes. On y faiſait autrefois des épreuves terribles: encore à préſent, les pénitences ſe font ſur le ventre, ſur le dos et ſur les genoux; cependant " cette fameuſe et ancienne caverne, fut " rompue et bouchée en 1497 le jour de la fête de St. Pa-

" trice comme une choſe fabuleuſe, par le Gardien des fre-
" res Mineurs de Donegal et d'autres perſonnes, d'après les
" ordres du pape Alexandre VI." (*Sir Richard Ware.*)

Les montagnes et même les villages et territoires dans le
" voiſinage de ce lac, ont des noms Irlandais qui tous ont rap-
" port à la ſorcellerie; *Rughd-Cruach, Cruach-Brieat, Sceir-*
" *gearg* ou *gearog*, la montagne des *Charmes*, —*des ſorciers*
" la derniere le rocher de *la deſtinée*, qui a donné le nom
" au lac *gearg* ou *dearg*."*

Les approches de ce lac, ſont par des marais impraticables au travers de ces montagnes, que l'on ne peut gueres franchir qu'à pied. La deſcription que *Mathieu Paris* en donne, dans un livre Latin Ecrit dans le douzieme ſiecle (et que j'ai lu à Brown Hall), ſemblerait avoir été faite pour les Myſteres d'*Eleuſys* ou pour l'Antre de *Trophonius*: les choſes inouies que le Capitaine Irlandais, (à qui il donne auſſi le nom de *Oin*) rapporte y avoir vues ont beſoin d'une foi au moins *auſſi groſſe qu'un grain de moutarde* pour être crues. Il voit les diables et les damnés étendus ſur des roues brulantes ou étuvant

* Le Général Vallancey fait un rapprochement ſingulier de ces noms avec l'Arabe, et le Perſan dans leſquels ils ont même la ſignification: il donne plus de cinquante noms, tous tirés de cette province et ſurtout de cette partie du pays, ayant tous rapport au même objet. Il ajoute, " and one hundred " names more, all ſignifying the great ſettlements of our *Dadanian* Prophets. " But I muſt not omit that in the center of this country, the cloud capt " mountain of ALT OSSAIN. Around him, is the whole ſcenery of Oſſian " and Fingall, which has been beautifully deſcribed by Mr. Macpherſon; " and to the Northward of Lough Dearg are the mountains, caverns and " lake of *Finn* or *Fingall*, i. e. of the *Fine, the Sorcerer*; and in the capital of " the country ſtood *De Ruidh*, or the oracle of God, now Derry."

étuvant dans des chaudieres de ſouffre, on le fait lui même rôtir et bouillir quelque temps : après bien des épreuves de ce genre, il arrive dans *les Champs Elyſées* où il eſt reçu par des Evêques et des Moines, qui lui font voir la porte du paradis, le complimentent ſur ſon courage, le régallent de la nourriture céleſte, puis le renvoient en enfer, c'eſt a dire le font rentrer dans le monde car,

Ce monde hélas, eſt bien un autre enfer.

Il n'eſt pas hors de propos d'ajouter, que Mathieu Paris dit auſſi, qu'avant d'entrer dans cette caverne on, faiſait veiller, prier confeſſer et jeuner le pénitent pour le préparer aux choſes ſurprenantes qu'il devait y voir. Nous avons un vieux proverbe français, qui dit que *ventre affamé n'a point d'oreilles*, on pourrait dire auſſi, qu'il n'a point de raiſon, et qu'il était fort aiſé de faire voir tout ce qu'on voulait, à un homme préparé de la ſorte.

Je reviens à ma promenade : je paſſai par la petite ville de Donegall : je tournai tout à coup à l'Oueſt et paſſai par cette ouverture ſinguliere, qui ſe trouve dans les montagnes et qui ſemble avoir été faite comme ſi la nature eut voulu ménager une communication d'un pays à l'autre ; c'eſt le ſeul paſſage qui ſe trouve dans les montagnes du coté de la mer : on voit près du ſommet, le *Lac Eaſc*, il y en a auſſi un autre de l'autre côté, dont le cours eſt vérs Londonderry. J'apperçus un vieux chateau tout ſeul dans ces montagnes déſertes, mon conducteur me dit, qu'il y avait autre fois des troupes, pour purger le pays des *Toris*, qui ace qu'il prétendit étaient des voleurs

voleurs de grands chemins, qui s'étaient établis dans ces déſerts et qui detrouſſaient les paſſans.

Enfin après une journée aſſez fatiguante, je fus me préſenter le ſoir chez l'Evêque de Raphoe, qui me reçut avec beaucoup de bonté. Le comté de Donegall dont j'évitai de faire le tour, en paſſant par la coupure des montagnes et en me rendant ſur le champ à Raphoe, eſt un pays preſque auſſi peu fréquenté que le Conomara: il eſt cependant, au dire de perſonnes qui le connaiſſent, beaucoup meilleur. L'Irlande eſt tres peuplée dans les bons pays, mais ſi l'on pouvait parvenir à diſperſer la population dans ces parties reculées, elle pourrait contenir et nourrir plus du double de ſes habitans: cela vaudrait certainement mieux, que de les laiſſer émigrer en foule pour l'Amérique, ainſi qu'ils l'ont fait longtemps.

Les catholiques depuis Sligo, commencent à être bien moins nombreux; les habitans dans cette partie, ſont diviſés en trois parts à-peu-près égalle. Les Anglicans, les Catholiques et les Préſbyteriens. Je ſuivis le dimanche, le bon Evêque qui me donnait l'hoſpitalité et ſon égliſe était pleine; de chez l'Evêque, je fus chez le Doyen, d'où, après un jour où deux, je me rendis à Londonderry et paſſai près de ce bras de mer qu'on appelle *Lough Swilly*. C'eſt une baye très conſidérable, très profonde et très sûre preſque partout; mais le pays ſur les côtes eſt un peu ſauvage et c'eſt vraiſemblablement ce qui engagea la compagnie Anglaiſe, qui vint de Londres ſous le regne de la Reine Elizabeth, à s'établir à Derry,

Derry, au lieu de le faire ici. C'eſt depuis ce temps que cette ville a ajouté *London* à ſon nom.

LONDONDERRY—LE GRAND CHEMIN DES GEANS BALLYCASTLE—FAIR HEAD.

LES approches de Londonderry ſont charmantes, et annoncent l'opulence d'une grande ville. Les bords de la jolie riviere Derg, ſont cultivés et ſoignés comme un jardin et couverts de maiſons de campagne. La ville elle-même, ſituée ſur une éminence ſe montre de loin et offre un aſpect agréable qui eſt bien embélli par le clocher en fleche, que Lord Briſtol (L'Evêque de Derry) y a fait bâtir par *ſouſcription*.

L'enceinte de la ville eſt peu conſidérable, mais les fauxbourgs ſont très grands. Les anciens remparts ſubſiſtent et forment une promenade agréable, qu'on a défigurée dernièrement par un Arc de Triomphe, qui n'a guères l'air que d'une large porte: on a gravé en grands caracteres ſur la clef de la voute, 1689, qui eſt l'année où cette ville fut aſſiégée par le Roy Jaques. On devait bien au moins, faire un eſcalier pour faire communiquer les deux bouts de la promenade. Comme ces remparts ne peuvent être à préſent d'aucune utilité, je croirais que s'il n'exiſtaient pas et qu'on ſe ſervit des matériaux pour étendre la plate-forme de la monticule

ſur

ſur laquelle la ville eſt ſituée, cela vaudrait infiniment mieux et ferait circuler l'air dans les rues : mais les habitans en ſont jaloux et ſe rappellent encore le ſiége mémorable, que cette ville ſoutint contre le roy Jacques, quoique tres certainement il lui ſerait impoſſible de réſiſter à préſent à aucune attaque réguliere.

Je fus viſiter l'endroit ſur lequel le roy Jacques était campé, ainſi que les différens poſtes français. Ces derniers me ſemblerent habilement choiſis : mais ce qui m'étonna fort, ce fut comment la frégate Anglaiſe put parvenir à forcer ſon paſſage, malgré la chaine qui barrait la riviere et les batteries qui étaient ſur ſes bords : on ſait que la ville était ſur le point de ſe rendre et que la flotte Anglaiſe, avait été obligée de ſe retirer dans le Lough Swilly, où elle avait attendu près de ſix ſemaines, ſans trouver aucun moyen de lui donner des ſecours : ſachant cependant l'extrémité où les habitans ſe trouvaient réduits, on réſolut de riſquer de faire forcer le paſſage par une frégate, accompagnée de deux où trois vaiſſeaux de tranſport.

La reddition de la place dépendait du ſuccès de l'entrepriſe : on doit ſentir l'intérêt qu'elle devait exciter dans les deux partis. La frégate pouſſée par un bon vent et par le courant de la marée, frappa avec violence contre la châine : elle en fut d'abord repouſſée et échoua ſur la vaſe, mais heureuſement, que le capitaine profitant de la marée montante, la dégagea en faiſant tirer à la fois, tous les canons du côté où elle était envaſée et la marée la reporta vèrs la châine que le premier choc avait briſée : lorſque la frégate eut paſſée, le capitaine

capitaine avec l'équipage de ſon bord, cria *huzza ! huzza !*, ce qu'on appelle *three cheers*, en ſigne de réjouiſſance, et ce qui dut lui faire beaucoup de peine aprés une action pareille, il eut la douleur en commençant le troiſieme *huzza !* de voir boulet de cannon lui enlever la tête.

Londonderry n'a point du tout l'air d'une ville Irlandaiſe, on y voit une activité et une induſtrie qu'on ne trouve guères autres parts. Son principal commerce conſiſte dans les toiles, il y en a un marché, une où deux fois la ſemaine : il eſt ſurprenant avec quelle promptitude les Marchands les examinent ; ils ſont ſur une eſpéce de traiteau avec un petit pupitre devant eux, les payſans portent leur toile ſur leur têtes et s'arêtent un moment : le Marchand regarde la toile, dit ſon prix et s'il eſt accépté, il le marque ſur la toile, et le payſan va ſe faire payer au bureau. Il y a tel Marchand, qui chaque jour de marché, achéte des toiles, dans une heure pour trois ou quatre cents livres ſterlings.

Il eſt aſſez ſingulier que, quoique tout le lin qui ſert à faire ces toiles croiſſe dans le pays, on ne puiſſe cependant parvenir à y avoir de la graine et que l'on ſoit obligé de la faire venir d'Amérique.

Les premieres manufactures de toile ont été établies en Irlande par les proteſtans qui quitterent la France ſous le Regne de Louis XIV, et furent porter leur induſtrie dans un autre pays.

L'exportation de ces toiles eſt d'un profit immenſe à l'Irlande ; d'après les recherches que j'ai faites à ce ſujet, auſſi bien que pour l'exportation des viandes ſalées et du bled : il

paraitrait que dans ces dix dernieres années (malgré le nombre prodigieux d'abſents riches, à qui l'on fait paſſer des ſommes énormes) l'Irlande a reçu chaque année environ deux cent mille livres ſterlings, (quatre millions tournois) de plus, qu'elle n'a fait ſortir du pays ;* on ſent que ſi un tel état peut continuer pendant quelque temps, ce royaume arrivera bientôt à un point de proſperité, auquel peu de nations peuvent prétendre. Il eſt sûr qu'à la ſimple apparence, le voyageur croirait d'abord, qu'il y a plus d'or en Irlande qu'en Angleterre, proportion gardée.

Lorſque j'étais à Londonderry, un Nain Polonais s'y faiſait voir par curioſité. Il s'appellait le Comte Boraloſky ; il peut avoir deux pieds et demi de haut ; c'eſt un petit être fort extraordinaire, il parle quatre où cinq langues et eſt très bien élevé : il pouvait avoir alors cinquante à ſoixante ans : il a beaucoup voyagé dans la grande Bretagne et il y a peu de villes où on ne ſe rappelle de lui. On rapporte que ſa femme, qui eſt de taille ordinaire, le prit un jour en diſputant et le mit ſur la cheminée. Il y avait auſſi dans la même ville un certain ſavant, qui vivait dans une telle chaſteté que St. Martin n'était rien auprés : je lui ai vu jetter ſon verre au feu, parce que ſans qu'il s'en apperçut on l'avait rempli, pour lui faire boire à *la ſanté* des dames, *I wonder*, diſait un certain Docteur dans la ville, *he was not tempted, to know what it is, at leaſt once.*

L'Evêché

* Voyez, les journaux de la chambre des communes, ſur l'importation et l'exportation, les rapports des douannes, et les calculs d'Arthur Young à la fin de ſon livre ſur l'Irlande.

L'Evêché de Derry eſt un des meilleurs d'Irlande : on dit qu'il vaut douze mille livres ſterlings de rente. Oh ! le le bon métier, le charmant métier, que celui d'Evêque ou de Miniſtre Anglicans : ce ſont les enfans gâtés du Bon Dieu ! riches comme des Banquiers, bon vin, bonne chere, jolies femmes, et tout cela pour leur bénédiction. Dieu les garde : Ah ! ſi je pouvais un jour porter moi même le *philibeg** de ſatin noir . . . cela vaudrait mieux que d'être émigré. Lord Briſtol a en outre de ſon Evêché une fortune de quinze à vingt mille livres ſterlings de rente. C'eſt un homme de talent et tres inſtruit, mais qui a des manieres ſingulieres. Il voyage preſque toujours dans les pays etrangers et dépenſe preſque tout ſon revenu, en maiſons ſuperbes qui font beaucoup de bien dans le pays, par l'argent qu'elles coutent.

Il eſt aſſez ſingulier de remarquer, combien en Irlande la politeſſe eſt peu cérémonieuſe dans les endroits publics, pendant qu'elle l'eſt ſouvent beaucoup dans les maiſons particulieres. Dans l'auberge ou j'étais logé, il y avait un grand bal que je fus viſiter. Lorſque le ſouper fut annoncé, ce ne fut pas un ſpectacle ſans intéret pour moi, de voir toute la compagnie courir vèrs la table et ſe placer au plus vîte ſans attendre perſonne. Il arriva qu'un jour, Lady * * *, qui était la Reine du bal, ne ſe preſſant pas aſſez, ne put trouver de place. La même choſe m'arriva cette fois, car cepen-

* Les Evêques Anglicans portent pour marque de leur dignité, un petit jupon, qui ne deſcend qu'au genou comme les montagnards d'Ecoſſe, avec cette différence cependant, que je crois qu'ils ont des culottes deſſous.

dant que j'éxaminais philoſophiquement, toutes les places ſe trouverent priſes, et ce ne fut pas ſans peine que je trouvai un bout de banc. Je ne cite point ceci comme particulier à Londonderry, l'inſtant où dans les bals publics en Irlande on annonce le ſouper, eſt vraiment fort amuſant. Il ne faut cependant, pas trop s'amuſer à conſidérer la vivacité de la foule, pour peu qu'on ait faim, Car . . . .

Ce ne fut qu'à Londonderry, que je commençai à m'appercevoir de l'eſprit de contention qui regnait alors dans cette province. Les partis cependant ſe voyaient encore. Je partis enfin de cette jolie ville et paſſant par *Newtown Limavady*, je me rendis chez Mr. Maccauſland à *Fruit Hill*, d'où après un jour ou deux, il me conduiſit à quelque diſtance, chez le Rd. Samſon, pour qui j'avais une lettre. Ce miniſtre eſt réputé être un violent antiminiſtériel et cependant il était encore aſſez bien vu des perſonnes qui pouvaient avoir des opinions politiques différentes des ſiennes. Je le trouvai un homme tres inſtruit et tres complaiſant. Il eſt vraiment ſingulier comment je m'accorde aiſément avec les perſonnes dont l'opinion eſt totalement différente de la mienne, pendant qu'au contraire, il m'eſt ſouvent arrivé d'être querellé d'une maniere terrible, par des gens dont l'opinion n'avait pas un fétu de différence.

Le rivage commence déja à prendre quelques traits du fameux chemin des Géans (*Giants Cauſway.*) Les rochers perpendiculaires, ſous leſquels je paſſai ſont baſaltiques et couvrent une couche de pierre à chaux d'une Blancheur ſinguliere.

L'Evêque

L'évêque de Derry a bâti un Palais ſuperbe dans un endroit peu fréquenté, où plutôt entièrement déſert avant. On voit avec plaiſir, dans cet endroit, un grand nombre de maiſons de payſans qu'il a bâtie à ſes frais. Elles ſont tres propres et de plus les payſans eux-mêmes, ſemblent avoir le plus grand attachement pour leur évêque, quoiqu'ils ne l'aient jamais vu. La maiſon de *Down Hill*, eſt remplie de belles peintures que Lord Briſtol a apporté avec lui d'Italie. Il a bâtie un temple d'une belle architecture ſur le bord du précipice, comme pour braver les vagues et le vent; on voit la mèr furieuſe battre les rochers perpendiculaires qui en forment la baſe, et qui s'élévent à une hauteur de plus de cent cinquante pieds; il a, non ſans raiſon, dedié ce Temple à Eole.

On diſtingue parfaitement les côtes d'Ecoſſe de cet endroit et ce ne fut pas ſans plaiſir que je les apperçus, ayant l'intention d'y paſſer l'hyver; quoique mon voyage eut été fort agréable, *on ſe laſſe* à la fin, et j'étais à mon ſixieme mois de courſes perpétuelles et d'un pélerinage peu commun.

Je me rendis de là, chez le Rd. Burrowes qui eſt archidiacre du dioceſe: c'eſt ſurtout dans cette partie, que la diviſion commence à paraitre plus particulierement. Un des domeſtiques de la maiſon qui revenait de Coleraine, rapporta qu'on avait brulé la maiſon d'un Capitaine *O'Hara* et égorgé ſa famille. J'ai toujours cru que c'était une impoſture du laquais, pour ſavoir l'effet que cette nouvelle produirait ſur ſon maitre. Le lendemain, je me rendis à Coleraine et rien de pareil ne s'était paſſé ce n'était ſeulement qu'une bataille

de

de foire, dans laquelle, quelque coups de bâtons s'étaient diſtribués.

Je fus reçu avec beaucoup de bonté dans cette ville par Mr. Richardſon, chez qui je paſſai trois où quatre jours. Les payſannes à Coleraines reſſemblent un jour de Dimanche aux payſannes Ecoſſaiſes du côté de Montroſe; elles ſont extrêmement propres et bien tenues, leurs épaules auſſi ſont communément couvertes d'un Manteau rouge: on ne croirait vraiment pas être dans l'Irlande.

Je me promenai un jour le long de la riviere *Bane* qui ſort du lac *Neagh*, dont je parlerai après; pour m'informer par moi-même, de l'état du pays je fis arrêter le domeſtique de Mr. Richardſon avec les chevaux, et je m'hazardai à entrer dans une cabane, et à cauſer avec la famille ainſi que je le fais quand je voyage à pied; je louai infiniment la ſituation du pays, et j'ajoutai qu'il était bien cruel qu'on ſe permit de dire que le payſan n'était pas prêt à défendre ſa conſtitution, &c. &c. Ces bonnes gens furent fort reſervés tant que je reſtai dans la cabane, mais lorſque m'en éloignai, je fus ſuivi par un jeune homme qui prit plus de confiance en moi et commença à me débiter toutes les fariboles dont le peuple ſe berçait en France avant la révoluion: je fus vraiment ſurpris d'entendre les mêmes diſcours d'égalité, de fraternité, et d'impoſition, &c. à la fin cependant, je demandai à mon homme de quelles impoſitions il avait tant à ſe plaindre. Il nomma particuliement celles ſur le vin et ſur la bierre et comme je lui demandai s'il buvait jamais, de l'un où de l'autre il me répondit

que

que non, mais que c'était égal, que c'était bien dûr pour ceux qui les payaient et autres impertinentes bêtiſes. Il parla auſſi de la réforme du parlement et ſe plaignit vivement des abus dans les élections, &c : il vanta auſſi beaucoup la tolérance, et fit des diſcours philoſophiques, pareils à ceux de nos Petits-Maitres avant la révolution : en un mot, pour dire la vérité, je revins de ma promenade, tres peu ſatisfait des *United Iriſhmen.*

Il eſt poſſible qu'il y ait réellement quelque ſujet de plainte, car quel eſt le pays où il n'y ait pas d'abus dans le gouvernement. Mais il eſt évident que les murmures des payſans, leur ont été mis dans la téte par des gens d'une autre trempe. Qu'importent au payſan, la pluralité des places, les élections au parlement, les entraves du commerce, les droits ſur le vin et autres marchandiſes, ils ne peut s'en inquiéter en aucune maniere ; pourvu, qu'il jouiſſe paiſiblement du fruit de ſon travail et qu'il ſoit aſſuré de ſa liberté perſonnelle, que ce ſoit pierre ou Jacques, qui occuppe telle place, que le gouvernement ſous lequel il vit, ſoit républicain ou monarchique, il ne s'en ſoucie nullement. Comment faire cependant pour l'engager à ſe plaindre ; il faut bien lui faire accroire que ſa miſere vient de choſes qui n'y ont pas le moindre rapport, afin de l'engager à ſe ſoulever pour profiter de ſa crédulité. C'eſt ainſi qu'on a fait en France, qu'on a toujours fait et qu'on fera toujours.

La veille de mon départ Mr. Richardſon, me demanda comment j'avais trouvé le cheval qu'il m'avait prêté le dimanche d'avant ; ſur ma réponſe ; " la ſaiſon eſt avancée" dit-il, le temps " eſt mauvais, ce vous ſerait un bon compagnon de voyage" ?

je

je refuſais conſtamment, mais à la fin il donna ordre à ſon domeſtique de le laiſſer dans la maiſon où j'allais. Il peut ſouvent être agréable, d'avoir un roſſinante avec qui parler ſur un mauvais chemin. C'eſt la ſeconde fois, que j'aye éprouvé cet acte de bonté dans ma promenade: le premier offre, m'en fut fait par Mr. Peter Latouche: C'était le milieu de l'été: la crainte d'être indiſcret, jointe à celle de ne ſavoir que faire du pauvre cheval, m'engagea alors à le refuſer abſolument; ici la choſe n'était pas tout à fait la même.

Je fus offrir mes reſpects au fameux ouvrage des géants * * * (j'ai oublié leur nom dans le chemin :) je m'arrêtai un moment, pour voir un vieux chateau qui appartient à la Marquiſe de Antrim et dans lequel les chevres ſeules peuvent ſe permettre d'entrer; le ſeul paſſage pour un homme, eſt une arche large d'un pied, ſans *garde fou* au deſſus d'un précipice profond. J'obſervai auſſi le long du chemin pluſieurs carrieres où la Baſalte eſt rangée en piliers de cinq où ſix faces ainſi que ceux du *Cauſway*. Les côtes ſont très élevées et l'on voit preſque partout, deſſous la baſalte, une couche épaiſſe de pierre à chaux, blanche comme la neige et mêlée de pierre à feu, il ſemble que cette chaux ait été brulée et que par la ſuite des ſiecles elle ait repris ſes qualités, quoiqu'en perdant ſa couleur.*

Après un long circuit, j'arrivai enfin au fameux chemin des

* Il eſt connu qu'en laiſſant longtemps la pierre a chaux ſans en faire uſage après avoir été brulée, elle reprend ſes qualités pierreuſes et perd ſon air phlogiſtique, au point que pour l'employer, il faudrait la bruler encore. C'eſt peutêtre la, ce qui eſt arrivé à celle de ce pays. *Voyez la chimie du Dr. Black.*

des géans : les perſonnes qui viennent ici, dans l'eſpoir de voir quelque choſe hors de la nature ſont communément trompées dans l'idée qu'elles ſe ſont faites de cet endroit ; le *Cauſway*, n'eſt pas plus étonnant que les carrieres dans l'intérieur du pays, où l'on trouve la baſalte diſpoſée de la même maniere. Ce qui frappe le plus, ce ſont ces rochers perpendiculaires de quatre à cinq cents pieds d'élévation, et qui ſortent tout-a-coup du ſein de la mer ; on diſtingue aiſément les différentes couches qui les compoſent : tantôt c'eſt une pierre rougeatre de Tuff. Dans d'autres endroits, c'eſt la baſalte dans un état de confuſion : deux ou trois fois, on la voit rangée en colonnes réguliere et dans un endroit ayant vraiment quelque reſſemblance à un jeu d'orgue. Le chemin des géans, *Giants Cauſway*, comme on l'appelle, eſt une partie de la même matiere, détachée de la montagne. A la marée baſſe on peut le ſuivre aſſez loin : les vagues viennent ſe briſer contre, avec une fureur ſinguliere. Il forme réellement une eſpéce de pavé d'environ trente à quarante pieds de large, et il eſt aſſez ſimple qu'il ait cette figure, puiſque les colonnes ſont droites et que c'eſt le bout qui forme le pavé. Il n'y a point de place entre elles, quoique leur figure ne ſoit pas tres réguliére ; il y en a de ſix, de ſept, de huit, et même de quatre côtés, mais le plus grand nombre eſt *Pentagone*, où de cinq ; il s'avance de deux cents pas environ, dans une pente douce, juſqu'à ce qu'enfin il diſparaiſſe dans la mer : la choſe la plus remarquable de ces piliers, c'eſt qu'ils ne ſont pas d'une ſeule piéce, mais ſont compoſés de pierres déta-

chées, dont la ſupérieure eſt toujours convéxe et s'ajuſte parfaitement avec celle qui la ſuit, dont la forme eſt concave.

Dans la même direction, à dix ou douze lieues en mer ſur la côte d'Ecoſſe, l'iſle de Staffa, dont j'ai déja fait mention dans le volume ſur la grande Bretagne, eſt compoſée de piliers pareils et n'eſt pas moins curieuſe.

Bien des gens ont fait des rechèrches et des ſyſtêmes ingénieux ſur la formation du chemin des Géants : les uns prétendent que c'eſt le produit d'un volcan, d'autres que la baſalte était d'abord molle et ſuivant qu'elle était plus moins remplie de minéral, ſe formait en colonnes plus ou moins parfaites.

J'ai vu dans beaucoup d'autres endroit, des pierres de la même nature. La ville d'Edimbourg eſt ſituée ſur un rocher de pierre pareille ; *Arthur Seat* (la montagne auprès) en eſt entièrement ; dans la partie du ſud, la baſalte eſt même formée en piliers de cinq ou ſix faces ; il y a près de cette ville, un phénomêne plus ſingulier peutêtre : c'eſt une ligne de baſalte d'environ ſix ou ſept pieds de large, qui ſe prolongent à une diſtance prodigieuſe et dont on n'a jamais trouvé la fin : elle traverſe ainſi les pierres de toutes eſpéces et le charbon : on a remarqué que le charbon qui ſe trouve des deux côtés, a perdu preſque toute ſa force, et reſſemble aſſez à du charbon ardent, dont on aurait éteint la flamme. Cette obſervation a donné lieu à la formation d'un ſyſtême, qui ne ſemble pas dépourvu de ſens, quoique ce ſoit bien idéal. On prétend que la baſalte eſt le produit de quelques grandes convulſions dans leſquelles les entrailles de la terre ſe ſont ouvertes et l'ont vômies ſur la ſurface

ſurface dans un état de fuſion. Les colonnes qu'elle forme dans bien des endroits, dépendent de la quantité de minéral qui s'y trouve. On cite pluſieurs inſtances d'effuſion de baſaltes fort extraordinaires; dans l'iſle d'Arran, à l'embouchure de la Clyde, la principale montagne eſt de granit et dans le milieu on apperçoit une ligne de baſalte de dix à douze pieds de large, qui va juſqu'à ſon ſommet. Ces faiſeurs de ſyſtême, prétendent que cette baſalte n'a pu ſe gliſſer dans l'intérieur du rocher d'Arran et dans la grande ligne prés d'Edimbourg, à moins de quelque crévaſſe terrible, qui s'eſt trouvée remplie tout-à-coup par cette matiere brulante et alors en état fuſion.

Je me rappelle que Panurge demande à Gargantua " lequel " aimeriez vous mieux d'aller à Paris à la chevre morte, ſur " les épaules d'un payſan où de l'y porter vous même ?" l'autre répond fort ſenſément je penſe: *j'aimerais mieux boire:* comme on pourrait en dire autant ici, je m'arrête prudemment.

En me rendant du Cauſway chez Mr. Moore, j'apperçus une colline et pluſieurs champs, couverts d'un grand nombre de gens du commun; je m'informai de ce que ce pouvait être; on me dit que c'était des gens qui étaient occupés à rammaſſer les pommes de terres d'un homme, pour qui ils avaient de l'affection. J'avais beaucoup entendu parler de ces mouvements populaires et comme dans tous les cas, il eſt toujours fort déſagréable de ſe trouver mêlé dans ces foules, plus particuliérement pour un étranger, je balançais ſi j'avancerais où ſi je prendrais un autre chemin: à la fin cependant, reflechiſſant que je n'avais point de pommes de terre à déterrer et qu'au

fait, ces gens ſemblaient faire cette beſogne aſſez paiſiblement, je m'avançai tout doucement et paſſai au milieu de la troupe, ſans que perſonne parut prendre garde à moi.

On m'a dit, que c'était une ancienne coutume etablie parmi les payſans, de s'aſſembler ſur le retour de la ſaiſon à la fin de l'automne et de déterrer les pommes de terre des perſonnes à qui ils veulent du bien, à peuprès comme en France, on plantait un *may* à leur porte. Ce qui donna de l'inquiétude au gouvernement dans cette occaſion, c'eſt que ce fut plus particulièrement les pommes de terre, des perſonnes qui venaient d'être arrêtées pour *hautes trahiſons* que les payſans recueillirent, et auſſi celles de ceux connus pour leur mécontentement, quoiqu'ils ayent, à ma connaiſſance, fait la même faveur à des gens qui étaient très attachés au gouvernment. Mr. Moore par éxemple, chez qui je reçus l'hoſpitalité ce jour là, ne put parvenir à les en empêcher et pour ne pas s'attirer leur inimitié, il crut devoir les laiſſer faire.

Ces aſſemblées étaient conduites avec le plus grand ordre: un homme, ſans rien qui put le diſtinguer, ſe faiſait obéir en tournant la main et en pouſſant certains cris: tant que l'opération durait, les hommes, les femmes et les enfans chantaient accompagnés par un inſtrument quelconque. Aucun des individus ne pouvait ſe permettre de boire de liqueurs fortes: ceci certainement, était un rare effort pour le pays, et je puis dire avec certitude, que la condition a été tenue à la lettre: je n'ai jamais rencontré un ſeul homme ſoû, près des champs de pomme de terre; je ne dis

pas

pas que dans les villages voiſins, il n'y en eut quelques uns, mais auſſi c'eut été un miracle ſans cela. Les payſans pour faire cette opération avaient mis leur meilleur habit; l'air de gaité et de bonne humeur qui regnait parmi eux, aurait aiſément fait croire que c'était quelque eſpéce de fêtes, ſi l'on n'eut été inſtruit, que ceux qui les conduiſaient, avaient des idées ſéditieuſes: le chemin était couvert de chevaux qui appartenaient à quelques uns des fermiers qui, comme les autres rammaſſaient les pommes de terre.

Si une pareille ſcêne eut eu lieu en France, où même en Angleterre j'ai bien de la peine à croire, que les choſes ſe fuſſent paſſées ſi tranquilement. Je crois auſſi que ces raſſemblemens nombreux, auraient finis par devenir tres dangereux, conſidérant l'eſprit de fermentation et de mécontentement qui régnait dans le pays. Le gouvernement fit fort ſagement, de les défendre quelques tems après, et ce qui prouve encore en faveur du peuple de ce pays, c'eſt que je n'ai pas entendu dire qu'elles ayent eû lieu après.

Il eſt vraiment ſingulier de voir, comme avec toutes leurs diſpoſitions mutines, ces Irlandais ſont aiſés à ſoumettre: je l'ai déja dit et je le répéte avec plaiſir; entre les mains de gens habiles et dirigés par des motifs de bien public, je n'ai pas connu de peuple qu'on put plus aiſément conduire au bien. Ces ſéditions fréquentes mêmes, ne prouvent pas autre choſe que ſa ſenſibilité: ſi l'on ceſſait une bonne fois de vouloir abſolument les *Angliſer* à tout prix, et qu'on ſut les mener par les préjugés et les manières qui leur ſont propres, on en ferait ce qu'on voudrait.

Je

En ſuivant la côte, au ſommet de la montagne qui eſt compoſée des mêmes matériaux que le *Cauſway*, on me fit remarquer d'un angle au deſſus des précipices, les différents phénomênes de la baſalte, ſous toutes les figures qu'elle prend, tantôt en forme de pilier et tantôt en matiere confuſe et ſans odre. Il faiſait un temps ſuperbe; la mer venait battre le pied de ces rochers qui peuvent avoir entre quatre et cinq cents pieds d'élévation perpendiculaire: l'Ecoſſe et les Iſles à l'Oueſt de ſes côtes, ſe découvraient au bout de l'horiſon, ſur une mer calme et bleue. Mon cheval lui-même, ſemblait jouir de la beauté de la vue, il approchait ſa tête du précipice et portait enſuite ſon œil ſur l'horiſon avec un air d'admiration! ceci au ſurplus n'eſt pas étonnant; qui n'a pas vu dans bien des voyages et des Romans, les declamations affectées, de bêtes beaucoup plus ſtupides, ſur un point de vue quelconque, où ſur le clair de Lune. Je n'ai jamais rencontré de ces belles deſcriptions, ſans tourner vingt où trente pages du livre, afin d'arriver au jour, ſi l'auteur parlait de la lune, où à la nuit, s'il parlait du ſoleil.

Je m'arrêtai dans un petit village, où je vis du monde aſſemblé et j'aſſiſtai au baptême d'un nouveau Né; au Nord de l'Ecoſſe dans pareil cas, on fait avaller au pauvre petit malheureux, une cuiller de whiſky, pour l'empêcher de crier; ici pour la même raiſon, on fait fondre du beurre dans une coque d'œuf, on le mêle avec du pain et du ſucre et la Nourrice en pouſſe quelque peu avec le doigt, dans ſa gorge. Je ne ſaurais dire ſi c'eſt l'uſage dans un autre pays,

mais

mais j'imagine que c'eſt un reméde preſque auſſi certain que ſi elle lui enfonçait dans la gorge, quelque peu de filaſſe enduite de poiréſine.

J'arrivai enfin après un long tour à Ballycaſtle, où je fus reçu avec bonté par Mr. Ezékiel Boyd; le jour même de mon arrivée, la compagnie en garniſon dans cette petite ville la quittat et fut remplacée par une autre, d'un régiment Ecoſſais: ils furent fort bien reçus par les habitans et pendant la nuit, ne vous déplaiſe, on leur vola toutes leurs munitions et la moitié de leurs armes ... voler les armes et les munitions, morbleu! J'aimerais mieux que l'on volat à mes ſoldats leurs culottes et leurs chemiſes, mais leurs armes et leurs munitions! .... Tout ce que l'on fit dans cette occaſion, fut de faire venir quelques habitans devant Mr. Boyd, qui était le juge de paix. Ils jurerent tous, les uns après les autres et ſur l'évangile, qu'ils n'avaient aucune connaiſſance de la poudre et des armes vollées. Bonnes gens d'Irlande prenez bien garde à qui vous vous jouez, ſi vous vous aviſiez de faire une pareille plaiſanterie à quelques vieux routiers, malgré toute l'amitié poſſible, vos oreilles pourraient fort bien s'en reſſentir.

Un jour je dirigeai ma promenade vérs *Fair Head*; c'eſt un grand cap qui s'avance vèrs l'Ecoſſe et qui eſt la pointe, la plus au Nord de l'Irlande: les rochers s'élévent graduellement depuis près de Ballycaſtle et le point le plus élevé eſt le plus au Nord et le plus près de la mer.

La ſinguliere diſpoſion des couches de pierres dans cette montagne mérite l'attention: dans l'endroit ſurtout, où ſe trouve

trouve la mine de charbon que l'on travaille ſur le bord de la mer.

J'ai marqué les differentes couches telles qu'elles paraiſſent du bord de la mer ; leur étendue, peut être plus ou moins conſidérable, je ne les ai meſuré qu'à vue d'œil. Il y a apparence, que ce mélange doit s'étendre à une grande profondeur dans l'intérieur de la terre.

Baſalte	18 *pieds.*
Charbon mêlé	3 *p.*
Tuff de pierre rouge	10 *p.*
Charbon très ſulphureux	3 *p.*
Tuff de pierre griſe	10 *p.*
Charbon mêlé	6 *p.*
Tuff rouge	8 *p.*
Charbon mêlé	1 *p*
Tuff rouge	8 *p.*
Charbon, (la véritable veine)	7 *p.*
Tuff de pierre rouge.	

J'ai eu la fantaiſie d'entrer dans la mine de charbon et j'ai même été juſqu'au bout, c'eſt un petit divertiſſement dont on peut ſe paſſer une fois la fantaiſie, (comme du mariage) mais dont je me diſpenſerai dorénavant ; elle s'étend à un demi mille ſous terre, dans une direction horiſontale et aſſez élevée pour donner du cours aux eaux : il y a une autre mine au deſſus et les ouvriers dans ces derniers temps ſe ſont aſſez rapprochés pour s'entendre travailler : il eſt à croire qu'ils ſe joindront bientôt. Le propriétaire doit penſer à creuſer un puit perpendiculaire à ſa mine, pour renouveller l'air, car quand le vent eſt à l'oueſt, la vapeur eſt repouſſée dans l'intérieur et rend l'air ſuffocant pour les ouvriers ; ſi ce puit était fait, elle trouverait une iſſue et ne les incommoderait

derait pas. Le charbon que l'on tire de cette mine eſt le meilleur que j'aye vu en Irlande ; il eſt parfaitement ſemblable au charbon Ecoſſais : il ne brule pas ſi vîte cependant, et la mine d'où on le tire ſemble être inépuiſable. Le parlement d'Irlande avait bien ſenti l'immenſe avantage qui pourrait en réſulter pour le pays ; il a fait des frais énormes pour tâcher de faire un port à Ballycaſtle, mais le courant de la marée apporte tant de ſable, qu'il eſt entièrement comblé, au point qu'il n'y a pas même d'eau à la marée haute.

Je ſuivis le rivage depuis la mine de charbon juſqu'à la pointe de *Fair Head*, et graviſſant les rochers par le chemin des chevres, j'arrivai avec beaucoup de peine juſqu'au ſommet, où la ſcêne qui s'offrit à moi me dédommagea bien de ma peine : on vante le *Cauſway* avec juſte raiſon, la régularité des piliers a quelque choſe de ſurprenant ; mais ici, les piliers de baſalte ont près de ſix cents pieds de hauteur et quelques uns ſe tiennent ſeuls et ſéparés du corps de la montagne de deux, trois, où quatre pieds depuis le haut juſqu'en bas, ſoutenus ſeulement par quelques pierres dans le milieu. A quelque diſtance du bord du précipice, il y a des crévaſſes dans leſquelles en jettant une pierre, on voit clairement qu'elles s'étendent juſqu'au bas de la montagne.

De diſtance en diſtance, on apperçoit des creux, qui ſemblent avoir ſervi de lit à des rivires où à des torrent ; la pente va toujours régulierement, de la mer à deux petits lacs dans l'intérieur de la preſqu'iſle : cette remarque pourrait donner lieu de croire, qu'autrefois ce cap s'étendait beaucoup plus loin et que même il devait y avoir un pays et des montagnes aſſez conſidérables, pour pouvoir remplir ces

canaux. Cette obſervation eſt juſtifiée par la chûte fréquente de ces piliers ſéparés et même de toute la partie entre le principal roc et les crevaſſes : des jeunes gens à Ballycaſtle m'ont aſſurés, avoir couru à cheval après un lievre douze à quinze pieds plus loin, que ce qui forme à préſent le bord du précipice. Ceci s'accorde aſſez avec mon fameux ſyſtême du Conomara ; c'eſt ſi amuſant de rêver, que j'y reviens ſouvent, et ſi j'oſais achever le rêve, je dirais que par la ſuite des ſiecles, ce cap de Fair Head, diſparaitra totalement et que l'Océan achévera de s'ouvrir un paſſage plus étendu dans la mer d'Irlande.

Le courant de la marée eſt ici extrêmement rapide on le voit du ſommet de Fair Head, couler comme un torrent, tantôt de l'océan dans la mer d'Irlande, et tantôt de la mer d'Irlande dans l'Océan. l'Ecoſſe ſemble tres près, le cap de Fair Head n'en prend cependant pas la direction ; ſuivant mon idée du Conomara il devait toujours y avoir un détroit dans cette partie et enſuite un golphe immenſe devait s'étendre à l'oueſt juqu'aù Groenland,

Après avoit fait, ecrit et même imprimé toutes les belles refléxions et les rêveries que l'on a vu, quand j'ai parlé du Conomara ; j'ai eû la douleur de voir *in the vindication of the Ancient Hiſtory of Ireland* par le général Vallancey, que d'autres s'étaient amuſés de la même maniere et avaient tirés de leurs rêveries des concluſions à-peu-près pareilles aux miennes, entre-autres Meſſrs. *Whitehurſt* et *Hamilton*. Les leurs n'ónt cependant rapport, qu'aux rochers de la côte des géans, mais tous deux s'accordent à dire qu'un immenſe territoire a dû

dû être engloutie avec le volcan, d'où eſt venu la baſalte dont les piliers de cette côte ſont formés.

" Ajoutons à cela, dit le général Vallancey, la tradition " des Anciens Irlandais, qui rapporte que la plus grande " partie de cette iſle a été engloutie dans la mer. Les pay- " ſans croyent ſouvent en voir pluſieurs parties s'élever du " ſein des eaux au Nord-Oueſt de l'Irlande. Les habitans " de ces côtes leur donnent le mon de *Tir Huddy* où le pays de " *Hudd :* ils diſent qu'elles contiennent une ville qui poſſédait " autrefois des richeſſes immenſes et dont la clef eſt enter- " rée ſous quelque autel des Druides." Le Général, Suivant toujours ſon ſyſtême, de l'Irlande peuplée par les peuples du levant, ajoute, " cette ville eſt évidemment la ville per- " due des Arabes, mentionnée dans la préface de l'Alcoran " et viſitée par leur faux Prophete Hud." Et ce qui eſt encore plus cruel pour un faiſeur de ſyſtême, dans la comparaiſon que le Général, fait entre le *Japonais*, le *Péruvien*, et l'*Irlandais*, j'ai trouvé qu'un certain *Varénius* avait abſolument dit la même choſe. *Veriſimilus eſt ſeptentrionalis Americæ, partem olim adheſiſſe Hiberniæ.* Un *Bertius* auſſi, prétend que le déluge de *Deucalion* a été mal à propos placé en Theſſalie et que c'eſt ſur les côtes de l'Ecoſſe, ou *Caledonia* qu'il devrait être; parceque *Dùr* en Irlandais veut dire l'eau, et que *Deucalion* eſt une corruption de *dur Caledonia,— le déluge de Caledonia.*

Il eſt ſi terrible de trouver des gens dans ſon chemin de cette maniere, que je ſuis déterminé à ne plus faire de ſyſtême ou dumoins à ne plus lire les livres de ceux qui en ont

fait. Cependant au bout du compte le ſentiment de ces Meſſieurs, donne du poids à mon opinion particuliere.

LOUGH NEAGH—BELFAST—DONAGHADEE.

LA côte eſt à-peu-près partout de la même hardieſſe depuis *Fair-Head* juſqu'a Caſhendon, à dix où douze milles plus à l'Eſt. Le detroit devant cette baye entre l'Ecoſſe et l'Irlande reſſemble à une large riviere et dans le fait, il n'y a guères de l'une à l'autre terre, que onze milles Irlandais, environ quatorze Anglais: il arrive ſouvent à des bateaux découverts de le paſſer, lorſque la mer eſt calme.

Il ſemble qu'on aurait bien pu établir un *Pacquet Boat* à Campbelltown, dans le *mull* de Cantyre, pour Caſhendon, ſinon régulier, du moins dans le cas où le vent et le mauvais temps ne permettrait pas de paſſer à *Holly Head* où même à *Port Patrick*.

Les différentes ſectes ſont ſéparées par canton dans la province d'Ulſter: les habitans de Caſhendon ſont tous catholiques, ainſi que ceux du pays dans les environs: ils ont auſſi une autre particularité, c'eſt qu'ils ne parlent pas Anglais comme les habitans du reſte de la province, qui dans beaucoup d'endroits n'entendent pas l'Irlandais. De la à Glen-arm on ſuit le rivage par un chemin que l'on

à eu

à eu beaucoup de peine à faire entre les rochers et la mer : la côte eſt toujours auſſi rapide et préſente le point de vue le plus extraordinaire ; le ſommet du rocher eſt à peuprès partout couronné de baſalte mêlée, mais on ne retrouve plus les piliers du Cauſway ; la pierre à chaux qui ſe trouve deſſous n'eſt pas ſi blanche et tire ſur le gris, près de Glen-arm : cette ville n'a de remarquable que le chateau de la Marquiſe D'Antrim.

Quittant la côte, il me fallut traverſer les montagnes pour entrer dans le pays et je m'arretai à Bruſhin, dont preſque tous les habitans ſont preſbyteriens. Il ne ſemble pas qu'on ſoit chez le même peuple, la manière de parler de s'habiller même, a beaucoup plus de rapport à l'Ecoſſe, qu'à l'Irlande, dans les provinces de Munſter *ou* de Connaught. Faiſant une pointe un peu vigoureuſe, j'arrivai ſur le bord du lac où plutôt de la *mer Neagh*, et je fus reçu avec une bonté et une politeſſe vraiment remarquable à Shanes Caſtle chez Lord O'Neil, aux attentions de qui, je me crois très obligé.

Lough Neagh eſt une piéce d'eau immenſe, elle a dit on trente à quarante milles de long, ſur quinze à vingt de large. Ce lac ne ſemble pas avoir toujours éxiſté, il a peu de profondeur et dans bien des endroits on trouve des arbres et des racines encore dans la terre. Sa plus grande profondeur dans un ſeul endroit, eſt de 70 pieds : ce qui eſt à peu-près le niveau de la mer : partout ailleurs, on n'y trouve jamais plus de 42, et communément de ſix à douze pieds : ſes eaux ont dans quelques endroits une qualité minérale dont on aſſure que quelque perſonnes ſe ſont bien trouvées :

on

on y a auſſi découvert, et dans les terres voiſines, nombre de morceaux de bois petrifiés.

Je fus un jour à l'endroit, d'où la rivière Banne ſort de ce lac, pour voir par moi même de quelle eſpéce était l'obſtruction qui a pu être la cauſe de ſa formation. Le lit de la riviere m'a ſemblé en être la principale cauſe ; il eſt beaucoup trop étroit pour une telle maſſe d'eau, et en outre, la riviere fait un circuit de deux milles, (quoi qu'en ligne directe il y ait à peine un demi mille) avant de ſe jetter dans un autre lac de cinq à ſix milles de long, ſur trois à quatre de large, qu'on appelle *Lough Beg*. A la ſortie de celui cy elle forme un caſcade aſſez conſidérable. Dans le cas où l'on voulut deſſecher un grande partie de Lough Neagh, et rendre la riviere Banne navigable juſqu'a la mer, la premiere choſe à faire, ſerait de couper un canal profond et en ligne directe de Lough Neagh au lac Beg, ayant ſoin de le faire commencer au deſſus de la barre de ſable, que le vent, la tempête et le courant ont amoncelés à l'endroit d'où la riviere ſort. Cette ſeule opération, diminuerait le volume de l'eau de cinq à ſix pieds et enſuite lorſque les terres qui auraient ainſi été déſſéchées auraient eu le temps de ſe conſolider, ſi l'on voyait qu'elles fuſſent bonnes et que les vapeurs ne fuſſent pas trop mal-ſaines,* on pourrait penſer à la caſcade de *Lough Beg* et à faire des canaux de communication

* Un médecin avec qui je parlais de la poſſibilité de deſſecher ce lac, après avoir fait bien des objections auxquelles je répondais : " au ſurplus ajouta-t-il c'eſt contre mon intérét que je parle, car le deſſéchement produirait *a delightful fever* qui ferait ma fortune."

on entre les autres endroits de la riviere où il ſe trouve des rochers: la mer eſt à près de trente milles et cependant il n'y a gueres que ſoixante et dix pieds de pente dans cette grande étendue: auſſi la riviere ne parait pas couler, à moins que ce ne ſoit dans les endroits où il ya quelques caſcades, au travers desquelles il m'a ſemblé qu'il ne ſerait pas difficile de pratiquer un paſſage pour les bateaux: une ecluſe à chaque caſcade, remplirait parfaitement cet objet eſſentiel: alors il y aurait une communication par eau entre les principales villes du Nord de l'Irlande, car Belfaſt a un canal qui s'y jette et il y en a un autre qui va juſqu'à Newry.

L'Evêque de Derry a bâti de l'autre côté de Lough Beg un palais magnifique: l'architecture en eſt aſſez ſinguliere pour une maiſon de campagne, il ſemble avoir pris pour modéle le Panthéon à Rome; *Ballyſcullen* eſt abſolument circulaire et le jour ne vient dans les eſcaliers que par le tôit. Au ſurplus l'apparence de cet édifice ſemblerait plutôt le faire croire un bâtiment public, qu'une maiſon de plaiſance. Les appartemens dans l'intérieur ſont richement meublés et décorés d'un grand nombre de morceaux précieux de ſculpture et de painture. On m'a aſſuré dans le pays, que cette maiſon a couté près de quatre vingt mille livres ſterlings à Lord Briſtol, qui a la manie de Bâtir des palais ſuperbes en Irlande et en Angleterre et de loger dans des nids à rats et de vilaines auberges ſur le continent.

L'eſprit du peuple, était dans cette partie dans un état de fermentation qui pouvait devenir dangereux ſi l'on n'eut pris des précautions. Cependant je ſuis bien loin de penſere que

que ce le fut autant, que quelques gens ſe plaiſaient à paraitre le croire : il y avait certainement eû quelques aſſaſſinats horribles de commis, dont on n'avait pu tracer les auteurs : mais ce ſerait une injuſtice, que d'en accuſer la maſſe entière du peuple : ce n'était le crime que de quelques individus, dont les têtes éxaltées ne leur permettaient pas d'en conſidérer l'horreur : la plupart mêmes n'ont été commis que dans la crainte de ſe voir dénoncer par les perſonnes ſur qui on les commettait. J'ai vu des gens ſoupçonnés, d'avoir participé à ces crimes, être arrêtés ſans la moindre difficulté et pour aller à la priſon, traverſer un marché rempli de payſans ſans qu'aucuns d'eux, parut s'en inquiéter.

Je vis dans cet endroit des excès ſans doute, mais plutôt ridicules que criminels. Le vicaire de la paroiſſe (*the curate*) avait été catholique pendant fort longtemps et avait été employé comme chapelain en France et en Irlande. Se voyant abandonné de ſes patrons, il renonça dans le comté d'Antrim, à ce qu'on appélle les abominations de la *proſtituée de Babylone*, et obtint ſur le champ une penſion de quarante livres ſterlings et le premier vicariat (*curacy*) vacant.

Les payſans, qui jugent toujours ſainement des actions et de leurs motifs, l'avaient laiſſé tranquille, et ſe contentaient de ne pas aller à ſon égliſe, mais dans cette occaſion s'étant montré très ardent en faveur de ſon vicariat, c'eſt du gouvernement que je voulais dire : ils l'avaient pris à grippe et ils ne ſe paſſait pas de jour qu'ils ne lui ſiffent quelque impertinence. On coupa la queue, les cornes et les oreilles de

ſa

ſa vache et on les cloua à ſa porte : la malheureuſe bête ne pouvant plus paraitre *avec honneur* dans le public, il en acheta une autre, à qui quatre jours après on fit la même opération et ainſi d'une troiſième ; à la fin cependant il crut devoir la garder telle quelle était, et lorſqu'elle paraiſſait dans les champs, on lachait les chiens après. Le pauvre vicaire a voulu trouver à redire à tout cela, il s'en eſt plaint : alors on a briſé ſes fenêtres et bouché ſa cheminée ; auſſi j'ai rarement vu d'hommes plus zélés, pour le gouvernement.

La ville D'Antrim capitale de ce Comté, eſt une pauvre bourgade ſans apparence de commerce où d'induſtrie quelconque. On voit à quelque diſtance, une tour ronde que l'on dit avoir été autrefois au centre de la ville : elle en eſt à préſent à plus d'un mille, au milieu de la cour d'une maiſon de campagne. Pour aller de là à Belfaſt, il faut encore traverſer les montagnes, qui forment une ceinture preſque générale le long des côtes de l'Irlande.

J'avais tant entendu parler des troubles, des aſſaſſinats et des conſpirations dont on diſait Belfaſt le foyer, que ce ne fut pas ſans répugnance, que je m'y rendis. Je fus agréablement ſurpris de trouver la ville dans le plus grand calme. C'eſt ainſi que va le monde : ſi en paſſant dans une rue on ſavait qu'il y eut une aſſemblée de ſix à ſept cents perſonnes, et qu'en paſſant ſous les fenêtres, on entendit un tapage terrible. On dirait tout naturellement, il y a ſept cents perſonnes aſſemblées dans tel endroit, qui font un vacarme épouvantable, et cependant ce ne ſerait peutêtre que quatre où cinq aboyeurs parmi elles qui feraient tout le

bruit, qu'on attribuerait aux ſix cents quatre vingt quinze autres. C'était ainſi de Belfaſt alors, les habitans paraiſſaient fort tranquilles et même moins occupés de la politique, que dans beaucoup d'autres endroits.

Belfaſt à preſqu'entièrement l'air d'une ville Ecoſſaiſe: l'eſprit des habitans reſſemble aſſez, à celui de ceux de Glaſgow: ſi vous leur parlez de l'Empereur et du Général Clairfaix, ils vous répondront que le ſucre eſt trop chèr et le linge trop bon marché, ſuivant qu'ils s'occupent de l'un oû de l'autre, et que ſi l'on ne fait promptement la paix, ils ne ſauront comment ſe défaire de leur mouſſeline et ne ſauraient acheter du vin. Je ne dis pas, qu'ils ayent tort de vouloir la paix, mais cependant il faut bien prendre garde de ne pas exciter une guerre civile dans le pays, pour avoir la paix avec l'étranger. Dans tous les cas, on ne ſaurait faire la paix, ni ſe marier tout ſeul: il faut au moins que l'autre partie y conſente.

Un jour je me rendis à Carrikfergus pour voir le chateau que Turreau ſurprit dans la dernière guerre: il eſt ſitué ſur un roc à l'embouchure de la baye de ce nom: les Français au nombre de trois mille, arriverent avec deux vaiſſeaux et dans une heure où deux, prirent le chateau d'aſſault. Si le commandant eut ſu profiter de la terreur que cette expédition jetta dans le pays il aurait certainement pu mettre Belfaſt à contribution. Mais il avait avec lui un officier de génie ſon ſupérieur, qui ne voulut pas hazarder l'entrepriſe avant de s'être fortifié; cela donna le temps aux troupes d'arriver, et il fut obligé de ſe rembarquer.

A quel-

A quelque diſtance en mer, il rencontra des vaiſſeaux Anglais contre leſquels il ſe battit. Les deux frégates françaiſes furent priſes et luimême fut tué dans le combat.

C'eſt à Carrikfergus, qu'eſt la priſon du comté, elle était alors pleine de priſonniers d'état, arrêtés pour les différens meurtres, qui avaient été commis dans le voiſinage de Belfaſt. Je remarquai avec plaiſir que la ville était fort tranquille, que l'on laiſſait faire entièrement à la juſtice et que même il n'y avait qu'une ſeule ſentinelle à la porte de la priſon.

On ſait que c'eſt près de cette ville, que le premier roy Ecoſſais ſe noya, à ſon retour en Irlande.

Belfaſt eſt une aſſez jolie ville et dans la quelle le commerce ſemble être très floriſſant. Son principal objet eſt a manufacture des toiles; la ſalle au linge, (The Linen Hall) eſt d'une étendue conſidérable; j'ai déja dit que c'était aux français réfugiés ſous Louis XIV, que l'Irlande était redevable de ces établiſſemens: les maux de la France ont plus d'une fois fait du bien à ſes voiſins.

Par une gelée terrible qui me faiſait ſentir qu'il était temps de finir cette promenade, je me rendis chez Mr. Birch, près de Cumber. Les propriétaires dans cette partie, s'étaient aſſemblés ce jour là, pour prendre des meſures de ſureté contre les mutins s'il s'en préſentait. Les payſans avaient volés, quelques jours avant, les armes d'un parti de cavalerie: c'eſt une choſe qui me paſſe, de voir des troupes volées de leurs armes: il n'eſt pas impoſſible que par trop

grande confiance pour ſes hôtes, cela arrive une fois, mais deux, mais trois.

Tout ce pays eſt coupé de collines rondes à peupres d'égalle hauteur juſqu'auprès de Lough ſtrangford, qui n'eſt autre choſe qu'une baye fort large et ſans preſque de profondeur. La petite ville de Newtown-Ard eſt à ſon extrémité: elle eſt aſſez jolie et bien bâtie, mais elle doit être fort incommodée, par les vapeurs qui doivent s'élever de ce bras de mer que la marée baſſe, laiſſe preſque entierement à ſéc. On pourra peutêtre me reprocher d'avoir trop ſouvent parlé de déſſechement dans le courant de cet ouvrage; c'eſt qu'il n'eſt pas de pays qui en ait plus grand beſoin. Je répéterai encore ici ce que j'ai dit vingt fois, qu'il eſt honteux de laiſſer tant de lacs et de bras de mer ſubſiſter, pendant que l'on pourrait en tirer un parti ſi avantageux.

Rien ne peut faire mieux connaitre la quantité de bon terrein que l'on pourrait gagner ſur la mer dans cet endroit, qu'en diſant qu'a quatre où cinq milles de la ville, il eſt d'uſage à la marée baſſe de le traverſer à cheval et même à pied. Quoique dans ce grand eſpace il y ait quelques endroits tres pierreux, la plus grande partie du terrein cependant, eſt un mélange de terre glaiſe, de ſable et de coquillages.

Je fus reçu à Mont Stwart, avec beaucoup de bonté par Lord et Lady Londonderry. Mylady eſt la ſœur du Viceroy d'Irlande. Elle vit trés retirée dans le ſein de ſon aimable et nombreuſe famille, à l'éducation de laquelle elle donne tout ſon temps. Lord Londonderry et ſon fils, levaient alors

des

des volontaires et adminiſtraient le ſerment *d'allegiance* au payſans qui ſe préſentaient. L'homme eſt mouton par tout: ils ont eu beaucoup de peine à avoir les dix ou douze premiers et dans les jours ſüivans, il s'en eſt préſenté près de ſept à huit cents.

Les payſans dans ce voiſinage ſemblent aiſés et ſe tiennent aſſez proprement; à quelque diſtance, ſe trouve les ruines de *Grey Abbey:* la maiſon du miniſtre qui ſemble un beau chateau eſt dans ſon enceinte. J'apperçus une ſource qui reſſemblait fort aux ſaintes fontaines que j'avais vu à l'Oueſt: je m'informai ſi les payſans y venaient quelques fois faire leur dévotion: mais ici les habitans ſont pour la plupart, tous Preſbyteriens; on me dit cependant, que l'on croyait communément que toute perſonne qui avait bu de l'eau de la fontaine ne ſortirait jamais de l'Irlande; comme mon intention était de la quitter dans deux jours, je me gardai bien d'en gouter.

Je me rendis à Donaghadee, où je-fus reçu par le maitre de poſte Mr. Smith, dont l'aſſiſtance me fut très utille pour mon paſſage. La quantité de beſtiaux que l'on fait paſſer d'ici en Ecoſſe, eſt quelque choſe d'incroyable; les fermiers ſont obligés de ſe ſoumettre aux impudentes impoſitions des patrons de gabarre qui les paſſent: ils ne font point de difficulté d'éxiger vingt guinées pour un ſeul paſſage, et comme ils ſe tiennent tous par la main, le fermier eſt obligé d'en paſſer par où il leur plait: ainſi le paſſage des bétes à corne, revient à une guinée piéce au fermier. Il me ſembla que la police du pays devrait avoir établi un tariffe réglé, comme à tous

les

les autres paſſage de riviere, car au fait celui ci n'eſt guères que de vingt milles.*

Dans deux heures et demie je fus transſporté ſur le côté preſbyterien de l'eau; je ſaluai de nouveau les côtes de l'Ecoſſe, et je me félicitai d'être enfin arrivé, dans un endroit où je pourrais me repoſer.

J'avais quitté Dublin le 25 de may et je débarquai au, Port Patrick, le premier de Decembre: ainſi j'avais paſſé plus de ſix mois dans cette petite promenade ſans proviſions, ſans ſoucis, et ſans autres éffets, que ce que mes poches pouvaient contenir.

Mon temps au fait, avait été fort bien employé; je ne l'avais réellement jamais paſſé avec plus d'agrément: mes idées s'étaient aggrandies: j'avais acquis la connaiſſance d'un peuple intéreſſant, trop mal connu de ſes voiſins et malheureuſement trop ſouvent la proie de l'avidité et du caprice, qui s'etaient ligués pendant des ſiecles pour l'avilir, afin d'avoir un prétexte et une excuſe.

L'élan ſurprenant que ce pays a pris dans ces quinze dernieres années, ne peut laiſſer aucun doute ſur la proſpérité qui l'attend, ſi l'on ſuit le ſyſtême de modération, que l'on a enfin cru devoir adopter. Loin de moi, de penſer à encourager la révolte. La modération dont je parle, eſt celle dont tout ſage gouvernement doit uſer vis-à-vis des ſujets fideles, quelque ſoit leur croyance religieuſe. Trop long-temps,

* Le jour que je paſſai, on tranſporta d'Irlande en Ecoſſe, environ quatre cents bêtes à cornes et dans les ſix dernieres ſemaines on en avait paſſé à peu-près trente mille.

temps, ces querelles funeſtes ont dechirées le ſein de l'Irlande : les ſoins du gouvernement ſont, ſans doute, employés à les éteindre entièrement. Une heureuſe expérience prouvera à l'Angleterre, que loin que la proſpérité de ce beau Royaume puiſſe en rien lui nuire, elle ne peut au contraire qu'accroitre la ſienne ; qu'en detruiſant les préjugés ridicules qu'on s'eſt plu à lui faire entretenir depuis des ſiecles, contre la plus belle et la plus riche partie de ſa puiſſance, et en lui faiſant *réellement* partager l'avantage des loix bienfaiſantes qui la gouvernent elle-même, elle s'acquièrera l'amour de quatre millions de ſujets, que ſes armes ont conquis, mais que ſa juſtice ſeule doit ſoumettre.

PETITE VISITE A L'ECOSSE—EDIMBOURG.

L'ACCENT Ecoſſais me ſembla en arrivant fort étrange quoique je l'euſſe déja connu. Mais on ne ſaurait nier que la propreté et l'air d'induſtrie répandue dans toutes les claſſes ne préviennent extrêmement en faveur des habitans. Je paſſai par Stranraer et pourſuivant mon chemin le long des côtes j'eus bientôt de la hauteur, la vue magnifique de la mer qui ſépare l'Irlande de l'Ecoſſe, et le paſſage qu'elle s'ouvre dans l'Océan entre le Cap de *Fair Head* et le *Mull de Cantyre*, que l'on diſtinguent parfaitement. Il me ſemblait même que je pouvais appercevoir les piliers ſurprenans de

de *Fair Head* et, malgré la violente gelée et que je fuſſe obligé de conduire mon cheval par la bride à cauſe du verglas je prénais un plaiſir ſingulier à les conſidérer . . . il eſt beaucoup de gens qui dans pareil cas, en trouveraient davantage à être au coin du feu.

Je traverſai la jolie ville d'Ayr en payant des barrieres à tout pas, et m'informant de la maiſon de Mr. Reid à Adamton, *tak the corner of the houſs, when ye'll be to the end of the tounn, and ye will gang ſtrackt for it*, me répondit on. Un Anglais entendant un pareil jargon pourrait s'imaginer qu'on lui parle Grec, mais ayant déja été deux ans en Ecoſſe, j'entendis fort bien ce que cela voulait dire.

Un Anglais qui avait demeuré longtemps en Ecoſſe prétendait entendre parfaitement l'Ecoſſais. Une jeune perſonne aſſez gentille, pour qui il avait de l'attachement ayant pariée qu'elle lui dirait quelque choſe qu'il ne pourrait entendre, lui dit, *Ye're a canty callen w'll ye pree mee mou.* Il ne put jamais en venir à bout et lorſqu'il ſut ce que cela voulait dire ce lui fut double peine de perdre ſon pari et cette bonne occaſion. Mais quand j'y penſe, les Anglais ni les Irlandais ne ſauraient entendre cette courte phraſe: je ne prendrai pourtant pas la peine de l'expliquer. Mais s'ils veulent en connaitre le ſens; qu'ils diſent à la premiere Ecoſſaiſe qu'ils rencontreront—*bonnie laſſie, pree mee mou:* ſi elle eſt gentille, cela fera rire et ſi elle ne l'eſt pas ils s'en rappelleront pour une autre fois.

En me rendant à Glaſgow, la gelée était très violente: elle briſe les pierres dit-on, ainſi je ne dus pas être étonné qu'elle fendit mes culottes d'une maniere épouvantable;

ble; malgré les mouchoirs et du foin c'eſt tout ce que je pus faire de ne pas geler. Paſſant la nuit à Catheart chez le Rd. Dowr, j'arrivai à Glaſgow, où j'avais déja été dans ma promenade Ecoſſaiſe: j'en admirai la beauté autant et plus que j'avais fait à mon premier paſſage, et je revis avec plaiſir les perſonnes qui m'y avaient accueillis, entre-autres la famille de Mr. Oſwald chez qui je fus me préſenter à Scotstown. Il n'eſt que juſte de reconnaitre, que ſans les bontés que lui et ſa famille ont eu pour moi l'intérêt paſſif que bien des gens m'avait témoigné à Edimbourg et ailleurs ne m'eut jamais mis à même de me tirer d'affaire. J'en reçus encore dans cette ville un nouveau témoignage d'amitié: voyant que la gelée continuait, je fis ferrer à glace mon pauvre compagnon de voyage: le Maréchal le piqua d'une maniere terrible; ne ſachant qu'en faire, la dépenſe à l'auberge étant très conſidérable, mon intention était de le laiſſer là, ſans m'en plus embarraſſer. J'en parlai à Mr. Alex. Oſwald qui vint le voir et après l'avoir examiné, il me demanda ce qu'il valait: je lui dis, que bleſſé comme il était, il ne valait rien. Dans la ſituation où il eſt, me dit il, *would twelve guineas ſuit you?" they would ſuit me perfectly well*, répondis-je et le marché fut fait. Cette maniere franche et noble d'agir, m'a ſouvent fait déſirer que mon pauvre bucephale, devint entre ſes mains le meilleur courſier de l'Arabie.

Il me ſemble en vérité, que j'ai plus de plaiſir à reconnaitre un bienfait, qu'à me moquer d'une impertinence: on peut quelques fois me trouver, mordant peutêtre; on ne me trouvera pas ingrat.

Etant à Scotſtown je paſſai la riviere ſur la glace, quoiqu'elle fut preſqu'entierement cachée ſous l'eau et je fus voir les manufactures de Paiſley; elles ſont vraiment ſurprenantes par leur immenſité; les inſtrumens ſeuls de la manufacture que je viſitai, avaient coutés plus de vingt mille livres ſterlings aux propriétaires. On conviendra qu'il faut diablement faire des cravattes et des jupons de mouſſeline pour payer de tels frais et encore n'eſt-ce rien en comparaiſon de celle de Lanark, dont je parlerai après.

Je quittai Glaſgow encore ſeul et contre mon ordinaire, je pris une place dans le coche qui me conduiſit juſqu'à Falkirk; je fis le reſte du chemin à pied et traverſant le Forth malgré les glaces à Alloa, j'eus le plaiſir de me retrouver dans le pays où j'avais d'abord reçu l'hoſpitalité et où je la reçus encore, chez Mr. Bruce of Kennet et chez le Major Mayne, chez qui j'avais demeuré très longtemps. Suivant de là, le cours du Forth, près des mines de fer où plutôt terre de fer, car dans certains endroits, le ſol entier ſemble être de ce métal, je paſſai la riviere à Queen's Ferry, et arrivai enfin à Edimbourg.

C'était bien la même ville les mêmes édifices, les mêmes places, mais les manières avaient bien changées depuis mon départ. Tout le monde était armé: les Médecins les Avocats, les Procureurs, même les Miniſtres de l'Evangile et les Profeſſeurs de Collége exercaient, et ſuaient ſous le harnois des grenadier.* Je ne dis pas que ce ne fut très honorable

* Un caporal qui ſe tuait à tacher de faire manœuvrer un Profeſſeur, ſans pouvoir réuſſir à lui rien faire entendre, ſe mit enfin fort en colere et lui dit en jurant, "j'aimerais mieux faire faire l'éxercice à cinquante poliſſons qu'à un ſeul philoſophe." . . . *Avait-il tort ?*

honorable mais seulement qu'un tel changement de maniere devait en faire un grand dans la société.

On avait fait prendre les armes à tous les portefaix, les porteurs de chaise, les laquais et les artizans de toute espéce et on leur donnait deux shillings par semaine, comme une espéce de dédomagement pour le temps qu'il leur fallait perdre à l'éxercice.

Cette énergie singuliere fait certainement beaucoup d'honneur à la grande Bretagne mais cependant en me rappellant ce que l'on me disait souvent, lorsque j'arrivai d'abord dans le pays, je n'en pouvais guères concevoir la néceſſité, car me disait-on alors, un Anglais est toujours sûr de battre à platte couture trois Français et quelquefois même, on me faisait sentir qu'un Ecossais avait souvent valu trois Anglais.

Il est vraiment singulier, quand on y pense, de voir la menace d'une invasion, renouvellée dans toutes les guerres avec la France et toujours avec le même succès. Ces menaces n'en imposent au gouvernement, qu'autant qu'elles l'obligent à avoir vingt vaisseaux de guerre dans la Manche, qui pourraient être employés ailleurs : mais après tout, elles rendent l'accès des bourses beaucoup plus faciles, par la terreur qu'elles donnent. Le secret, dit le Cardinal de Rets, est de savoir gouverner les gens par des frayeurs dont ils sont eux-mêmes les instrumens : on connait ce secret dans la grande Bretagne.

L'esprit qui regnait parmi les habitans d'Edimbourg lors de la formation des volontaires était en tout semblable à celui

qui s'était emparé de nos gens à la formation de la Milice Nationale, quoique dans un ſens différent. Quelques gens m'ont ſouvent parlé de m'enroler dans les volontaires, j'avais beau dire que lorſque j'étais venu dans la grande Bretagne et en Ecoſſe, c'était pour me ſoumettre à la police et non pour la faire, pour être protégé et non pour protéger moi-même; ces raiſons ne ſemblaient point bonnes; on voulait abſolument que je priſſe parti, et on me reprochait ſérieuſement, d'avoir l'abomination de manger ſans remords ni conſcience, le bon diner des partiſans de l'Oppoſition, avec tout autant d'appétit que celui des partiſans du Miniſtere.

A moins d'avoir été dans la grande Bretagne dans un moment d'orage, il eſt impoſſible d'imaginer l'animoſité avec laquelle les deux partis défendent leurs deux patrons. L'un a fait tout le mal, l'autre ſeul peut le réparer: ſi le Roi s'aviſait de choiſir quelqu'un autre que ces deux mortels précieux, je ne ſerais pas très étonné de voir les deux partis ſe réunir contre lui, et peutêtre même feraient ils une révolution .... ſi le nouveau *premier*, n'avait en ſes mains le pouvoir de ſe gagner une majorité.

Ce n'eſt pas pour les Principes des Miniſtres que les gens ſe traçaſſent tellement, c'eſt tout ſimplement pour leurs perſonnes; parce qu'on en a reçu quelques faveurs ou qu'on eſpere en recevoir. Il y a bien des gens auſſi qui n'ont pas la moindre idée d'intéret, et ſont quelques fois auſſi violens que les autres, mais c'eſt rare. C'eſt le plus grand homme qui ait jamais été à la tête de la nation, diſent les uns, pendant que les autres s'écrient, Oh! le Monſtre, le ſcélerat

ſcélérat, il a entrainé la nation ſur le bord de l'abyme : nous ſommes ruinés, perdus : il n'y a qu'un moyen de nous ſauver, c'eſt de pendre Monſieur Dupuit et de mettre Monſieur le Renard à ſa place.

Pendant le cours de l'hiver (de 1797) les anti-miniſteriels firent à Edimbourg comme par toute la grande Bretagne *d'humbles pétitions* au Roi pour renvoyer à jamais *his weak and wicked Miniſters*. On recevait les ſignatures dans tous les cabarets et pour engager les gens du peuple, à venir y porter leur noms, on donnait à ce qu'on m'a dit, un verre de vin à tous ceux qui ſignaient ; on rapporte qu'il y a des gens qui ont ſignés ſi ſouvent dans le même jour, qu'ils étaient ivres le ſoir. Les partiſans de l'oppoſition ne firent dans cette occaſion que ce que les autres avaient fait avant, car lorſqu'on leva les corps de volontaires parmi les gens du peuple, on fit promener par la ville un grand tonneau rempli de porter et on donnait à boire à ceux qui ſe préſentaient pour défendre leur pays.

On criait miſere, mais cependant il y avait ſept ou huit bals par jour, la Comédie, le Concert le Cirque, Panorama, les bêtes feroces, et tout était plein. Un certain Italien qui ſut ſe procurer la protection des premiers perſonnages, fit courir tout le monde à ce qu'il appellait ſes exhibitions littéraires, où il lizait, avec l'accent milanais, des tragédies de Corneille et des comédies de Moliere. Ce bon pays eſt vraiment la terre promiſe pour les Charlatans : celui-cy avait fait un petit compliment Italien, ou le nom ſeul était à changer ſuivant le pays où il ſe trouvait : en voici le ſens : " Amou-

" reux

" reux inſenſés, pourquoi allez vous toujours à Paphos, " Venus n'y eſt plus; elle a fixée ſon ſéjour parmi les ai- " mables *Ecoſſaiſes.*" Après avoir lu cela, parbleu! me dis je, j'en ſuis charmé, je compte paſſer l'hiver à Edimbourg et ce ſerait une aſſez bonne fortune que de rencontrer la belle Déeſſe ſur mon chemin! au milieu de ces diverſions, on parlait d'envoyer une miſſion aux grandes Indes pour y prêcher l'Evangile, aux Gentous, aux Arabes et aux Chinois. Il y avait même eu une ſouſcription aſſez nombreuſe à ce ſujet.

Le Cirque, où *Aſtley* faiſait ſes tours de force avec ſes chevaux et ſes paillaſſes était changé le Dimanche en une Egliſe, où j'ai vu près de deux mille perſonnes, toutes les loges étaient remplies de monde (quoique cela ſentit un peu le crottin) et le miniſtre prêchait de deſſus le trou du Soufleur. Comme tout paſſe, et tout change: il y a vingt ans que le peuple d'Edimbourg, démolit et brula la comédie comme l'œuvre du diable et il y va à préſent (*aſſiſter au ſouper du ſeigneur*) recevoir la communion! encore vingt ans, et peutêtre on jouera la comédie dans les Egliſes.

Pluſieurs ſectes s'étaient formées, depuis même mon départ: une entre-autres (dont j'ai oublié le nom) dédaignant le ſombre du Preſbyterianiſme, prétendait qu'on ne ſaurait honorer Dieu que par la gaité: elle chantait, les pſaumes ſur le ton le plus gai et pour antienne eclatait de rire, *fort ſérieuſement.*

Pluſieurs perſonnes qui n'étaient point dans les ordres, prêchaient ſouvent en public: on voyait des Marins dans la chaire parlant continuellement du feu d'enfer, et j'ai vu moi-même,

moi-même, choſe étrange, un Procureur honnête-homme, difier ſes clients ſur la morale de l'Evangile.

Je m'étonne fort, que les Miniſtres ne découragent pas cette methode, car c'eſt leur oter le pain : ſi par malheur pour eux, le peuple venait à s'appercevoir que l'on peut avoir un ſermon de ſix à ſept heures ſans qu'ils s'en mêlent, et pour rien c'en ſerait fait des bénéfices, en Ecoſſe au moins ou c'eſt l'audience qui paye ; mais enfin puisqu'il y avait des miniſtres dans les volontaires, il pouvait bien y avoir des volontaires dans la chaire.

On obſervait toujours le Dimanche avec la même régularité, c'eſt a dire que les dames le paſſaient au ſermon et les hommes à leur bouteille : j'ai connu un miniſtre qui faiſait ſa barbe le ſamedy, parce que c'eſt un travail que l'on répugne à faire le dimanche. Il eſt fort heureux qu'il ne crut pas un travail de mettre ſes culottes. Il n'y a pas longtemps qu'il y eut une ordonnance rendue pour empêcher les perruquiers de coëffer leur pratiques ce jour la. Cependant on ne dit rien aux porteurs de chaiſes, aux Fiacres, ni aux Cuiſiniers, &c.

J'ai entendu dire qu'il y a une vingtaine d'années un Miniſtre enthouſiaſte, fit le voyage de Rome, dans la louable intention de convertir le Pape au Preſbitérianiſme. Lorſqu'à un certain moment le Pape leva ſes doigts bénis et que l'audience ſe proſterna pour recevoir la bénédiction, au lieu d'en faire autant ; il s'ecria en fureur, *abomination de l'abomination ! voila la proſtituée de Babylonne prête à conſommer ſon œuvre d'iniquité.*

Tout

Tout le monde à ce cri reſta confondu : on l'arrêta. Le pape, ſachant que c'était un ſujet de la grande Bretagne, (pour qui, quoiqu'il en ſoit rôti tous les ans, il conſerve toujours une tendreſſe paternelle,) le fit venir et le queſtionna ; l'autre avoua le fait tout ſimplement et commença à prêcher : après que le pape l'eut entendu très patiemment. " Mon cher fils, lui dit il, que penſeriez vous de moi et comment croyez vous que je ſerais reçu, ſi me tranſportant en Ecoſſe, j'allais tout à coup paraitre au milieu de votre prêche, et vous dire que vous êtes tous des hérétiques damnés à tous les diables ? croyez moi, ſoyez plus modéré dans votre zele, retournez dans votre pays : tachez d'y faire le plus bien que vous pourrez au troupeau qui vous a été confié et que vous avez laiſſé ſans guide. J'ai donné des ordres pour que vous ne manquaſſiez de rien ſur la route." En conſéquence, en ſortant de ſon audience, le bon miniſtre trouva une perſonne qui ſe ſaiſit de lui, le conduiſit à Oſtia, lui remit quelque argent et l'embarqua ſur un vaiſſeau chargé pour Edimbourg.

J'ai vu célébrer (dans cette ville) le jour de la naiſſance du Roi avec une ſolémnité vraiment remarquable. Le lord *Provoſt*, (le maire de la ville) et les autres Magiſtrats avaient invités les Juges de la cour de ſeſſion, les Officiers des differens corps et beaucoups d'autres perſonnes, à ſolemniſer le jour de la naiſſance du Roi dans la grande ſalle du parlement. Il y avait quatre où cinq tables, une entre-autres autour de laquelle près de deux cent perſonnes pouvaient ſe tenir debout. Elles étaient couvertes de fruits ſecs, de bonbons, et ſurtout de bouteilles. Le lord *Provoſt* à la tête de

de la table en habit de cérémonie, (qui par parentheſe eſt aſſez ſemblable à celui du Maire de Nantes) dit eà haute voix *Gentlemen fill your glaſſes ?* Commandement que perſonne n'eut beſoin de ſe faire répéter, et enſuite il dit, *the King* : que chacun répéta et but d'autant ; le lord provoſt ne fut pas longtemps ſans dire encore *Gentlemen fill your glaſſes* et donna une autre *toâſt*, ainſi de ſuite pendant trois heures. Je dois ajouter que quoique chacun ait bu froidement à-peu-près ſes trois bouteilles je ne me rappelle pas avoir vu perſonne ivre ni même gris, ce qui prouve que les têtes Ecoſſaiſes, ne ſont pas aiſément démontées.

Je n'avais point remarqué à mon dernier voyage une galanterie aſſez originalle pour la famille royale et pour faire entendre en même temps l'union des deux Royaumes. Elle conſiſte dans la diſtribution des cinq rues parallelles de la nouvelle ville. On a nommé celle du ſud, *Prince Street* en honneur du Prince de Galles, celle du Nord, *Queen Street*, en l'honneur de la Reine, une des deux petites, près de celle de la Reine, *Thiſſel Street* parce que les armes de l'Ecoſſe ſont un chardon ou du moins une ancienne deviſe : l'autre près celle du Prince, *Roſe Street* parce que les roſes blanches et rouges ſont celle de l'Angleterre (quoique par le fait, il y ait peu de rues où l'on ſente moins la *Roſe*.) Dans celle du milieu entre l'Angleterre et l'Ecoſſe on a placé le Roi, *George Street* qui touche d'un bout à la Reine, (*Charlotte Square*) et de l'autre au patron de l'Ecoſſe, (*St. Andrews Square.*) Derriere ce beau quartier et comme jetté de côté, on trouve le pauvre Jacques (*James's Square*) ou l'on ne

peut arriver, qu'après a voir fait un grand tour et par une montée et ſurtout une deſcente très rapide du coté de la Mer. Comme on voit les gens qui ont fait ce plan, étaient fort ingénieux.

Je fus voir un établiſſement qu'on ne ſaurait trop louer, c'eſt une inſtitution pour le maintien des aveugles, qui par leur travail, en payent preſque tous les frais. Il y a auſſi des établiſſemens de charité qui fourniſſent de l'ouvrage à un ſhilling par jour aux pauvres et aux vieillards qui ſe préſentent. Il y en a toujours une centaine et plus employés à caſſer les pierres et à les préparer pour le grand chemin; on en a fait ainſi il eſt vrai un grand magazin, mais on trouvera toujours à l'employer et ces pauvres gens vivent. La plus grande ſureté regne dans la ville à toutes heures, quoiqu'il n'y ait que tres peu de *Watchmen*, mais la bonne diſpoſition des habitans les rend inutiles. Je ne me rapelle pas avoir entendu parler d'un vol pendant tout le temps que j'ai été en Ecoſſe; car quoique je me ſois permis de faire quelques petites plaiſanteries, dont j'eſpere qu'on ne me ſaura pas mauvais gré, Edimbourg eſt bien certainement la ville la plus inſtruite et la plus agréable à habiter de la Grande Bretagne: Elle a même à préſent quelque choſe de remarquable. Les profeſſeurs du Collége ſont non ſeulement tres ſavants, mais même preſque tous, ſont célébres par leurs ouvrages.* La plupart

* On pourrait en preuve citer les ouvrages de pluſieurs Profeſſeurs, le diſcours ſur l'hiſtoire Romaine de Ferguſon, la Philoſophie Morale de Stuart, la Médecine du Docteur Munroe, la Chimie de Black, les Sermons de Blair, &c.

plupart des auteurs fameux qui ont paru dans la Grande Bretagne depuis un demi ſiecle, étaient Ecoſſais, il ſuffira ſeulement de les nommer, *Hume*, *Robertſon*, *Fielding*, *Smollet*. J'ai ſouvent penſé que la claſſe la plus généralement inſtruite et en même temps la plus ſociable, était parmi les gens de loi à Edimbourg. Un étranger qui aurait le déſir de connaitre les habitans des trois royaumes et de voir ce qu'il y a de mieux, de plus inſtruit et les perſonnes dont il peut attendre plus d'attention, devrait tâcher de connaitre, de riches Marchands à Londres, des Avocats à Edimbourg et des Lords où des Propriétaires dans leur maiſon à la campagne en Irlande.

Monsieur, était magnifiquement logé dans le palais des Rois d'Ecoſſe, qu'on avait meublé pour lui d'une manière ſimple il eſt vrai mais tres noble : les gentils-hommes de ſa ſuite étaient tous d'un age mûr. La conduite prudente du prince à Edimbourg, lui avait acquis l'eſtime et les reſpects d'un peuple qui ne les accorde pas aiſément. Je me fis un devoir d'aller de temps en temps lui faire ma cour. Les malheurs de ſa famille ne pouvaient qu'avoir augmenté les égards et les reſpects que je lui devais.

Je ſerais injuſte ſi je ne profitais de cette occaſion pour offrir mes remerciemens, à la famille aimable de Mr. Clerk of Eldin, au Baron Gordon, Lord Ankerville, Sir Harry Montcreiff, le lord Provoſt Mr. Elder et quelques autres perſonnes reſpectables qui m'ont traités avec beaucoup de bontés et m'ont par leurs honnêtetés, puiſſament aidé à ne pas pren-

dre garde aux petites tracaſſeries qu'il m'a fallu eſſuyer et en dépit de qui, j'ai réuſſi à faire imprimer le premier volume de cet ouvrage et ai fait mes affaires auſſi bien que je pouvais le déſirer.

Après donc être reſté auſſi longtemps qu'elles l'exigeaient : un beau jour je partis dans l'intention de retourner en Irlande, pour y achever ma promenade, et remplir les engagemens que j'y avais pris avec les perſonnes qui m'y avaient reçu, en publiant les réflexions et les détails qu'elle avait occaſionée.

Comme à mon ordinaire, en quittant où en revenant en Ecoſſe : je me diſpoſai à aller rendre mes devoirs aux perſonnes qui m'y avaient d'abord accueillis. Je pris donc une place dans le coche de Sterling et appercevant une jeune perſonne aſſez bien miſe, ſe huchant faute de place ſur l'impériale : ſans lui dire mot, je la pris par la main, je la fis s'aſſeoir à la mienne dans la voiture et je pris la ſienne, au grand étonnement de mes compagnons de voyage qui s'étonnaient fort que l'on put être galant : cependant mon action à la longue les toucha, et un deux s'offrit au premier relais de prendre ma place, car il y a vraiment de l'étoffe dans ces gens là, il ne s'agit que de les piquer, pour en faire quelque choſe.

Le coche s'arrêta à Linthligow petite ville joliment ſituée ſur un petit lac ; après la bataille de Falkirk, les royaliſtes furent tellement effrayés, que, ſans s'arrêter, quelques uns coururent juſqu'a Edimbourg, d'autres paſſerent la nuit dans cette

cette ville et par négligence mirent le feu au Palais Royal, dont on voit encore les murailles. Sur la petite place vis-à-vis, il y a une fontaine, avec quelques figures groteſques une entre autres qui a la couronne en tête et qui ouvre des deux mains ſon Manteau royal, ne ſe rappellant apparement pas qu'elle avait oubliée de mettre *ſes circonſtances*,* comme on les appelle dans le pays. Dans le milieu de la rue on voit auſſi un autre conduit avec cette inſcription au deſſous d'un Ange, *St. Michæl kind to ſtrangers.* Il eſt en effet *very kind*, quoique la denrée dont il faſſe part au voyageur ne ſoit pas d'un grand uſage dans le pays : mais au moins il l'offre généreuſement et la donne à tout venant *pour rien*, ce qui eſt une choſe aſſez rare par tout pays et *pas très commune* en Ecoſſe. Falkirk était comme quand j'y paſſai avant, un aſſez vilain trou et *Caron work* toujours très enfumé. Je revis avec bien du plaiſir les perſonnes qui m'avaient d'abord accueillis à Sterling. C'était à qui m'aurait à ſon egliſe, mais je donnai la préférence à la réligion établie et j'eus *le plaiſir*, d'être ſermoné pendant trois heures dans la ſociété des fidelles.

Ce fut pour moi un plaiſir ſenſible de me promener dans tous les lieux que j'avais fréquenté deux ans avant ; l'inſcription au deſſus de la porte de l'hôpital de Sterling, qui m'était echappé, mérite bien bien d'être rapportée : un tailleur, il y a trois où quatre cents ans, ayant fait par ſon induſtrie une fortune aſſez conſidérable, en légua une partie à l'hôpital : l'inſcription qui eſt autour d'une paire de ciſeaux en marbre

* Ses Culottes.

bre blanc ſe termine par ces mots remarquables. *Remember you reader, that the ſciſſars of this honeſt man, do more honor to human nature, than the ſword of the conqueror.*

La vue du chateau me ſembla tout auſſi belle et peutêtre plus que dans ce temps, je fis une petite courſe juſqu'au ſommet de *Craig-forth* et je remarquai avec beaucoup de plaiſir que les travaux immenſes ſur les *moſſes* de *Blair drummond*, allaient, leur train et promettaient de découvrirentièrement dans peu ce terrain immenſe.

En paſſant le bateau à *l'Abbaye*, j'écoutai avec plaiſir, la diſcuſſion des Bateliers ſur la révolte des Matelots, qui était alors dans ſa force et que l'on prétendait avoir pendu leur Amiral. " *Weel mon*, dit l'un, *j' se warrand ye mony a ane'll* " *ſwing for this.*"—" *But deer Mon, it's no that they want,* " *they're only ſeeking bread and drink.*"—" *Weel a weel, Jock wi'* " *gie' them that*;" répartit le premier. Dans le fait il raiſonnait, fort juſte car *Jock* a effectivement été le dernier acteur de la ſcêne et cela doit être ainſi dans tout gouvernement qui veut abſolument maintenir l'ordre établi. Les révolutions n'arrivent jamais que parce que le gouvernement ſe croit plus puiſſant qu'il n'eſt, et eſt bien aiſe de profiter de l'effervescence du peuple pour renverſer les gens qui s'oppoſent à ſes déſſeins. Dans ce moment-cy, l'éxemple de la France était trop récent, pour qu'on put s'y fier et les chefs de l'inſurrection ont été pendus: ſi le gouvernement eut voulu *Machiavéliſer* avec eux, comme on a fait en France, ils l'euſſent vraiſemblablement traité comme celui de ce pays l'a été.

Je

Je fus viſiter mon ancien hôte, le Major Mayne, chez qui j'avais paſſé tant de temps, eloigné du tumulte. Dans les journées ſuivantes je parcourus le pays d'alentour. C'eſt toujours avec un certain plaiſir que l'on revoit les lieux où l'on a paſſé du temps: c'eſt une eſpéce de reconnaiſſance, dont on fait hommage à la Nature!

Les montagnes adjacentes, ſont remplies de veines de cuivre: il n'y à cependant qu'une ſeule mine ouverte et depuis très peu de temps. A quelque diſtance du pont du Diable, on trouva, du temps de Charles II, un maſſif d'argent qui produiſit à ce qu'on m'a dit, près de cinquante mille livres ſterlings, un million tournois: mais ce n'était que ce que les minéralogiſtes appellent *un Nid d'argent*, il n'y avait point de veine.

Cette partie du pays eſt cultivée dans la plus grande perfection; pour encourager l'émulation parmi les laboureurs, les propriétaires ont tous les ans *a ploughing match*, c'eſt a dire qu'ils choiſiſſent un champ ſur lequel ils font venir tous les laboureurs du canton, avec leurs charrues qui ſont ſouvent ornées de rubans auſſi bien que le cheval. On les met en ligne et on les fait partir tous à la fois: celui dont le ſillon eſt le mieux fini et le plus droit, au jugement des autres laboureurs et des propriétaires, reçoit un prix de quelque valeur, des complimens, et eſt ſur de ne jamais manquer de place. On ſe fait aiſément une idée de l'émulation que cette cérémonie a jetté parmi les habitans de la campagne, et des bons effets qu'elle doit produire; auſſi je n'ai point vu de champs mieux cultivés et plus fertiles. Qu'on s'imagine

d'après

d'apres cela, comment dut être reçu certain riche Anglais, qui, il y a quelques années, voulant profiter de ſa jeuneſſe pour voir le monde, y parut tout à coup ſuivi d'un chariot bien cadenaſſé et rempli de viandes ſalées, de pain, de vin et de légumes de toutes eſpéces. Il croyait vraiment que ſes victùailles allaient lui faire une réputation et qu'il pourait régaler les malheureux Anglais que la nécéſſité obligeait à vivre ſur ces parages maudits. Il fut tout étonné de voir, que non ſeulement, on ne fit pas d'uſage de ſes proviſions, mais qu'encore on ſe moquat de lui. On m'a aſſuré que dans ſa rage il tourna bride ſur le champ, et s'en fut à Londres, ou vraiſemblablement il s'amuſe à répéter toutes les hiſtoires qu'il tient de ſa nourice, ainſi que l'ont fait la plupart des ecrivains *judicieux*, qui ont quitté les rives fortunées d'Albion, pour viſiter la Gaule affamée, ſuperſtitieuſe, eſclave et petite maitreſſe.

Durant les troubles de l'invaſion du Prince Charles en 1745, une Dame du pays, empêcha (m'at-t-on dit) ſon mari d'y prendre part d'une maniere très ſinguliere. Le mari était un partizan de la maiſon de Stwart et il avait annoncé ſon intention de rejoindre le lendemain, le dernier Prince de cette maiſon qui ait paru dans la grande Bretagne. Après avoir épuiſé toute ſa rhétorique pour l'en diſſuader, ſa femme à la fin lui demanda pour toute grace, de déjeuner avec elle avant de partir: l'autre ne crut pas pouvoir lui refuſer cette légere faveur. Il était botté, prêt à partir, ſon cheval était à la porte. La bonne Dame, ſous le prétexte de faire le thé, prit la bouilloire qui était ſur le feu et tout d'un coup

rempli

remplit ſa botte* d'un torrent d'eau bouillante. On peut aiſément juger de la fureur, que la douleur cauſa au brave homme: " tues moi ſi tu veus" lui dit ſa Femme, " mais je n'ai trouvé que ce moyen de te ſauver de la rage " des deux partis. Qui, pourrait trouver mauvais que tu ne " te montras pas, puiſque j'eſpere, que d'ici à longtemps, tu " ne ſaurais bouger" . . . Il y a bien des gens, qui ne ſeràient pas très fachés, d'avoir été echaudés de la ſorte.

Les tremblemens de terre accompagnés d'un bruit ſouterrain, ſe faiſaient toujours ſentir de temps en temps près du Camp Romain d'Ardoch, a peu près comme je l'ai decrit page 232 du ſecond volume. Ce phénomène devrait bien exciter l'attention des ſavans dans ce pays et les engager à s'occupper d'en découvrir la cauſe: j'en ai moimême reſſenti la ſecouſſe dans les montagnes du voiſinage; l'eau des lacs eſt tres viſiblement agitée pendant qu'elle a lieu: il eſt auſſi pluſieurs fois arrivé, qu'elle a baiſſé ou hauſſé de pluſieurs pieds dans le même temps. J'ai ſouvent ſouhaité pour le pays, qu'un beau Volcan vint tout-à-coup à paraitre au milieu de ces montagnes déſertes: il y attirerait les curieux de toute la terre.

Les habitans des montagnes ſont réputés avoir une petite maladie, que par politeſſe on appelle violon Ecoſſais, (*Scotch Fiddle.*) Un de leur Roy, qui vraiſemblablement en ſavait jouer l'appréciait à tel point, qu'il prétendait que c'était une jouiſſance trop grande pour un ſujet de ſe frotter le dos contre une pierre: je dois dire que je n'ai pas vu beaucoup plus de ces inſtrumens de muſique en Ecoſſe

* Une botte à *ebaudron*, comme on les portait alors.

qu'ailleurs et que malgré le long eſpace de temps, que j'y ai paſſé et même dans les montagnes, j'ai quitté le pays ſans en ſavoir jouer.

Il n'y a guères que quarante ans, que le thé fut introduit en Ecoſſe; une perſonne à Londres qui revenait de la Chine, en envoya quatre où cinq livres à une dame de ſes amies comme une rareté: celle-cy, à ce qu'on m'a dit, le fit bouillir une grande heure, puis jetta l'eau et préſenta les feuilles ſur la table avec une *ſauce au beurre.*

On fait par toute la grande Bretagne, fort peu d'uſage des légumes, en hyver ſurtout: l'on m'a conté cependant, qu'un certain homme près de Montroſe ne pouvant s'en paſſer, en demandait tous les jours à ſa femme, qui lui répondait qu'il n'y en avait point. "*Give me ſomething green*, repliquait toujours le mari d'un air d'humeur, quoique ce ſoit." La bonne dame à la fin, pour tâcher de le ſatisfaire, aviſa une vieille paire de culotte de velours verd, qu'elle fit bouillir et plaça autour du bœuf.

Mais je crois à propos pour moi, de ne pas plaiſanter davantage, car la bile des honnêtes gens dont je parle, eſt fort aiſée à émouvoir; un d'eux qui s'entendait appeller *a true Scot* par un perroquet dans Hollborn à Londres, lui dit qu'il était bien heureux de n'être qu'une *oie verte*, car autrement il lui apprendrait à vivre: un des chefs de la ligue Amériquaine, ayant dit en riant à un Ecoſſais qui dinait chez lui, "j'eſ-
"pere Monſieur, que vous ne vous offenſerez pas de m'enten-
"dire dire du mal des Ecoſſais quand je ſerai gris, car c'eſt
"ma coutume et je ne ſaurais m'en empêcher."—"J'eſpere
"auſſi Monſieur, lui dit l'autre, que vous voudrez bien ex-
"cuſer

" cuſer une mauvaiſe coutume que j'ai priſe, et dont je ne " puis abſolument me défaire, c'eſt d'aſſommer toute per- " ſonne à qui j'entends dire du mal des Ecoſſais," la mauvaiſe coutume de l'Ecoſſais fit que l'Amériquain ſut trouver le moyen de perdre l'habitude de la ſienne.

Je partis donc enfin, après avoir paſſé quelque temps dans ce beau et bon pays et y avoir goutè un repos, qui m'était bien néceſſaire après le travail de mon hyver. Bien reçu, bien traité de perſonnes dont j'avais eu le bonheur de gagner l'eſtime et l'amitié depuis mon arrivée en Ecoſſe, mon ſéjour m'eut ſemblé très agréable ſans cette diviſion cruelle, entre les partizans de Mr. Pitt et ceux de Mr. Fox. Toujours Mr. Pitt et Mr. Fox, à qui comme étranger il m'eſt impoſſible de prendre plus d'intéret qu'à *Mahomet* ou *Aly*. Comme ces deux Prophetes rivaux, je les crois tous deux fort habiles, mais, je dois l'avouer, l'ennui que ces folies m'ont donné, me les a (je leur en demande bien pardon) ſouvent fait envoyer à tous les diables de compagnie.

Il eſt aſſez ſingulier, que je n'aye jamais entendu prononcer le nom du Roi dans toutes ces diſputes ; le Roi s'eſt allé promener ſur la terraſſe de *Windſor*, le Roi mange, le Roi boit, le Roi ſe léve, le Roi ſe couche, et pour tout le reſte Mr. Pitt, et Mr. Fox.

J'eus occaſion à Glaſgow d'être préſenté à Mr. Dale qui eſt un des caracteres les plus extraordinaires que j'aye connu. Il a commencé par être ſimple Tiſſerand et par une longue induſtrie, il eſt parvenu à ſe faire une fortune brillante. Il eut la complaiſance de me conduire, avec un Marchand de Glaſgow, à ſes Moulins de Cotton à Lanark près de la chûte de

la Clyde. En paſſant à Hamilton, il montra une maiſon en diſant, *here is a houſe, where I have been many a year at the loom.* Ses moulins conſiſtent de quatre grands batimens de quatre étages et de dix ſept ou dix huit fenêtres de front à chaque. J'y ai vu plus de Machines, de roues, et de cotton que dans aucun endroit.* Toutes les roues ſont miſes en mouvement par un courant conſidérable qu'on a tiré de la Clyde et amené à grands frais au travers d'un rocher qui a plus de deux cents pas d'épaiſſeur. Avant qu'il n'y eut de Manufacture dans cet endroit, il était ſauvage et déſert: on y compte à préſent plus de deux mille habitans.

Mr. Dale maintient à ſes frais, près de cinq cents enfants qui travaillent à ſon compte et à qui il fait enſeigner à lire, à ecrire et l'arithmétique. Ils ſont tenus dans le meilleur ordre, proprement vêtus et aſſez bien nourris. Lorſqu'ils ont atteint l'age de quinze à ſeize ans, après avoir acquis le gout du travail et de l'induſtrie ils ſe retirent et trouvent aiſément à ſe placer. C'eſt plus particulièrement pour cet objet, que je regarde les Moulins de Lanark comme tres intéréſſants. C'eſt là, la véritable gloire du Marchand; Mr. Dale a ainſi l'avantage de maintenir plus de deux mille perſonnes, et de rendre utilles à la ſociété, un nombre prodigieux de petits infortunés ſans parens, ni amis, et qui communément ne lui ſont qu'à charge.

Pluſieurs perſonnes en Irlande, m'ayant paru déſirer former

* Les gens de Mancheſter font bien des ſimagrées pour montrer leurs Moulins et ſouvent même le refuſent abſolument. Que ſont cependant leurs Moulins, en comparaiſon de ceux de Lanark.

mer quelque établiſſement, pour occuper les enfans de leur voiſinage; je me ſuis permis de queſtionner Mr. Dale ſur la maniere dont on pourrait ſe ſervir de ſes plans en petit. Il m'a bien aſſuré que c'était impraticable et que la meilleure maniere d'employer les enfans du pauvre en filant le cotton, était tout bonnement, pour un ſimple particulier, de ſuivre l'ancienne méthode, a moins d'en pouvoir raſſembler un grand nombre et de faire de leur travail ſa ſeule affaire. On ne ſaurait former le plus petit établiſſement de ce genre à moins de ſept à huit mille livres ſterlings; celui des moulins de Lanark en a couté plus de cent mille.

La chute de la Clyde eſt à deux milles de ces moulins: on y arrive par une promenade charmante coupée dans un bois, qui ſe trouve dans le parc de Lady Roſs,—J'ai vu des chûtes d'eau beaucoup plus conſidérables, mais jamais d'auſſi romaneſque. En m'y rendant, je trouvai une petite clef: " Oh! " vous ſerez heureux, me dit mon conducteur, *that is the* " *ſign of good* LUCK." " *Good or bad* lui répondis-je, *it is cer-* " *tainly the ſign of a* LOCK."

En revenant à Glaſgow, mes compagnons de voyage m'accablerent, à la mode de cette bonne ville, de leur *Money*, *Bank*, *Cotton*, *Goods*, *Bills*, ſans commiſération: j'avais beau boucher mes oreilles, *Money*, *Money*, y entrait toujours: ſi au lieu de prendre ce chemin là, il ſe fût rendu dans ma poche, peutêtre aurais je pu m'y accoutumer à la longue.

Je fus encore paſſer deux ou trois jours charmans chez Mr. Oſwald à Scotſtown. Je puis dire ſans vanité que j'ai bien profité de mon émigration, il n'eſt pas de coin en Ecoſſe

Ecoſſe et en Irlande où je n'aye recù des politeſſes, et ſouvent même des marques de bonté bien remarquables. En outre de la famille aimable de Scotſtown, le Docteur Wright et Mr. Brown, m'ont traité avec beaucoup d'amitié; ſi jamais les beaux jours de la France reviennent et que je puiſſe enfin retourner dans mes pénates, je me ſuis ainſi ménagé des ſouvenirs bien agréables.

Le commerce de Glaſgow était aſſez vivant malgré la guerre; les ſpectacles étaient pleins comme à l'ordinaire, et j'eus le plaiſir de voir l'audience eclater de rire aux agonies de Beverley et pleurer preſque, à la farce. Ce doit être déſolant pour un Acteur de voir ſes efforts ſentis de la ſorte je voyageai le lendemain, dans le coche d'Ayr, avec les Comédiennes qui avaient joué ce jour la; elles en étaient encore toutes étourdies. Elles trouverent à Ayr, un vaiſſeau qui les tranſporta ſur le champ à Dublin où l'on peut arriver de cette maniere dans un ou deux jours et à un prix tres modique; mais comme je voulais finir ma promenade, je les laiſſai partir et je me rendis à Port Patrick, et après avoir été balloté ſur la mer pendant treize où quatorze heures, je me retrouvai ſur la terre de St. Patrice.

BELFAST—ARMAGH—NEWRY.

LA conſéquence que l'on donnait en Ecoſſe aux troubles de ce pays, me faiſait preſque craindre d'y remettre le pied; mais je fus heureuſement raſſuré à Donaghadee, où je fus

fus accueilli avec la même hoſpitalité que je l'avais été à mon premier paſſage par Mr. Smith. Quoique le comté fut *out of the King's peace*, il me ſembla que tout le monde était fort tranquille.

Pendant les deux où trois jours que j'y paſſai, je m'apperçus d'une coutume qui m'avait echappé. Malgré la facilité des mariages, puiſqu'un ſeul mot peut le rendre valide; il ſe fait cependant des batards en Ecoſſe. Le Miniſtre de Port Patrick, un ſaint homme de dieu, ne pouvant châtier les parties coupables comme elles le méritent, fait paſſer le châtiment ſur le malheureux fruit de leurs œuvres diaboliques, et lui refuſe abſolument le Baptême. Les parens cependant, quoique grands pécheurs, ne le ſont pas aſſez pour priver leurs enfants de cette régénération ſpirituelle, dont au fait ils ont peutêtre plus beſoin que d'autres; ils les font paſſer en Irlande, où ils n'ont pas de peine à trouver un Miniſtre Anglican plus raiſonnable.

D'un autre côté, le Miniſtre Anglican répugne extrêmement à marier des gens qu'il ne connait pas et éxige la formalité des bans, &c. &c. pour éviter toute cérémonie, les gens paſſent en Ecoſſe et ſi le fils et la mere, le pere et la fille ſe préſentaient au Miniſtre de Port Patrick; il ne leur ferait pas même une queſtion et leur dirait bientôt, *you men and women I declare you maried.* Dans le fait ſon refus ne ſervirait à rien, car en Ecoſſe, comme je l'ai déja dit dans le ſecond volume *p.* 316, un mot devant témoins, même en plaiſantant, une lettre gaie, ſuffiſent pour rendre le mariage valide,

valide.* Mais ſi vous ne prononcez pas ce mot, où que vous n'ecriviez pas cette lettre, vous pouvez faire ce qu'il vous plaira ſans crainte, et c'eſt comme cela que viennent les batards, qui font tant de mal au cœur au bon Miniſtre de Port Patrick.

Je vis auſſi un commerce dont je n'avais que fort peu d'idées, c'eſt celui des hâillons : j'avais bien vu à Edimbourg différentes maiſons avec cette inſcription *rags warehouſe*, où *Money for rags*, mais je m'imaginais que c'était pour le papier. Le fait eſt, qu'il y a des gens qui ont calculé ſur les hâillons et qui achetent à bas prix, des gens du commun en Ecoſſe, les habits dont ils ne croyent plus pouvoir faire uſage, (car le payſan Ecoſſais eſt toujours aſſez bien vêtu) et les tranſportent en Irlande, où ils les vendent avec beaucoup de profit.

En partie raſſuré, ſur le danger qu'un voyageur à pied pouvait courir, en traverſant les pays contre leſquels le gouvernement

* Dans le moins de Juin 1795, la cour de Seſſion à Edimbourg, décida un procès de ce genre, en faveur de la partie réclamante. Un jeune homme après quelques arrangemens de famille, avait l'habitude d'écrire à une jeune perſonne qui demeurait à plus de deux cents milles de lui, et il l'appellait communément *ma petite femme* dans ſes lettres. Elle répondait de ſon côté et l'appellait auſſi *mon petit mari*. Deux ans ſe paſſerent de cette maniere et au bout de ce tems, le petit mari ſe dégouta de ſa petite femme qu'il n'avait jamais vu, et penſa à s'établir avec une qu'il voyait tous les jours.

L'autre en fut bientôt informée ; arreſtation, reclamation, en un mot procès en regle. La cour de Seſſion jugea l'affaire en faveur de la petite femme, qui fut reconnue comme bien et duement mariée, quoique par lettre *ſeulement*.

Pourrait-on croire qu'avec tant de facilité pour ſe marier, l'Ecoſſe ſoit le pays de l'univers où il y ait le plus de vieilles filles, c'eſt au point, que c'en eſt vraiment effrayant.

vernement s'était cru obligé d'uſer de moyens de rigueur; je replaçai mon bagage en ſautoir et je m'acheminai, vèrs Newtown-Ard. Au milieu du chemin un homme qui conduiſait un *car* chargé de tourbes, et qui parraiſſait être embarraſſé après ſa charrétte, me cria, *pray Sir will you puſh my caſh*; encore plein des idées terribles que les Ecoſſais m'avaient donné de ces pauvres diables, je crus que c'était une maniere Irlandaiſe de me dire, de lui pouſſer *my caſh* (mon argent) pour lequel je ne me trouvais pas diſpoſé, car je ne ſais ſais ce que c'eſt, que d'avoir la bourſe du voleur; me tenant donc à une diſtance reſpectueuſe, je lui demandai ce qu'il voulait dire, *why* dit il, c'eſt de m'aider à replacer *my turf caſh* (car c'eſt ainſi qu'ils appellent le panier qui leur ſert à charier leur tourbe). Oh! pour ça, lui disje, de tout mon cœur, et d'un coup d'épaule, je l'eûs bien vîte remis à ſa place.

En entrant à l'auberge, j'apperçus affiché ſur la porte, " ſi l'on tire encore un autre coup de fuſil deſſus les ſenti- " nelles, on donnera ordre de mettre le feu à la ville." Diable! me dis-je.

Je fus reçu avec bonté, chez Mr. Birch, que j'avais vu à mon premier paſſage, et je me rendis encore une fois à Belfaſt, où j'arrivai le jour que l'on célebrait la naiſſance du Roi. La garniſon prit les armes et tira pluſieurs volées en l'honneur de ſa Majeſté; le peuple de cette ville que l'on repréſentait comme prêt à ſe ſoulever il y a quelque temps, était alors dans une ſtupeur, peu différente de la peur la plus grande. Au ſoir on illumina; les ſoldats coururent les rues armés de batons et brisèrent les fenêtres de ceux qui n'a-

vaient pas illuminés, et d'un grand nombre qui l'avaient fait; ils allerent dans les cours les plus reculées et briſerent juſqu'aux fenêtres des lieux privés et les deſſus de porte. Ils prirent leurs officiers et les porterent en triomphe ſur leurs épaules. Les hurlemens qui partaient du noyù principal des ſoldats, et les *huzza* perpétuels avaient réellement quelque choſe d'effrayant. Trois ſemaines avant, c'était le peuple qui faiſait le tapage et qui s'aſſemblait tumultueuſement: s'il faut que je le diſe, une foule de ſoldats, où une foule de peuple, ne valent gueres mieux l'une que l'autre: cependant dans ce dernier cas, lorſque les officiers ont leurs ſoldats dans la main, c'eſt moins dangereux, et par la terreur qu'ils inſpirent, (qui au fait n'eſt que du bruit) ils peuvent arrêter les excès, auxquels la populace pourrait ſe porter.

Je n'imagine pas que les gens de Belfaſt, oublient de longtemps l'épouvante dans laquelle je les ai vu; le Général Lake cependant, corut les rues toute cette nuit et et fit arrêter quelques ſoldats qui faiſaient trop de train. Il les fit auſſi diſperſer, lorſque le temps fixé pour l'illumination eut été paſſé. Ce tapage paraiſſait ſi drôle aux ſoldats qu'ils auraient été fort aiſes que cela put recommencer; on fit même courir le bruit dans la ville qu'il y aurait le lendemain une autre illumination. Dans tous pays, les ſoldats ſont enchantés d'une occaſion de faire du tapage, *playes et bloſſes* c'eſt tout ce qu'ils demandent et il ne fallait pas moins que l'activité du Général Lake, pour les empêcher de trop paſſer les bornes.

Le

Le lendemain défirant aller chez le *Souverain* (c'eſt ainſi qu'on appelle le premier Magiſtrat, le Maire) je m'informai de ſa maiſon à une pauvre femme, qui était ſur ſa porte. " La voila, dit elle, mais il n'y eſt pas; je l'attends, ajouta-t-elle, pour lui faire payer mes vîtres."

Ce jour là auſſi, un homme chez qui je dinais et qui avait eu aſſez de peur la vèille me dit, " la France eſt dans un état de trouble très violent, l'Italie eſt ravagée, l'Eſpagne va bientôt peutêtre ſe révolter, l'Allemagne eſt ruinée, la Suiſſe eſt au moment de faire la guerre, la Hollande n'éxiſte plus, &c. ici on nous briſe nos fenêtres et on finira peutêtre par nous aſſommer, où donc aller pour trouver la paix?" " ma " foi, lui répondis-je, je ne connais qu'un ſouverain qui " n'ait pas été troublé juſqu'à préſent et chez qui on peut al- " ler très promptement quand on veut." " Et qui eſt ce?" dit il; " c'eſt le grand diable d'Enfer, lui répondis-je."

Les troubles cependant, ayant fait de Belfaſt un ſéjour aſſez peu agréable, je me munis de paſſe-ports et et je partis; je fus fort ſupris de voir que les ſoldats avaient pris la peine de taſſer les vîtres juſqu'a deux ou trois milles de la ville. J'étais dans le coche, n'ayant pas jugé à propos, de m'hazarder à pied dans le pays, après ce que j'avais vu. Je traverſai ſucceſſivement Liſburn, Hillſborough, et Dromore; les deux premieres villes, ſont ſituées dans un pays charmant et parfaitement cultivé. Hillſborough, où eſt le chateau du Marquis de Downſhire eſt ſur une élévation qui domine le pays le plus fertile et le plus riche. C'eſt à Liſburn que les Réfugiés Français établirent les premieres manufactures de toile,

qui enſuite ſont deveneus l'objet principal du commerce en Irlande, ſurtout dans le Nord, Toutes ces villes étaient remplies de ſoldats et de volontaires. Quoique je regrettaſſe de ne pas m'y arrêter quelque tems, l'idée cependant que mon ſéjour eut été loin d'y être agréable, m'engagea à me rendre au plus vîte dans un endroit où je pourrais être plus tranquille, où du moins, je me trouverais recommandé à quelqu'un. Je me rendis donc à Bann-Bridge, et je fus me préſenter chez Mr. Roſs Thomſon.

Ce pays eſt rempli de manufacture de toile : mais ces derniers troubles ont rendus le commerce bien languiſſant, les moulins cependant, allaient encore, et l'on doit eſpérer qu'une année de paix remettrait tout dans l'ordre. La loi militaire était alors éxécutée à la rigueur ſur les habitans : ils ne pouvaient pas avoir de lumieres chez eux après neuf heures, et toutes perſonnes trouvées dans les rues après cette heure étaient dans le cas d'être arrêtées. La foire eut lieu pendant que j'étais dans cette petite ville et fut très tranquille : les ſoldats ſe promenaient au milieu du marché et obligeaient les femmes qui avaient quelque choſe de verd, à leur ruban de les quitter*. Eut-on employé en France le quart des moyens de rigueur, dont on à été obligé de faire uſage ici, il n'y aurait très certainement point eu de révolution. Je puis dire avoir vu deux choſes bien remarquables ; la premiere, comment en France, un gouvernement faible et de ſots Miniſtres ont conduits par leur folies, un peuple entiérement Royaliſte, ſans

* Le ruban verd était la diſtinction, que les Irlandais unis avaient pris.

ſans aucune exception, à faire périr un Roi qu'il aimait et dont il reſpectait les bonnes qualités et a détruire une Monarchie floriſſante, pour la proſpérité de laquelle on peut dire que ſes vœus allaient juſqu'à l'enthouſiaſme. La ſeconde, non moins digne de remarque, c'eſt comment entouré d'ennemis, un gouvernement vigoureux a ſu en Irlande réprimer et tenir dans le devoir, un peuple mécontent et ſéduit par l'heureux ſuccès des novateurs Français.

La hardieſſe des Irlandais unis augmentait chaque jour, tant que le gouvernement les a laiſſé faire: la crainte de les voir réuſſir avait à moitié engagé à les joindre, un grand nombre de gens faibles et indécis, prêts à ſe ranger du côté du plus fort; auſſitôt que le gouvernement a paru déterminé à faire ceſſer ces troubles, il n'a fallu que montrer les ſoldats et tout a diſparu.

Le pauvre payſan, a été dans cette occaſion comme dans toute autre, la dupe des fripons qui l'avaient mis en avant et qui avaient grand ſoin de ſe tenir derriere le rideau. Les troupes allaient dans les campagnes et brulaient les maiſons de ceux qui étaient ſoupçonnés d'avoir pris le ſerment *d'united*, où d'avoir des armes, et dans bien des occaſions auſſi, elles uſaient de rigueurs, ſouvent bien ſéveres.

Pour me rendre à Armagh, je paſſai par un pays ſuperbe: on voit près de *Tanderagee* une vallée charmante et bien boiſée dans le parc du propriétaire. Entre cette ville et Armagh, je rencontrai une troupe d'*Orange-men*, comme on les appelle, avec des cocardes oranges et quelques uns même avec des cravattes de la même couleur. Les payſans me ſemblerent

ſemblerent très effrayés : j'entrai dans une où deux cabanes pour me repoſer ; ils m'offrirent, il eſt ſur, ce qu'ils avaient comme à l'ordinaire, mais ce n'était pas du même air qu'auparavant, et enfin près de la ville, une bonne femme me dit, " vous ſemblez venir de loin, mon cher Monſieur, je ſou- " haite fort que votre parapluie et ſurtout le cordon, ne " vous faſſe pas recevoir plus mal." Je ris d'abord de l'idée de la bonne femme, mais enſuite la refléxion me fit ſentir, que puisqu'elle avait remarquée que mon parapluie était verdatre et le cordon d'un verd de feuilles, quelques ſoldats pourraient auſſi le faire, et que dans tous les cas, il ſerait fort déſagréable d'être expoſé à une ſcène, pour une niaiſerie pareille et je coupai le cordon verd de mon parapluie.

J'entrai donc dans la ville de St. Patrice, et je fus ſur le champ lui rendre mes devoirs dans ſon Egliſe Métropolitaine. Les fondemens en furent dit-on jettés par le ſaint lui même et ſur les ruines d'un établiſſement des Druides; l'hiſtoire rapporte qu'il eut dans cet endroit une vive querelle avec eux, en préſence du grand Monarque qui était alors Roi de l'Ultonie et qu'ayant réuſſi à le convaincre, il le baptiza avec toute ſa cour, et envoya enſuite des Miſſionaires dans les autres Royaumes de l'iſle. L'ancienne Cathédrale a été detruite et brulée pluſieurs fois et à toujours été rebâtie ſur le même emplacement.

La ville était réduite au miſérable état d'une petite bourgade, mais le dernier Archevêque, le révérend Robertſon, s'étant trouvé être un homme inſtruit, ami du bien public, libéral et ſans famille s'eſt plù à l'émbéllir, et à l'augmenter,

et

et à préſent c'eſt vraiment une jolie petite ville. La Cathédrale eſt ſituée ſur une hauteur eſcarpée (comme ſon nom *d'ard* le déſigne;) on trouva, dans des décombres, il y a quelques années, une ancienne croix d'une ſeule pierre avec des figures ſingulieres deſſus, qui ſemblent encore repréſenter un homme qui baptize, et on l'a érigée dans la place du Marché.

Le primat Robertſon a bâti à ſes frais un obſervatoire et a fourni des fonds pour la rente de trois cents livres ſterlings, que reçoit la perſonne qui y demeure: il a auſſi établi à grands frais une bibliotheque très bien fournie et qui eſt ouverte au public quatre heures par jour. Il a érigé un hôpital et pluſieurs autres édifices et a certainement mérité la reconnaiſſance de ſes diocéſains preſqu' autant que St. Patrice lui même.

Les revenus de l'Archevêché, montent à huit ou neuf mille livres Sterlings, mais il eſt connu que les terres appartenantes au ſiége, rapportent aux fermiers près de £150,000, trois millions de France. Si l'Archevêque avait un tel revenu, cela pourrait fort bien exciter la jalouſie du gouvernement, auſſi-bien que le mécontentement des fermiers qui regardent ces terres comme un héritage appartenant à leur famille; ainſi prudemment, les baux ſont renouvellés tous les ans au même prix en recevant *un pot de vin* conſiderable, ainſi que les autres bénéfices.

Les domaines de l'Archevêché ſont ſuperbes: le palais quoique tres grand et bien bâti, ne ſemble pas répondre à la magnificence des embelliſſemens des terres aux environs: il

y a

y a auprès une chapelle d'une brillante architecture dans laquelle on voit un très beau deſſein ſur verre.

Il y a quatre Archevêques en Irlande, qui tous prennent le titre de *Primat*, celui d'Armagh, s'appelle le Primat de *toute* l'Irlande, celui de Dublin Primat d'Irlande, celui de Caſhel Primat de Munſter et celui de Tuam Primat de Connaught. Ce ſont bien des Primats. En Angleterre il n'y en a que deux, l'Archevêque de Cantorbery Primat de toute l'Angleterre et celui d'York, Primat d'Angleterre. Je ſuis faché de ne pas me rappeller combien il y en avait en France, mais peutêtre que le lecteur en eſt bien aiſe.

Le pays dans les environs d'Armagh eſt charmant, coupé de Monticules, de plaines et de jolis petits lacs. Entre les endroits que j'ai vu, je remarquai ſurtout Caſtle Dillon et Drumely où je fus reçu par le Colonel Spencer, avec qui j'avais fait connaiſſance à Weſtport l'été paſſé. Certainement, on ne ſaurait avoir un cantonnement plus agréable; le pays eſt un petit Paradis, il eſt impoſſible de rien voir de mieux cultivé et de plus romaneſque! Quel dommage, que l'eſprit de diſcorde et de fureur ſe ſoit emparé des habitans, au point d'en faire redouter le ſéjour. Tous les matins on apprenait que quelques nouveaux crimes avaient été commis pendant la nuit. Il ne ſe paſſait pas de jour, qu'il n'y eut quelques aſſaſſinats, où quelques maiſons brulées. Pour me promener, j'accompagnai un des Officiers, qui allait s'informer de la vérité du fait et viſiter un homme qui avait été battu; nous trouvames l'homme avec un œil poché, il eſt vrai, mais je crus qu'il pouvait fort bien l'avoir attrappé

dans

dans une diſpute particuliere où la politique n'avait rien à faire : la maiſon d'une bonne femme avait certainement été *racked*, comme ils le diſent, par quelques homme armés mais c'eſt tout ce que l'on en put ſcavoir.

Je crois devoir placer ici le peu d'information que j'ai eu, au ſujet des troubles qui déſolent ce beau pays, depuis ſi longtemps La querelle des Catholiques et des Proteſtans de ce Comté a d'abord commencé par une diſpute particuliere entre deux payſans, dans une foire. L'un d'eux était Catholique et l'autre Proteſtant : il y eut pendant la bataille quelques mots imprudens de lachés d'une part et de l'autre, et bientôt, ainſi que c'eſt malheureuſement l'uſage dans la plupart des foires, les amis des deux combattans prirent parti pour eux et commencerent à ſe battre à grands coups de bâton. Ce jour la, les Proteſtans eurent le deſſous, mais à une autre foire ils prirent leur revenge, ils tomberent aves des armes ſur les Catholiques et il y en eut beaucoup de tués.

L'animoſité entre les partis ſe manifeſta pendant longtemps, ſans que le gouvernement parut s'en inquiéter. A la fin cependant, les Magiſtrats, quoique avec aſſez peu de vigueur, commencerent quelques procédures : on mit d'abord à éxécution cette partie de la loi, qui défendait alors à tout Catholique d'avoir des armes. Il s'en ſuivit que comme on ne pouvait déſarmer les autres, les premiers furent entiérement à la mercy de ceux-cy.

On m'a aſſuré auſſi, qu'il y eut quelques perſonnes qui crurent devoir ménager les Proteſtans pour ne pas perdre leur voix dans les élections au parlement. Ces ménagemens

enfin, augmenterent leur audace et ſe formant en corps militaires, ils ſe donnerent le nom *d'Oranges Boys*, comme ſe diſant partiſans du prince d'Orange (le Roy Guillaume) et de la révolution. Les autres s'appellerent aſſez juſtement *Defenders**, puis qu'il eſt vrai qu'ils ne penſerent d'abord qu'à ſe défendre. Les *Orange Boys* avaient toute eſpéce d'avantage ſur leurs adverſaires, ils étaient armés et les autres ne l'étaient pas. Ils en vinrent au point d'écrire à ceux des *Defenders* dont ils voulaient ſe défaire, " Pierre, ou Jacques, " vous avez tant de temps pour vendre vos effets et vous " retirer dans Connaught, où l'on vous enverra à tous les " diables." Pluſieurs dédaignerent de ſe ſoumettre à cet ordre barbare : pendant la nuit on coupait les piliers de leur cabane et on les étouffait ſous les ruines, où bien l'on tirait tout à coup une douzaine de coups de fuſil ſur l'endroit ou on les ſavait endormis. Ces horreurs engagerent les *Defenders* à commettre des excès non moins cruels. Ces atrocités ne furent pas réprimées avec la vigueur néceſſaire pour les faire ceſſer, on ne ſemblait pas y faire beaucoup d'attention. Les familles tranquilles des deux religions, effrayées de ces déſordres, s'empreſſaient de vendre leurs effets à perte et ſe retiraient dans la province de Connaught, où j'en ai vu un bon nombre recueillies par le Col. Martin et Lord Altamont.

Lorſque les choſes en étaient arrivées à ce point de fureur, il eſt fort ſingulier que des troubles d'un genre tout à fait different

* Les Mécontens des Comtés voiſins, ont joint, l'hyver paſſé, le nom de *Defenders* à celui *d'United Iriſhmen* : cela a naturéllement induit beaucoup de perſonnes en erreur ; mais, à ma connaiſſance, ils n'ont aucuns rapports, avec ceux d'Armagh.

différent eclatterent dans les comtés voiſins. Ceux d'Armagh étaient réellement une guerre de religion, ceux des Comtés de Down, d'Antrim et de Londonderry prirent pour prétexte la réforme du parlement et affecterent de parler avec indifférence de toutes les religions : on vit les même hommes qui dans certains cas, avaient uſé les cruautés les plus barbares ſur leurs compatriotes, ſous des prétextes religieux, affecter ſous le nom *d'United Iriſhmen*, de dire que toutes les religions étaient égalles, ou plutôt parurent ne croire à aucune.

Ils s'aſſemblerent, ſe donnerent des chefs, firent hautement profeſſion de républicaniſme, et declarèrent qu'ils n'attendaient que le débarquement des Français pour les joindre.

Il eſt certain que ce nouvel eſprit de diſſention, en jettant du ridicule et en traitant avec mépris les troubles d'Armagh, avait en grande partie, réuſſi à les appaiſer. Mais ces nouvelles idées, par leur rapport immédiat avec la révolution de France, pouvaient devenir beaucoup plus dangereuſes que les premieres ; on a vu les excès condamnables auxquels les *united* ſe ſont portés. J'ai fait mention de quelques uns avant le moment où je paſſai en Ecoſſe. J'étais cependant bien convaincu alors, par la connaiſſance que j'avais des gens de ce pays, que cette frénéſie s'appaiſerait et qu'à moins d'une invaſion puiſſante, il n'y avait abſolument rien à craindre, pour la ſureté du gouvernement.

Telle était la ſituation du pays, lorſque je le quittai pour paſſer en Ecoſſe. Peutêtre à mon retour, l'euſſai-je trouvé dans le même état et y ſerait-il encore, ſi l'apparition de la flotte Françaiſe dans la baye de Bantry, n'eut ouvert les

yeux au gouvernement ſur les dangers qu'il courait, et ſur la néceſſité d'uſer de rigueur pour faire ceſſer ces diſſentions.

Avant que les Français ſe fuſſent montrés ſur les côtes d'Irlande, quoi qu'on parlat ſouvent de leur projet d'invaſon, on n'avait cependant pris, que peu de précautions pour l'empêcher. Lorſque le déſordre occaſionné par le premier moment d'alarme eut commencé à diſparaitre ; le gouvernement prit ſérieuſement des meſures éfficaces pour mettre l'Irlande dans un état reſpectable de défence. Des corps conſidérables ſe leverent avec zéle dans toutes les différentes villes. On fit paſſer beaucoup de troupes de l'Angleterre, on en garnit particuliérement les endroits dans le Nord, qui avaient montrés des diſpoſitions ſéditieuſes ; on leur donna des chefs actifs, fermes et expérimentés, et enfin lorſque le gouvernement eut ſagement et prudemment pris toutes les meſures qui pouvaient lui aſſurer le ſuccès, (mais pas auparavant) il ſe diſpoſa à uſer de rigueur contre les mécontens.

Il fit ordonner par les généraux, à tous les payſans de rendre leurs armes et de venir prendre le ſerment *d'allegiance*. Les Irlandais unis, qui depuis longtemps s'était accoutumés à n'obéir qu'aux ordres de leurs chefs, et à regarder avec dédain le gouvernement et les ſoldats, ne parurent d'abord faire aucun cas de ces ordres ; mais voyant bientôt que l'on mettait effectivément à éxécution, les voies de rigueur dont on les avait menacés ; que l'on brulait leur maiſons, qu'on les empriſonnait et que dans le cas où on les trouvait illégalement aſſemblés, on tombait deſſus à main armée pour les diſperſer

diſperſer ſans le moindre ménagement : ils paſſerent dans un clin d'œil (pour ainſi dire) de l'audace à l'épouvante, et la plupart s'emprèſſerent de ſe ſoumettre à ce que l'on exigeait d'eux.

Il eſt fort extraordinaire qu'à cette époque, les troubles d'Armagh ſe renouvellerent et que les querelles de religion de ce comté ſervirent puiſſament à appaiſer les troubles politiques des Irlandais unis, comme ceux-cy quelques mois auparavant, avaient preſque totalement fait diſparaitre ceux d'Armagh.

Le renouvellement des diviſions religieuſes d'Armagh, a été ſuivi d'aſſaſſinats horribles et de revenges épouvantables, d'un parti ſur l'autre ; les *Orange Men* accompagnaient les Magiſtrats, lorſqu'ils allaient faire quelque expédition et pluſieurs parmi eux, ayant été *united*, ils découvraient les armes et commettaient ſouvent des excès, que l'on doit toujours attendre des baſſes claſſes du peuple, lorſqu'elles ont les armes à la main et ſe voyent protégées. Les Catholiques ne pouvaient pas abſolument être reçu parmi les *Orange Men*, même après avoir prêté le ſerment de fidélité. La plupart des habitans de cette partie, faiſaient ſerment de n'avoir jamais été Irlandais unis, de ne l'être jamais et même de ne ſavoir ce que c'était. Dans le fait, leur querelle étant d'une autre nature, il eſt fort ſimple de penſer qu'ils ne l'ayent pas abandonné pour ſe joindre aux autres.

J'ai connu un brave commandant qui ne voulait abſolument ſe ſervir d'aucuns des deux partis et était toujours prêt à ſecourir l'opprimé et le plus faible de quelque parti qu'il

qu'il fut. C'était fort beau à lui, mais on doit ſentir qu'il fallait qu'il eut une grande force en main, pour faire taire les mutins, car autrement les deux partis, euſſent fort bien pu ſe joindre contre lui. Quoique des diviſions pareilles ſoyent certainement un grand malheur; cependant dans certaines circonſtances, elles peuvent ſauver un état lorſqu'un gouvernement habile ſait les ménager adroitement et ſe ſervir des animoſités particulieres, pour tenir tous les partis en bride les uns par les autres et les empêcher de ſe réunir contre lui.

Quoique je n'aye pas entendu dire, que les *Orange Men* ayent cette fois, mis en uſage les menaces de *Connaught* où l'*Enfer*: on voyait cependant que leur premier mobile, de faire déguerpir les Catholiques, était toujours celui qui les dominait; mais la maniere était moins terrible ainſi qu'on le va voir, Le commerce étant alors très languiſſant dans le Nord et les ouvriers reſtans ſans travail et expoſés de plus à la fureur de leurs ennemis: on fit adroitement circuler parmi les payſans, une vieille prophétie de St. *Jhelm*, où *Columb*, qui declare aux fidéles, " qu'un tems viendra, ou la guerre " et la famine detruiront dans cette partie tous ceux qui n'au- " ront pas embraſſé les nouvelles erreurs; mais," ajoute la prophétie, " le maſſacre ne s'étendra pas au dela du Shan- " non, où au contraire les fidéles proſpereront."

On ajoutait à cela, que tout était à fort bon marché du côté de Limerick, de Galway et de Weſtport et que les ouvriers y trouvaient autant d'ouvrages qu'ils pouvaient en déſirer et étaient bien payés. Ces bonnes gens, qui ſont bien après tout,

tout, l'eſpéce la plus timide et la plus crédule de l'univers, partaient en foule la deſſus, avec leur famille et le peu d'effets qu'ils pouvaient avoir, pour ſe mettre à l'abri des perſécutions en ſe rendant de l'autre côté du Shannon. J'ai moi-même ſouvent rencontré de ces familles errantes, dirigeant leur marche de ce côté : le pere, la mere, portant à leur cou avec leurs effets, les enfans qui ne pouvaient marcher et ſuivis des autres, qui, comme eux étaient chargés du bagage et accompagnés du fidéle cochon et même de quelques volailles. C'eſt en cauſant ſur la route, avec quelques unes, que j'ai connu la prophétie de St. *Ikolm*, et les rapports tentans, que l'on faiſait courir ſur le pays vèrs lequel il ſe dirigeaient.

Les habitans de la ville, à Armagh étaient tellement accoutumés à entendre parler des excès que la nuit avait produite qu'il les racontaient d'une maniere très indifférente: le pays voiſin n'en était qu'à peine informé et je n'imagine pas que la centieme partie, en ait jamais été connu à Dublin. Dans le fait, de quelque côté que ces crimes fuſſent commis, c'était toujours une revenge et les plaintes que les payſans venaient en faire à la ville, étaient toujours faites de la maniere la moins propre à exciter de l'intérèt. J'ai vu un homme abſolument ivre, venir ſe plaindre que ſon beaufrere avait été égorgé par un parti de quatre où cinq cents hommes qui étaient en marche ſur la ville : ſon beaufrere avait bien effectivement été tué, mais c'était dans une querelle particuliere et les troupes ne trouvèrent perſonnes qui penſat à les oppoſer. Il arrivait auſſi quelques fois (à ce qu'on m'a-dit) que par méchanceté, les payſans ſaccageaient et brulaient eux mêmes

leurs

leurs maiſons pour faire punir leurs ennemis. L'hiſtoire ſuivante me parait incroyable. On m'a raconté qu'un payſan qui fut obligé par le Magiſtrat, de ſe raccomoder avec un autre, revint ſe plaindre le lendemain, accuſant ſon adverſaire de lui avoir dechiré l'oreille avec les dents: en l'embraſſant, et tirant tout à coup ſon oreille de ſa, poche il la montra au juge, qui comme on peut bien le penſer, fut très choqué du fait; ſans plus d'information il envoya ſaiſir l'homme et le fit mettre en priſon. Celui-cy ni a le fait et un chirurgien étant appellé, il fut prouvé que l'oreille avait été coupée avec un razoir et non dechirée avec les dents, et enfin que celui à qui elle appartenait, l'avait coupée lui-même, pour faire punir l'autre.

Ce pays, qui eſt certainement le plus beau de l'Irlande, eſt auſſi celui où les habitans ſoient les moins traitables et ayent plus de rapport avec ce que les Anglais appellent *wild Iriſh*. L'animoſité qui regne entre les différentes ſectes, y a certainement contribué, mais s'ils n'avaient ce prétexte ils en trouveraient bientôt un autre. La véritable raiſon, c'eſt que la bonté du pays, y a attiré beaucoup d'etrangers qui s'y ſont extrêmement multipliés et qui, à la longue, étant devenus trop nombreux pour pouvoir ſe partager le pays avec les anciens habitans, ſeraient bien aiſes de les expulſer pour y reſter ſeuls: les autres de leur côté, font le même raiſonnement; des querelles de voiſins, qui ne ſeraient rien ailleurs, s'aigriſſent par l'idée du tort qu'ils font. On prend parti, on ſe diſpute, les coups de bâton roulent, et pour peu que les uns où les autres ſe voyent ſupportés, tout le mal qu'ils peuvent faire à leurs antagoniſtes, leur parait trés méritoire; auſſi

quelque

quelque ſoit le parti que le gouvernement protége, il profitera avec délice et fureur de ce moment, pour aſſommer l'autre, et la haine eſt telle, que ſi le gouvernement protégeait ſeulement pour quinze jours un des partis, et qu'il revint enſuite à l'autre, il ſerait toujours sûr de les trouver.

Charlemagne ayant envie de tranſplanter une partie des habitans d'un Coin trop peuplé de ſes états, et où d'ailleurs il craignait l'eſprit d'inſurrection, dans un autre qui ne l'était pas aſſez et dont il ſe croyait sûr, ordonna ſans plus de cérémonie aux habitans de vuider le pays et de ſe rendre dans tel autre. Cette methode pourrait ſembler bien cruelle et arbitraire dans un pays gouverné par la conſtitution Brittannique; cependant elle épargnerait bien du tracas et préviendrait des querelles interminables, qui finiront par être la ruine de ce beau pays.

J'ai balancé quelque temps ſi je publierais ces détails: mais comme les troubles d'Armagh ont vivement excité la curioſité du public, j'ai cru devoir le faire et dans ce cas m'expliquer franchement, car un honnête homme peut ſe taire, mais quand il parle, il doit dire ce qu'il croit la vérité.

Il eſt aſſez ſingulier que des animoſités, telles que celles que je viens de décrire, n'ayent cependant point detruit la ſureté des chemins pour le voyageur, ni même pour qui que ce ſoit, pendant la journée. Après m'en être bien aſſuré, je réſolus de continuer mon voyage dans ma maniere accoutumée, et je m'acheminai devèrs Newry: je m'accoſtai de pluſieurs payſans, j'entrai dans une maiſon, on m'y donna du lait et des pommes de terre, de la même maniere que les payſans l'au-

raient fait dans une autre partie de l'iſle; ſi je n'euſſe été informé des troubles nocturnes, j'aurais crû le pays dans la paix la plus profonde: je trouvai même un *car* qui s'en retournait à vide à Newry: le conducteur m'offrit de m'aſſeoir deſſus: il me dit que ſon métier était de tranſporter des effets d'un bout du Royaume à l'autre, et qu'il venait de Weſtport à préſent. Lorſque ce bon humain apperçut le clocher de Newry; il ôta ſon chapeau et cria *huzza*, " voila, " me dit il, plus de quinze jours que j'ai quitté mes parens, " *it revives me to ſee the ſteeple of my place!*" . . . je ne pus m'empêcher de penſer, qu'il était effectivement bien heureux. . . . .

Lorſque nous approchâmes de la ville, ſuivant leur uſage, il me demanda mon nom et de quel pays j'étais? comme à mon ordinaire auſſi, pour éviter plus de queſtions, je lui dis que j'étais Ecoſſais, et que je m'appellais *Mac* Tocnaye.

Newry eſt ſituée au milieu de hautes montagés et cependant jouit de tous les avantages de la plaine: la mer n'eſt qu'à trois où quatre milles et les vaiſſeaux y remontent aiſément par l'embouchure de la riviere et du canal, qui va de là ſe joindre au lac Neagh. Il s'y fait ordinairement un commerce conſidérable en toiles, mais les troubles l'avaient rendu bien languiſſant.*

Les diviſions ici, n'avaient preſqu'aucun rapport à celles d'Armagh: elles reſſemblaient aſſez à celles de Belfaſt et étaient

* L'année d'avant les troubles en 1794, un Marchand à Newry, à vendu à ma connaiſſance, pour plus de quatre vingt mille livres ſterlings de toile et a fait deſſus un profit de trente milles livres *Sterling*.

ent entièrement politiques. Quelques tems avant mon arrivée le militaire avait uſé de rigueur, et malheureuſement une fois un peu trop légèrement, ſur de faux avis; il y eut dans cette occaſion dixhuit hommes de tués. Quelques gens vinrent rapporter à la ville, qu'une troupe *d'united* s'était retirée dans un petit bois, avait commis quelques déprédations, et attaqué les volontaires du corps de milice. Sur cet avis les troupes monterent à cheval et en ſe rendant à l'endroit qu'on leur avait indiqué, elles ſaccagerent pluſieurs maiſons et fuſillerent pluſieurs malheureux qu'elles virent s'enfuir devant elles. Le raſſemblement du bois, était de la même eſpéce de gens, que la peur y avait fait chercher aſyle ſans arme, ni proviſion; avant, que ce ne fut ſu, il y en avait eû dixhuit de fuſillés.

Le régiment de cavalerie qui était alors à Newry, était Gallois, et un corps nouvellement levé. Lorſqu'il paſſat en Irlande, les cavaliers y vinrent avec les préjugés Anglais, s'imaginant trouver les Irlandais à demi ſauvages et de plus dans un état complet d'inſurrection; en conſéquence, ils débarquerent comme dans un pays ennemi et dans le commencement ſurtout, ſe rendirent fort redoutables aux habitans. Je conviens avec tout cela, que la terreur qu'ils ont inſpiré, n'a pas laiſſé dans bien des cas, d'être très utiles et je ne doute pas, que les habitans de Newry ne ſe rappellent longtemps *des anciens Bretons.*

Je quittai bientôt ce pays et quoique j'y reçus quelque politeſſe, ce fut avec plaiſir, car j'abhorre ces querelles; Mr. Pitt et Mr. Fox m'avaient déja tourmenté tout l'hiver, et

c'était parbleu bien assez. Au fait cependant, on est très raisonnable en Irlande sur la politique : le sujet étant très sérieux, on trouve peu de division dans la société parmi les gens aisés, et comme tout le monde est supposé être du même avis, on ne vous fait pas de mauvaises querelles, parce que vous avez diné chez Pierre, où chez Paul. On y parle fort peu de ces troubles et certainement beaucoup moins que dans la grande Bretagne : à Newry même, ma lettre de recommandation était pour un homme qui avait été arrêté quelques temps avant, et avait été délivré sur caution : loin que l'on me sut mauvais gré d'avoir accepté un logement dans sa maison ; des personnes d'une opinion très différente me dirent, " c'est " fort bien fait ; il faut tirer du diable ce qu'on peut."

Je traversai cette chaîne étroite de montagnes qui se trouvent près de Newry, et j'apperçus avec peine que leurs habitans avaient beaucoup plus souffert que leurs voisins : je vis un grand nombre de maisons que l'on avait brulées, pour forcer le maitre à rendre ses armes. Le paysan se conduisait d'une maniere particuliere dans ces occasions ; il niait d'abord qu'il en eut aucune : on le menaçait de bruler sa maison, et on y mettait le feu sans qu'il parut ébranlé mais lorsqu'elle était brullée entièrement, son courage l'abandonnait et il est plusieurs fois arrivé, qu'il s'en allait alors fort tranquillement déterrer un fusil dans les bruyeres, qu'il remettait aux Magistrats : il semblerait qu'il eut beaucoup mieux valu le faire avant. Il n'y a pas de doute non plus, que bien des gens innocens, n'ayent soufferts sur la délation fausse de quelques frippons leurs ennemis : c'est fort malheureux, mais il est

absolument

abſolument impoſſible que cela ne ſoit pas dans des cas pareils. J'ai cru remarquer que le payſan ne faiſait tant de difficultés pour remettre ſes armes, dans certains cas, que parce qu'il en regrettait la valeur intrinſéque : ſi on eut offert de lui en payer le prix où même la moitié, je crois qu'il n'eut pas, à beaucoup près, fait la même cérémonie.

LA PEINE DU TALLION, *conte*,—DROGHEDA—BATAILLE DE LA BOYNE—SLAINE—RETOUR A DUBLIN.

JE me vis avec beaucoup de plaiſir de l'autre côté des montagnes : ma ſituation au milieu de ce fracas, était au fait fort déſagréable. Si je me préſéntais à un homme attaché au gouvernement, le nom de Français lui était ſuſpect : ſi j'allais chez un d'une opinion contraire, ce qui était fort rare, il ne ſavait d'abord ſur quel pied me recevoir et lorſqu'il avait vu mes paſſeports, il me faiſait l'honneur de me croire employé par le gouvernement, pour examiner la conduite des mécontens et les inquiéter après. Il y eut un certain homme, avec qui je cauſais ſur le chemin, qui me tint certains propos d'*union* d'une maniere très ſecrette : comme la deſſus je lui donnai le bon conſeil, de prendre garde à qui il parlait avant de s'ouvrir de la ſorte ; je vis ſes yeux étinceler, et peutêtre que ſans le dedans de mon parapluie, dont je lui fis voir l'invention, comme par maniere d'acquit, il aurait *uni* ſon gourdin avec mes oreilles : au lieu de cela,

il

il ſe *défunit* d'avec moi, d'une maniere aſſez prompte ; il fit ſemblant de s'arrêter au coin du chemin et je ne le vis plus.

Dundalk eſt une aſſez jolie petite ville, ſituée dans une plaine charmante ſur le bord de la mer, près le pied des montagnes de Newry. C'était un jour de foire, il y avait des patrouilles dans le marché, il paraiſſait cependant y régner aſſez de confiance. L'idée que plus loin j'irais des pays que je venais de quitter, moins je trouverais cet air épouvanté d'un côté et défiant de l'autre, me fit partir ſur le champ. Je paſſai par Caſtle Belingham et ne m'arrêtai qu'à Dunleer, ce qui faiſait une journée paſſable de 25 milles Irlandais. Il ne m'arriva pas grand choſe, parce que je ne me fouciais pas de rien éxaminer de trop près et je n'éxaminais pas, parce que j'allais trop vite.

Je remarquai à Dunleer, que ce n'était point la toile que l'on blanchiſſait, mais le fil crud. Le linge n'eſt pas ſi blanc que lorſqu'il a paſſé par les moulins du Nord, mais il doit certainement être plus durable, car le frottement des moulins eſt bien violent.

Il y avait dans l'auberge ou je m'arrêtai, qui était réellement fort bonne, un gros Anglais dégouté, qui ne trouvait rien de bon. Il tempêtait et regrettait en jurant, les *Roaſt Beef* et les *plumb puddings* de la *vieille Angleterre*. Il me rappella cette petite hiſtoire bien connue, dans l'iſle de St. Patrice et qui fait aſſez d'honneur à l'eſprit ſubtil d'un de ſes enfans.

Des

Des rives d'Albion, fraichement débarqué
Jacques Roſt-beef promenait en Irlande
Son ſpleen, ſa morgue et le mépris marqué
Qu'il montre trop ſouvent, ſans qu'on le lui demande.
Après maints tours enfin, il arrive en bâillant
Dans une auberge, où craignant la famine
Son premier ſoin fut de voir la cuiſine.
G.. d d.. n! tout lui déplut . . . tout était dégoutant
Sale, choquant, horrible : il dit dans ſa colere,
Qu'on ne pouvait manger qu'en Angleterre.

Pendant que ſon œil mécontent
Vèrs le plancher ſe proméne en ſilence,
Dans l'eſpoir d'y trouver un peu de lard bien rance
Qu'il aime infiniment.
Vèrs lui le chien fit avec violence
Précipiter certain bon compagnon,
Vulgairement connu ſous le nom de cochon.
De tout pauvre Irlandais ami bien véritable
Que l'on voit ſur ſon lit mais jamais ſur ſa table.
A ce choc imprévu Roſt-beef épouvanté.
S'emeut, jure, chancelle et tombe de côté . . .

C'eſt ainſi qu'autrefois, le Maitre du Tonnerre
Foudroya les Titans les enfans de la Terre.

Plus fier encore qu'eux, le dédaigneux Breton,
Plein d'un noble courroux s'arme d'un gros bâton :
Puis ſans ménagement frappant ſur homme et bête
Au fils ainé du Monſtre il a caſſé la tête . . . .

Aux accens douloureux de ce pere épérdu,

Son

Son bras ſans mouvement en l'air eſt ſuſpendu.
" C'eſt aſſez, criat-il, ma rage eſt ſatisfaite,
" Je n'étendrai pas plus loin ma fureur,
" Mais ça, qu'on le dépéce et vîte qu'on l'apprête
" Je prétends, de mes droits uſer à la rigueur,
" Satisfaire à la fois, ma faim et mon honneur.
Il dit, puis prononçant G.. d d.. n! de la cuiſine.
Il ſortit gravement, non ſans faire la mine.

Cependant qu'à la broche on fait rôtir *piggy*,
Roſt-beef dans le ſallon, va fumer une pippe,
Bâiller ſur les papiers, où bien damner *Billy**.
De temps en temps, mouillant ſa groſſe lippe
D'un pot du plus épais *portèr*
Afin d'avoir un jugement plus clair.

Cependant on apporte avec cérémonie
Le cochon bien rôti. La table était garnie
De dix autres grands plats, dans leſquels, il eſt vrai,
On ne voyait ſuivant l'uſage
Que des couteaux, du pain, du ſel et du fromage.

Pendant que de tout cet apprèt
Roſt-beef avec plaiſir contemple l'étallage :
Un fils de St. Patrice, affamé de métier,
Du cochon ſans mot dire, a ſaiſi le quartier.

Roſt-beef le voit et d'un ton plein de rage
En brandiſſant en l'air ſon coutelas vengeur,
" Arrête malheureux ! crains ma juſte fureur !
" Tout

* Ces diminutifs, ſont deux termes d'amitié que les Anglais emploient ſouvent, l'un pour déſigner un petit cochon et l'autre, un grand Miniſtre.

" Tout ce qu'à mon cochon la faim qui te dévore
" Pourra t'induire à faire, au même inſtant ſois ſûr,
" Ma main ſur toi chétif, ſaura le faire encore.

A ces mots, *Pady** tremble et croit pourtant bien dûr
Sans y porter la dent de rendre la pécore.
Roſt-beef ne rit jamais, Pady le ſait fort bien . . .
La ſituation était embarraſſante :
Dans ſa main eſt la proie et la bouche béante
Il regarde l'Anglais, puis ſur elle il revient
En ſuſpens, ſans oſer ſe décider à rien.

Une idée à la fin à Pady ſe préſente :
" Soit, dit il, j'y conſens." D'un air déterminé
Et tout joyeux, il approche ſon nez
De certain orifice,
Dont il parait avec délice
Reſpirer le parfum ; puis il y met le doigt
L'enfonce, le retire, et le porte à ſa bouche,
Et l'y replonge encore, en regardant tout droit
L'Anglais entre les yeux .... roide comme une ſouche,
Le pauvre Roſt-beef cependant,
Le regardait ſans lui rien dire
Et crut à la fin plus prudent,
(Ne ſachant trop s'il devait rire),
De lui laiſſer partager ſon cochon
Que d'infliger lui-même au ſire,
La peine du tallion.

* *Pady* le diminutif de *Patrick*, qui ſert ſouvent à déſigner un Irlandais ou même l'Irlande, comme *John Bull*, où *Jac Pudding* l'Angleterre, et *Sawney* l'Ecoſſe. Les gens de moyen rang, diſtinguent auſſi les trois pays dans leur *vaſt* ſous les noms de *pudding*, *cakes*, *and potatoes*.

En dépit de la pluye, je me rendis à Drogheda et vis au milieu des montagnes arides, qui ſéparent cette ville de Dunleer, une de ces tours rondes à quelque diſtance dans la campagne ; celle-cy eſt très élevée et parait tres bien conſervée. Un bon humain auſſi par un principe de bienveillance, avait mis une inſcription au deſſus d'une ſource : *this is a ſpring of* WATER, liſait-on en gros caracteres ſur une perche, ſemblable à celles pour indiquer la route ; ſi c'eut été *a ſpring of whiſky*, me dis-je, ce ſerait plus rare et certainement plus fréquenté.

Drogheda était autrefois tres fort : à préſent c'eſt une ville d'un commerce aſſez floriſſant ; la ſituation en eſt fort agréable. J'y ſerais certainement reſté quelque tems, mais malheureuſement comme les perſonnes à qui j'étais recommandés n'étaient pas en ville et que je n'ai pas l'art de cauſer avec les murailles, ainſi que la plupart de mes confreres les voyageurs de profeſſion, je crus à propos de décamper.

Je remontai la Boyne, qui traverſe la ville. On ſait que ce fut ſur les bords de cette riviere, que la fortune du Roi Jacques fut totalement décidée ; ſes partizans l'accuſent d'avoir perdu cette bataille par la même faibleſſe, qui lui avait fait perdre le thrône : il s'enfuit longtemps avant qu'elle ne fut décidemment perdue : quelques jours après, ſes généraux en donnerent une ſeconde, et réuſſirent à faire leur retraite à Limerick. Ce fut avec un plaiſir mêlé de refléxions ſombres, que je traverſai ces lieux témoins des hauts faits du ſiecle paſſé. Un payſan me montra les différentes

différentes poſitions des armées, la place où était le Roi Jacques ſur une hauteur eloignée, l'endroit où ſon gendre le Roi Guillaume, traverſa la riviere à la tête de ſes troupes et culbuta ſon armée. D'après l'inſpection du terrain, on ne conçoit gueres comment l'armée du Roi Jacques put être forcée à ſe battre et encore moins, comment elle eut ſa retraite coupée. C'eſt un fait indubitable, tous les avantages de nombre et de poſition étaient de ſon côté. On a érigé un obéliſque tres élevé, à quelque diſtance de l'endroit où le Roi Guillaume traverſa la rivière et où le Maréchal de Shomberg ſon général fut tué; il eſt ſitué ſur un roc qui s'avance dans la riviere; le piedéſtal eſt couvert d'inſcriptions Anglaiſes et Latines, ayant rapport au ſujet

Il ne pouvait gueres manquer d'avoir un obéliſque dans cet endroit; ſi le Roi Jacques ne s'était pas laiſſé battre, les belles inſcriptions que le voyageur lirait ici en ſon honneur! le ſuccès décide de tout et juſtifie tout. Dans cent ans ſi la république ſe maintient, la Monarchie ſera abhorrée à tout jamais, ſi au contraire la Royauté eſt reſtorée, ce ſera la République.

Le payſan qui me montrait ces différens lieux abſolument par routine, avait à peine la moindre idée de l'hiſtoire de cette bataille, " par quelle raiſon, lui demandai-je, à-t-" on érigé cet obéliſque?." " Oh, dit il, c'eſt que c'eſt la " place, *where the man was killed.*" " Quel homme?" lui " répondis-je; *why to be ſure, King William.*

Voltaire rapporte une épigramme originale qui courut à Paris, ſur le malheureux Roi Jacques pendant qu'il était à St.

St. Germain, dans la dévotion la plus grande. La voici, telle que je me la rappelle, car il y a plus de huit ans que je ne l'ai lu.

Quand je veux rimer à Guillaume,
Je trouve qu'il a conqui un Royaume
Qu'il a ſu ſoumettre à ſes loix.
Mais quand je veux rimer à Jacques,
J'ai beau rêver et me tordre les doigts,
Je trouve qu'il a fait ſes Pâques.

Laiſſant enfin ces lieux ſi fameux dans l'hiſtoire de la Grande Bretagne et continuant de ſuivre la vallée fertile de la Boyne, je me rendis à Slaine. Auſſitôt qu'on quitte les côtes, on ſe retrouve parmi un peuple certainement différent de celui qui les habite. Ce ne fut pas ſans plaiſir, que je retrouvai les manieres extraordinaires et les monumens ſinguliers qui avaient excité mon attention dans le ſud et dans l'oueſt de l'Irlande.

Je rencontrai d'abord une funéraille : elle était précédée d'un enfant qui portait une baguette blanche couverte de papier découpé et ſuivie par un nombre de femmes qui pouſſaient des cris. Ces cris cependant ne me ſemblerent pas de la même eſpéce que ceux du ſud. J'y crus voir plus d'ordre ; les femmes ſe taiſaient par intervalle et ne témoignaient aucun ſigne de douleur, comme de ſe battre le ſein ou de s'arracher les cheveux. Le ſon de ces cris auſſi, n'était pas le même : dans le ſud ils avaient communément quelque choſe de reſſemblant à *pi li lu* ou *hu lu lu* ; ici, ils avaient quelque rapport, à la maniere dont les Preſbytériens chantent les pſeaumes, et je crus diſtinguer, *oh, ah, oh, ah, oh, ah,*

après

après quoi, il y avait un ſilence qui durait autant de temps qu'il en fallait pour chanter les mêmes notes méancholiques, qui à quelque diſtance n'étaient pas ſans mélodie. On place à la tête de la tombe, le papier découpé que porte l'enfant, avec une poignée de baguette d'oſiers, et lorſqu'il y en a une qui prend racine, j'imagine que c'eſt regardé comme quelque choſe d'heureux, car on laiſſe l'arbre croitre et qu'on le taille.

La ville de Slaine avait été bâtie par Mr. Burton Connyngham, à qui elle appartenait; il avait un parc et une maiſon ſuperbe ſur les bords rians de la Boyne. Je fus m'y préſenter et j'y reçus de Mylord et de Mylady Connyngham, l'hoſpitalité la plus aimable. Ma premiere courſe dans le voiſinage, fut d'aller rendre une viſite ſolitaire à la tombe de l'homme reſpectable qui m'avait protégé et dont la perte ne ſera pas aiſément réparé par l'Irlande. A mon départ de Dublin, l'année précédente, ſa maiſon fut la premiere où je fus reçu, ce fut encore chez lui, que je reçus l'hoſpitalité en finiſſant ma promenade.

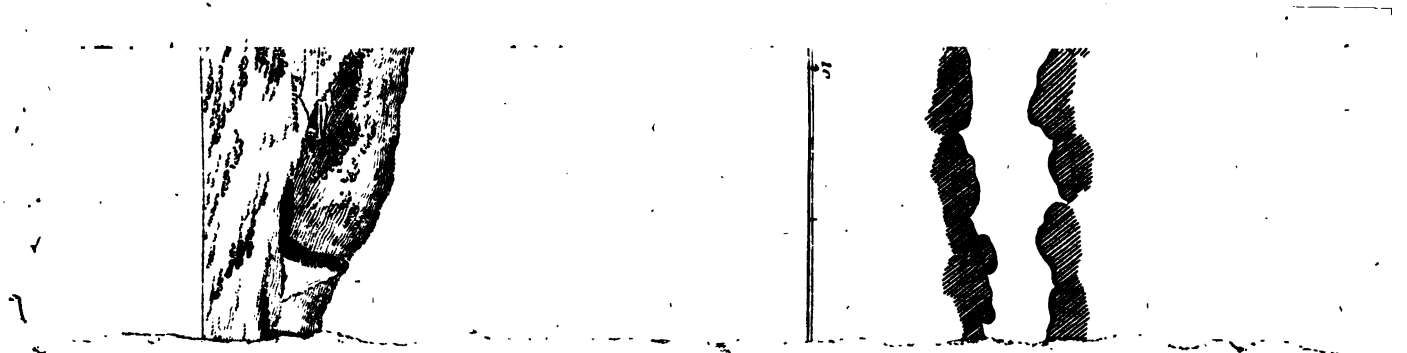
Au ſommet d'une colline près de la petite ville, on voit des ruines aſſez conſidérables, qui étaient autrefois un collége; du haut du clocher qui eſt encore aſſez bien conſervé, on a une vue fort étendue ſur le champ de bataille de la Boyne: on apperçoit, à une diſtance très rapprochée, deux de ces tours rondes dont j'ai déja eu ſouvent occaſion de parler. Près de ce ſéminaire, il y a un *Rath** ou fort Danois

* On attribue mal-à-propos ces *Raths* aux Danois, car par la loi de *Bréhon*, il n'était permis qu'à certains chefs, d'en conſtruire comme une diſtinction.

Danois dont les parapets ſont tres élevés. J'imagine que ſur le côté du ſud, il devait y avoir un petit autel des Druïdes: deux des pierres latérales ſont encore debout et la pierre principale couvre un cavot dans l'intérieur des ruines de l'egliſe. C'eſt dans ce voiſinage à *New Grange* que l'on voit les reſtes les plus extraordinaires, de la religion de ces anciens prêtres.

Le Général Vallancey l'appelle un *Antrum Mythræ* et prétend que ce temple était dédié à *Muidhr*, qu'il a, à-peu-près, prouvé être le Mahody des Gentous et le *Mithra* des perſans. La grotte de *New Grange* eſt faite en croix: à la jonction des branches, il y a un Dôme qui peut avoir vingt à trente pieds de haut: à chacun des bouts, il y a une pierre creuſe de forme ovale, d'à-peu-près quatre pieds de long ſur trois de large. l'entrée eſt au ſud, un peu incliné à l'Eſt et chacun des bouts de la croix, regarde les trois autres points du compas dans la même direction. La voute qui ſert d'entrée eſt compoſée de larges pierres plates ſupportées par d'autres ſur les côtés d'à-peuprès ſix pieds de haut. Le Dôme du milieu eſt compoſé d'énormes maſſes de pierre, placées les unes ſur autres ſans ciment. Au deſſus et ſur les côtés des vaſes, qui ſont les ſeules pierres taillées dans le bâtiment, il ya des inſcriptions indéchiffrables non par le temps, mais par les caracteres eux-mêmes: ce ſont des figures en loſenge, ou des cercles ſpiraux, qui commencent à un point forment une maſſe de ſept lignes paſſent enſuite à une ſeconde et ainſi à une troiſieme, puis reviennent ſur eux-mêmes et finiſſent où ils ont commencés: il y a des inſcriptions

E at New Gran



ons pareilles, ſur une ou deux, des pierres qui bordent le paſſage. Je n'y ai point vu de lettres à moins que ce ne fut un quarré entouré d'un rond et de trois demi-cercles à chaque angle.

Cette voute et le paſſage qui y conduit, ſont recouverts par une montagne artificielle, qui peut avoir du niveau de la terre environ quarante pieds de haut, ſur cent cinquante de long et quatre-vingts de large au ſommet. Cette maſſe ayant preſſé trop fortement ſur les pierres qui ſervent d'allée, à dérangé une d'elles, qui n'a à préſent d'autre appui, que celle de l'autre côté; ainſi le paſſage eſt devenu dans cet endroit aſſez difficile, pour que je n'y pùs paſſer qu'abſolument ſur le ventre.

L'intérieur de ce monument était, il y a peu d'années, régulierement pavé; mais malheureuſement un payſan de Connaught ayant rêvé qu'il y avait un tréſor caché deſſous eſt venu exprès pour l'y chercher: il a été aidé par ceux du pays, auſſi crédules et tout auſſi perſuadés que ceux de cette province de la réalité des viſions nocturnes; ils ont remués toutes les roches qui formaient le pavé, briſés un des vaſes et porté celui qui était au milieu, dans un coin ſur un de ceux des angles, et n'ayant rien trouvé, ils ont laiſſés les pierres ainſi dérangées.

Ce monument eſt entouré de groſſes pierres placées de diſtance en diſtance; ſur celle vis-à-vis de l'entrée, il y a quelques lozenges et quelques cercles, pareils à ceux de l'intérieur, mais preſque éffacés par le temps. On eſt étonné quand on reflechit au travail énorme, qu'il a fallu pour former

mer cette montagne factice : je ne saurais l'expliquer autrement qu'en supposant que ce sont les sectateurs de la Divinité du lieu qui l'ont élevée par dévotion : à-peu-pres comme dans les missions du continent, on a vu plus d'une fois les gens zélés de tout rang, porter la hotte et trainer la brouette pour faire un Calvaire ; trente des plus éleves que j'aye vu, ne feraient cependant pas une masse pareille à celle de *New Grange* ; mais quoi ! *Mithra*, inspirait peutêtre plus de ferveur, qu'un Capucin moderne.

Je suis monté dans le voisinage, sur une ou deux monticules entièrement semblables à celle-cy : ce ne serait pas un objet sans intérèt d'y faire des fouilles, peutêtre y trouverait-on d'autres monumens qui pourraient jetter de la lumière sur l'ancienne histoire. Je ne serais pas éloigné de croire que la caverne du purgatoire de St. Patrice dans l'isle du lac *Dearg*, était construite à-peu-près de cette manière et je croirais digne d'attention de s'en occuper. Il est singulier, que la croix fut un signe révéré, par plusieurs des peuples anciens, longtemps avant l'établissement du Christianisme, pendant qu'à son époque, elle ne servait qu'à punir les criminels. On a trouvé a Casi, sur le bord du Gange, un temple d'une forme pareille.

La description, peutêtre un peu trop détaillée, de ce monument, peut donner une idée du sombre dont les Druides entouraient leur culte : ils plaçaient toujours leurs autels dans des lieux déserts au milieu des bois et leurs temples dans des caves, privées de la lumiere de ce même soleil auquel on les croit dédiées. Ainsi que les anciens Persans et

les

les Egyptiens, qui conſervaient le feu ſacré dans des endroits hors de la portée des rayons du ſoleil.

Le Général Vallancey vient de recevoir des détails d'un officier attaché à la compagnie des indes, et qui a été admis dans l'école des Gentous à Bénarez: ils prouvent évidemment que les conjectures qu'il a tiré des anciennes traditions de ce pays, ſont auſſi appuyées ſur l'hiſtoire des Brachmanes; ceux-cy prétendent que dans l'ancien temps, leurs ancêtres qui étaient *Scuthi*, des ſcythes errans, habiterent les iſles Britaniques qu'ils appellent *Tricatachel*, ou la montagne des trois Pics. D'après cette relation, il paraitrait qu'ils placent dans l'Irlande, qu'ils appellent *Suvarna*, la place d'expiation des ames, et ils lui donnent le nom de *Dirgha* prononcé *Dirgh*, dont ils font des deſcriptions épouvantables, à-peu-près pareilles à celles decrites par Mathieu Paris, dans l'iſle du lac *Dearg*. Si l'on joint à ces détails l'analogie des langues orientales et ſurtout du Shanſcrit, avec l'ancien Irlandais, on peut à peine douter de la ſource commune, qui a produit les habitans de pays auſſi éloignés.

Si le but de ces recherches ingénieuſes, ne tenait qu'au petit orgueil de faire ſortir les habitans d'un coin de terre, de peuples anciens ſitués au bout du monde: elles pourraient peutêtre être regardées avec aſſez d'indifférence: mais elles ouvrent un nouveau champ à l'hiſtoire en traçant la marche d'une des branches de la grande famille des hommes, et ſert à joindre les anneaux de la chaine qui unit toutes les Nations du Globe. Dans ce ſens, leur étude aggrandit les lumieres et nous améne à la connaiſſance plus intime de ces Peuples Primitifs, les peres du Genre humain, qui du centre

élevé de l'Aſie, ont conduits leurs colonies nombreuſes ſur tous les points de la terre.

Mais c'eſt aſſez : je m'égare trop ſouvent, entrainé par un ſujet dont j'avais peu d'idées en commençant ma promenade : il eſt temps d'y revenir pour la terminer bientôt.

La Boyne eſt une riviere charmante : Elle eſt très poiſonneuſe et l'on y pêche le ſaumon dans des paniers pareils à ceux de Cormarthen dans le pays de Galles. En revenant du monument dont je viens de parler, un pêcheur, apercevant un orage qui menaçait, aborda tout-à-coup et mit ſon bateau ſur ſa tête comme un parapluie.* Mr. Burton Connyngham, joint à trois autres perſonnes, a Bâtie ſur les bords de la riviere, un moulin immenſe qui ſert à approviſionner de farine la ville de Drogheda.

On voit dans l'enceinte du Parc de Slaine, une fontaine autour de laquelle les habitans viennent faire leurs dévotions: quoiqu'elle ait été bouchée et que l'eau ne paraiſſent qu'aſſez loin, ils y viennent toujours faire des *performances*, ſur leurs genoux nuds, autour de l'endroit où elle était et enſuite ils attachent des hâillons à un arbre auprès. Sur la hauteur près des ruines du collége ou ſéminaire, il y en a une autre à laquelle on attribue une qualité générative, dont il ne ſemble pas que les femmes de ce pays puſſent avoir beſoin: elle eſt dédiée à St. Patrice et ce grand ſaint à qui les Irlandais ont tant d'obligations, aſſure encore ceux de ces enfants qui y viennent lui rendre hommage d'une nombreuſe poſtérité. On aſſure cependant que la vertu de cette fontaine, a bien

* *Voyez page* 11 *de ce volume.*

a bien perdu de ſon crédit dans ces derniers temps. Il ſe pourrait réellement qu'elle fut beaucoup plus efficace avant la deſtruction du college.

Je remarquai que quelques enfans portaient à leur cou un petit ſac de toile attaché à un fil de laine; une bonne femme du pays, me dit que c'était un *goſpel*, un évangile, que le prêtre de la paroiſſe leur donnait pour prévenir bien des maladies. Il y a des pays ou les prêtres excitent le peuple à la ſuperſtition, il y en a d'autre, où c'eſt évidemment la peuple, qui oblige les prêtres à s'y prêter.

Je continuai de ſuivre les bords rians de le Boyne et vis près de Slaine, un pilier de pierre couvert de figures ſingulieres et de quelques caracteres Irlandais que je ne pus pas lire, ni me faire expliquer, car dans cette partie, à peine peut-on trouver à qui parler en Anglais, lorſque les ouvriers ſont employés à leur travail. A un mille de Navan je vis à Donoughmore, la tour ronde que j'avais apperçu de la hauteur près de Slaine. Celle-cy, a quelque choſe qui ſemble déſigner qu'elle a été bâtie depuis l'établiſſement du chriſtianiſme. Sur la clef de la voute qui forme la porte, (qui comme dans les autres eſt à quinze ou vingt pieds de terre) il y a un crucifix gravé dans la pierre; mais on m'a dit depuis, que l'époque à laquelle cette pierre avait été placée, eſt très connue. On croit communément que ces tours rondes éxiſtaient longtemps avant le chriſtianiſme: leur uſage a différemment été interprété par les antiquaires; quelques uns les ont ſuppoſés déſtinées à contenir le feu ſacré, d'autres qu'el-

les étaient habitées par une eſpéce d'hermite, qui y vivait retiré du monde, et que c'eſt ce qui a donné lieu, à l'hiſtoire de St. *Siméon Stylite* parce qu'il vivait dit-on dans une tour pareille. Quant à moi je ne forme aucun ſyſtême ſur leur établiſſement, j'obſerverai ſeulement que chez les peuples du Levant, il y a de temps immémorial, toujours eu des tours rondes qu'on appelle Minarets près des Temples, des Moſquées, des Egliſes et mêmes des grands édifices et qu'à l'heure de la priere, un *Dervis* monte au ſommet et engage le peuple à s'y rendre, ſoit avec un inſtrument quelconque, où avec la voix: je ne ſerais pas éloigné de croire, que ce pouvait être leur uſage, quelque ſoit le temps ou elles ayent été bâties. La ſeule difficulté c'eſt que les fenêtres au ſommet ſont bien petites; je n'ai vu que celle de *Sword* près de Dublin, où il y ait quatre larges fenêtres au ſommet, expoſées au quatre points cardinaux; celle-la ne ſemble pas de la même conſtruction que les autres. La porte eſt au niveau de la terre et l'on voit dans l'intérieur, des trous quarrés pratiqués dans la muraille, évidemment dans l'intention d'y placer des ſoliveaux.

On voit dans le cimetiere en face de cette pierre, ſur laquelle eſt gravée le crucifix, un gros caillou ſur lequel les gens du pays ſe ſont mis à genoux ſi ſouvent, qu'il eſt creuſé aſſez profondément. On lit auſſi au deſſus d'une tombe, *here lies O'Connor, who was gathered there*, à l'age de 104 ans. *gathered* me ſembla bon.

Navan eſt une ville entièrement Irlandaiſe et quoique ce ne ſoit pas dire qu'elle ſoit fort jolie, ni tres propre, j'avoue que

que je l'aime mieux; je voudrais que l'on ſuivît le gout et les uſages du pays: qu'on cherchat à les améliorer, mais pas à les détruire: je crois bien ſincérement, que ce ſerait le meilleur moyen, comme le plus court, de les faire ſe perfectionner. Mais on ne penſe qu'à l'Angleterre en tout et pour tout, et je crois que ce n'eſt pas ſi bien. Par le moyen d'un canal on compte faire continuer la navigation de la Boyne juſqu'à Trim et enſuite au grand canal d'Irlande, qui doit traverſe l'iſle de Dublin à Limerick.

Remontant encore les bords pittoreſques de la Boyne, je la traverſai à un pont à trois où quatre milles pour prendre le chemin de Dublin. On nous repréſente la pareſſe ſous diverſes attitudes, étendue dans un bon lit et couverte de fleurs, &c. je vis deſſous ce pont, un modele auquel on n'a j'imagine pas encore penſé, c'était tout ſimplement un bon Irlandais qui ayant conduit ſon cheval à l'eau attellé à un *car*, s'était endormi pendant que le cheval buvait et le pauvre animal n'entendant point la voix de ſon maitre, était reſté au milieu de la riviere ſans bouger d'un pas.

Je vis à quelque diſtance un rath immenſe que l'on appelle *Rathlema*: c'eſt le ſeul de cette grandeur que j'aye vu, il embraſſe une étendue de terrain conſidérable: il a certainement près d'un mille de tour; quelques bonnes gens me dirent que dans l'ancien tems c'était la demeure du Roi; il n'eſt pas loin du chateau de *Fingal*, autour duquel les habitans ſont réputés être d'anciens Irlandais.

Ne me trouvant pas tres fatigué à neuf milles de Dublin, je demandai s'il n'y avait point d'auberge de là à la ville.

On

On me nomma *Cluny*. Cluny me dis-je; . . . certains ſouvenirs me firent imaginer que c'était un nom de bon augure, je me mis en marche; mais *Hélas, Cluny n'éxiſte plus*; je ne trouvai qu'un miſérable village, je fus plus loin et ne trouvai rien encore; il ſemblait que je devais finir mon voyage abſolument de la même maniere que je l'avais commencé et paſſer la nuit dans une cabane . . Je n'étais plus qu'à quatre milles de Dublin mais il était plus d'onze heures du ſoir; le ſouvenir de la rigidité que l'on obſervait dans le nord, me faiſait croire que je pourrais fort bien rencontrer quelques patrouilles, ce qui eut pu être déſagréable; la connaiſſance auſſi que j'avais du nombre effroyable de Mendians qui ſe trouvait dans la capitale ne ſervait pas trop à me raſſurer contre les voleurs, et enfin la certitude de ne pouvoir gueres arriver avant une heure et de trouver les auberges fermées, me promettait une nuit à la belle étoile; pendant que je rêvais à tout cela je vis paſſer une chaiſe de retour, qui allait vers le Nord, je fis marché et je retournai avec elle ſur mes pas.

Partant donc de grand matin, je m'acheminai vèrs la capitale, au travers de vaſtes plaines peu habitées et dans leſquelles les payſans manquant abſolument de chauffage, ſont obligés de bruler les mauvaiſes herbes que l'on ôte des champs, j'ai même vu bouillir le pot et les pommes de terre avec un feu de foin.

Vèrs les dix heures, je me trouvai au joli village de Finglaſs et comme je me retirais ſous une grande porte pour éviter un orage, un homme ſortit de la maiſon, m'obligea à y entrer et enfin à déjeuner: ſans compliment, je n'imagine

pas

pas qu'il y ait une autre grande ville en Europe et ſurtout de trois cent mille habitans, auprès de laquelle un voyageur à pied, put eſpérer rencontrer une politeſſe pareille.

Je m'avançai encore à l'Eſt juſqu'à Clontarf, ſur le champ de Bataille où les Danois furent défaits par *O'Brien Boromh*, le 23 avril 1014, 157 ans avant l'arrivée des Anglais : on a de cet endroit une fort belle vue de la Baye de Dublin et de la montagne de *Howth*, qui s'avance dans la mer et reſſemble aſſez à la peinture qu'on nous donne de Gibraltar : on ſuit auſſi de l'œil, cette immenſe chauſſée que l'on a jetté à une diſtance de près de trois milles, pour empêcher les ſables de s'amonceler à l'embouchure de la riviere Lyffey. Près de cet endroit, eſt le parc charmant de Marino : le Temple que Lord Charlemont y a bâti, eſt ſans contredit, un modéle brillant d'architecture et auquel je n'imagine pas que l'œil le plus éxercé put trouver aucun des défauts ou des négligences que l'on reproche à pluſieurs des Edifices publics de Dublin.*

Je rentrai enfin dans cette ville par le Nord, un peu plus d'un an, après en être ſorti pat le ſud. Pour que mon départ et mon retour fuſſent en tout ſemblables, je fus invité à diner le jour de mon arrivée chez la même perſonne, que lorſque je quittai la ville, je pris le thé chez celle que j'avais vu la veille de mon départ et je me retrouvai au ſoir dans le même logement et abſolument dans la même ſituation.

Cette

* Le Palais du Parlement à Dublin, eſt un Bâtiment magnifique, par une négligence ſinguliere, on placé un entablement d'ordre Dorique, ſur des colonnes et des chapitaux d'ordre Corinthien.

Cette expéditon eſt au fait aſſez vigoureuſe : je ſuis loin de regretter ma fatigue, ſi ſurtout quelques idées peuvent être utiles au pays qui me donne azyle ; cependant, comme malheureuſement il faut toujours un peu penſer à ſoi, à moins que la perſonne qui veuille m'encourager à en faire une pareille, ne me donne ſa parolle d'honneur de ne point mourir avant qu'elle ſoit terminée, je ne crois pas qu'on me rattrappe, à courir les grands chemins de cette maniere là.

Les changemens amenés, par les circonſtances critiques, dans leſquelles l'Irlande s'était trouvée pendant mon abſcence, étaient beaucoup moins remarquables que dans la Grande Betagne. Les habitans aiſés cependant, s'étaient enrolés comme volontaires, et formaient des compagnies où les différens états ſe trouvaient raſſemblés, ainſi il y avait la compagnie des Avocats, et des Procureurs* à pied et à cheval, des Commis de la Douane, des Marchands et des Ecoliers, qui tous avaient pour chefs les premiers d'entre eux et les Ecoliers avaient pour colonel un de leur proffeſſeur. Parmi ces

* On m'a aſſuré qu'il y avait cinq cents perſonnes dans la compagnie des Procureurs à pied, et il y en avait beaucoup plus qui ne s'étaient pas enrolés. Les Avocats et les Procureurs à cheval éxercaient aſſez bien dés le commencement, un plaiſant dit que c'était tout ſimple, car avant qu'ils ne fuſſent enrolés, *they knew pretty well, how to charge.*

Les plaiſants diſaient auſſi que c'était avec juſte raiſon qu'on avait formé un régiment, des officiers de la douane, car ajoutaient ils, ces meſſieurs ſavent fort bien, comment s'y prendre pour empêcher un débarquement. Au ſurplus les plaiſanteries, n'empechaient pas que ces deux corps ne fuſſent vraiment fort beaux et, n'euſſent fait honneur à quelque armée que ce fut.

ces compagnies il y en avait plusieurs, qui à plus d'un titre paſſaient pour d'excellentes troupes et étaient remplies du meilleur eſprit. La cavalerie ſurtout, était montée ſur des chevaux accoutumés à la chaſſe périlleuſe du pays: et on a a pu voir plus d'une fois un eſcadron entier, ſauter par deſſus les hayes, les foſſés et les murailles pour arrêter ou diſperſer des gens attroupés. La formation des corps de volontaires à Dublin, avait beaucoup de rapport à celle des Emigrés à Coblence. Comme pour être reçu dans une compagnie, il fallait y avoir des droits par ſon état, perſonne ne penſait à en augmenter le nombre, de gens qui n'y tenaient pas: la ſociété par conſéquent, était beaucoup moins diviſée qu'à Edimbourg où les volontaires ne formaient qu'un ſeul corps. La ville ſemblait être dans la plus grande paix, malgré les meſures ſéveres, que les troubles des comtés voiſins obligeaient ſouvent à prendre. Quoique Mr. Grattan et les autres membres de l'oppoſition ſe fuſſent montrés avec violence et ſe fuſſent même retirés de la chambre des communes, leurs partizans cependant, n'avaient pas à beaucoup près la chaleur de ceux de Mr. Pitt où de Mr. Fox. Les opinions des individus dans la ſociété ſemblaient ſe rapprocher: on aurait dit que les Miniſteriels penchaient pour l'oppoſition et les partizans de l'oppoſition pour le Miniſtere; ce rapprochement d'opinion ne pouvait pas exciter les paſſions, comme la diviſion prononcée de la Grande Bretagne, auſſi les partis les plus oppoſés ſe voyaient et ſe traitaient avec égards.

Les ſermons de charité étaient toujours à la mode et produiſaient des ſommes conſidérables: il n'eſt pas de ville, où

l'on faſſe plus de charité publique, et c'eſt peut-être par cette raiſon, qu'il n'en n'eſt pas non plus, où il y ait plus de mendians: les derniers troubles et la continuation de la guerre avaient laiſſé ſans travail, un nombre immenſe de pauvres ouvriers; on m'a pluſieurs fois aſſuré que dans la ſeule ville de Dublin, on en comptait plus de vingt mille; un comité s'était formé de perſonnes reſpectables, qui s'était chargé de diſtribuer les charités qu'on avait recueilli pour eux: ces diſtributions montaient à environ quatre cents livres ſterlings par ſemaine, et cependant on n'a jamais pu donner plus de cinq *pences* aux malheureux qui ſe préſentaient, tant leur nombre était conſidérable. Une pitance auſſi modique, était cependant capable d'engager des pauvres à ſe rendre à Dublin de toutes les parties de l'Irlande: il eſt inimaginable le nombre de Mendians que l'on y voyait journellement et le dégout qu'ils inſpiraient.

Tout le monde parle de la pareſſe des gens du commun en Irlande et on ne cherche aucun moyen de les en guérir: les charités, quelques faibles qu'elles ſoient, attirent dans la capitale plus de miſérables qu'on en voit dans le reſte du Royaume, le grand objet de l'adminiſtration devrait être de les éloigner. Ce n'eſt pas tant aux beſoins préſens du moment que l'on doit penſer, qu'à empêcher qu'ils ne ſe renouvellent: il faudrait donc encourager l'induſtrie et non la fainéantiſe.

La claſſe induſtrieuſe eſt certainement plus digne des ſecours du public: les fileuſes par éxemple qui dans ces derniers temps, ne vendaient pas le fil beaucoup plus cher que

la

la filaſſe dont elles l'avaient faites, meritent bien de recevoir une légere compenſation pour les engager à continuer de travailler. Enfin quoique les aumônes à Dublin ſoient infiniment reſpectables et ſans doute en partie néceſſaires, je les croirais bien mieux employées, ſi elles étaient répandues dans les campagnes.

Cependant on ne ſaurait trop louer le zéle et l'activité des perſonnes charitables, qui ont taché d'aſſiſter l'humanité ſouffrante dans cette ville. Le nombre des inſtitutions de charité eſt inconcevable : il ſerait trop long de les détailler tous, celui qui m'a paru fondé ſur les baſes les mieux raiſonnées, c'eſt ce qu'on appelle *the ſick poor's inſtitution*, où toutes perſonnes payant une guinée par an, peut toujours envoyer un pauvre malade, que le médecin va viſiter chez lui, quand ils ne peut pas venir lui-même et fournit de drogues gratis.

Je fus de nouveau viſiter la Maiſon d'induſtrie, elle était toujours ſur le plan dont j'ai parlé au commencement de ce volume, les améliorations et les changemens que le Comte Rumford y avait fait, n'étaient pas employés. Dans de grands établiſſemens pareils, il eſt difficile de perſuader aux adminiſtrateurs d'employer une autre methode que celle à laquelle ils ſont accoutumés. Dans le fait auſſi, le four économique et les tuyaux de chaleur qu'il y à fait, ne peuvent réellement convenir qu'à une maiſon, où il y aurait une trentaine de perſonne, pendant qu'on en compte plus de dix ſept cents ici*

L'ivrognerie

* La chambre dans laquelle le Comte Rumford à placé ſon four n'aurait pas pu je préſume en admettre un plus grand. Ce n'eſt qu'un modéle.

L'ivrognerie qui prévaut parmi les baſſes claſſes du peuple, contribue beaucoup à les abbrutir, et à perpétuer leur indigence. Il n'eſt pas de ſpectacle plus dégoutant que ces malheureuſes couvertes de hâillons, chargées de deux ou trois miſérables enfans preſque nuds, ſortant d'un cabaret de whiſky, et demandant en bégayant la charité du paſſant. A cette vue trop fréquente le cœur ſe reſſerre. La pitié et la compaſſion diſparaiſſent et ne laiſſent d'autres ſentimens que le dégout et l'horreur qui forcent à s'éloigner bien vîte. Pluſieurs perſonnes m'ont aſſurées, qu'autrefois l'ivrognerie était auſſi fréquente en Angleterre, mais que depuis ce qu'on appelle *the gin act*, qui avait mis les liqueurs fortes hors de la portée du peuple, par la taxe dont on les avait chargées, il s'en était deſhabitué peu-peu et à préſent ne boit plus communément, que, du *porter* où, de la bierre forte, qui eſt une boiſſon ſaine, renforçante, et avec laquelle on ne peut gueres s'ennyvrer : un *whiſky act* en Irlande, ſerait un ſervice eſſentiel au peuple de ce pays et qui je n'en doute pas, détruirait bientôt ce vice odieux qui empêche le pauvre de faire uſage de ſon induſtrie et le fait croupir dans la pareſſe, la ſaleté et l'indigence la plus abjecte.

Comme je crois avoir parlé dans le cours de cet ouvrage de toutes les coutumes qui m'ont le plus frappées et qui diffèrent des manieres Anglaiſes, il me ſemble inutile d'en faire la récapitulation. Tous les comtés preſque, ont quelques uſages ſinguliers qui leur ſont propres : cette diverſité rend un voyage en Irlande, beaucoup plus amuſant pour un obſervateur minutieux ; le voyageur en poſte ne les pourrait pas même

même remarquer: en général tous les rapports qui ont donné lieu aux préjugés des Anglais, ſont ou faux, ou tres éxagérés.

L'infatuation de l'ancienneté des familles, éxiſte certainement mais beaucoup moindre qu'on le dit; ce ſont plus particulièrement les avanturiers qui ſortent du pays qui ſe plaiſent à ſe pavaner et à vous épouvanter de grands noms bien terribles en *Mac** et en *O'*. Dans le pays on n'y prend point garde. Il eſt ſur que les habitans diſtinguent encore les anciennes familles Irlandaiſes d'avec les nouvelles (comme ils les appellent), qui ſont, toutes celles venues de l'Angletere même depuis *Strongbow*, il y a 600 ans et plus; mais c'eſt plus comme un reſſouvenir de leur indépendance que par orgueil; ainſi après un ſi long eſpace de temps, on voit encore les payſans, dans certains cantons, rendre des devoirs et ſervir avec cérémonie le repréſentant de ſeur ancien Prince. Celui qui parait le plus extraordinaire, c'eſt Roderic O'Connor, qui eſt le deſcendant des Roys de Connaught et du dernier grand Monarque d'Irlande, à l'époque de l'invaſion des Anglais en 1171. On m'a aſſuré que ſes domeſtiques le ſervaient à genoux et que perſonne ne s'aſſéyait devant lui ſans ſa permiſſion; quand on lui addreſſe la parole où qu'on lui ecrit, on doit dire *O'Connor* tout court, ſans qualité ou appellation quelconque: je regrette fort de ne l'avoir pas vu; j'avais une lettre pour lui, mais je n'ai jamais pu

* *Mac* veut dire *fils*, et *O'* eſt une expreſſion de grandeur, que les chefs de famille ajoutaient à leur nom, ainſi qu'on le fait encore de *More* dans le ſud de l'Irlande; mais ce ne ſont plus des diſtinctions.

pu m'approcher de ſa maiſon, plus près que de quarante milles Irlandais. La couronne d'or du dernier Monarque eſt dit-on dans la poſſeſſion de la famille, on croit cependant qu'elle a été vendue à un orfevre, ce qui ſerait facheux ſans doute. On me trouvera bien gothique peut être, mais j'avoue franchement que je ne puis m'empêcher de trouver quelque choſe de reſpectable dans cet uſage. Il y a beaucoup de perſonnes du nom *d'O'Neil*, qui étaient les Rois *d'Ulſter*, *d'OBrien*, qui l'étaient de *Munſter* et de *Mac Dermod* ou *O'Reilly's* qui l'étaient de *Leinſter*, mais je n'ai pas entendu dire, qu'il y eut de répréſentant reconnu, ou du moins à qui l'on rendit hommage.

Les changemens que la modération du gouvernement, a dans ces derniers temps fait opérer en Irlande, donnent lieu de croire qu'à moins de violentes criſes, tous ſes habitans, quelque ſoit leur Religion, ſe regarderont bientôt comme partie intégrante du même peuple et ceſſeront de ſe conſidérer, les uns comme conquérants et les autres comme vaincus. Les propriétaires, qui juſqu'à ces derniers temps, croyant leurs propriétés peu aſſurées, tachaient d'en tirer le plus qu'il pouvaient ſans s'inquiéter de la miſere de leur compatriotes, apperçoivent enfin, que les préjugés contre la maniere dont elles ſont entrées dans leur famille, commencent à s'éteindre: ils ſe croyent réellement propriétaires des terres que leurs ancêtres avaient acquiſes par uſurpation. Le peuple lui même, s'eſt accoutumé à les voir à la place des anciennes familles;

familles. De ces oublis mutuels il réſulte naturéllement, que les riches ont pris de l'intérèt au pays qui leur fournit leur richeſſes, dont ils ne ſe regardent plus comme illégitimes propriétaires: que loin de chercher à épuiſer une terre, qu'ils ſont certains de faire paſſer à leurs enfants, ils cherchent au contraire à l'améliorer et à rendre la vie plus douce et plus facile aux payſans qui la cultivent.

De ce changement heureux d'opinions on doit attendre la proſpérité de ce pays, et je ne doute pas que ſi l'on ſuit les meſures que l'on adopté dans ces dernieres années, et que le gouvernement puiſſe réuſſir à extirper les ſemences de ſédition et à avoir la paix, l'Irlande contiendra un corps de Nation, floriſſant, heureux et autant reſpecté des peuples voiſins, qu'il en a été méconnu et mal jugé.

F I N.

En diſant page 17, que le Portail de la bourſe de Dublin, était ſemblable à celui de la maiſon du Maire à Londres, j'aurais du ajouter, qu'elle était entièrement couverte et que ſa conſtruction intérieure était de la plus grande beauté: c'eſt ſans doute le ſeul momument de ce genre en Europe.

J'ai dit p. 267, que *Fielding* était Ecoſſais, aſſurément ce n'était point faire tort à l'Ecoſſe; au lieu de ſon nom cependant, le lecteur peut lire *Thomſon* et *Burn*.

Quoique

Quoique je n'aye point parlé des Auteurs Irlandais, je ſais cependant apprécier, *le Voyage de Gulliver*, *Triſtram Shandy*, et *le* bon *Vicaire de Wakefield*.

Ce que j'ai dit de *Roderick O'Connor*, p. 325, était vrai à la lettre, pour le grand-pere et même le pere de la perſonne qui en porte le nom à préſent.

J'ai fort à me louer de l'attention de mes Imprimeurs, mais comme ils ne ſavaient pas le Français, il eut été difficile qu'il n'y eut pas beaucoup de fautes d'impreſſion : après tout, il y en a cependant moins que dans le livre imprimé en Ecoſſe.